

T R A I T É
S U R
LES ACCOUCHEMENS
PAR LES FEMMES.

Traduit de l'Anglois.

THE ACCOUNTS

OF THE

TRADE OF THE

WEST INDIES

LA CAUSE
DE L'HUMANITÉ,
R É F É R É E

Au Tribunal du bon sens & de la raison:

O U

TRAITÉ
SUR LES ACCOUCHEMENS
PAR LES FEMMES.

OUVRAGE très-utile aux Sages-Femmes, &
très-intéressant pour les Familles.

Par Elizabeth NHELL, Maîtresse Sage-Femme.

Traduit de l'Anglois.



A LONDRES,

Et se trouve A PARIS,

Chez ANTOINE BOUDET, Imprimeur du Roi,
rue S. Jacques.

M. DCC. LXXI.

THE CAUSE
OF THE
LIBERTY

OF THE
PEOPLE
OF THE
UNITED STATES

AND
THE
LIBERTY
OF THE
PRESS



AND
THE
LIBERTY
OF THE
PEOPLE

OF THE
UNITED STATES



AUX PERES ET AUX MERES.

QUOIQUE ce qui fait le sujet des feuilles suivantes soit d'une importance si universelle, qu'il seroit bien difficile de nommer un Individu que cela ne regardât pas; il est certain néanmoins, MESSIEURS & DAMES, que ceci vous intéresse plus particulièrement que qui que ce soit.

Il n'y a donc personne sous la protection de qui je puisse mettre plus convenablement cet Ouvrage, que sous la vôtre, non que j'aie la présomption de briguer vos suffrages & de prétendre par-là décider votre jugement en ma faveur; mais uniquement dans la vue de vous recomman-

der l'examen d'un point, où la nature auroit de justes reproches à vous faire de cruauté envers vous-mêmes, si vous étiez assez indolens pour vous déterminer ou sans examen, ou par une confiance aveugle, à la sollicitation d'autrui, à la sollicitation de ceux qui, peut-être, ont intérêt de surprendre votre religion. Cette dernière réflexion de ma part vous prouvera mieux que tout ce que je pourrois dire, la sincérité de mes vœux dans ce petit Essai que j'ai l'honneur de vous présenter; car si je souhaite que vous le receviez favorablement, je n'envisage absolument en cela d'autre intérêt que le vôtre. Qu'il est cher cet intérêt! Qu'il est sacré! Il doit indispensablement exiger que vous le préféreriez presque à tous vos autres intérêts, à plus forte raison à celui d'autrui.

Heureusement pour vous que dans une matrice qui intéresse si universellement l'espèce humaine, la nature n'a été ni assez injuste, ni assez peu prévoyante, pour mettre, hors la portée du sens commun,

DÉDICATOIRE. v

la connoissance qui vous en est nécessaire.

Pour l'amour de vous-mêmes, MESSIEURS & DAMES, daignez donc l'examiner à la faveur de la raison, cette brillante lumiere dont la source est en vous. Elle ne sauroit manquer de vous fournir une certitude suffisante sur laquelle vous fonderiez votre opinion, pour savoir prendre votre parti avec assurance & connoissance de cause, dans un point où il vous importe si fort de ne point vous tromper.

En vertu d'un examen aussi impartial de votre part, votre décision ne sera point l'ouvrage de l'impression des autres: elles cessera d'être un préjugé adopté à la légère, mais elle deviendra précisément le vrai & naturel résultat de votre propre jugement d'une façon aussi louable que méritoire. Au reste, telle que puisse être votre décision, quant à moi du moins, je présume assez de votre justice, pour me persuader que vous daignerez approuver le dessein que j'ai formé de fournir à votre jugement de quoi s'exercer sur un point si intéressant.

vj **EPITRE DÉDICATOIRE.**

*C'est dans ces sentimens , que pleine
de l'attachement le plus tendre pour vos
plus chers intérêts , j'ai l'honneur d'être ,*

MESSIEURS & DAMES,

**Votre très-dévouée & très-fidelle
obéissante servante, E. NIELL.**



P R É F A C E.

ON se propose dans le Traité qui suit, de développer clairement les abus qui se sont depuis peu introduits dans la pratique des accouchemens, & d'indiquer en même-temps les moyens les plus efficaces de les prévenir & d'y remédier. C'est pour remplir des vues si utiles au bien de la société, qu'on l'offre aujourd'hui au Public. Un Ouvrage de cette espece intéresse tout le genre humain, puisqu'il tend au salut de cette partie si précieuse à l'humanité, la conservation des femmes enceintes & de leur fruit, ces chers & tendres individus, que la voix de la nature & de la raison recommandent si fort aux soins & aux attentions, dont toute la prévoyance humaine est capable. S'étendre davantage sur toute

l'importance d'un pareil sujet, ce seroit supposer qu'on pourroit bien n'en être pas pleinement convaincu.

J'avouerai d'abord que dans tout ce que j'ai à dire, il ne faut jamais m'écarter de la juste opinion que je dois avoir de mon insuffisance à traiter le sujet que j'ose entreprendre. Quoique, si l'exemple pouvoit autoriser en quelque sorte les personnes entreprenantes, je pourrois parfaitement bien m'appuyer sur celui d'un grand nombre d'Auteurs, qui, avec la plus grande assurance & la dernière des absurdités, ont écrit sur l'Art d'accoucher, sans en avoir la moindre idée juste. Ce qu'il y a de certain, c'est que le véritable attachement que j'ai pour une profession que j'exerce depuis long-temps, a excité en moi une indignation que je n'ai pû étouffer à la vûe des irrégularités, des erreurs & des innovations qui se multiplient tous les jours sous la protection d'une mode, qui fomente follement la préférence des hommes aux

femmes dans une fonction purement féminine : préférence qui a commencé à s'insinuer adroitement par une terreur panique , que l'on a ensuite admise sans examen à la recommandation très-suspecte de ceux à qui il est si avantageux de faire servir cette même terreur , pour la fin qu'ils se proposent , de remplir le personnage de Sage-Femme.

Des scrupules mal fondés m'ont long-temps empêchée d'exposer au Public ces désordres qui font un si grand ravage dans la société humaine. Etant moi-même de la profession , j'avois tout lieu de craindre que mes représentations ne produisissent d'autre effet , que celui de les imputer à des vues d'intérêt. On auroit pu s'imaginer assez naturellement , qu'elles ne partoient que d'une jalousie de métier. Il me restoit encore à vaincre une certaine répugnance que j'avois , à entrer dans des discussions sur des abus qu'on ne fau- roit mettre au grand jour , sans décou- vrir des vérités qui pourroient avoir

l'importance d'un pareil sujet, ce seroit supposer qu'on pourroit bien n'en être pas pleinement convaincu.

J'avouerai d'abord que dans tout ce que j'ai à dire, il ne faut jamais m'écarter de la juste opinion que je dois avoir de mon insuffisance à traiter le sujet que j'ose entreprendre. Quoique, si l'exemple pouvoit autoriser en quelque sorte les personnes entreprenantes, je pourrois parfaitement bien m'appuyer sur celui d'un grand nombre d'Auteurs, qui, avec la plus grande assurance & la dernière des absurdités, ont écrit sur l'Art d'accoucher, sans en avoir la moindre idée juste. Ce qu'il y a de certain, c'est que le véritable attachement que j'ai pour une profession que j'exerce depuis long-temps, a excité en moi une indignation que je n'ai pû étouffer à la vûe des irrégularités, des erreurs & des innovations qui se multiplient tous les jours sous la protection d'une mode, qui fomente follement la préférence des hommes aux

femmes dans une fonction purement féminine : préférence qui a commencé à s'insinuer adroitement par une terreur panique , que l'on a ensuite admise sans examen à la recommandation très-suspecte de ceux à qui il est si avantageux de faire servir cette même terreur , pour la fin qu'ils se proposent , de remplir le personnage de Sage-Femme.

Des scrupules mal fondés m'ont long-temps empêchée d'exposer au Public ces désordres qui font un si grand ravage dans la société humaine. Etant moi-même de la profession , j'avois tout lieu de craindre que mes représentations ne produisissent d'autre effet , que celui de les imputer à des vues d'intérêt. On auroit pu s'imaginer assez naturellement , qu'elles ne partoient que d'une jalousie de métier. Il me restoit encore à vaincre une certaine répugnance que j'avois , à entrer dans des discussions sur des abus qu'on ne fau- roit mettre au grand jour , sans décou- vrir des vérités qui pourroient avoir

x *P R É F A C E.*

un air de médifance ou d'envie.

Je fis donc part de mes doutes à mes amis, qui convinrent avec moi, qu'il y avoit bien des fautes & des défauts qu'on ne pouvoit révéler fans bleffer la charité ou causer du scandale; mais qu'il n'en étoit pas de même à l'égard des abus & des bévues qui se sont glifés dans la pratique d'un Art, où il n'est pas permis de laisser subsister la moindre idée fausse, sans donner lieu à des milliers de meurtres & de tortures: au contraire, m'ont-ils dit, la connoissance des fautes de cette espece devient véritablement un bien public; elle sert, pour ainsi dire, de fanal à l'Art pour l'éclairer, elle nous montre les routes que nous devons tenir & les écueils qu'il faut éviter.

Je proteste ici que je n'ai pas la moindre intention d'attaquer qui que ce soit en particulier. En ne blamant que ce que je regarde avec raison comme fausse théorie & mauvaise pratique dans l'Art que je professe, je me flatte

P R É F A C E. xj

qu'on ne l'attribuera ni à injustice , ni à trop grande présomption de ma part. J'espere en même-temps qu'on ne me fera pas un crime si je ne ménage pas plus qu'il ne faut les Praticiens , ou les Ecrivains qui , sur cette matiere , n'ont eux-mêmes respecté ni leurs Confre-res , ni l'humanité ordinaire , ni le sens commun.

Nos Auteurs modernes , sur-tout ceux qui ont écrit de nos jours sur l'Art d'accoucher , n'ont-ils pas ajouté de nouvelles erreurs à celles que les Anciens leur avoient transmises , & qu'ils ont insulté , comme probablement ils le feront un jour eux-mêmes par leurs successeurs avec plus de justice , si le monde est assez aveugle pour continuer la fureur qui porte à se servir du ministère des hommes pour cette profession ? On seroit naturellement excité à croire que la critique qu'ils font les uns les autres de leurs différens systêmes , aussi-bien que de leurs instrumens , est une juste punition de l'in-

sulte commune qu'ils font à la nature, en abusant, comme ils ont coutume de faire, d'un Art qui, originairement, n'a été inventé qu'à dessein de la secourir.

Qu'on lise ceux qui ont écrit sur cet Art, on trouvera dans la plupart des preuves incontestables de l'ignorance la plus cruelle, & cependant ils ont le front de faire des reproches aux Sage-Femmes, dont il y en a, peut-être, quelques-unes qui le méritent : mais ces reproches sont d'autant plus absurdes & honteux de la part de ces Ecrivains, qu'ils ne substituent à leur parfaite ignorance de notre profession, que certaines subtilités de théorie qui, réduites en pratique, sont incomparablement plus à craindre qu'aucune incapacité de la part de quelques mauvaises Praticiennes, qui, pour l'ordinaire, à la vérité, ne sont bonnes qu'à préparer un horrible travail pour les instrumens.

Au reste si ces Messieurs exaltent avec si peu de bonne foi leur prétendu

savoir, en le comparant à l'insuffisance de quelques pauvres Sage-Femmes, le plus souvent dressées par eux-mêmes; ils ont leurs raisons pour cela. Ils mettent tout en œuvre pour écarter & mettre hors de pratique celles qui sont faites pour s'opposer au chemin de leur intérêt particulier, auquel ils sacrifient toujours celui du Public, sous le spécieux prétexte de l'avancer.

Seroit-ce donc une injustice aux personnes de notre sexe & de notre profession, de chercher au moins à se justifier, & à désabuser le Public sur les fausses impressions qu'on lui a données de nos talens & de notre capacité? Les préjugés dangereux ont leur cours pendant un certain temps ainsi que les maladies épidémiques; & travailler à en abrégier la durée, c'est sans contredit rendre au genre humain un service beaucoup plus essentiel, que de souffrir que ces opinions continuent à faire des progrès, sans la moindre opposition.

J'aurois été charmée de pouvoir m'en dispenser de faire l'apologie de notre sexe sur ce chapitre, ce qui eût été plus conforme aux regles de la modestie qui doit être notre partage; mais comme nos Antagonistes n'ont aucun égard pour la vérité dans le système qu'ils se sont fait de relever jusqu'aux nues leur habileté & leur capacité dans l'Art, au-dessus de celles que nous avons recues de la nature, je me vois forcée de rendre justice au mérite de nos fonctions, & de faire voir clairement combien est mal fondé le mépris qu'ils font de nous, & dont ils n'ont que trop heureusement imbu le Public, en faveur de leur propre intérêt.

Ce n'est donc pas une ostentation qu'on puisse blâmer en moi, si dans cet essai je mets dans un juste point de vue utile & favorable, les qualités des femmes de notre profession, telles que sont la dextérité, l'industrie, une certaine aisance dans l'exécution & dans l'adoucissement des peines de leurs ma-

P R É F A C E. xv

lades , la patience , la tendresse , & par-dessus toutes choses , cette aptitude qui leur est si naturelle. Toutes ces propriétés sont au moins de sûrs garants d'une bonne & louable pratique , qui dans cette matiere leur fournit des lumieres proportionnées à l'exigence des cas. Quoi qu'il en soit , mon dessein n'est pas de nous faire passer pour plus habiles que nous sommes réellement. Cette sympathie & cette tendre sensibilité que j'éprouve naturellement pour tout ce que souffre mon sexe , sont des motifs suffisans pour persuader que je me donneroie bien de garde d'établir une opinion ou une pratique qui pût exposer les femmes en couche à quelque danger. Ma méthode au contraire ne tend qu'à sauver les meres & les enfans qui doivent leur être si chers. Je suis mere moi-même.

J'avoue néanmoins qu'il n'y a que peu de Sage-Femmes qui entendent parfaitement leur profession. C'est en quoi il y en a qui peuvent aller de pair

avec les Accoucheurs ; avec cette différence cependant à la louange des femmes , qu'elles sont moins sujettes à commettre de lourdes fautes que les Praticiens , qui assez souvent sont encore plus ignares que ces Praticiennes , mais qui avec moins de tendresse & plus de témérité qu'elles , emploient sans réflexion & sans nécessité , leurs cruels instrumens , au lieu qu'une bonne Sage-Femme par une adroite manœuvre & par une sagacité particulière , auroit probablement prévenu les difficultés , ou s'il y en a d'inévitables , elle trouveroit plutôt qu'eux les moyens les plus efficaces de sauver en même temps la mere & l'enfant.

Je conviendrai aussi qu'il peut y avoir quelques habiles Accoucheurs , mais ils sont extrêmement rares , & il faut nécessairement que cela soit ainsi à perpétuité , puisque le meilleur d'entre eux est en cette fonction si inférieur aux bonnes Sage-Femmes , qu'il seroit bien difficile de rendre un plus mauvais service
au

P R É F A C E. xvij

au genre humain que celui, ou de sup-
poser faussement que ces hommes ont
une capacité suffisante pour le manuel
des accouchemens, ou de blâmer la
pratique de cet Art, exercé par les
femmes, parce qu'il y en a quelques-
unes parmi elles qu'on pourroit en
exclure : c'est-à-dire, parce qu'il y en
a de moins parfaites les unes que les au-
tres. Et de quelle maniere cela pourroit-
il être autrement ? y a-t-il un Art dans
le monde contre lequel on ne puisse
former une objection semblable, prise
des différens degrés de mérite dans ceux
qui le professent ? Il en est de même dans
tous les Arts humains en général.

De plus, les conséquences d'un juge-
ment prononcé avec tant d'injustice
contre toutes les Sage-Femmes, &
qui fournit chaque jour aux hommes
un prétexte de les supplanter, ne pa-
roissent pas avoir été jusqu'ici fort avan-
tageuses au Public ; il reste à prouver,
ce me semble, que la population n'a
rien gagné par la décadence des Sage-

Femmes , puisque pour remédier à leur défaut , les hommes prétendent qu'il est nécessaire de leur substituer des instrumens , ou d'autres moyens aussi violens , dont ils ont coutume de faire usage dans la pratique.

L'examen de ce point va faire l'objet de cet Ouvrage , divisé en deux parties.

La premiere traite de notre prérogative dans la pratique de cet Art , des argumens qu'emploient les hommes pour s'attribuer la préférence , de la connoissance de l'Anatomie , de la nécessité des instrumens , de l'incapacité des hommes , de la mode , & enfin de l'obligation où l'on est d'employer des hommes pour la plus grande sûreté.

Les réponses qu'on ajoute à chaque objection forment ensemble un essai tendant : 1^o à écarter les préjugés dont le succès a surpassé l'industrie de ceux qui les ont semés par-tout , contre les femmes qui font profession de cet Art : 2^o. à démontrer que les hommes qui les ont remplacées par l'entremise d'outils de

P R É F A C E. xix

fer & d'acier, n'ont assisté les femmes en couche, qu'en commettant des fautes plus dangereuses & beaucoup plus criantes que celles de toutes ces Praticiennes auxquelles ils servent de substitut, sous le motif ou de prévenir ces mêmes fautes, ou tout au moins de les réformer & de les réparer; ce qu'ils n'ont point encore fait.

La seconde partie a pour objet principal, les preuves invincibles de l'insuffisance, du danger, & de la fatalité destructive des instrumens dans l'Art d'accoucher. A cet effet je les fais tous passer comme en revue, à l'occasion des différens cas & points capitaux où les Anciens & les Modernes voudroient nous persuader qu'ils sont nécessaires. Je me propose de fonder l'exclusion que je leur donne sur des exemples incontestables, mais par-dessus toutes choses, sur l'autorité de la raison & de l'expérience. Je prends connoissance de quelques contradictions manifestes que l'on trouve presque dans tous les Auteurs, qui, pour

la plûpart , sont opposés les uns aux autres. J'ai hasardé d'y ajouter quelques remarques tirées de ma pratique , & de mes propres Observations , pour remplacer celles que je condamne. Je donne en même-temps une méthode d'opérer plus unie , plus douce , plus salutaire & plus conforme à la nature , que celle qui se fait par le secours des hommes & des instrumens ; ce que j'appuie par des principes généraux qui m'ont heureusement guidée dans toutes les occasions ; d'où il est aisé de refuter le systême & les prétentions des *Instrumentaires* , dans lesquels je remarquerai seulement ici trois défauts essentiels.

Le premier , en ce que la source d'où les hommes sont partis , pour s'introduire d'eux-mêmes dans le métier de Sage - Femme , ne renferme rien que d'extrêmement contraire & opposé à la raison d'une plus grande sûreté , & par conséquent , il n'est pas juste que cette source exige de notre sexe un sacrifice aussi révoltant que celui de la décence ,

de la modestie , & souvent même celui de la vie.

Le second défaut , en ce qu'ils ont été réduits d'abord à forger des fantômes d'incapacité dans les femmes , à supposer ensuite la fatale nécessité d'instrumens meurtriers , non pour sauver l'espèce humaine , mais uniquement pour sauver les apparences de leur intention mercenaire ; & en vérité le privilege de faire usage de ces instrumens , est le seul titre en vertu duquel ils ont usurpé cet office.

Le troisieme défaut enfin consiste , en ce qu'ils sont divisés entre eux & ne conviennent pas du choix de leurs instrumens : ils ne savent auquel donner la préférence ; c'est une question problématique agitée entre eux depuis le commencement de leur innovation , & qui , ce me semble , n'est pas encore décidée de nos jours , malgré les trop fréquentes expériences qu'ils en ont faites , aux dépens des vies & des membres d'une quantité prodigieuse de femmes &

xxij *P R É F A C E.*

d'enfans qu'on leur avoit confiés.

Mais comme je me réserve à traiter plus amplement ces articles & d'autres points en leur propre lieu ; je vais prier le Lecteur d'interpréter en bonne part la licence que j'ai prise, sur-tout au commencement de la premiere partie de cet ouvrage, d'appuyer en passant, les vérités que j'avance de l'autorité des Ecrivains sacrés & profanes. C'est moins parce que je pense que la vérité ait besoin de pareils suffrages, que pour faire voir qu'elle n'en est pas déstituée. C'est par la raison & non par l'autorité que la vérité se fait entendre des ames bien nées, dans des matieres purement temporelles.

Quoique les instrumens soient tout-à-fait hors la sphere de ma pratique, & que je ne sois pas parfaitement bien informée de leur différente structure mécanique, n'ayant pas sous la main, en original, tous les Auteurs qui en ont inventé quelques-uns ; j'ai néanmoins été en état d'y faire droit proportionné.

P R É F A C E. xxiii

ment à ce que l'on peut attendre de leur service. A cette fin j'ai eu recours à ceux qui en ont écrit de propos délibéré, & qui en ont fait un Traité complet. Mon guide pour l'ordinaire, est M. Levret, qui nous en a fait une description des plus exactes. Ce n'est pas certainement que je donne la préférence à son *forceps*, car pour l'utilité & le service, je n'en ai pas meilleure opinion que de celui des autres, & c'est avec justice que je le regarde comme tout aussi mauvais.

Je serois ravie de pouvoir en même temps éviter, & la sécheresse des abrégés qui ne nous fournissent aucune idée claire, & l'ennuyeuse exactitude des histoires & des descriptions, comme par exemple, celle du tire-tête ou *forceps*, ainsi que celles des fautes commises par les Praticiens; mais je sens qu'il est difficile de trouver un juste milieu. J'ai donc appréhendé si fort d'obscurcir mon sujet à force de vouloir l'abréger, que je suis peut-être tombée dans un excès tout contraire qui peut devenir excusable,

xxiv *P R É F A C E.*

en ce qu'il sert à débrouiller des vérités que nos Adversaires avoient obscurcies.

Je voudrois bien aussi m'excuser honnêtement des répétitions trop fréquentes qui se trouvent dans cet ouvrage, où je n'ai fait aucun scrupule de me servir des mêmes pensées, & quelquefois aussi des mêmes expressions, ce qui, je l'avoue, peut sans doute devenir ennuyeux au Lecteur; mais en considération de l'aveu sincère que je fais de mes fautes & de mes rédites, j'ose espérer quelque indulgence de sa part; par ce moyen il s'appercevra aisément, qu'il ne m'étoit pas facile de les éviter, sans lui causer un embarras aussi désagréable, que celui de tenir son esprit en perplexité par des renvois trop fréquens qui l'auroient aussi trop souvent obligé de retourner sur ses pas à des pages fort éloignées; ajoutons que j'aurois été forcée de rompre l'enchaînement de mes preuves, ce qui conséquemment les auroit affoiblies, si j'en avois supprimé la moindre liaison, sous prétexte que j'aurois déjà

P R É F A C E. xxv

déjà fait usage de ces mêmes termes dans d'autres occasions.

C'est avec la plus grande confiance que je soumets le tout au jugement du Public. J'ai d'autant plus lieu d'espérer qu'il le recevra favorablement, que ma conscience me rend ce témoignage, que je ne hazarde cette production, qu'avec les meilleures intentions du monde pour le bien de la société. C'est pourquoi je m'attends qu'on aura encore la bonté de se rappeler dans l'occasion, que mon objet principal est de représenter la vérité dans toute son exactitude, & qu'on me pardonnera les défauts qui me sont échappés dans le style & dans la composition.

Nota. On verra par cette premiere Edition Françoise, que je n'ai point décliné les prétendues difficultés que m'a objecté un Auteur critique au nom des Accoucheurs. Je tâche d'y satisfaire dans ma seconde Partie, où j'ai retranché quelques répétitions, pour y

xxvj *P R É F A C E.*

substituer un grand nombre d'Observations auxquelles le Traité tout récent de M. Puzos a donné lieu, & qu'il ne m'avoit pas été possible d'insérer dans mon Traité des Accouchemens, qui a paru à Londres dès le 21 Février 1760, tandis que l'Ouvrage de M. Puzos étoit encore sous la presse à Paris.



TRAITÉ



TRAITÉ

Où l'on expose ingénument, lequel est le plus avantageux au beau Sexe de se servir d'Accoucheur ou de Sage-Femme, dans le travail de l'enfantement.

L est des siècles heureux où les Arts paroissent avec éclat & jettent une grande lumière : mais cet éclat & cette lumière s'obscurcissent aussi-tôt que l'injustice s'en mêle.

Il paroît que l'Art des accouchemens étoit dans sa plus haute perfection dès les premiers âges du monde. Sa nécessité prouve assez qu'il ne peut avoir eu que Dieu pour Maître ; & pour s'en laisser convaincre, il n'y a qu'à faire réflexion que tous les autres Arts ne sont nécessaires à l'homme, que pour lui procurer certaines aïssances & commodités de la vie, au lieu que celui d'accoucher lui devient absolument nécessaire pour vivre ;

A

puisque dès qu'il veut naître, il implore son secours. Sans cet Art, il y auroit long-temps que la terre seroit déserte & dépeuplée; c'est au contraire par son moyen que l'espèce humaine s'est multipliée avec une rapidité étonnante.

C'est en vertu de son importance qu'il a paru dans tout son lustre parmi les Israélites, les Egyptiens, les Athéniens, les Romains, &c. pendant plusieurs siècles; & quoique l'exercice n'en fût uniquement confié qu'aux femmes, il n'en a pas été pour cela moins estimé; puisque les personnes qui avoient suivi cette profession s'en trouvoient honorées. Socrate, si fort ennobli par le caractère qu'il s'étoit acquis d'être le plus grand Philosophe de l'antiquité, n'a pas dédaigné de se dire hautement fils d'une Sage-Femme nommée Phanarete, & de s'en faire gloire, ainsi qu'on peut le voir dans les Livres de Platon sur la Science, dans Diogene de Laërce, &c. Tout le monde fait aussi combien les honneurs & les distinctions ont contribué à la perfection des Arts. On verra au contraire, par une funeste expérience, que dès l'instant qu'on a cessé d'avoir pour les Sage-Femmes toute l'estime qu'elles méritoient, non-seulement l'Art a dépéri dans le temps qu'on se vançoit le plus de l'avoir perfectionné; mais même que le genre hu-

SUR LES ACCOUCHEMENS. 3

main n'a que trop de raisons de se plaindre d'avoir considérablement perdu au change.

La légèreté, assez ordinaire aux François, a donné dans ces derniers temps la première entrée aux Accoucheurs. Nous ne trouvons dans l'Histoire ancienne qu'un seul trait sur une foible tentative que firent les hommes pour usurper cet Art, qui cependant céda sur le champ aux forces combinées de la modestie & du bon sens.

Les femmes en France d'une certaine classe & d'une éducation convenable, voyant le peu de cas que l'on faisoit de celles qui exerçoient cette profession, l'ont regardée au-dessous d'elles, & ne se sont plus souciées de s'y appliquer. Cette injustice toutefois n'est pas restée impunie. Les tortures les plus cruelles ont fait sentir à la plupart le tort qu'elles s'étoient fait en méprisant & abandonnant les personnes de leur sexe.

Plusieurs d'entr'elles, par une méfiance qu'on avoit fait naître dans leur esprit contre les Sage-Femmes, se sont mises entre les mains des hommes, qui leur ont promis beaucoup plus qu'ils n'étoient en état de tenir, & qui sous de séduisantes protestations d'une habileté supérieure, aussi bien que d'une plus grande sûreté à employer leur ministère, cachotent souvent des idées dont ils ne sont que trop remplis, de couper, trancher, déchirer, &c.

A ij

4 T R A I T É

On seroit naturellement porté à croire que le meurtre d'une multitude immense de meres & de petits innocens, fruits de leurs entrailles, auroit dû engager les autres femmes à réfléchir sérieusement sur cet article; cependant une crainte mal fondée a prévalu, & elles sont tombées dans de véritables dangers, pour en éviter d'imaginaires. Il est même souvent arrivé que dans les circonstances où la nature les favorisoit assez pour les dispenser d'avoir recours aux moyens extrêmes, les hommes leur ont fait effuyer toutes sortes de maux.

Nonobstant ces exemples & plusieurs violens soupçons d'un mal-traitement pareil, il n'y a que trop de femmes, qui, pour suivre la mode, se sont égarées jusqu'au point de trahir la cause de leur propre sexe, & d'aimer mieux se soumettre encore à ceux qui les trompent par des espérances vaines & flatteuses, que de se mettre entre les mains de celles dont elles avoient coutume de recevoir les services les plus essentiels dans leurs besoins les plus grands, & qui seules étoient capables de remplir auprès d'elles tous les devoirs qu'inspirent la tendresse & la sympathie qu'elles sentent mieux que les hommes, étant sujettes aux mêmes infirmités. Elles ont eu honte enfin de passer par les mains de celles qui se faisoient un mérite

SUR LES ACCOUCHEMENS.

& un devoir tout particulier de veiller à leur conservation , & dont on avoit si peu de raison de se plaindre depuis tant de siècles.

Nous ne voyons pas qu'aucun homme ait été capable de former un bon Accoucheur , ou une bonne Sage-Femme ; l'on voit au contraire , que pour remédier aux abus , ou plutôt pour arrêter & prévenir les accidens funestes qui arrivoient tous les jours par l'intrusion des hommes dans la pratique de notre profession , l'on voit , dis-je , qu'on a été obligé en France d'avoir recours à une des plus habiles Sage-Femmes du Royaume , qu'on a mise à la tête du manuel des Accouchemens dans l'Hôtel-Dieu de Paris , pour y présider dans une salle destinée à cet office , pour y fonder & cultiver cette pépinière d'excellentes Praticiennes , qui ont actuellement rétabli l'Art dans sa première splendeur. Ces dignes Eleves ont été assez animées de l'esprit public , pour communiquer leur science & leurs lumières à quantité de Chirurgiens , qui n'ont jamais eu d'autre raison de rougir des leçons assidues qu'ils ont reçues de ces Sage-Femmes , que peut-être celle de n'avoir pû parvenir au même degré de perfection dans cet Art ; tant il est vrai que cette besogne n'est point du tout de leur compétence , à parler naturellement.

Plusieurs d'entr'eux néanmoins aiguillon-

6 T R A I T É

nés par l'intérêt , ce puissant ressort qui donne le mouvement aux choses humaines , se sont revoltés contre leurs Maîtresses , contre leurs Bienfaitrices. Ils ont à différentes reprises intenté procès à l'Hôtel - Dieu de Paris , à dessein de s'y rendre maîtres des Accouchemens. Mais les sages Administrateurs , ainsi que d'autres personnes sensées , avec le respectable Parlement de cette vaste Capitale , toujours attentifs à la décence & à l'utilité publique , se sont constamment opposés aux prétentions de ces Innovateurs ; qui ayant perdu leur cause , ont été forcés de se retourner , & d'employer le crédit de quelques Dames de la Cour , sous le regne de Louis XIV , qui avoient leur raisons particulieres d'admettre certains Chirurgiens jusque dans le secret de leurs couches. Ceux-ci ajoutant l'injustice à l'ingratitude , se sont mis à décrier les Sage-Femmes. La nouveauté prévalut , la contagion d'un pareil exemple se répandit bientôt dans les Provinces , & de-là parmi les Nations qui les avoisinent. Peut-être que quelques Praticiens passablement versés dans la profession , mais gouvernés par l'intérêt le plus fardide , se sont ligués avec nombre d'ignorans sans expérience , qui servoient au moins à augmenter le cri public , & ont formé une cabale contre les Sage-Femmes pour les supplanter , sous le

faux prétexte d'une prétendue insuffisance de leur part. Les attestations qui déposeroient en faveur de notre sexe, depuis un temps infini que la pratique étoit confiée à ses soins, ont été oubliées aussi-tôt qu'étouffées, sans qu'il ait été possible de balancer cette prétendue supériorité de talens dont ces sortes d'Opérateurs ont coutume de se prévaloir.

Parmi quelques cas qui sont véritablement arrivés, & dans lesquels il s'est glissé quelques erreurs faciles à reformer dans la pratique des femmes, on en a ramassé quantité d'autres qu'on a fait éclater par-tout, quoiqu'ils aient été fabriqués à plaisir, & qu'ils soient encore à naître. Cependant, à bien compenser toutes choses, quiconque examinera attentivement le nombre de créatures humaines qui ont péri misérablement par le manque d'habileté dans les personnes qui pratiquent les Accouchemens, en trouvera infiniment plus qu'on puisse attribuer, avec justice, à la présomption & au défaut de dextérité dans les hommes, qu'à l'ignorance des femmes.

Les femmes, il n'en faut pas douter, sont sujettes à se tromper; il s'en est même trouvé qui ont commis de lourdes fautes, mais non pas en assez grand nombre, pour former contr'elles un préjugé général.

Quant aux hommes , tous tant qu'ils sont , ils ne peuvent être naturellement capables d'exercer cette profession , ainsi qu'on le démontrera ci-après. On pourroit composer des Volumes entiers des meurtres qu'ils commettent tous les jours , sans parler de tous ceux qui sont cités dans les Livres mêmes qu'ils ont écrits pour établir leur supériorité : à commencer seulement par MM. Mauriceau , Peu , Lamotte , Deventer , & leurs plus célèbres Ecrivains ; les plus renommés de nos jours , & les plus modernes n'ont fait qu'enchérir sur les erreurs des anciens : car parmi plusieurs observations excellentes sur la Chirurgie , ils ont glissé nombre d'absurdités atroces , dès qu'ils sont sortis des bornes de leur Art , & qu'ils ont voulu traiter des accouchemens. Il s'en est même trouvé de si frappantes , qu'il ne leur a pas été possible de ne s'en point appercevoir.

Plusieurs personnes en Hollande s'étant érigées en Accoucheurs , sans avoir les qualités requises , le Gouvernement jugea à propos d'interposer son autorité : en conséquence , il fut ordonné le 31 Janvier 1747 , que personne n'eût à se donner pour Accoucheur , & ne pût exercer cet Art , à moins qu'il n'eût été spécialement autorisé à cette fonction , après un examen préalable fait en présence de gens intégres préposés pour cet effet.

Il paroîtra par la suite de cet Ouvrage , de quelle importance il seroit , que ceux qui sont chargés de veiller à la sûreté publique , en Angleterre , fissent un règlement semblable , pour exclure de la pratique tous les ignorans de l'un & l'autre sexe.

En effet , si l'on venoit à éplucher de près la conduite de ces nouveaux Ouvriers , combien verroit-on de faux pas dans leur conduite ? Avec quelle horreur ne verroit-on pas les déchiremens & les tortures inutiles qu'ils font souffrir tant aux meres qu'aux tendres fruits de leurs entrailles ? L'un sur une hypothèse scavante , mais erronée , tire & arrache les bras d'un enfant tout vivant , ou bien les repousse avec tant de violence qu'il les casse : l'autre sans miséricorde lui ouvre la tête & en ôte le cerveau ; d'autres le tirent par morceaux : opérations souvent justifiées par de grands mots qui ne signifient rien , & par des cœurs extrêmement durs , qui font plus périr d'innocens dans la société , qu'Hérode n'a fait de son temps. La cruauté de celui-ci ne s'étendoit que sur les enfans , & non pas sur les meres ; au lieu que celle des autres n'épargne pas plus la mere que les enfans.

Faut-il s'étonner de ces procédés ? tout est au pouvoir de ces dangereux opérateurs. Personne n'examine , les grands Médecins

n'ont pas le temps, les autres craignent de perdre leurs pratiques, par le crédit de ce corps redoutable d'Accoucheurs qui tiennent tout ici en esclavage, depuis les femmes & les filles, jusqu'aux Nouvellistes & aux Imprimeurs. Par l'entremise de fatyres publics & mercenaires, ils viennent à bout de faire passer la vérité pour mensonge, & le mensonge pour la vérité; tout se fait par leur intrigue. Le mal qu'ils font se passe en secret & demeure enseveli dans les ténèbres de l'oubli. Les parens qui n'y connoissent rien, s'imaginent que tout a été bien fait & dans les regles. L'Opérateur croit n'avoir fait que son devoir & s'applaudit, après avoir ordonné quelque potion pour la malade. Le Magistrat ne sçait point le tort qu'on vient de faire à un tendre sujet; tranquille à cet égard, il ne fait aucune attention aux conséquences: & cependant un mari perd un bel enfant, une épouse chérie, peut-être même tous les deux, les enfans une bonne mere; & s'ils sont de même sexe, ils doivent craindre pareil fort: on en est quitte pour dire qu'on a fait de son mieux. Cela peut être vrai, quant à l'intention; mais quant au fait, l'on fera voir qu'il y a des raisons pour en douter, qui ne sont pas à mépriser.

Ceci soit dit sans offenser un bien petit

nombre d'Accoucheurs qui entendent assez le métier , pour ne pas absolument mériter tous les reproches que l'on peut faire , à juste titre , à une infinité d'autres , qui se donnent pour habiles , quoiqu'aussi téméraires qu'ignorans , & dont la pratique bien examinée mettroit au jour des vérités terribles , qui alarmeroient toute la Nation , & l'engageroient à prendre de justes mesures pour prévenir le danger.

Pour détruire ce que nous venons d'avancer , on soutient que l'on peut faire des objections encore plus fortes contre la pratique des Sage-Femmes. C'est ce qui nous reste à examiner. Le principal objet de cet Ouvrage est donc de discuter de bonne foi , à qui des deux sexes on doit donner la préférence pour plus grande sûreté.

C'est pourquoi nous exposerons ici , sans partialité , les deux opinions , qui , sur ce sujet , partagent encore plus les Anglois que les François. La plûpart des Chirurgiens , tous les Accoucheurs , sans doute plusieurs Apothicaires , & quantité de femmes , soutiennent que c'est l'affaire des hommes : pendant que de l'autre côté la plus saine partie des Médecins , avec plusieurs autres personnes de tout genre , de tout rang & de toutes conditions , défendent le parti contraire , & pensent que c'est un ouvrage du seul ressort des femmes.

Or pour ne pas perdre de vue les preuves fondamentales de ces deux opinions, nous les mettrons en parallele vis-à-vis l'une de l'autre en forme d'Objections & de Réponses. Pour suivre pas à pas les Auteurs dont nous avons tiré ces instances, nous commencerons par les moins graves. Si les Accoucheurs ou leurs partisans croient que nous ayons omis quelque chose d'essentiel qui seroit en leur faveur & contre nous, ou bien si ces Messieurs ont des argumens plus énergiques à nous proposer, ils feront les bien venus, & nous tâcherons d'y satisfaire.

PREMIERE OBJECTION.

Il faut avoir égard à la possession antérieure. L'Art des Accouchemens étant une branche de la Médecine, doit avoir été originellement dans les mains des hommes, qui sont les premiers inventeurs de tous les Arts.

R É P O N S E.

La juste déférence que l'on a universellement pour les saintes Ecritures, empêchera sans doute, qu'on ne me fasse un crime, si de ses décisions je tire des conséquences & des conclusions qui s'accordent si parfaitement avec les loix éternelles du sens commun.

Je dis donc que s'il étoit vrai (ce qui n'est pas) que la Science & les Arts acquis par l'expérience, & par des actes souvent répétés, eussent été uniquement inventés par les hommes, cela ne pourroit s'entendre des actes de la vie humaine, qui sont indispensablement nécessaires à sa conservation. De pareilles facultés, à proprement parler, sont plutôt l'effet de l'instinct que de l'invention. La faculté de manger, par exemple, celle de boire, de se coucher, de dormir, commune aux deux sexes, n'est peut-être pas plus naturelle, & ne tient pas plus de l'instinct, que la faculté d'une femme à en assister une autre en travail d'enfant, est appropriée au sexe féminin.

Il n'est pas nécessaire de mettre son esprit à la torture, pour concevoir à l'aide de qui Eve a pû être délivrée de ses premiers enfans. Il n'y a pas de raison qui nous induise à croire qu'Adam ait été obligé, d'une nécessité absolue, d'assister sa femme dans ses premières couches. Les sentimens de piété nous portent plutôt à croire que Dieu qui est le meilleur de tous les Peres, infusa assez de connoissance dans Eve pour se délivrer par elle-même. C'est aussi une façon plus naturelle & plus conforme aux idées de bien-séance que le Tout-puissant a gravées dans le cœur humain, ce qui n'a jamais été ni

plus profondément , ni plus universellement imprimé , que dans le cas des couches , où l'homme & la femme ont une répugnance égale à souffrir d'autre entremise que celle des femmes.

Enfin , quand nous admettrions qu'Adam auroit aidé Eve dans ses premières couches , en attendant que ses filles fussent en état de l'assister , cela ne feroit ni loi ni règle pour l'avenir , puisque nous sçavons que leurs enfans & leurs descendans par la suite , ne se servoient pas d'hommes pour cet office.

Dans la Genèse , chap. 35 v. 17 , il est fait mention de la Sage-Femme de Rachel. Dans le même Livre , chap. 38 v. 27 & 28 , nous voyons qu'il y avoit d'habiles Matrones. Thamar étant en travail d'enfant , « il » parut qu'elle portoit deux jumeaux dans » son sein. Ces enfans étant prêts à sortir , » l'un d'eux passa & présenta sa main , à la » quelle la Sage-Femme attacha un ruban , » en disant : Celui-ci sortira le premier ».

Je supplie ici le Lecteur de ne pas croire que je sois assez absurde pour soutenir une pratique vicieuse , uniquement en considération de son antiquité ; car je déclare que je ne prétends prouver autre chose par ces citations , si ce n'est , que si l'antiquité par elle-même , n'est pas décisive en faveur des femmes , au moins ne peut-elle préjudicier à leurs droits.

II. OBJECTION.

L'Art d'accoucher étant aussi noble par son sujet, qu'utile par sa fin, puisqu'il est le seul qui jouisse de la prérogative de sauver souvent d'un seul coup de main plusieurs individus à la fois, qui oseroit en disputer aux hommes la prééminence? Qu'on remonte jusqu'aux siècles les plus reculés, l'on verra que si les femmes, par une pudeur mal entendue dans ces premiers âges, dans ces temps d'ignorance & de simplicité, se servoient communément de Sage-Femmes, il est à présumer qu'il y avoit toujours des Accoucheurs qu'on employoit dans les cas difficiles.

R É P O N S E.

D'accord, avec M. Levret, que cet Art soit noble, noble, dis-je, dans son sujet & dans sa fin: ce qui me surprend, c'est que les hommes ne s'en soient pas apperçus plutôt. La noblesse de cet Art, suivant toute apparence, n'a commencé à sonner si haut chez les hommes, que depuis l'heureuse découverte qu'ils ont faite, qu'il pouvoit être très-lucratif. C'est alors que tout-à-coup piqués d'émulation, ils taxerent les pauvres Sage-Femmes d'ignorance & d'incapacité; c'est alors qu'elles devinrent subitement sus-

pectes & méprisables. Les hommes ont cru pendant plusieurs siècles que la pratique de cet Art étoit au-dessous de la dignité de leur sexe. Ils le regardoient comme indécent & efféminé. Et même s'il se fut trouvé quelque Membre de la Faculté de Médecine qui eut osé penser différemment, il y a tout lieu de croire qu'alors le reste du genre humain auroit examiné, dans tout le point de jour que le méritent, les motifs qui ont porté quelques Chirurgiens à faire des tentatives pour enlever aux femmes cette profession. Ils auroient pû même ajouter en toute sûreté qu'elle est impraticable pour les hommes à tous égards.

Je n'ai garde d'entrer ici en discussion avec les hommes par rapport à la supériorité qu'ils s'arrogent sur nous, on pourroit peut-être leur disputer cette prééminence avec plus de fondement qu'on ne pense communément. Tout ce que je soutiens, au sujet de la question présente, c'est qu'il y a des emplois & des vacations qui, naturellement & en général, sont plus appropriés, & conviennent mieux à un sexe qu'à l'autre. Ne seroit-ce pas, par exemple, une chose bien ridicule à une femme de se donner pour Maître en fait d'armes, ou de vouloir enseigner le manège? cela ne paroîtroit-il pas tout-à-fait déplacé & au-dessus de son sexe? N'en est-il pas

pas de même d'un homme qui se mêle de choses qui ne conviennent proprement qu'à une femme? Pourroit-il filer à la quenouille, blanchir, repasser le menu linge, & faire mille autres petites fonctions du ménage, avec autant d'adresse & de bonne grace que les femmes? La profession d'Accoucheur est au-dessus & au-dessous d'un homme. Au-dessus des hommes, parce qu'ils ne sont ni dignes, ni capables de ce métier: au-dessous, en ce qu'il répugne à la dignité de leur sexe, en même-temps que cet office administré par leurs mains ne peut qu'humilier horriblement l'honneur des femmes. Que ceci soit dit sans vouloir faire procès à l'homme au sujet de sa supériorité.

Qu'on ouvre les Livres sacrés & les profanes. Les Hébreux & les Egyptiens n'étoient pas si imbécilles que le Docteur Smellie voudroit nous le faire accroire, lorsqu'au commencement de son Introduction pages 1 & 2, il nous accorde comme par grace « que dans » les premiers siècles, il semble que l'Art & » la pratique des Accouchemens étoit totalement entre les mains des femmes, & que » les hommes n'étoient employés dans cette » profession qu'à la dernière extrémité. Il paroît naturel, dit cet Auteur, de supposer, » qu'attendu la simplicité de ces âges reculés, les femmes n'avoient recours qu'à des

» personnes de leur sexe dans les maladies qui
» leur sont particulieres : conséquemment
» nous trouvons qu'en Egypte la profession
» d'accoucher étoit exercée par des femmes ».

Toutefois, suivant l'Ecriture sainte, les Magiciens d'Egypte n'étoient pas si simples, puisqu'ils étoient assez industrieux pour, par leurs prestiges, imiter quelques miracles de Moïse. Ils ont changé leurs verges en serpens, l'eau en sang, la terre en grenouilles; (a) ce qui ne se ressent point du tout de la simplicité.

Les Egyptiens (b) ont toujours passé pour être les plus éclairés & les plus habiles de toutes les Nations. Les autres peuples les respectoient comme des Oracles & de véritables Philosophes. Ils sont les premiers qui aient su les regles du bon gouvernement. Cette Nation grave & sérieuse connut d'abord la vraie fin de la politique: & comme la vertu est le principal fondement de toute la société, ils l'ont soigneusement cultivée. Leur principale a été la reconnoissance. La gloire qu'on leur a donnée d'être les plus reconnoissans de tous les hommes, fait voir qu'ils étoient aussi les plus sociables. Ils avoient l'esprit inventif; leurs Mercures ont

(a) Exode, chap. 7 & 8.

(b) Diod. de Sicile, Hérodote.

SUR LES ACCOUCHEMENS. 19

rempli l'Égypte d'inventions merveilleuses , & ne lui avoient presque rien laissé ignorer de ce qui pouvoit contribuer à perfectionner l'esprit , rendre la vie commode & heureuse. On n'y voyoit point d'Accoucheurs , il est vrai : mais pour suppléer à ce défaut , il paroît qu'il y avoit d'excellentes Sage-Femmes.

Nous lisons dans l'Exode , ch. I , v. 15 & suiv. que Pharaon dit aux Sage-Femmes : « Quand vous accoucherez les femmes des » Hébreux , si c'est un mâle , tuez-le ; mais » si c'est une femelle , laissez-la vivre. Ces » femmes , touchées de la crainte de Dieu , » ne firent point ce que le Roi d'Égypte » leur avoit ordonné ».

Pourquoi Pharaon ne fit-il pas le même commandement aux Accoucheurs ? s'il y en eût eu pour des cas difficiles , comme le suppose M. Smellie , il n'y auroit certainement pas manqué , sur-tout après s'être apperçu que les Sage-Femmes l'avoient trompé. C'eût été une belle occasion de les interdire toutes de leurs fonctions , & le temps de faire briller les Accoucheurs : ils auroient pû dater leur origine dès cette époque , qui les auroit mis en vogue sous la protection de ce Tyran. Il est certain que ces Opérateurs auroient été plus propres à exécuter ses intentions , puisqu'ils ne se piquent pas d'avoir un cœur plus tendre & plus compatissant que

les femmes. De plus ils auroient pû faire un usage admirable de leurs instrumens pour diminuer l'espece, sans aucune distinction des deux sexes, & excuser leurs meurtres sur la nécessité de s'en servir dans des accouchemens laborieux, comme les Sage-Femmes excuserent leur désobéissance, sous le prétexte plausible de la facilité avec laquelle les Hébreuses accouchoient d'elles-mêmes.

III OBJECTION.

Tous ces Auteurs qui ont écrit sur l'Art, à commencer dès l'âge où a fleuri Hippocrate, que nous regardons comme le premier & le pere des Accoucheurs, ne prouvent-ils pas suffisamment leur antiquité ?

R É P O N S E.

Pour suffisamment, non. Tout ce qu'on peut conclure de cette objection, c'est que l'ignorance de ces Accoucheurs prétendus est fort ancienne, mais bien postérieure à la fonction des Sage-Femmes ; puisque celle-ci a commencé avec le monde, qu'elle embrasse tous les temps, & qu'elle s'étend de toutes parts, au lieu que nous n'avons jamais oui parler de l'autre que depuis Hippocrate.

Au reste, je respecte beaucoup M. Hippocrate & tous les Auteurs qui ont écrit sur

L'Art ; nous avons quelques remerciemens à leur faire , mais pas tant que MM. les Accoucheurs , à qui ils sont redevables de leur être.

Malgré la vénération due à Hippocrate, je ne puis me dispenser de dire la vérité. Il pouvoit être bon Médecin ; mais il ne passera jamais pour habile Accoucheur. Ses écrits contiennent de violens remedes & d'étranges prescriptions pour les femmes en mal d'enfant , qui sont le produit de l'ignorance de cet Art , la plus dangereuse pour celles qui en feroient usage dans cet état.

Cet Auteur ignoroit aussi tout ce qui regarde les accouchemens contre nature , de même que ses successeurs , jusqu'au commencement du siècle précédent. Pour prouver ce que j'avance , il n'est pas besoin de remonter bien haut. Il ne faut que parcourir les Traités d'Ambroise Paré , de Jacques Guillemeau , imprimés en 1602 , & même celui de Lamotte qui est de notre siècle.

La maniere dont les Anciens procédoient lorsque l'enfant se présentoit dans une mauvaise situation , en est une preuve convainquante , puisqu'ils s'opiniâtroient à le réduire à sa situation naturelle , au travers de mille dangers , mille difficultés , au lieu de le tirer par les pieds.

Hippocrate est le premier qui a trouvé le merveilleux secret de tuer les enfans & de les arracher par morceaux du sein de leur mere. Il le conseille de la maniere que le remarque Smellie dans son Introduction (p. 10 & suiv.). Je ne fais si ce ne seroit pas de ce côté-là qu'il l'adopte pour *pere & parent de tous les Accoucheurs.* (p. 4.) Ce qu'il y a de certain , c'est que Gallien & tous ceux qui ont succédé à Hippocrate jusque vers la fin du dernier siecle , ont exactement suivi sa méthode , de ne délivrer les femmes dans des travaux laborieux , que par le moyen d'instrumens meurtriers. M. Smellie qui est un Auteur des plus modernes , ne s'est point du tout écarté de cette méthode des Anciens. Je ne m'arrêterai point à la longue légende qu'il nous fait de tous ceux qui ont écrit sur l'Art jusqu'au temps d'Ambroise Paré , temps où à l'occasion des progrès qu'ont fait les Sage-Femmes de l'Hôtel-Dieu de Paris , les Chirurgiens , guidés par ces grandes lumieres , s'y sont un peu perfectionnés.

Cependant pour que mon Lecteur ne me soupçonne point d'exagérer ou d'outrer la matiere , je le prie de suspendre son jugement , & d'avoir la patience de m'entendre jusqu'à la fin , il verra que je n'avance rien que je ne le prouve.

IV. OBJECTION.

Le manuel des accouchemens est un ouvrage d'homme , ainsi c'est avilir l'Art d'en permettre l'exercice au sexe féminin.

R É P O N S E.

Les femmes qui outre les dons qu'elles ont reçus de la nature pour l'Art des Accouchemens , s'y fortifient par l'étude , la lecture & l'expérience , réussissent incomparablement mieux que les hommes dans la pratique. En effet la nature , en ce point , a été prodigue envers les femmes : car c'est un don né avec elles.

J'avouerai néanmoins que toutes les femmes en particulier ne sont pas censées propres à ce métier , qu'il faut des dispositions cultivées par l'Art , que les connoissances purement spéculatives ne sont pas suffisantes , qu'il faut de l'intelligence & de la mémoire , un peu de force de corps & d'esprit , du goût , des sentimens , & qu'il faut ajouter la pratique à la théorie. Ainsi lorsque j'ai dit que les femmes sont nées avec de grandes dispositions pour l'Art , cela doit s'entendre en général & pour l'ordinaire , comparative-ment aux hommes chez qui ces dispositions sont extrêmement rares , parce qu'elles ne

leur sont point du tout naturelles en cette partie.

Ne seroit-ce pas donc une espece de blasphême de soutenir que ce que Dieu a confié au soin des femmes convenoit mieux aux hommes ? La maniere attentive, bienfaisante & sensible dont il gouvernoit son peuple choisi, nous oblige à croire qu'il n'a rien oublié de ce qui lui étoit nécessaire & avantageux, puisqu'il regardoit son peuple comme son propre domaine, comme son héritage ; il y demouroit comme un maître dans sa maison, & comme un pere dans sa famille, ordonnant & disposant de tout. Il avoit pris plaisir à le former & à l'instruire dès son enfance. Il a mis les femmes en possession des accouchemens ; il a beni, approuvé & récompensé les Sage-Femmes. Il n'est que trop juste que les hommes écoutent & se taisent lorsque la voix de Dieu se fait entendre. Ils feront heureux d'apprendre de lui-même les vrais secrets de la nature, & non de ces prétendus Docteurs, qui abandonnent les regles de la vérité pour s'attacher à leurs propres idées.

Les Sage-Femmes ont pour elles l'autorité de Dieu qui s'est déclaré en leur faveur ; elles ont celle des hommes d'un pôle à l'autre, qui dans tous les âges n'ont employé

que le ministère des femmes dans l'exercice de cet Art ; la pluralité des voix doit l'emporter , sur-tout lorsqu'elle est fondée sur l'ordre naturel des choses , sur la vérité , l'expérience & la raison.

Il semble qu'il y ait une sorte de malédiction attachée au manuel des accouchemens pratiqué par les hommes : car jamais les accidens & le danger n'ont été plus fréquens , que depuis qu'ils ont eu la témérité de se mêler d'un métier pour lequel la nature les a si peu formés. Au lieu que Dieu a tellement beni les soins des Sage-Femmes , que les accouchemens n'ont jamais été plus heureusement conduits & terminés , que durant le temps où ils étoient uniquement entre leurs mains.

Ouvrez le Livre des Nombres , vous remarquerez que Dieu ayant ordonné à Moïse de faire le dénombrement de son peuple , de soixante & dix personnes de la famille de Jacob qui étoient venu demeurer en Egypte 240 ans auparavant , il en sortit plus de six cent mille propres à porter les armes , sans compter une multitude presque infinie d'enfans & de jeunes hommes au-dessous de vingt ans , de femmes , de vieillards , outre une Tribu toute entière , qui étoit celle de Lévi , réservée & destinée pour le culte divin.

Enfin puisque les Sage-Femmes bien inf-

truites s'acquittent infiniment mieux de la besogne, dont il est ici question, que les Accoucheurs dont elles n'ont jamais besoin, c'est abusivement qu'on traite cette opération manuelle, d'ouvrage d'homme; par conséquent cette objection tombe d'elle-même.

V. OBJECTION.

On ne peut être propre à bien pratiquer l'Art des Accouchemens, sans être au fait de l'Anatomie: or cette science est du ressort d'un Médecin, d'un Chirurgien, d'un homme enfin & non d'une femme.

R É P O N S E.

Il suffit qu'une Sage-Femme ait une teinture d'Anatomie, qu'elle connoisse la structure ou la disposition mécanique des parties internes qui distinguent plus particulièrement son sexe, qu'elle sache discerner le contenant d'avec le contenu, ce qui appartient à la mere & ce qui est à l'enfant, aussi bien que ce qui leur est étranger à tous deux. Il suffit en un mot qu'elle soit en état de satisfaire aux questions que le plus habile Anatomiste pourroit lui faire sur ce qui concerne cette partie purement nécessaire à l'Art, pour manœuvrer avec science & sécurité.

Or la Sage-Femme bien dressée aux Hôpitaux, doit être suffisamment informée de

tout ce qui est absolument nécessaire pour cet effet ; à moins que ce ne soit sous un gouvernement où personne n'a soin de les instruire , ou bien à moins que ceux qui sont commis pour cet office , n'abusent impunément de la confiance du public.

Nous avons des Sage-Femmes assez bien instruites pour donner des démonstrations à ce sujet , pour en faire l'analyse par leurs noms , sur des planches qui les représentent , ou sur des originaux. Il est vrai que ces pauvres Sage-Femmes n'entendent pas assez l'Anatomie pour être en état de faire des dissections : elles sont fort ignorantes en ce point ; mais je m'imagine que les femmes qui se font assister dans leurs couches , ne sont pas fort curieuses de trouver un Disséqueur au lieu d'un Accoucheur.

L'Histoire profane nous a conservé le nom & les talens de quantité de femmes illustres qui se sont distinguées , sçavoir Cleopatre Reine d'Egypte. M. Smellie tâche de révoquer en doute la qualité de Reine & de Princesse attribuée à cette Cleopatre , à dessein apparemment d'en affoiblir le crédit , ou plutôt par mépris pour l'Art chez les femmes : mais comme ceux qui ont fait des recueils de l'Histoire ancienne , nous assurent que cette Princesse s'appliquoit assidument à la Physique & à la Médecine , j'aime mieux

m'en tenir à l'autorité de ces Historiens qu'à celle de ce grand Docteur, qui pour amplifier son Catalogue des Auteurs qui ont écrit sur l'Art dans l'antiquité, n'a pas fait scrupule d'y inférer un enfant pétrifié dans le sein de sa mere, qu'il a pris pour un célèbre Accoucheur, & qu'il nous cite sous le nom de M. Lithopede. *V. Smellie dans son Introd. premiere Edition.*

Artemise, Reine de Carie, est encore une des premieres Dames qui aient écrit sur les Accouchemens; Livie, dont parle Galien; Aspasie, qu'Aëtius cite; Olimpias; Sotira, surnommée Salvatrix pour son habileté; Salpé, Lays & d'autres femmes célèbres, toutes citées par Pline.

Parmi les Modernes nous comptons Madame Justine, Sage-Femme de l'Electrice de Brandebourg, & plusieurs Maîtresses Sage-Femmes de l'Hôtel-Dieu de Paris, qui ont écrit fort clairement sur l'Art, sans néanmoins posséder d'autre Anatomie que celle qui suffit pour le métier qu'elles faisoient.

VI. OBJECTION.

Les instrumens si utiles & si nécessaires qu'on a inventés pour perfectionner l'Art, pour aider & suppléer au défaut de la nature, ne sçauroient être maniés par les mains

SUR LES ACCOUCHEMENS. 29
des femmes ; & cela seul les exclut de l'exercice de cette profession.

R É P O N S E.

Les subtils Instrumentaires nous poussent ici un argument capable (ce leur semble) d'anéantir & d'exterminer toutes les Sage-Femmes. Ces Messieurs jouissent seuls en paix du beau privilege d'user d'instrumens, pour, disent-ils, aider la nature, chez les hommes sans doute, qui, à la moindre difficulté d'un travail lent, ont besoin de ces secours pour suppléer à la dextérité & à toutes les autres dispositions qui leur manquent ; mais la nature bien loin d'être aidée par ces remedes extrêmes, se trouve empêchée, d'où il arrive qu'elle cesse d'agir, & que forcée par les violences qu'on lui fait, elle est plutôt détruite qu'assistée. Triste suite de ces moyens toujours aveugles & dangereux, qui sont néanmoins la pierre fondamentale sur laquelle les Accoucheurs prétendent statuer la nécessité de préférence, & en vertu de quoi ils s'imaginent être en droit d'arracher des mains des femmes la pratique d'un Art que la nature leur a approprié.

Qui est-ce qui a porté les hommes à inventer de si merveilleuses productions, à ce qu'on s' imagine ? N'est-ce pas l'ignorance d'un métier dont ils sont incapables, jointe

à la soif de la gloire & de l'argent ? Ces Messieurs ont cru qu'ils ne devoient épargner ni veilles , ni sueurs , ni efforts de langue & d'esprit , pour se mettre en crédit en abusant de la confiance du public , le tout uniquement appuyé sur des instrumens horribles. Ces veilles & ces sueurs auroient été beaucoup mieux employées à chercher les moyens de s'en passer absolument , comme ont fait , & comme font encore nos bonnes Praticiennes.

VII. OBJECTION.

Il n'y a que des ignorans qui puissent avoir la témérité de se recrier contre l'usage des instrumens ; le petit peuple ne connoît pas la nécessité absolue qu'il y a de les employer en certaines occasions. Cette clameur ne peut donc procéder « que des vues intéressées de ces ames viles , grossières , sans lettres , sans éducation mâles ou femelles , » qui pensent trouver leur profit à décrier » leurs voisins ». Cette objection nous vient mot pour mot du Docteur Smellie (p. 241). Il nous préparoit à ce Panégyrique (p. 55 de son Introduction) où , en parlant des Sage-Femmes de l'Hôtel-Dieu de Paris , il nous avoue d'abord , à la vérité , que les Chirurgiens se sont perfectionnés en l'Art des Accouchemens dans cet Hôpital ; mais de crainte que de-là on ne prît occasion de dire

que c'est des femmes qu'est venue cette perfection, & à qui ils en sont redevables, il a grand soin d'ajouter immédiatement après, « que » ce qui détruit totalement les préjugés qu'on » avoit ridiculement pris en faveur de ces » Sage-Femmes, & dont le beau sexe s'étoit » servi pour les entretenir ; c'est, ajoute cet » Auteur, que les Accoucheuses de cet Hôpital ont recours à l'assistance des hommes » dans tous les cas difficiles ».

R É P O N S E.

Ceux qui se recrient contre l'usage des instrumens, ne sçavent pas ce que c'est, me direz-vous, & ne le font que par ignorance, &c. Mais ces airs de mépris, ces airs de triomphe ne forment pas des raisons solides, puisque nombre d'Auteurs beaucoup plus éclairés & mieux versés dans l'Art que le Docteur Smellie, sont de mon opinion. Deventer & Viardel frondent tous les instrumens. M. Delamotte conseille d'en éviter l'emploi, il ne se servoit point du forceps. Il nous dit dans sa Préface, que pendant l'espace de plus de trente années de pratique, il ne s'est pas servi deux fois du crochet, quoiqu'il eut une étendue de 40 lieues de pays où il exerçoit régulièrement sa profession, jusqu'à faire des quatre accouchemens par jour. M. Levret n'admet d'autres instru-

à la soif de la gloire & de l'argent ? Ces Messieurs ont cru qu'ils ne devoient épargner ni veilles , ni sueurs , ni efforts de langue & d'esprit , pour se mettre en crédit en abusant de la confiance du public , le tout uniquement appuyé sur des instrumens horribles. Ces veilles & ces sueurs auroient été beaucoup mieux employées à chercher les moyens de s'en passer absolument , comme ont fait , & comme font encore nos bonnes Praticiennes.

VII. OBJECTION.

Il n'y a que des ignorans qui puissent avoir la témérité de se recrier contre l'usage des instrumens ; le petit peuple ne connoît pas la nécessité absolue qu'il y a de les employer en certaines occasions. Cette clameur ne peut donc procéder « que des vues intéressées de ces ames viles , grossières , sans lettres , sans éducation mâles ou femelles , » qui pensent trouver leur profit à décrier » leurs voisins ». Cette objection nous vient mot pour mot du Docteur Smellie (p. 241). Il nous préparoit à ce Panegyrique (p. 55 de son Introduction) où , en parlant des Sage-Femmes de l'Hôtel-Dieu de Paris , il nous avoue d'abord , à la vérité , que les Chirurgiens se sont perfectionnés en l'Art des Accouchemens dans cet Hôpital ; mais de crainte que de-là on ne prît occasion de dire

SUR LES ACCOUCHEMENS. 31

que c'est des femmes qu'est venue cette perfection, & à qui ils en sont redevables, il a grand soin d'ajouter immédiatement après, « que » ce qui détruit totalement les préjugés qu'on » avoit ridiculement pris en faveur de ces » Sage-Femmes, & dont le beau sexe s'étoit » servi pour les entretenir ; c'est, ajoute cet » Auteur, que les Accoucheuses de cet Hôpital ont recours à l'assistance des hommes » dans tous les cas difficiles ».

R É P O N S E.

Ceux qui se recrient contre l'usage des instrumens, ne savent pas ce que c'est, me direz-vous, & ne le font que par ignorance, &c. Mais ces airs de mépris, ces airs de triomphe ne forment pas des raisons solides, puisque nombre d'Auteurs beaucoup plus éclairés & mieux versés dans l'Art que le Docteur Smellie, sont de mon opinion. Deventer & Viardel frondent tous les instrumens. M. Delamotte conseille d'en éviter l'emploi, il ne se servoit point du forceps. Il nous dit dans sa Préface, que pendant l'espace de plus de trente années de pratique, il ne s'est pas servi deux fois du crochet, quoiqu'il eut une étendue de 40 lieues de pays où il exerçoit régulièrement sa profession, jusqu'à faire des quatre accouchemens par jour. M. Levret n'admet d'autres instru-

mens que ceux de son invention, il rejette universellement tous les autres ; il falloit bien qu'il admît les siens , puisqu'il n'a écrit que pour les faire valoir.

J'ai lu bien exactement presque tous les Auteurs modernes qui ont écrit sur l'Art ; & j'ai remarqué avec étonnement que pendant que d'une part ils avouent , ils conviennent qu'on est bien revenu en France , en Hollande , en Angleterre , de tous ces instrumens funestes & mortels dont se servoient les Anciens , comme le canif , le bistouri , les crochets , &c. sur-tout depuis l'invention du nouveau forceps ou tire-tête ; d'un autre côté ils nous disent qu'il faut avoir recours aux crochets , ou bien à l'opération césarienne , lorsque le nouveau forceps ne suffit pas. Belle ressource dans un instrument que l'on nous annonce en trophée comme la meilleure découverte qui ait été faite depuis le commencement du monde , & dont il est redevable à nos Modernes !

J'ai aussi examiné scrupuleusement tout ce qu'il a plu à ces Messieurs de nous révéler de magnifique & d'admirable au sujet du nouveau forceps de Palfin , après une infinité de corrections par où il a passé , tant dans les pays étrangers que dans celui-ci , qui lui ont enfin mérité le nom de forceps Anglois : ces beaux éloges n'aboutissent , tout au plus ,
qu'à

qu'à prouver clair comme le jour qu'il n'est permis, à un Opérateur extrêmement habile & prudent, de s'en servir, que lorsqu'on pourroit parfaitement bien s'en passer. Il n'est permis de s'en servir qu'avec des précautions infinies, & après qu'on aura obvié à tous les obstacles qui retardent la sortie du fœtus, après, par exemple, qu'on aura été dégager la tête, les bras ou les épaules d'un enfant avec les mains; sans quoi, dit M. Levret, l'instrument deviendrait insuffisant, ce qui suppose palpablement qu'on pourroit s'en passer.

Je me réserve de prouver cette proposition d'une façon bien plus convainquante dans la seconde partie de cet Ouvrage, où nous traiterons de tous les instrumens de nos Anciens & de nos Modernes, & où nous en démontrerons l'inutilité & le danger, dans tous les cas où ils ont coutume de les mettre en usage.

Il faut convenir que M. Smellie étoit bien mal instruit de ce qui se passe à l'Hôtel-Dieu de Paris dans la salle des accouchées, ou, ce que j'aurois peine à croire, qu'il n'est pas sincère lorsqu'il nous débite avec assurance, que les Sage-Femmes de cet Hôpital « ont » recours à l'assistance des hommes dans tous » les cas difficiles ».

J'ai long-temps fréquenté cet Hôpital, pour m'informer exactement des Dames Re-

ligieuses & des Chirurgiens, de la conduite qu'on tenoit dans cette maison. Je leur communiquai la forte inclination naturelle que j'avois de me mettre en état d'être utile à mon sexe, & avec quelle ardeur je desirois de me distinguer dans l'Art d'accoucher; on me dit qu'étant Angloise, par conséquent étrangere, on ne m'admettroit pas en qualité d'apprentie. Je ne me rebutai point de cette difficulté, & je fus enfin admise sous la protection de S. A. S. feu Monseigneur le Duc d'Orleans. J'ose assurer avec vérité que pendant tout mon temps, je n'ai vu appeller qu'une seule fois M. Boudou, pour lors Chirurgien Major, qui ne fit autre chose que de nous faire toucher, l'une après l'autre, la malade pour laquelle nous étions embarrassées; & en nous interrogeant, il nous fit découvrir une matrice remplie de callosités squirreuses, qui jointes à son obliquité, nous en déroboit le toucher, ne pouvant atteindre l'orifice que très-difficilement. Le tout se passa ensuite sans son secours & fort heureusement; nous lui aurions sûrement épargné la peine de venir dans notre salle, si la Maîtresse Sage-Femme, un peu capricieuse, ne se fut pas obstinée à nous tenir dans le doute, ce qui nous porta à demander Monsieur Boudou à son insçu, ce dont elle nous fit des reproches très-amers.

Tant s'en faut donc que les Sage-Femmes aient souvent recours à l'assistance des hommes pour les cas difficiles, qu'au contraire on peut dire (ce qui paroîtra assez surprenant) que dans un endroit où l'on délivre tant de milliers de femmes, par conséquent où les accouchemens laborieux sont communs, & où il se rencontre quelquefois des cas de monstre, on n'a recours au Chirurgien Major que dans ceux qui sont tout-à-fait extraordinaires, ce qui arrive bien rarement.

Il y a environ trente ans que Mademoiselle Poor (a), Maîtresse Sage-Femme de cet Hôpital, délivra une femme d'un monstre à deux têtes, sans autre secours que celui de ses doigts & l'assistance d'une jeune apprentie; l'enfant fut baptisé & mourut l'instant après. La mere resta quelques mois pour se rétablir & se porta bien par la suite. C'est un fait qui n'a pas besoin de preuves, puisqu'il est de notoriété publique. Le monstre fut porté à S. Côme, où tout Chirurgien peut l'aller voir. C'est sous cette même Maîtresse que je fis mon apprentissage, quelques années après l'événement de cette espece de prodige.

(a) La Poor n'étoit point mariée, elle étoit fille d'une habile Sage-Femme.

A l'égard de la conduite qui s'observe dans la salle des femmes en couches, pour le peu que mon témoignage parut suspect, j'en appelle à la justice & à la véracité de nos Docteurs qui ont été à Paris. En attendant, M. de Lamotte, qui passe pour un Auteur assez accrédité, peut certifier ce que j'avance: voici ce qu'il nous dit dans la Préface de ses Observations, pag. 2.

« Il semble, dit cet Auteur, en lisant les
» Livres de MM. Moriceau & Peu, qu'il
» soit impossible de bien réussir dans la pra-
» tique des accouchemens, à moins que l'on
» n'ait travaillé à Paris dans la salle des ac-
» couchées. Il est vrai que cet Hôpital est la
» meilleure Ecole de l'Europe, & que j'au-
» rois ardemment souhaité d'avoir pu y être
» admis aux opérations des accouchemens,
» pendant cinq ans que j'ai travaillé dans
» cette maison: mais comme il n'y a qu'un
» Chirurgien qui soit chargé d'y veiller, &
» que c'est une place qui n'est donnée qu'à la
» faveur, il fallut me contenter de suivre en
» qualité de Topique les Médecins qui y fai-
» soient la visite.... Je me dédommageai en
» quelque façon par ce moyen de mon man-
» que de recommandation; mais je puis affir-
» mer que pendant les six mois que j'y fus ad-
» mis en cette qualité, il n'y eut d'accou-
» chement extraordinaire que celui d'un en-

» fant enclavé au passage , où la présence du
 » Chirurgien fut requise , & qui se termina
 » pourtant , sans autre secours que celui de
 » la patience , quoiqu'il y eut , dès ce temps-
 » là , trois cent cinquante à quatre cents fem-
 » mes qui étoient toutes accouchées par les
 » apprenties , & rarement par la Dame de la
 » Marche , pour lors Maîtresse Sage-Femme
 » de cet Hôpital ».

Quant au reproche que nous fait M. Smel-
 lie d'être intéressées , je suis en état de prou-
 ver que j'ai délivré plus de neuf cents femmes
 gratis & par charité ; je doute que notre
 Docteur en ait fait autant , à moins qu'il ne
 compte pour charité celle qu'il faisoit à cette
 Automate qui lui servoit de modele pour ses
 apprentifs. C'étoit une statue de bois , repré-
 sentant une femme grosse , dont le ventre
 étoit de cuir , une vessie remplie de petite
 bierre figuroit la matrice. Cette vessie se fer-
 moit par un bouchon de liege , auquel étoit
 attachée une ficelle pour le tirer à point
 nommé , & démontrer d'une façon sensible
 l'écoulement des eaux rousses. Enfin au mi-
 lieu de cette vessie étoit une poupée de cire ,
 à laquelle on donnoit différentes positions.

De cette admirable mécanique s'est formé
 un essain effroyable d'Accoucheurs , qui se
 sont éparpillés par toute la ville de Londres
 & les campagnes. De son propre aveu , il a

fait , en moins de dix ans , neuf cents Eleves , sans compter le nombre de Sage-Femmes qu'il a instruites & façonnées d'une maniere aussi miraculeuse. Voyez sa Préface , il parle de cette machine à la premiere page , & du nombre de ses apprentifs à la cinquieme.

Ces dignes Eleves ne doivent-ils pas être bien en état de juger de la situation des femmes grosses & de celle du fruit qu'elles portent ? Ne sont-ils pas bien au fait de cette branche d'Anatomie que l'on exige même des Sage-Femmes ? Ne doivent-ils pas avoir le tact bien fin , bien subtil , & sentir la proportion ou l'analogie qui se trouve entre une pure machine & un corps sensible , délicat , animé & bien organisé ?

Au reste je ne sçais trop à quel propos les Disciples de ce Docteur ont coutume de précipiter l'écoulement des eaux des femmes en couches , ce qui ne peut servir qu'à rendre le travail plus sec , par conséquent plus laborieux , & ensuite à faire valoir les instrumens. Quoi qu'il en soit , la mauvaise habitude qu'ils ont contractée en pompant de la petite bierre de leur Automate , ne pourroit-elle pas aussi y avoir quelque part ?

VIII. OBJECTION.

Vous qui venez si tard nous exposer vos nouvelles découvertes , croyez-vous rayer

D'un coup de plume tant d'excellens Ouvrages qui ont paru avant vous ? Auriez-vous assez peu de bon sens pour vous mettre dans l'esprit que les femmes pensent plus solidement que tous ces gens de Lettre qui ont travaillé toute leur vie à perfectionner l'Art, qui recommandent si fort l'usage des instrumens, comme les moyens les plus expédiens de se tirer d'affaire dans tous les cas qu'ils spécifient, où l'on est obligé de recourir aux moyens extrêmes ? Ce seroit donc une présomption intolérable de la part des femmes, de prétendre entrer en lice avec les hommes dans la profession.

R E P O N S E.

Presque toutes les Sciences & les Arts se perfectionnent par succession de temps, par l'expérience & l'attention de ceux qui les cultivent. Nous devons la plupart des rares & précieuses inventions à des siècles barbares, où regnoient encore la grossiereté & l'ignorance, que l'irruption des Goths & des Vandales avoient répandues dans toute l'Europe. Cette invention ou cette perfection des Arts ne doit point s'attribuer uniquement à la seule industrie humaine ; mais avec beaucoup plus de probabilité, à une providence particulière qui regle toutes choses, qui se cachant pour l'ordinaire sous tout ce qui nous semble de

plus foible , & sous des événemens qui ne paroissent que l'effet du hazard , ont guidé les hommes dans des découvertes surprenantes. Ne devons-nous pas à la belle Circassienne l'Art d'inoculer les enfans ? Assurément l'Art d'accoucher ne doit pas être dans un cas moins favorable , & peut fort bien être perfectionné par les femmes plutôt que par toutes autres personnes. Ce n'est donc pas une présomption en elles d'entreprendre de le disputer aux hommes dans cette profession , à l'exercice de laquelle la nature les a rendu si peu propres , que , faute de talens , ils ont été obligés de s'y introduire par leurs instrumens toujours inhumains.

J'ose soutenir que les Chirurgiens , en qualité d'Accoucheurs , ont fait mourir plus d'enfans avec leur *speculum matricis* , leurs crochets , leurs tire-têtes , qu'ils n'en ont conservé. S'ils ont sauvé , ou pour mieux dire , s'ils ont épargné la vie de quelques meres , ils en ont blessé un très-grand nombre. Cette fatale méthode d'opérer avec des instrumens est absolument inutile dans notre profession , & on ne sauroit assez sévir contre une aussi dangereuse maxime que celle qui en recommande l'usage. La seule humanité commune demande même que l'on fasse ses efforts pour déciller les yeux de ceux qui croient ne pouvoir mieux faire , que de suivre en tous points

Les Auteurs recommandables, peut-être, par quantité de bons endroits, mais dont l'autenticité, dans ce cas-ci, est d'autant plus pernicieuse, qu'elle sert à leur donner du crédit dans des points erronés.

Le bon sens nous dicte de ne pas recevoir aveuglément tout ce que les meilleurs Auteurs mêmes peuvent hazarder. Comme on a pu les tromper, ils peuvent aussi nous surprendre; car nous ne devons le sacrifice de notre raison qu'aux vérités qui nous ont été révélées. Il n'en est pas de même des Livres que les Accoucheurs ont dictés & écrits. Comme leur esprit n'est point au-dessus des surprises & des erreurs, ils ont pû donner dans le faux, soit par ignorance, soit par préjugé, faute d'examen ou de bon raisonnement. Leur cœur pareillement a pû être corrompu par des vues d'intérêt ou d'ambition. C'est pourquoi, sans trop présumer, je puis dire qu'on a tort, à l'égard des instrumens, de s'appuyer sur l'autorité d'autrui: car avec le respect dû à quelques Ecrivains illustres de ces derniers temps, qui soutiennent un parti opposé au nôtre, on peut dire hardiment, ou qu'ils n'ont point connu le vrai dans l'Art des accouchemens, ou qu'ils n'en ont jugé que par l'abus qu'en ont fait les Anciens, qui l'ont pratiqué sans le connoître, de l'aveu même de nos Adversaires les

plus modernes. N'est-il pas horrible & criant que des Opérateurs qui ont massacré tant de créatures humaines pendant leur vie , aient encore le crédit , après leur mort , d'affaïner le bon sens ? On ajoute foi à des Auteurs inhabiles , qui ont cherché à duper leurs contemporains & la postérité , qui ont peut-être été leur propre dupe ; l'ignorance les admire , l'entêtement les soutient , l'enthousiasme les protège. Quelle cruelle & basse politique que celle de s'affujettir aux illusions d'une imposture intéressée ! J'espère néanmoins que si les yeux du public viennent à s'ouvrir , & ils s'ouvriront sans doute , dès que MM. les Médecins voudront bien se donner la peine de l'éclairer ; ce public reconnoîtra enfin qu'une approbation qui n'est précédée ni soutenue d'un examen critique , lui fait aussi peu d'honneur que de service.

Qu'on parcoure tous les Auteurs , l'on verra que MM. les Accoucheurs , au défaut de droit & de science dans la profession , s'y sont intrus par la force , par la violence , & , pour ainsi dire , l'épée à la main. Qu'on lise les Anciens , on verra qu'ils ne se sont ouvert un chemin dans la pratique que par le fer & l'acier , avant-coureurs de leurs meurtres. Nos Modernes , pour pallier un peu ces horreurs , ces violences & ces injustices , vous disent & conviennent d'une part , qu'on doit

toujours préférer les voies ordinaires & les plus douces ; mais d'un autre côté dites-leur que ces voies ordinaires & les plus douces sont les mains des femmes , qu'ainsi il faut donc les préférer à celles des hommes ; qu'il faut rétablir les Sage-Femmes dans leur ancienne & légitime possession ; alors vous les verrez tous s'ameuter , criant à pleine gorge : Aux armes ! aux armes ! c'est-là le mot du guet : & quelles sont ces armes par le moyen desquelles ils se défendent & se maintiennent ? Hélas ! les armes de la mort ! leurs instrumens ! à les entendre , ne s'imagineroit-on pas que l'Art d'accoucher seroit devenu un Art militaire ?

Pour nous autres Sage-Femmes , foible sexe que nous sommes , nous ne pouvons que gémir sous le joug d'une telle tyrannie. Toutes nos protestations , jointes à celles de la raison & de l'expérience , sont d'un secours bien mince. Nos sages Innovateurs ont beaucoup plus de poids & d'esprit que nous ; mais nous n'ambitionnons point cet esprit-là : car il ne leur sert qu'à se faire payer des ravages qu'ils commettent dans la société , sous prétexte de lui être d'une grande utilité ; c'est du moins ce qui n'arrive que trop souvent.

IX. OBJECTION.

L'opinion fait beaucoup , & ç'en est une

généralement reçue aujourd'hui, qu'il y a plus de sûreté à se faire accoucher par un homme que par une femme. Car enfin qu'est-ce que c'est qu'une femme ? ce n'est jamais qu'un animal dont on ne fait pas grand cas pour la pratique. Cela est si vrai, que presque toutes les femmes aujourd'hui veulent avoir un Accoucheur ; les unes par prévention, d'autres par économie, parce que s'il y a quelque ordonnance à faire pour la malade, l'Accoucheur, qu'on appelle M. le Docteur, le fera ; au lieu que si c'est une Sage-Femme, il faudra le Médecin pour prescrire. Encore nouvelle dépense !

R E P O N S E.

Un bonheur d'opinion est un bonheur fondé sur une base bien légère, dans un point sur-tout où il y va de la vie. Je fais qu'il y a des femmes qui poussent l'extravagance de leur prévention contre nous, jusqu'à dire qu'elles aimeroient mieux périr entre les mains d'un homme, que d'être sauvées par celles d'une femme. D'autres sont si obstinément attachées à leur opinion en faveur de certains prétendus Docteurs, que quiconque entreprendroit de les détromper sur cet article seroit bien mal reçu ; elles le regarderoient comme quelqu'un qui voudroit leur rendre un fort mauvais service. Je fais aussi

que le titre de Docteur est si commun à Londres, qu'en vérité on ne doit pas non plus en faire grand cas, on le donne à trop bon marché.

Presque toutes les femmes en travail veulent des hommes, dites-vous, & croient leur vie bien plus en sûreté qu'entre les mains des femmes. Soit, à la bonne heure. Mais un si déplorable aveuglement est une preuve bien sensible de la foiblesse de l'esprit humain, & de la folle prévention que l'on a pour la nouveauté. Seroient-ce donc les instrumens des Accoucheurs qui donneroient cette confiance & cette sécurité? Comme si un Roi, une Reine, une Princesse dangereusement malades, pouvoient être à l'abri de la mort en doublant la garde.

Je m'étonne que cette grande confiance qu'on a dans le sexe masculin, se borne uniquement à l'Accoucheur: car par la même justesse de raisonnement, qui persuade aux femmes que les hommes sont plus capables de les assister dans leurs couches que les personnes de notre sexe; je suis autorisée à leur déclarer, qu'en conséquence de cette préférence due au sexe masculin, qu'il faudroit qu'elles eussent des hommes pour gardes-malade, qu'ils peuvent en faire les fonctions tout aussi bien qu'une femme: je leur déclare en outre qu'il y auroit d'autant plus d'aisance

dans l'un , que de fécurité dans l'autre. Loin donc d'ici toutes ces femelles qui font les empressées autour d'une femme en travail ; qu'on renvoie toutes ces meres , ces sœurs , ces tantes , &c. : qu'on fasse au contraire approcher le pere , le frere , l'oncle , ou à leur défaut qu'on appelle les voisins de la malade & non pas ses voisines.

Que l'opinion commune rabaisse les femmes tant qu'elle lui plaira , ce qu'il y a de certain & de vrai , c'est que , malgré les préjugés de la supériorité des hommes , les décisions des femmes sont souvent plus justes & plus exactes que celles des hommes ; elles ont une certaine délicatesse d'esprit , qui n'étant pas gâtée par des études mal digerées , rend leur goût beaucoup plus fin & plus assuré que n'est celui des demi-sçavans.

La divine Providence distribue le mérite & les talens comme il lui plaît , & à qui il lui plaît , sans aucun égard à la qualité des personnes. Par l'assemblage des sciences en tout genre , elle forme une espece d'Empire qui réunit tous les siècles & tous les pays , sans distinction de sexe ni de condition. Le titre légitime pour mériter de solides louanges dans cet Empire , est que chacun soit content de sa place , & qu'il ne porte point envie à la gloire des autres , qu'il les regarde comme des Collegues destinés aussi bien que lui , à enrichir la so-

ciété & à en devenir les bienfaiteurs pour l'utilité publique : mais de même que , dans les États , on a vu des usurpateurs & des tyrans , qui , pour s'élever eux seuls , opprimoient tous les autres ; il peut y avoir aussi parmi les gens à talent , une sorte de tyrannie , si j'ose m'exprimer ainsi , qui , dans le cas présent par exemple , consiste à voir d'un œil jaloux des femmes mêmes qui par leurs talens supérieurs sont en droit de disputer le pas aux hommes. C'est ce qui fait qu'ils sont comme blessés de leur succès , de leur réputation , & qu'ils tâchent de rabaisser leur mérite pour dominer seuls ; défaut haïssable & tout-à-fait contraire au bien public.

C'est cependant là le moindre défaut de nos Innovateurs. Mais quand je considère le fardide motif qui les guide , je ne m'étonne plus de cet acharnement qu'ils ont contre les Sage-Femmes , que le mérite & la science distinguent. Leur malignité se répand avec plus de noirceur & de véhémence sur celles qui sont bien en état d'être leurs rivales. A cet effet ils se servent de la plume empoisonnée de cet insigne satire qu'on dit être ici à la tête de certains Journaux. Cet Ecrivain peu mesuré est en possession de débiter les sottises & les absurdités les plus ridicules ; pourvu qu'il les assaisonne de quelques bouf-

fonneries mal placées , il s'applaudit , parce qu'il est bien payé par des fots qui s'imaginent qu'il a dit des merveilles. Ils répandent son libelle par-tout , & le refrain de leurs invectives est de dire : *Qu'est-ce que c'est qu'une femme ? Quel service réel peut-on espérer d'une femme ?* Ainsi à force de clabauder ils viennent enfin à bout de persuader un public qui n'est déjà que trop crédule. Le peuple a été de tout temps facile à séduire , aisé à tromper & difficile à éclairer , pour ne pas dire impossible , lors sur-tout qu'on le détourne & l'empêche d'entendre ou de lire les vérités qui lui sont les plus importantes. Car dès qu'une fois l'erreur s'est emparée de son esprit , c'est une espece de miracle lorsqu'il n'y persiste pas. Il aime la nouveauté , il suit volontiers les objets qui le frappent , l'extérieur & la surface des choses l'arrête & le saisit. Il lui faut quelque chose qui sente le merveilleux. C'est par-là que les rêveries des Poètes ont trouvé croyance chez les Païens , & que les Mahométans regardent comme véritables les fables de l'Alcoran. On croiroit que la fiction a des charmes particuliers pour entraîner les suffrages du public.

Rien n'est si pitoyable que cette injustice de vouloir couler à fond un sexe qui , dans le point dont il est ici question , a si utilement servi le monde entier dans tous les siècles.

cles. Quelle présomption n'y a-t-il pas de s'imaginer qu'une très-petite parcelle de la terre habitée, devienne tout-à-coup le seul endroit qui soit éclairé, en prenant le feu-folet d'un préjugé mercenaire pour l'aurore brillante de la raison.

A l'égard de ceux qui, d'un ton méprisant, nous disent, *Qu'est-ce que c'est qu'une femme ? Bon, ce n'est jamais qu'une femme.* Je leur répondrai avec autant de modestie que de vérité, que les femmes en général sont inférieures aux hommes dans la plupart des emplois publics. Elles sont peu capables de commander les armées, de manœuvrer un vaisseau, & de plusieurs autres exercices qui sont plus appropriés à l'homme : mais il y a certainement des branches domestiques où elles sont en état de figurer incomparablement mieux que les hommes.

Le manuel des Accouchemens semble être un lot qui leur soit absolument dévolû.

Qu'il me soit permis de retorquer l'argument & de demander à mon tour, *Qu'est-ce que c'est qu'un Accoucheur ?* Dans l'interprétation la plus favorable qu'on lui puisse donner, n'est-ce pas un ouvrier d'une nouvelle fabrique, inconnu à nos ancêtres ? N'est-ce pas un être difficile à définir ? Dans les langues primitives, nous ne voyons aucun terme qui exprime ou indique un homme de cette

profession. Le mot, dont on se sert communément en Anglois, renferme une contradiction manifeste dans les termes : *Un homme Sage-Femme*. Quelle monstrueuse incongruité ? Pour remédier à cette expression dont ces fortes d'Androgynes ont senti tout le ridicule, ils ont enfin été obligés d'emprunter de la nation François le terme d'Accoucheur ; encore ce terme ne sonne-t-il pas trop bien dans la prononciation Angloise, & il est d'une date très-récente en François. Avant le dernier siècle aucun Auteur ne s'en étoit servi, au lieu que le nom & la profession d'une Sage-Femme se trouvent dans toutes les Langues-mères, & qu'on s'en est servi effectivement depuis le commencement du monde. Ce n'est que vers le milieu du dernier siècle, suivant Bayle, qu'on vit établir la profession d'Accoucheur. En Anglois on prononce *Acotcher*.

Quant aux personnes qui, par principe d'économie, préfèrent un homme à une Sage-Femme pour leurs couches, attendu les ordonnances pour les remèdes qui deviennent assez souvent nécessaires en pareilles circonstances, il est certain que l'économie mérite considération ; mais je crains fort que celles à qui cette raison sert de prétexte, ne se trompent dans leur calcul : car cet Accoucheur que vous préférez doit être un des

plus éminens dans l'Art , ou seulement du commun. S'il est éminent , peut-être ne vous fera-t-il pas possible de l'avoir dans le besoin ; parce qu'outre qu'ils sont bien rares , ils ne peuvent pas être par-tout en même-temps : mais supposé que vous soyez assez heureuse pour tomber entre les mains d'un de la première volée , pouvez-vous vous flatter de l'avoir à si bon marché ? Croyez-moi , ces Messieurs ne sont pas gens à se contenter d'un honoraire modique : à moins que de les payer grassement , vous ne pouvez guere compter sur leur assistance. Vous seriez d'ailleurs honteuse de ne pas faire honneur au ton sur lequel ils se donnent ; au lieu qu'on n'a pas toujours la même gratitude pour une Sage-Femme , quelque habile qu'elle puisse être , quelque peine qu'elle se donne avant & après les couches de ses malades , malgré les visites assidues qu'elle leur rend jusqu'à ce qu'elles soient hors de danger , malgré qu'elle pousse l'attention jusqu'à prendre soin de l'enfant (ce que ne font pas les Accoucheurs). Il y a des gens qui s'imaginent qu'une Sage-Femme de ce caractère est toujours bien payée , pour le peu qu'on lui donne , par la seule raison que ce n'est pas un homme.

Si au contraire , ce qui arrive le plus souvent , vous n'avez qu'un Accoucheur ordinaire , soit du nombre de cette multitude de

Disciples du Docteur Smellie, qui n'ont fait d'apprentissage qu'aux pieds d'un Automate; soit du nombre de ces pauvres Barbiers, qui las d'être sur le pavé, se sont érigés dans notre profession; de ces pauvres Garçons Tailleurs, Charpentiers, Charcutiers, &c. (j'en connois un de ce dernier métier, qui après avoir passé la moitié de sa vie à bourrer des faucisses & des andouilles, est aujourd'hui Accoucheur & même Médecin intrépide) : dites-moi, je vous prie, des Praticiens de cette trempe ne sont-ils pas bien experts tant pour l'opération de la main que pour les prescriptions? Si c'est par épargne qu'on s'en sert préférablement aux Sage-Femmes, de crainte peut-être d'être obligé de payer les ordonnances & les visites d'un vrai Médecin, je vous avoue que c'est pousser l'économie trop loin; que pour moi je craindrois autant les prescriptions de ces faux Docteurs, que je redouterois leurs opérations. J'aurois plus de confiance dans l'avis d'une prudente Matrone, qui par l'habitude & la longue expérience qu'elle a de la conduite que tiennent les meilleurs Médecins, pour garantir les femmes des légers accidens qui arrivent pour l'ordinaire à la suite de leurs couches, se trouve plus en état de prescrire à sa malade des remèdes innocens & efficaces, que tous ces prétendus demi-Sça-

vans. Que s'il y a complication de maladies, il faut absolument avoir recours à un vrai Médecin, dont on ne doit assurément pas regretter la dépense, puisqu'il s'agit de la vie.

X. OBJECTION.

L'ignorance des femmes est cause du peu de confiance qu'on a en elles : car on ne sauroit jamais concevoir combien il y en a qui sont dans une impéritie totale ; cela fait frémir l'humanité : ainsi nous avancerons & le prouverons s'il le falloit, que le moindre Accoucheur est en état de donner des secours qu'on ne peut jamais attendre des Sage-Femmes ordinaires.

R E P O N S E.

Si cette objection étoit bien sincere & exactement fondée sur le vrai, il faudroit qu'elle fût conçue dans les termes qui suivent :

L'ignorance des femmes dans l'Art de faire périr la mere & l'enfant, fait que, pour rassurer l'humanité, on ne leur confie pas, comme elles le méritent, le soin de les conserver tous deux. J'avoue ingénument que dans l'Art de commettre impunément un double meurtre à l'abri d'un public trop crédule, à qui il est toujours aisé d'en imposer sous les apparences d'une fausse érudition ; j'avoue, dis-je, qu'en ce point capital, les hommes

ont sur nous une parfaite supériorité. Je fais plus que de l'avouer, je le prouverai, parce qu'il le faut ; & comment ? Par leurs propres écrits & par l'aveu qu'ils en font eux-mêmes, qui ne part pas de cet esprit de candeur qui devroit les animer, mais du desir de se décrier & de se supplanter les uns les autres, pour se recommander aux dépens de leurs Confreres. L'intérêt a extorqué la vérité de leur bouche ; & c'est en conséquence de ceci que nous lisons dans une réflexion de M. de Lamotte, page 355, édition de Leyden :

« C'a été une étrange surprise pour moi,
» dit Lamotte, de voir le peu de ménage-
» ment que Mauriceau a pour tous ses Con-
» freres qui accouchent, ainsi que M. Peu,
» qui veut paroître rendre justice au mérite
» & qui se dit avoir tant de religion ;..... il
» est, dis-je, surprenant que ces Messieurs
» aient voulu laisser à la postérité une si mau-
» vaise idée de tous ceux qui accouchent, &
» qu'ils deviennent dans la suite, l'un à l'é-
» gard de l'autre, ce que tous les autres pour-
» roient être à leur égard.... Seroit-il bien
» possible, ajoute Lamotte, qu'une prodi-
» gieuse quantité de Dames d'une si grande
» qualité fussent exposées à des secours si peu
» dignes d'elles, comme ces Messieurs vou-
» droient le faire croire dans un si grand nom-
» bre d'observations ? »

Les plaintes de MM. Mauriceau & Peu ne sont pas seulement fondées sur la simple possibilité ; mais elles ne le sont que trop sur la réalité. Lamotte en convient lui-même , puisqu'on trouve dans ses observations des preuves incontestables de la cruelle ignorance des Praticiens de son temps , des Maîtres de Paris même , qui passoient pour les plus habiles.

Au reste , supposé , ce qui est encore à naître , qu'on pût citer un ou deux Accoucheurs qui ne fussent jamais tombés dans ces fautes grossières qu'on leur reproche partout , s'ensuivroit-il de-là qu'on dût partout préférer les Accoucheurs aux Accoucheuses ? C'est ce que nous ne croyons pas ; & l'on va voir si nous sommes fondées , en rendant compte de la conduite de tous ces Opérateurs qui font tant de bruit en France & en Angleterre.

En effet quiconque parcourra tous les Traités qui ont été faits sur la pratique des accouchemens par les Auteurs les plus célèbres , parmi lesquels il y en a qui ont vainement prétendu réunir en leur personne les trois caractères , d'Accoucheur , de Chirurgien & de Médecin , trouvera , pour le peu qu'il ait un degré de connoissance suffisant sur cette matière , trouvera , dis-je , en examinant avec impartialité , que toute cette

prétendue supériorité de science n'a servi qu'à les induire dans des erreurs plus grandes du côté de la pratique, & à leur faire commettre des outrages qui révoltent la nature.

Mais peut-être que j'exagère ! que le Lecteur juge par lui-même, & qu'il prononce ce que lui dictera sa propre raison. Qu'il lise sans frémir, s'il le peut, les citations suivantes, tirées d'un des plus renommés Accoucheurs de notre siècle, Levret, p. 199. « Mauriceau avoit inventé un nouveau tire- » tête qu'il falloit introduire dans cette par- » tie. Peu se servoit, comme bien d'autres, » de différens crochets, & Lamotte ouvroit » la tête avec ses ciseaux, vuidoit le cer- » veau, &c. » On lit avec horreur, dans tous ces Auteurs, qu'ils ont tiré des enfans, qui, quoiqu'ils fussent très-mutilés, ont encore vécu quelques heures : il est vrai que ces trois célèbres Praticiens ne sont pas les seuls à qui cette méthode étoit familière. Surquoi il y a plusieurs réflexions qui se présentent naturellement. La destruction de ces enfans ne peut être rejetée ni sur la nature, ni sur la difficulté qu'ils ont à s'introduire dans ce monde ; mais il paroît bien plus probable de l'attribuer à un travail prématuré que l'on n'avoit violenté qu'à force de tortures, en mettant en usage des instrumens qui, d'un seul coup, donnent la mort à l'enfant, & causent

assez souvent une plaie irréparable au tendre tissu des parties de la mere. Une Sage-Femme avec moins de savoir, & plus de patience que n'en ont ces Messieurs, instruite d'ailleurs de ce que peut la nature, & des moyens ordinaires qu'elle emploie dans ses opérations en pareil cas, auroit tendrement assisté cette même nature, & lui auroit laissé le soin de frayer le chemin pour le passage de l'enfant. Une attention particuliere à disposer les voies par avance, à faire mettre la malade dans une situation convenable, à faire agir les doigts à temps, de façon à ne pas laisser échapper le moment critique d'opérer, qu'il est bien difficile de recouvrer sans exposer la mere & l'enfant à de grands dangers. Toutes ces précautions, je le répète, & j'en appelle au sens commun, auroient probablement sauvé la vie à ces pauvres petits infortunés, qui ont été la victime de ces expériences savantes qu'on a faites, & de tous ces instrumens, qui, pour l'ordinaire, n'ont jamais été plus décriés que par ceux qui s'en sont servi le plus fréquemment. La raison qui les engage à se déchaîner contre est assez claire. On voit que c'est à dessein de couvrir l'usage qu'ils en font, qui doit naturellement révolter l'esprit de leurs patientes. Mais toutes ces déclamations ne sont pas des preuves évidentes qui les empêchent de s'en servir, tandis qu'en prenant

les précautions & les mesures que nous venons de citer plus haut, on prévoiroit & on préviendroit bien des difficultés ; alors la seule agilité des doigts suffiroit, sans avoir jamais besoin de recourir à ces funestes substituts.

Cependant si on venoit à obliger tous ces Instrumentaires à rendre compte des massacres qu'on peut leur imputer à si juste titre, que pourroient-ils alléguer pour leur justification ? Ils se donneront bien de garde de dire la vérité. L'un, par exemple, n'avouera certainement pas, que pour ne pas manquer l'accouchement d'une personne opulente, ou peut-être pour ne pas interrompre une partie de plaisir, il a été comme forcé d'employer les instrumens pour hâter la besogne ; un autre ne voudra pas dire qu'il n'en a fait usage que parce que sa patience étoit à bout ; d'autres ne seront pas fort curieux de confesser que ce n'étoit que pour en faire l'expérience & l'essai : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'y en auroit pas un d'entr'eux qui convînt de bonne foi qu'il se sert de ces moyens extrêmes, par pure ignorance d'une meilleure & plus salutaire méthode. Non certainement ! Ils prendroient au contraire un soin tout particulier à déguiser leur erreur volontaire & leur manque d'habileté, sous le nuage épais d'un jargon prétendu scientifi-

que , farci des termes de l'Art les plus ampoulés , pour faire valoir leurs défenses respectives , & insulter encore à l'ignorance & à la simplicité de ces pauvres bonnes femmes , qui , pour délivrer les personnes de leur sexe , ne savent faire usage que de leur main , de leurs doigts , & qui sont d'ailleurs assez mal-adroites pour épargner à leurs patientes ces peines & ces douleurs inséparables de l'usage du fer & de l'acier : instrumens qui , s'ils ne causent pas toujours la mort , ne manquent jamais de faire un tort considérable soit à l'enfant , dont le cerveau aura été si comprimé , qu'il lui en restera toute la vie une foiblesse d'esprit ; soit à la mere en des endroits si délicats , où il est non-seulement impossible de les introduire & de les diriger sans le faire aveuglément , mais même sans causer une dilatation à l'orifice externe , qui pour l'ordinaire & toujours sans nécessité , endommage le vagin , mais particulièrement la fourchette. Car si par négligence , ou même par une impatience , qui est beaucoup plus naturelle aux hommes qu'aux femmes en pareil cas ; si enfin par défaut de connoissance on laisse échapper le moment d'opérer par les voies ordinaires & les plus douces , il est inutile alors de recourir aux mains artificielles , parce que le sujet étant inaccessible aux doigts , on ne pourroit y suppléer sans

encourir des risques terribles. Il n'y a donc rien qu'on doive plus redouter dans un Accoucheur, que ces fortes de fautes qui leur sont si communes, auxquelles nous pouvons ajouter cette funeste ostentation de vouloir paroître plus expéditifs que nous autres Sage-Femmes, grace à ces supplémens d'acier qu'ils ont à commandement, d'où je conclus que si ce sont-là les puissans secours de nos plus grands Praticiens, nous souscrirons & conviendrons avec eux, sans qu'ils aient besoin de le prouver, que le moindre Accoucheur est en état de donner de ces prétendus secours qu'on ne peut jamais attendre des Sage-Femmes ordinaires.

A combien d'égards donc l'ignorance des Sage-Femmes n'est-elle pas préférable à l'usage que font nos Praticiens de cette profonde érudition, qui, jusqu'ici, n'a servi qu'à les jeter dans l'erreur aux dépens de l'humanité! Combien ce manque de théorie qu'on reproche aux femmes avec tant d'injustice, puisqu'elles en ont suffisamment dans cette partie; combien ce prétendu défaut ne se trouve-t-il pas compensé par cette vivacité d'esprit, par cette intelligence & ce subtil instinct qu'elles font paroître dans leur opération manuelle, dont tous les efforts de l'Art & de l'expérience ne sauroient approcher, pour des raisons qui paroîtront clairement dans les deux considérations suivantes!

Premierement on auroit peine à nier que l'Art d'accoucher demande une éducation régulière & suivie pour s'y perfectionner. Cette éducation ne peut se prendre que dans le temps de la jeunesse : or c'est précisément dans cette saison de l'âge, que la nature d'une pareille étude semble en exclure le genre masculin, pendant qu'il n'y a rien d'indécent pour les femmes destinées à cette profession. Cette proposition paroîtra claire à tout Lecteur de bon sens qui réfléchira sur ce qui se passe, & doit nécessairement se passer dans les Hôpitaux destinés à recevoir les femmes en couche, où l'on permet aux hommes qui ont envie d'embrasser notre profession, d'y faire leur apprentissage.

Cet établissement charitable est, à la vérité, fondé sur de louables motifs ; mais la conduite qu'on y tient est capable d'alarmer l'humanité, sans avoir intention de lui faire la moindre violence ; aussi sans tirer aucune conclusion forcée, ou contraire à l'amour de notre prochain, elle peut nous servir à démontrer l'impropriété qui résulte des efforts que l'on fait pour transmettre la pratique des accouchemens entre les mains des hommes, ce qui tôt ou tard en exclura les femmes en leur ôtant toute émulation : car quoique cette façon d'agir ne les exclue pas directement ni formellement de la profession, elles s'en éloi-

gneront d'elles-mêmes par le dégoût & le découragement qu'elles en concevront ; d'où il arrivera qu'on perdra bien d'excellens sujets qui auroient pû s'y adonner.

Cependant il n'est guere possible qu'il se forme de bons Accoucheurs , à l'exception peut-être de deux ou trois personnes extraordinaires pour toute une Nation.

Nous supposons donc un Hôpital destiné pour les femmes en couche , dans lequel , pour faciliter aux hommes l'exercice de notre profession , on admettra , comme on fait à Londres , de jeunes gens pour les élever & les instruire dans le manuel des Accouchemens. Pour parvenir à ce but , nous ne dirons pas que des femmes qui ont de la vertu & un certain caractère à ménager , se soumettent à l'inspection & au toucher d'une bande de jeunes apprentifs , qui peut-être payeront grassement pour avoir ce privilege ; mais nous conviendrons que l'objet de cette charité ne regarde que des femmes , qui , quoiqu'elles aient malheureusement peut-être franchi les bornes de la vertu , peuvent néanmoins réclamer les droits de l'humanité ; & cela avec d'autant plus de raison , que la bonne politique même & les égards dûs à la population s'intéressent tendrement à la conservation de tous ces innocens qu'ils portent dans leur sein , fussent-ils le fruit des en-

trilles d'une mere coupable. Parmi toutes ces malheureuses victimes, il peut cependant y en avoir un nombre assez considerable qui n'ont d'autre vice que la pauvreté (si ç'en étoit un), ou enfin qui sont plus dignes de compassion que de blâme, attendu certaines circonstances particulieres qui se rencontrent dans le triste état où elles se trouvent, & à laquelle la lâcheté ou la perfidie des hommes a quelquefois plus de part que la fragilité de la femme. Il peut s'en trouver plusieurs à la modestie desquelles ce seroit faire outrage que de les exposer aux recherches & au toucher d'une troupe de jeunes gens, chez qui cela peut faire naître des pensées deshonnêtes, & exciter des sentimens lubriques que la pureté d'intention ne sauroit justifier. Il est impossible de ne pas sentir les effets terribles qu'un pareil traitement doit produire dans l'imagination d'une pauvre créature qui s'y trouve exposée, d'autant qu'on fait que dans l'état actuel où elle est près de ses couches, l'esprit est foible & susceptible des impressions les plus dangereuses. Dans ce temps critique, parmi toutes les terreurs & les appréhensions qui sont inséparables de sa situation, elle se voit en bute à une indignité bien plus grande qu'on ne peut le concevoir, celle de servir de pilier de manège pour rompre & former de jeunes

gens dans une profession au-dessous de la dignité de leur sexe. De plus on aura bien de la peine à faire passer pour un acte de charité les secours que l'on procure à cette femme dans ces Hôpitaux, pour l'engager à se soumettre à une inspection de cette nature : or pour peu qu'une jeune femme ait encore quelque étincelle de modestie, il sera bien difficile de concilier la pureté d'intention, avec la dure nécessité où elle se trouve de se prêter à tous momens aux attouchemens impudiques & aux regards lascifs de jeunes élèves, à qui il faut qu'elle sacrifie la bienséance & quelquefois la pudeur, triste victime d'essais & d'expérience. Encore se trouve-t-elle fort heureuse d'ignorer, peut-être, l'usage qu'on peut faire des instrumens. La position où elle se trouve les lui feroit d'autant plus appréhender, qu'on fait que si les hommes, dans le cours de leur pratique en ville, les mettent assez souvent en besogne sans nécessité, lors même qu'ils sont bien payés, il est à présumer qu'ils le feront à plus forte raison dans des Hôpitaux, ne fut-ce que dans la vue de faire des épreuves. Il est bien vrai que les Accoucheurs pourroient cacher ce terrible appareil ; mais je leur défie de les dérober aux yeux de leurs patientes, dont l'imagination en seroit frappée & prévenue, à moins qu'elles ne soient de parfaites ignorantes,

antes, ou absolument incapables de penser.

Pour faire droit à tout, on doit encore remarquer qu'outre plusieurs points qu'on ne peut apprendre que par une inspection oculaire & une palpation de la main, il y a de plus dans notre métier un article essentiel, qui gît dans un sentiment exquis en ce que nous appellons le toucher, & qu'il n'est pas possible d'acquérir sans un exercice fréquent de cette sensation fine dans les parties, d'où se tirent toutes les indications. Sans cette expérience personnelle on ne peut être bon Praticien. Cela posé prouve encore plus clairement toute l'incongruité & l'incompatibilité qu'il y a d'admettre les hommes à s'adonner à cette étude : car, je le répète, le temps le plus favorable pour acquérir toutes les qualités nécessaires à l'Art, & pardessus toutes choses, cette délicatesse, cette finesse dans le toucher, est sans contredit celui de la jeunesse.

Or figurez-vous un jeune homme, un jeune étourdi, qui, par manière d'exercice, court à chaque heure livrer un cruel assaut au corps & à la pudeur de ces femmes infortunées, sur lesquelles il s'acharne pour apprendre la pratique; croyez-vous que par ce moyen il vienne à bout de s'y perfectionner? J'en doute. On pourroit peut-être tomber d'accord que des hommes d'un cer-

tain âge , dont l'ardente & fougueuse jeunesse est passée , ne sont pas exposés aux impressions sensuelles que peuvent faire des objets avec lesquels l'habitude les a familiarisés. Mais de bonne foi , peut-on s'attendre à une tranquillité semblable dans la bouillante ardeur d'une verte jeunesse ? Peut-on imaginer assez de stoïsme dans un jeune homme , ou un degré d'insensibilité assez fort , pour , dans toutes ses recherches , ne se proposer pour but que l'instruction ? A parler humainement , ces sortes de recherches ne produiront-elles pas un certain désordre dans les sens , capable de troubler l'imagination , jusqu'au point d'éteindre en lui le desir de faire des progrès dans l'Art , & d'en substituer un autre d'une espece toute différente ? Ne pourroit-il pas se perdre lui-même sans trop savoir comment ? Enfin d'accord pour un moment , quoiqu'à regret , que ces pauvres misérables qui sont admises à la participation de cette charité , dispensée d'une façon si dure qu'elle cesse de l'être , ne méritent pas de plus tendres égards ; quel mal ces pauvres jeunes élèves ont-ils fait à leurs parens , pour mériter d'être exposés à des tentations si contraires à la pudeur ? Quel est le pere , quelle est la mere , quels sont les parens qui ne frémiront pas , lorsqu'il s'agira de permettre à leurs enfans d'embrasser une profession qui

les oblige à faire une exacte perquisition de tout ce qu'il y a de plus secret dans la nature, de le faire en vain, & dans un âge aussi peu capable de résister au pouvoir des objets de sensualité, que l'est celui de la jeunesse? Il est certainement bien plus aisé de prévoir les conséquences qui en résultent naturellement, qu'il ne le feroit, ou d'en garantir les jeunes gens, ou d'en espérer quelque utilité en les y exposant. En un mot, l'Automate du Docteur Smellie présente une façon d'instruire beaucoup plus louable.

Outre cette raison puisée de l'impossibilité morale qui se trouve dans le sexe masculin, lorsqu'il est question d'acquies à temps le fond de connoissance nécessaire pour bien pratiquer les accouchemens; nous en avons encore une plus forte de préférer, en ce point, l'ignorance prétendue des femmes à ce savoir tant vanté des hommes. La nature elle-même nous fournit le second argument contre nos Praticiens, dont tout Lecteur impartial pourra, par la suite, être le juge.

Oui, la nature, à commencer par l'homme, & finir par le plus petit insecte, a donné à tous les animaux, à tous les végétaux, depuis le cedre jusqu'à l'hysope, tout ce qui leur est nécessaire relativement à leur espece. Après cela ne feroit-ce pas une absurdité des

plus grossieres , de penser que cette mere universelle , donnez-lui encore un nom plus sacré , & dites la divine Providence , eût manqué à l'égard des femmes dans un point aussi essentiel que celui de les pourvoir d'une capacité convenable à s'entre-aider l'une l'autre dans leurs couches , en même temps qu'elle leur a départi un cœur si tendre & si compatissant pour les personnes de leur sexe en cet état ? Peut-on penser que la nature si vigilante & si attentive , tant à la production qu'à la génération de tous les êtres , se feroit endormie pour la femme , ou que dans ce capital , elle auroit négligé un sexe qui est son ouvrage favori , & l'ornement du genre humain ? Or il est certain qu'elle feroit censée l'avoir fait , si elle eût laissé les femmes dans la dure nécessité de recourir à d'autres personnes qu'à celles de leur sexe , en qui néanmoins réside naturellement une aptitude si supérieure pour soigner & rendre mille bons offices aux malades , que les hommes mêmes , dans leurs infirmités , ont bien de la peine à s'en passer.

Mais non , la nature n'a point été ingrate envers les femmes , & pour dire la vérité , elle a été plus que libérale à leur égard ; en cet office elles y sont parfaites : car non contente de leur donner un cœur extrêmement sensible , dans lequel elle a profon-

SUR LES ACCOUCHEMENS. 69

dément gravé une sympathie si particulière pour leur sexe, qu'il en résulte une tendresse qui ne peut être comparée qu'à cet amour naturel que ressentent les peres & meres pour leurs enfans : elle leur a encore donné un talent singulier, tant pour s'accoucher l'une l'autre, que pour se secourir & s'assister dans tous les cas ordinaires, & qui sont des suites de leurs couches ; talent pour lequel elle leur a départi une certaine adresse & facilité, à laquelle les hommes, avec les raffinemens les plus abstrus de l'Art, ne pourront jamais parvenir, talent enfin, qui, sans avoir recours à la définition ou à la preuve, s'est manifesté de tous temps beaucoup supérieur à celui des hommes, & qu'ils n'acquerront jamais avec tout l'art imaginable, dussent-ils sacrifier des hécatombes pour le trouver dans le fond de leurs entrailles. Ils ne le trouveront pas non plus dans l'usage des instrumens, ni même dans celui de leurs doigts, qui n'égaleront jamais la souplesse & la sécurité qui se trouvent réellement dans ceux d'une Sage-Femme qui possède sa profession.

Pour ne pas appuyer davantage sur cette douceur & flexibilité de main qu'on ne rencontre point dans les hommes, & qui est particulière aux femmes avec d'autres accessoires, il y a de plus une qualité chez elles, qui, généralement parlant, surpasse

celle de tous les Praticiens , je veux dire , la patience , qualité plus indispensable & plus importante qu'on ne peut imaginer. Rien n'est plus certain que la même Providence , qui a donné aux femmes une vivacité d'esprit qui paroît assez incompatible avec cette qualité phlegmatique (la patience), a fait , dans ce cas , une exception en faveur de la fin principale qu'elle s'est proposée , savoir la propagation des êtres en général , & en particulier pour l'espece humaine ; c'est dans cette vue qu'elle les a douées d'un esprit d'assiduité & d'application auprès des femmes en mal d'enfant , qu'on trouve rarement dans les hommes , & qui quand il s'y trouve par hazard , semble plutôt forcé que naturel. Les femmes , dans ces cas-là , ont toujours plus d'entrailles que les hommes : elles ont pour les personnes de leur sexe des sentimens si vifs , que cela forme chez elles une espece d'instinct inimitable. C'est de-là qu'on peut compter qu'une Sage - Femme emploiera sans relache tout ce qui sera nécessaire pour amener tout à bien , pour épargner les douleurs à sa patiente autant qu'il est en elle. Elle restera des seize ou dix - huit heures de suite dans des cas extraordinaires , où il faut un temps aussi considérable pour maintenir , & mettre l'uterus dans une juste position , de maniere à ne pas

laisser échapper le favorable moment de l'extraction, ni l'assistance qu'exigent les efforts expulsifs de la nature. Or qui pourra imaginer un homme capable de se prêter de bonne grace à rester un si long-temps dans une posture aussi gênante, & dont l'idée seule doit lui inspirer tant de dégoût? Aura-t-il cette souplesse & cette dextérité dans la direction de ses doigts si nécessaires en ces sortes d'occasions, & si rares en même temps chez les hommes, sur-tout dans un âge où ils sont supposés être en plus grande vogue?

C'est donc dans ces sortes de cas où la nature n'opere que lentement, comme il arrive quelquefois, pour un plus grand bien, quand la malade, par exemple, est conformationnée de façon qu'une délivrance précipitée ne serviroit qu'à sa perte; c'est alors que la Sage-Femme s'armera de toute la patience convenable, & qu'elle en inspirera même à sa malade dans ses souffrances: au lieu que les hommes, soit par une impatience qui leur est naturelle, soit par quelque motif de précipitation tel qu'il puiffê être, toujours armés d'instrumens infernaux, ne sont que trop souvent tentés de les mettre en œuvre, non-seulement sans nécessité, mais même contre toutes les indications de la nature, qui, dans ce temps de crise, semble élever

sa voix ; & demander en grâce qu'on ait assez d'indulgence pour lui accorder le temps qu'il lui faut pour finir elle-même son ouvrage. C'est donc en vain que certains Praticiens déclament contre l'usage des instrumens aussi hautement qu'on puisse le desirer, ou même que la chose le mérite, pour en excepter le cas d'extrémité où ils prétendent en justifier l'emploi & la nécessité. Car ces extrémités ne peuvent provenir que d'un défaut d'adresse ou de science dans la pratique, ou enfin de négligence. On aura peut-être laissé échapper le précieux moment d'assister la nature, ou bien l'on aura manqué de faire une certaine manœuvre préliminaire, ou ce qui est encore pis, on prendra témérairement pour nécessité & pour cas extrême ce qui ne l'est pas.

Dans l'histoire singulière d'une seule femme que je vais rapporter ici, je ferai probablement celle d'un infinité d'autres.

Une femme d'environ vingt-cinq ans, parfaitement saine & robuste, étoit en travail de son second enfant : son premier étoit venu au monde avec toute la facilité possible, & sans donner le moindre embarras à l'Accoucheur qui devoit l'assister dans ses secondes couches (ce qui arrive assez communément). Dans ce second travail, la tête de l'enfant s'arrêta au passage, elle étoit même si avan-

cée que le Docteur, soit qu'il badinât, ou qu'il parlât sérieusement, dit à la mere qu'il pouvoit discerner la couleur des cheveux de ce même enfant. Les douleurs quoiqu'extrêmement vives, ne l'avoient point empêchée d'observer le Docteur qui cherchoit ses instrumens; l'effroi qu'elle en conçut ne contribua pas peu à retarder les douleurs de l'enfantement: elle l'apostropha sur l'intention qu'il avoit de s'en servir, & il ne le nia pas. Sur ce, elle demanda en grace à cet Opérateur de vouloir bien suspendre son exécution; mais ce fut en vain: il lui dit d'un ton absolu qu'il savoit mieux qu'elle ce qu'il falloit faire, qu'il n'avoit déjà que trop différé pour pouvoir justifier un plus long délai; qu'il désespéroit absolument de sa vie, si dans l'instant il ne faisoit l'extraction de l'enfant dont il assuroit la mort, par plusieurs symptomes qu'il disoit incontestables. L'entiere confiance de cette femme, dans un homme qu'elle avoit souvent oui déclamer avec véhémence contre l'usage des instrumens, à la réserve des cas extrêmes, ce qu'elle prit à la lettre, sans considérer, ou peut-être sans savoir que, dans plusieurs occasions, il y a une grande différence entre dire & faire parmi ces Messieurs: la parfaite confiance, dis-je, qu'elle avoit en ce Docteur, jointe à l'amour que l'on a naturellement pour la vie, aussi-bien qu'au desir

d'être délivrée des douleurs pressantes qu'elle souffroit; toutes ces considérations la déterminèrent enfin à consentir. Le fatal instrument fut introduit dans le crane de l'enfant qui commença d'abord par démentir la première partie de ce qu'avoit assuré le Docteur (quant à sa mort); car il lança un coup de pied en dedans qui pensa tuer la mere, & qui servit à convaincre que non-seulement il étoit en vie, mais encore plein de vigueur. Cette circonstance, comme on peut se l'imaginer, ne lui donna pas un degré de confiance plus grand pour la seconde partie de son assertion, à savoir, que s'il eût différé l'opération d'un instant, la mere en seroit morte infailliblement : il y avoit au contraire de très-fortes raisons pour conclure qu'avec un peu plus de patience, on auroit sauvé la vie à ce pauvre enfant, sans aucun risque pour la mere.

Sans blesser la charité, nous pouvons fort bien présumer que de pareilles scènes n'arrivent que trop souvent dans la vie, sous la conduite des Accoucheurs, dont l'apprentissage, de la maniere dont il se fait pour l'ordinaire, rend leur capacité très-suspecte, & qui par quantité d'autres raisons que nous avons tirées du genre de leur sexe, ne sont que trop sujets à ce funeste défaut de patience; au lieu que cette vertu brille & se fait d'au-

tant plus remarquer chez les femmes en pareil cas , qu'elles ne sont peut-être pas capables d'en avoir tant en d'autres. On diroit que la nature , dans un point aussi capital , n'a voulu s'en rapporter qu'à elle-même , dans tous les devoirs qu'elle leur a prescrits.

Si on venoit à nous objecter que , par le même esprit de patience , les femmes pourroient fort bien aussi attendre trop longtemps , & laisser échapper le moment de sauver la vie de leurs patientes , faute d'appeler quelqu'un à leur secours : je réponds qu'une vraie Sage-Femme , quelque intelligente qu'elle soit , n'aura jamais de honte , ni de répugnance à requérir du secours , & fera incomparablement plus ardente à s'empresse pour avoir l'avis d'un bon Médecin que les Accoucheurs , qui , plus entreprenans & moins craintifs , à proportion de leur ignorance , auront par conséquent la témérité de mettre tout en œuvre pour couvrir leur insuffisance. Ils aimeront mieux laisser périr la mere & l'enfant que de faire venir un Médecin , par la pure confusion qu'ils auroient d'avouer de bonne foi le grand besoin qu'ils en ont. Ces téméraires feront à la vérité de leur mieux ; mais quel sera probablement ce mieux ? Des tourmens affreux & la mort , le tout avec une parfaite impunité. Ils seront assez barbares pour soustraire

à des personnes plus habiles , les occasions de réparer le dommage & le danger dont ils font le plus souvent les Auteurs.

Une Sage-Femme au contraire n'est point sujette à des entêtemens de cette espece ; elle ne se piquera pas d'un savoir extraordinaire , elle ne prétend rien dans la Médecine , ni dans la Chirurgie ; elle entend sa profession , elle se restreint dans les bornes de son art , sans présumer rien de plus , elle s'en croiroit même responsable si elle le faisoit. Qui plus est , cette sensibilité & cette parfaite tendresse , qui sont les bases sur lesquelles la nature a fondé sa patience , la rendront extrêmement attentive à ne pas la pousser trop loin : elle peut aisément voir , sentir & discerner tous les cas , qui , outre l'assistance de l'Accoucheuse , demandent encore la présence du Médecin : or il faut ne pas connoître l'essence des choses , pour prétendre réunir dans une seule personne ces deux professions , entre lesquelles la nature semble avoir mis des bornes si éloignées (a) , qu'il n'y avoit que l'intérêt qui pût les rapprocher. La pratique des Accouchemens dépend si fort d'une simple opération de main , qu'elle ne

(a) M. Morisot , dans la belle Dissertation qu'il a mise à la tête du Traité de M. Puzos , fait sentir les bornes respectives de la Médecine & de la Chirurgie.

demande pas que les Sage-Femmes soient munies des plus hautes sciences : elle n'exige d'elles qu'une idée suffisante en général des parties qui concernent la profession.

Cela est si vrai, que tout critique désintéressé, qui examinera la façon de manœuvrer de l'un & de l'autre sexe, distinguera aisément la différence qui les caractérise dans leurs manières respectives d'opérer.

En effet avec toute cette érudition dont les Accoucheurs font tant de parade, il est impossible de ne pas remarquer en eux un certain air gauche & emprunté, une façon empesée, dure & grossière, une certaine mauvaise grace, des minauderies & des mignardises d'autant plus affectées à l'extérieur, qu'elles partent d'une insensibilité de cœur qui prouve assez que ce n'est qu'o par droit d'usurpation qu'ils peuvent prétendre à ce ministère, ou plutôt que ce n'est qu'une production défectueuse de l'intérêt greffé sur l'Art.

Au lieu que chez les femmes, avec l'ignorance qu'on leur suppose, vous y verrez des qualités toutes différentes, des dons tout particuliers de la nature, qui compensent abondamment en elles ce qu'on prétend qu'elle pourroit leur avoir refusé du côté de l'étude & de l'application : encore ne sont-elles pas aussi incapables de l'une & de l'autre,

que la médisance voudroit le faire accroître ; car en fait d'accouchemens , elles ont pour l'ordinaire toute la capacité qui est nécessaire pour s'y perfectionner , & ce avec une aisance , une bonne grace & une facilité d'autant plus grande , que la nature en les organisant , a pris elle-même un soin tout particulier de leur former la tête , le cœur & la main de façon qu'ils sont toujours prêts à se prêter aisément pour terminer le plus intéressant de tous ses mysteres. Voilà des avantages réels qui ne peuvent être niés que par ceux qui n'ont aucun égard à la vérité. On fait d'ailleurs la justice qui leur est due pour exercer un office qui demande beaucoup plus d'agilité & d'adresse que de force ; car quant à la force , c'est assez qu'elles soient d'une bonne constitution , pour en avoir suffisamment.

Une autre considération qui devoit être de quelque poids , c'est que les Sage-Femmes , outre leur expérience personnelle , puisqu'elles sont meres pour la plupart , ont en elles-mêmes une espece de guide spéculatif , savoir l'organe de la conception , qui joint à l'état de grossesse qu'elles ont éprouvé , les met ordinairement dans le cas d'avoir une certaine influence sur l'esprit & sur les actions du sexe par la force de l'instinct : influence réelle & positive , qui ne laisse pas que d'exis-

ter véritablement , quoiqu'elle soit si fort au dessus de l'intelligence des plus grands Anatomistes , qu'ils ne pourront jamais ni la concevoir , ni la définir (a).

Les hommes , dira-t-on , ne peuvent-ils pas avoir plusieurs , ou même toutes ces qualités , si vous en exceptez la dernière ? Supposé que cela fût : mais qu'il est rare d'en trouver qui possèdent les plus essentielles ! où en trouve-t-on qui les possèdent dans un degré comparable à la femme ? Et encore ce

(a) C'est évidemment cette influence universelle de l'uterus que Platon a eu en vue dans la description qu'il en fait en son Timœus , & que M. Smellie traite de bizarre & de romanesque , page 15 de son Introduction , parce qu'il ne fait pas une attention suffisante au style métaphorique de cet Auteur fleuri. C'est pourquoi l'épanouissement énergétique de l'uterus se définit chez le divin Platon , *l'action de se répandre de bas en haut & de haut en bas par tout le corps*. Puissance active , qui a la vertu de réchauffer la constitution naturellement froide de la femme , & que la nature auroit assez mal placée dans l'uterus , pour uniquement y exciter un desir sanctifié & autorisé sous des restrictions convenables par le but favori qu'elle se propose , tel qu'est celui de la propagation , si en même-temps elle n'eut pas attaché à cet uterus un instinct qui , par son influence , tende au bien & à la conservation du fruit que ce desir auroit pû faire naître. Ce qu'il y a de certain , c'est que cette extrême sensibilité qui se trouve dans les femmes , les unes pour les autres , lorsqu'il s'agit de s'entraider dans les douleurs de l'enfantement , est pour l'ordinaire si profondément gravée dans leur cœur , qu'elle passeroit pour un prodige , si l'on pouvoit donner le nom de prodigieux à une chose si naturelle. Quelles entrailles de compassion n'ont-elles pas dans ces occasions !

petit nombre les possède si imparfaitement, qu'il est impossible que leur érudition, en fait de théorie & d'anatomie, puisse jamais suppléer à réparer ce défaut : ni la théorie, ni tous les livres qu'on a écrits à ce sujet à compter depuis le célèbre Hippocrate, si fort entendu dans la Médecine, & qui l'étoit si peu dans l'Art d'accoucher, jusqu'au Docteur Smellie qui s'est montré (dit-on) aussi expert dans l'un que dans l'autre, ne pourront jamais égaler l'expérience pratique d'une vraie Sage-Femme.

Quant à cette prééminence du côté de l'Anatomie qu'on fait sonner si haut chez les hommes, en les comparant aux femmes, je n'imiterai point leur manque de candeur à notre égard pour les avilir par des faux argumens. Je ne tirerai donc aucun avantage du peu de cas que Celse & Galien faisoient d'une profonde Anatomie, eux qui se contentoient d'une connoissance imparfaite & superficielle des principaux viscères. Je ne voudrois pas même accréditer ce mépris par l'exemple de M. Lock, ce fameux Philosophe, l'intime ami de cet Esculape Anglois Sydenham, qui le consultoit, & qui avoit beaucoup de déférence pour tout ce qu'il disoit au sujet de la Médecine ; néanmoins ce M. Lock a écrit un Traité sur l'inutilité des raffinemens de l'Anatomie dans la pratique

que de la Médecine, il est vrai que ce n'est pas lui qui l'a fait imprimer ; mais il n'en est pas moins l'Auteur. Je n'insisterai pas non plus sur les absurdités dans lesquelles sont tombés les plus grands Anatomistes, comme, par exemple, le Docteur Pecquet qui a fait, le premier, la fameuse découverte du canal *thorachique* dans le corps humain, qui cependant avoit adopté des idées aussi extravagantes, que celle de prétendre que la digestion des alimens ne devoit point se faire au moyen de l'exercice, mais en buvant des liqueurs spiritueuses, pratique dont il fut lui-même la victime, & dont il mourut subitement sur le théâtre d'Anatomie.

Il n'appartient qu'à ceux qui ont une mauvaise cause à défendre, de fermer les yeux à des vérités qui leur sont contraires : au lieu que ceux qui prennent le parti du vrai, savent bien qu'une vérité ne peut en exclure une autre. Ainsi quoique l'Anatomie ne nous explique pas la nature de la composition élémentaire des parties intrinseques & qui sont trop petites pour être perceptibles à nos sens, puisqu'une nouvelle incision ne nous présente qu'une nouvelle surface ; néanmoins il peut être très-vrai que cette science soit d'un grand secours à un jeune Candidat : elle lui enseignera les premiers rudimens des principes mécaniques auxquels il sera obligé d'avoir

recours dans la pratique : au reste cette vérité n'est point du tout incompatible avec une autre qui ne l'est pas moins , savoir , que l'Art des accouchemens n'exige qu'une connoissance générale de la configuration des parties sur lesquelles on doit exercer. C'est pourquoi je pense qu'une Sage-Femme peut être fort habile , & pratiquer sa profession avec toute la sécurité possible , sans savoir définir si l'uterus est un muscle creux , ou si c'est simplement un tissu de membranes , d'arteres & de veines ; mais s'il falloit une décision de sa part à ce sujet , elle seroit obligée d'attendre que Messieurs les Anatomistes eussent réglé & décidé ce point-là , de même que plusieurs autres points capitaux d'Anatomie , ce qu'ils n'ont point encore fait jusqu'à présent. En un mot encore une fois , une femme en travail d'enfant n'a besoin que d'une bonne Sage-Femme pour la délivrer , & non pas d'un Anatomiste qui en fasse un cadavre pour l'instruction de ses Écoliers ; ce qui arrivera cependant , s'il fait plus de fond sur tous les raffinemens d'Anatomie , que sur une certaine dextérité de main , de même que sur ce que le bon sens & l'expérience lui suggerent dans la pratique.

Si donc il se trouve des gens qui puissent examiner sans prévention & avec un desir sincere de se déterminer suivant la raison pré-

ponderante, ils ne pourront naturellement se dispenser de sentir que l'ignorance dont on taxe toutes les femmes sans distinction, ne doit pas être un prétexte suffisant de les supplanter dans leur office, pour leur substituer des hommes, d'autant plus que la supériorité de ceux-ci ne gît que dans une science la plupart du temps superflue, & très-souvent dangereuse, pour ne pas dire fatale à la population. Consultons la nature & le sens commun qui est son oracle, consultons même les écrits des Accoucheurs, & il résultera de leurs décisions que nous avons tout lieu de croire, & pour de bonnes raisons, que la pratique des Accoucheurs & des Instrumentaires met plus de meres & d'enfans au tombeau par les tortures d'une mort cruelle, dans le peu d'étendue de pays où cette secte est admise, qu'il n'en périt par l'ignorance des femmes dans cette vaste étendue des autres contrées mises ensemble, où ces sortes d'Ouvriers ne sont pas encore reçus, & où pour l'avantage du genre humain, il est à souhaiter qu'ils ne le soient jamais.

Je viens de dire qu'il n'y avoit que très-peu de pays où l'on ait jusqu'ici favorisé les Accoucheurs. Le fait est si notoire, à ce que je présume, qu'il n'a pas besoin de preuve: car les Sarrazins mêmes, ou les Médecins

Arabes, tels qu'Avicene, Rhazes, &c. n'ont écrit que sur la théorie en qualité de Médecins ; il ne paroît pas qu'ils aient jamais pratiqué les accouchemens, ni qu'ils aient fait venir chez eux des hommes pour leur apprendre cette profession. Parmi les Orientaux, qui sont assez curieux d'Ouvriers d'une nouvelle fabrique, on ne connoît point ceux-ci, on ne fait seulement pas ce que c'est qu'un Accoucheur ; cette impropriété réellement barbare, avec tous ses raffinemens couverts sous le spécieux prétexte de l'humanité, leur est heureusement inconnue. Mais si on venoit à nous dire que l'esprit de jalousie assez naturel aux habitans de ces climats chauds a beaucoup de part à l'exclusion des Accoucheurs ; du moins à cet égard, les femmes doivent savoir bon gré à leur mari d'une foiblesse qui est la source d'un aussi grand bien que celui d'une plus grande sûreté pour leurs personnes & pour leurs enfans dans ce cas capital de leurs couches. Indépendamment de ceci, après tout, la pratique des accouchemens n'est dans les mains des hommes que comme certaines plantes qui, par une culture forcée, pourront pousser & s'épanouir davantage ; mais outre qu'elles retiendront toujours cette apparence exotique, elles ne surpasseront jamais celles qui croissent d'elles-mêmes dans un sol que

SUR LES ACCOUCHEMENS. 85.

la nature leur a destiné. L'Art peut souvent perfectionner la nature, il est vrai, mais il ne peut suppléer à son absence, lorsque sa présence est essentiellement nécessaire. Ainsi quelque grande que soit la capacité qu'un homme puisse acquérir dans la pratique, tant par un travail assidu, que par une longue expérience, il aura bien de la peine à la mettre de niveau avec l'excellence des femmes, qui sont les seuls instrumens que la nature a choisi pour cette besogne, excellence à laquelle elles parviennent sans presque aucun savoir, du moins sans celui qui est d'une espece abstruse & uniquement spéculative, sans celui enfin dans lequel les hommes font particulièrement consister toute leur supériorité.

Mais pour qu'on ne m'accuse pas d'une pétition de principe, ou d'avancer une chose qui se ressent du paradoxe, je tâcherai d'écarter tous les doutes qui pourroient rester sur ce chapitre dans le cours de ma réponse à l'objection suivante.

XI. OBJECTION.

Comme il y a certaines parties du corps humain qui ont des patrons, ou des protecteurs qui leur sont appropriés sous des dénominations distinctives qui les caractérisent, tels que sont les Oculistes, les Den-

tistes , les Lithotomistes , &c. qui par une étude particulière, chacun en sa partie , parviennent à une plus grande perfection dans le genre qu'ils ont épousé, qu'un Médecin ou un Chirurgien qui auront fait leurs cours bien régulièrement, & dont l'objet embrasse toute la fabrique du corps, de même & par un raisonnement semblable, un Accoucheur ne doit-il pas être préférable à une Sage-Femme , puisqu'il joint au manuel des opérations, une théorie qui surpasse de beaucoup celle d'une femme ; car nous voyons assez souvent qu'elle se trouve dans le cas de recourir à l'assistance d'un Médecin ? Au lieu qu'un homme qui aura fait une provision suffisante dans l'Art de la Médecine, sur-tout par rapport aux maladies incidentes aux femmes en couche ; cet Accoucheur en conséquence doit certainement exceller par-dessus une Sage-Femme, & même au-dessus d'un Médecin, attendu que par ce moyen l'Accoucheur aura réuni en sa personne les deux professions, outre celle de Chirurgien.

R É P O N S E.

Qu'il y ait des parties dans le corps humain, qui exigent l'assistance de certains Opérateurs, uniquement dévoués à en prendre soin, c'est ce que j'accorde ; une appropriation de cette espèce ne peut être qu'avanta-

geuse, du moins à ceux qui en font métier. Je puis aisément concevoir qu'un Dentiste de profession est en état de nettoyer, de déchausser & d'arracher les dents, de même qu'un Oculiste est capable de faire l'opération de la cataracte beaucoup mieux qu'un Médecin, ou un Chirurgien ordinaires. Il est naturel de penser que des Artistes, qui ne s'attachent qu'à une seule branche de ces professions, pourront surpasser les deux derniers dans leur pratique respective : mais je doute fort que ces Artistes en se fiant trop sur leur excellence, ne fassent pas quelquefois plus de mal que de bien, faute de consulter comme il faut la relation qu'il y a entre ces parties & celle de la fabrique universelle, que les Médecins & Chirurgiens connoissent beaucoup mieux que tous ces Opérateurs.

Galien semble être assez d'accord avec le sens commun, quand il remarque que pour rectifier une maladie des yeux, il faut rectifier la tête, ce qui ne peut guere se faire sans rectifier tout le corps. J'ai connu autrefois à Paris un honnête homme à qui un fameux Oculiste dit qu'il perdrait infailliblement la vue; sur ce, il consulta, quoique sans beaucoup d'espoir, un habile Médecin, qui l'assura qu'en observant un régime de vie convenable, il pourroit se la conserver. Le malade, heureusement pour lui, s'en rap-

porta à ce vrai Docteur , & il recouvra non-seulement l'usage des yeux , mais même sa vue fut parfaitement rétablie. Ce qui confirme en quelque façon ce que Galien avoit avancé.

Je me rappelle une autre instance de cette nature , qui me paroît fort applicable aux Dentistes , & que je cite ici comme étant tirée d'une Traduction du sçavant & fameux Docteur Huxham , dans ses Observations sur la constitution de l'Air.

« J'ai connu , dit-il , il y a plusieurs années ,
» un Gentilhomme d'une constitution saine
» & robuste , qui à force de boire du brande-
» vin tomba dans une jaunisse des plus vio-
» lentes , & dont cependant il auroit pu gué-
» rir aisément , s'il eût suivi l'ordonnance
» de ses Médecins ; mais comme il étoit su-
» jet à saigner fréquemment des gencives , &
» qu'une humeur scorbutique avoit infecté ses
» dents , il se mit entre les mains d'un Em-
» pyrique , *qui prétendoit être connoisseur dans*
» *ces sortes d'incommodités*. Cet ignorant se
» mit à lui *grater les dents* , & à lui *frotter*
» *les gencives avec sa fameuse poudre* , de fa-
» çon qu'à force de frotter & irriter le tissu
» des parties qui étoient déjà relâchées , il y
» causa une hémorrhagie que tous les stiptiques
» des plus habiles Chirurgiens ne purent vain-
» cre , de sorte que le sang rejaillissoit sans

» cesse des petites arteres des gencives, qui
 » se trouvoient alors divisées de toutes parts:
 » la perte fut si grande que le pauvre ma-
 » lade en mourut dans l'espace de seize
 » heures.

Je ne rapporte ici ces exemples que pour justifier le doute que j'ai fait sentir au sujet de ces différens Opérateurs que l'on consulte assez volontiers sur des affections locales, pour lesquelles on suppose qu'ils ont des talens bien appropriés, à l'exclusion de tout autre.

Cependant si les Dentistes dérivent leur nom du mot Latin qui exprime les dents, & que les Oculistes en fassent de même, en prenant leur dénomination de la *partie* qu'ils ont prise sous leur protection, quel nom trouvera-t-on, dans cette même langue, qui exprime celui d'Accoucheur? Il faudra sans doute avoir recours à une appellation hermaphrodite pour caractériser un homme qui exerce un office qui ne peut appartenir qu'aux femmes; au reste qu'on donne à ces Opérateurs tel nom qu'on jugera à propos, il sera toujours fort burlesque, attendu la revoltante impropriété qu'il y a aux hommes de s'adonner à un métier qui leur convient si peu.

Représentez-vous un sçavant & vénérable Jocrisse affublé d'un accoutrement grotes-

que (a) ; qui se présente pour Officier ; ses instrumens dans son escarcelle pendue à son côté , revêtu d'une robe de toile , la veste sans manches , celles de sa chemise retroussées jusques sur les épaules , avec des doigts (b) dont les ongles ont beau être parés avec tout

(a) Smellie , Traité des accouchemens , p. 339 , où il paroît que *l'accoutrement ci-dessus est une espece d'habit de mascarade réservé pour l'Accoucheur , qui s'en sert dans des occasions particulieres pour ne pas effrayer les Dames ; au lieu que dans les Hôpitaux il faut qu'il se montre devant de pauvres femmes en qualité de boucher , les manches retroussées , le tablier autour de lui , & les instrumens en main , cela va sans dire.* Mais si ce n'étoit pas une présomption trop grande de ma part , de proposer à un aussi grand Docteur certains petits avis de toilette qui serviroient à perfectionner l'habillement de ces Praticiens dans ces occasions , je conseillerois à nos jeunes Jouvenceaux de mettre sur leur tête une jolie cornette de nuit en forme de battant-l'œil , avec un désespoir couleur de rose à fleurs d'argent , ce qui adouciroit beaucoup l'air trop masculin , dans une fonction si dévolue au féminin. Quant aux vieux barbons , je leur conseillerois de se coëffer d'un chaussoir plié en quatre attaché avec une épingle au-dessous du menton , ce qui leur donneroit l'air d'une vénérable Marrone.

(b) S'il arrive par hazard qu'un homme ait les doigts longs & menus , c'est une circonstance si rare , qu'on a coutume de dire de lui , *C'est un homme qui a les doigts d'une Sage - Femme.* On a fait une assez plaisante observation sur un des principaux fondateurs des Instrumentaires à Londres , dont la main étoit si pesante , si forte & d'un si gros volume , qu'elle en étoit remarquable ; ce qui fit dire à ce sujet , qu'il ne lui étoit pas possible d'inventer des instrumens de fer ou d'acier qui fissent plus de mal que ses doigts : au moins celui-là avoit-il ce prétexte pour recommander ses instrumens.

le soin imaginable , n'en feront ni plus souples, ni plus adroits : vous conviendrez alors qu'il est assez embarrassant de donner un nom qui convienne à une figure aussi hétéroclite ; car enfin peut-on lui en donner un qui soit trop comique ?

Quiconque au reste examinera dans un point de vue sérieux , tel que le cas le demande , l'uniforme ridicule & risible de cet Opérateur formidable , en combinant le tout avec l'idée particulière que nous avons qu'il est armé de crochets , de scalpel , de tire-tête , &c. , trouvera qu'il ressemble bien moins à une Prêtresse de Lucine , qu'à un Sacrificateur de ces Divinités païennes en habit pontificaux , le glaive meurtrier en main , qui dans les sacrifices que leur culte exigeoit , immoloit des victimes humaines , auxquelles les pauvres femmes en couche ne ressembloient que trop.

Mais d'accord ou non , qu'à l'imitation des Dentistes , des Oculistes , &c. l'Accoucheur emprunte son titre de la partie favorite qu'il a prise sous sa protection ; il est certain néanmoins qu'il ne pourra se prévaloir des mêmes argumens qui font pour nos Artistes ci-dessus , savoir des départemens relatifs du corps humain qui réclament l'assistance particulière de leur Art. Un Oculiste , un Dentiste n'ont point d'opérations à faire

que celles qui ont pour objet les infirmités également incidentes aux deux sexes. Il n'y a rien dans leur pratique d'opposé à la nature du sexe masculin, rien de révoltant pour cette pudeur si légitime des femmes, qui demande qu'on ne la sacrifie pas en vain, ou tout au moins que ce soit pour une fin mieux concertée que celle d'augmenter le danger & les peines tant de la mere que de l'enfant. C'est cependant là le cas où l'on fait le plus souvent ce sacrifice, comme on le prouvera clairement. A l'égard des prétentions d'un Accoucheur considéré du côté de la Chirurgie, je me réserve à en parler après l'avoir examiné en qualité de Médecin, sous laquelle un homme peut être véritablement nécessaire, mais jamais sous celle de Chirurgien; parce qu'à parler vrai, il est si rare qu'on ait besoin de son ministère, que cela n'est pas capable de compenser le danger qu'on a lieu de craindre d'une troupe de gens qui, de leur propre autorité, se donnent sous ce titre, à l'abri du nom d'Accoucheur.

Ceux d'entre les hommes qui ont été les plus versés dans tous les secrets de la Médecine & les raffinemens de l'Anatomie, dans toutes les différentes especes de maladie de femme, n'ont jamais, que je sache, empiété sur nos droits en fait d'accouchemens. Le grand Hervey, le fameux Sydenham, l'im-

mortel Boerhave , le célèbre Haller , & nombre d'autres qui ont écrit si utilement sur tout ce qui concerne l'Art d'accoucher , n'ont jamais fait mention de l'avantage qu'il y auroit à substituer des hommes aux Sage-Femmes ; cet ingénieux expédient ne leur est pas venu dans l'esprit , ils ne l'ont pas même donné à entendre : ils se sont contentés de déplorer l'ignorance de quelques Sage-Femmes , d'où l'on a conclu avec raison de la nécessité qu'il y avoit à les mieux instruire. C'est le raisonnement de l'illustre Bohn , Médecin Allemand , & du célèbre Auger , Professeur en Médecine à Turin. C'est dans cette vue que dans les Facultés d'Espagne il est enjoint aux Accoucheuses d'assister aux dissections anatomiques qu'on y fait. Mais tous ces grands hommes que nous venons de citer , n'ont jamais ambitionné la pratique de notre métier , ils n'ont jamais pris le titre d'Accoucheur ; il est bien probable qu'ils ne se feroient point tenus pour offensés , si on leur eût dit qu'ils auroient mauvaise grace à délivrer les femmes , & cela n'auroit rien rabattu de leur mérite. A quoi nous pourrions ajouter la plainte qu'un habile Médecin de la Faculté de Paris (*M. le Thuillier*) , forme contre les Dames Françoises qui se livrent avec tant de facilité aux mains des Accoucheurs. Un autre Auteur non moins habile

en France , entre dans un plus grand détail , & prouve l'horreur que la nature & la religion inspirent contre la profession d'Accoucheur , dont il ne nous sera pas difficile de faire voir l'inutilité & le danger.

Pour dire le vrai , c'est qu'il y a si peu d'apparence qu'un Accoucheur puisse terminer heureusement des travaux laborieux , qu'il arrive souvent que cet ouvrage ne devient difficile que parce qu'on aura trop compté sur son jugement en fait de Médecine , & sur son savoir faire dans l'opération manuelle : or c'est de ce premier talent dont nous allons parler.

La plupart des femmes , captivées par les assiduités d'un Accoucheur , d'autant plus fréquentes qu'elles sont intéressées , se persuadent aisément que puisque c'est un homme , il est par conséquent habile Médecin. Il suffit enfin que ce ne soit pas une femme , pour qu'elles se mettent dans l'esprit que tout Accoucheur est en état de prescrire une ordonnance dans toutes les maladies qu'elles peuvent avoir : erreur grossière & dont les suites peuvent devenir extrêmement dangereuses.

Les Accoucheurs , en général , n'ont jamais poussé leur étude au-delà des maladies ordinaires auxquelles les femmes enceintes sont sujettes. Il n'y a que des ignorans fieffés

qui puissent prétendre à la connoissance de toutes celles qui peuvent être compliquées avec l'état de la grossesse ; & c'est ce dont les moins modestes d'entr'eux n'ont pas la témérité de se flatter , parce que la pratique des accouchemens demande une attention si continuelle , qu'elle leur rend ces autres connoissances presque impossibles. En ces sortes de cas l'ignorance d'une Sage-Femme ne peut être guere plus grande que celle des Accoucheurs , & fera d'une conséquence bien moins dangereuse , en ce qu'elle s'en fera moins accroire : persuadée qu'elle est de n'avoir pas des lumieres suffisantes , elle aura recours à quelque habile Médecin sans hésiter , lui exposera ses doutes , & regardera son avis & ses ordonnances comme des arrêts souverains : au lieu que l'Accoucheur ne reconnoît aucune autorité qui puisse être supérieure à celle dans laquelle il lui a plu de se constituer. C'est en vertu d'une profession tout-à-fait détachée , qu'il prétend tout-à-coup s'ériger en souverain Dictateur & en Inspecteur général de toutes les maladies des femmes grosses , & pour tout dire , lorsque le cas devient plus difficile & plus délicat. Sous ce prétexte il continue assez souvent d'étendre cette prétendue connoissance sur elles , hors les cas de grossesse. Demandez-lui en vertu de quoi , & sous quels titres il se donne pour

Médecin ? Vous trouverez qu'il prétend qu'ils sont tous implicitement renfermés dans la profession d'Accoucheur, pour l'exercice de laquelle il n'a seulement pas les qualités requises ; quoiqu'à dessein de les acquérir il ait sacrifié tout le temps & l'application qu'il faut pour se perfectionner dans l'étude si nécessaire à la connoissance générale de la Médecine. Au reste qu'a-t-il besoin de se donner cette peine-là, puisque pour l'ordinaire on a la bonté, ou plutôt la simplicité, de lui supposer cette science, & qu'on l'en croit sur sa parole, sur-tout quand il est muni de Lettres-Patentes, pour la forme seulement, qui ne lui ont coûté que peu ou point du tout d'étude, ou pour dire la vérité, qui ne lui contentent que les frais ?

Que de raisons donc les femmes n'ont-elles pas de faire en tout temps la distinction qu'elles doivent entre le Médecin & l'Accoucheur ? Raisons néanmoins bien sérieuses & qu'elles sentent si peu, quoique de la dernière importance, tant pour elles-mêmes, que pour le fruit précieux dont leurs entrailles sont les dépositaires, qu'elles font peu d'attention à ce qui est exactement vrai, savoir, qu'un homme, en fait d'accouchement, ne peut être tout au plus qu'un Praticien fort médiocre, quoiqu'il puisse exceller en Médecine ; de même qu'un fort mauvais Accoucheur,

Chœur, comme il s'en peut trouver, & qu'il ne s'en trouve que trop, peut être encore plus mauvais Médecin, s'il est possible, principalement s'il entreprend de réunir les deux professions ensemble & qu'il veuille les exercer ! elles sont incompatibles par la nécessité absolue de négliger l'exercice de l'une aux dépens de l'étude de l'autre : je fais donc ici cette distinction, parce que, quant aux maladies communes & purement incidentes aux femmes enceintes, l'expérience dans la pratique en facilitera la connoissance aux Accoucheurs, & c'est dans cette partie qu'ils peuvent faire quelque figure, mais qui ne fera pas supérieure à celle que fait, en pareil cas, une Sage-Femme régulièrement instruite, & qui a de plus en sa faveur cette excellence dans l'opération de la main.

Encore une fois, on a tout à redouter des méprises que peuvent faire des Accoucheurs qui, sans aucun fondement légitime, s'érigent en Médecins dans ces occasions, & où il y a complication de maladie ; parce qu'une purgation, une saignée, ou toute autre prescription ordonnée mal-à-propos, peut devenir une occasion prochaine ou éloignée de la mort de la mere & de l'enfant. Une femme ne doit s'attendre à rien de mieux de la part d'un homme qui ne fait qu'un peu d'Anatomie, qui n'a ni expérience, ni d'autres

connoissances en Médecine , que peut-être celles qu'il a puisées dans l'Index de la Pharmacopée : il n'est pas possible qu'un ouvrier de cette trempe se soit mis au fait du cours des fluides , ou de la régularité de leur circulation. Comment pourroit-il connoître leur rapport avec les solides , & l'effet que les médicamens peuvent opérer sur les deux ensemble ? Il aura employé trop de temps *primo* à se former la main , qui ne la fera jamais ; ensuite à chercher des pratiques , ou à quantité d'autres choses pour étendre & multiplier les branches de sa profession.

Voilà donc un homme tel que le Docteur Smellie nous dépeint au naturel ses Confreres , dans son Introduction pag. 71. « C'est » à juste titre , dit cet Auteur , qu'on taxe la » plupart de nos Confreres de ne se conduire » que par des principes de charlatanerie dans » les deux professions qu'ils exercent , de Médecine & d'Accouchemens ; ce qui , ajoute-t-il , a donné lieu à un des plus éminens Médecins de Londres , de conclure fort sensément , que tous les Accoucheurs ensemble ne composent qu'un corps d'Empiriques ».

Voilà un homme qui , en fait de Médecine , n'a ni connoissance , ni expérience , par conséquent aucune capacité , qui vous prononce hardiment sur la nécessité d'un re-

mede interne, dont il ne connoît ni la vertu, ni l'opération; il décidera avec le même front sur une saignée, dont il ne peut prévoir les suites; sur un narcotique, dont il ignore le danger: heureux s'il peut deviner. Remarquez cependant que ces sortes de prescriptions pourroient être quelquefois de quelque utilité dans des cas ordinaires; c'est-à-dire dans ceux où une habile Matrone feroit tout aussi-bien que l'Accoucheur le plus renommé: toujours avec cette différence, comme nous l'avons dit ci-dessus, que cette femme sera beaucoup plus vive à prévoir le danger, & plus prompte à demander du secours, lorsque le cas sera au-dessus de sa connoissance, ou compliqué; de sorte qu'un Accoucheur sera aussi embarrassé qu'elle, & même plus, parce que sa théorie mal fondée lui donnera matière à penser; & comme il faut bien qu'il fasse montre de quelque science prétendue, ce qui pis est, il se déterminera à prescrire à tort & à travers dans des points au-dessus de sa sphere & nullement de sa compétence.

La plupart d'entr'eux se donnent les airs de prescrire aujourd'hui des remedes aux femmes en couches, contre la fièvre, la colique & les convulsions, uniquement parce qu'ils ont paru sur la scène en qualité d'Accoucheurs, qui, le jour de devant, n'auroient osé se donner pour Médecins, sans rougir de con-

fusion d'une pareille témérité : ils ne s'y hazarderoient pas même en tout autre temps, sans être effrayés. Ce qui prouve abondamment que parmi cette sorte d'Opérateurs, il y en a beaucoup dont la foiblesse d'esprit va jusqu'au point de s'imaginer qu'il suffit d'être Accoucheur pour être Médecin, tandis que les plus grands Médecins ne sont jamais tombés dans l'absurdité de croire ou de rêver que la Médecine renfermât le manuel des Accouchemens : & quoiqu'en certains points & en certaines circonstances, la profession de médecine devienne fort avantageuse à celle d'accoucher en l'éclairant, ces Messieurs n'ont jamais confondu les deux professions.

Quoi qu'il en soit, je ne dirai pas que tous les Accoucheurs soient assez modestes pour restreindre l'usurpation qu'ils font de l'Art de la médecine, au seul temps des couches des femmes ; puisqu'on n'en trouve que trop parmi eux qui, avec beaucoup d'ignorance & encore plus d'effronterie, ont arboré l'étendard de Médecins universels, & qui s'étant d'abord insinués dans les familles en qualité d'Accoucheurs, s'y sont aisément maintenus sur le pied de Médecins. Cette circonstance ne doit point nous étonner, attendu la foiblesse que l'on a pour un homme d'un aussi vil métier, qui pourtant leur donne le crédit d'oser se mettre à la tête des familles,

SUR LES ACCOUCHEMENS. 101

pour les gouverner jusques dans des points où il n'y a pas l'ombre de prétexte pour qu'ils s'en mêlent. Quiconque a du bon sens verra les conséquences d'un préjugé aussi dangereux, qui ne part que de cette prétendue capacité qu'on suppose dans tous les Accoucheurs née avec eux; d'où il résulte que la confiance qu'on a en ces sortes de Praticiens, ne sauroit être plus mal placée, soit qu'on l'envisage du côté de la médecine, ou de celui de l'opération manuelle.

A Dieu ne plaise que je prétende ici justifier l'ignorance des femmes préférablement à celle des hommes: je ne suis pas plus l'avocate des unes que des autres à cet égard; mais je dis qu'au lieu de ces Messieurs qui font tant les suffisans dans des cas compliqués, une simple Sage-Femme, Maîtresse de sa profession, que l'on fera venir à temps, examinera & observera la constitution de la malade, s'il n'y paroît rien d'extraordinaire; elle disposera par avance tout ce qu'il faut pour les passages, & c'est-là le grand point; & plus essentiel qu'on ne pense, en quoi les hommes sont très-défectueux, n'ayant pas dans les pronostics cette sagacité qui provient d'une extrême finesse dans le toucher si naturel à la femme. S'il se rencontre un cas au-dessus de sa portée, un cas compliqué, son intérêt, sa réputation, sa tendresse, son

devoir, tout enfin l'engage à faire venir un habile Médecin, à qui elle communique ses doutes, ses difficultés; celui-ci écoute attentivement le rapport juste qu'on lui fait, & le combine avec les connoissances qu'il a du corps humain; il ne confond pas ses ordonnances, ainsi que le fait un Accoucheur, avec les idées de la pratique qui sont si différentes. L'objet du Médecin est le même que celui de la Sage-Femme, ils visent tous deux à soulager les vives douleurs de la mere, & à la mettre en sûreté aussi-bien que l'enfant. La tendresse de celle-ci lui fera faire tous ses efforts pour adoucir la sévérité des peines de sa patiente, & vaincre la répugnance qu'elle pourroit avoir pour les remèdes. Le Médecin de son côté ne se trouvera pas dans le cas d'omettre la moindre chose qui pourroit être nécessaire; enfin en pareilles circonstances ils se tempéreront l'un & l'autre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un Médecin véritablement grand, ne dédaignera point les lumières que cette Sage-Femme aura acquises par une expérience consommée; elle fait d'ailleurs son devoir, & connoît trop bien les bornes de son Art, pour entrer dans des discussions qui sont hors sa portée: tandis qu'un brouillon d'Accoucheur, fier de son demi-savoir, croiroit déroger à son caractère, s'il envoyoit chercher le Mé-

decin, pour suppléer à une insuffisance qui le couvre toujours de confusion, quoiqu'il allegue assez souvent pour excuse les termes de, *Je n'y pensois pas*, ou ceux de, *Je ne m'en étois pas aperçu*. S'il arrive quelque accident fâcheux entre ses mains, qu'il auroit pu éviter ou prévenir avec un peu plus de science, ou en présumant moins de la sienne; c'est alors qu'il s' imagine être abondamment excusé, en rejetant le blâme de sa faute sur des *causes occultes*. Mauriceau, ce fameux Accoucheur, s'est lui-même servi de cette excuse triviale dans son Apologie, où il dit expressément: « Ce fut un de ces sortes de » malheurs de la destinée que toute la prudence humaine ne peut pas éviter ».

Pour ne pas encourir les reproches qu'on pourroit me faire de profiter d'un seul exemple extraordinaire qui (à entendre Mauriceau) tient plus de la fatalité que de l'ignorance, ou de la négligence d'un Accoucheur, à l'occasion du passage que je viens de citer, j'en introduirai d'autres dans la seconde partie de cet Ouvrage, tirés de la Motte & de M. Levret, qui démontreront à toutes les personnes qui y sont intéressées, & particulièrement aux Dames, combien elles sont dupes de leur choix & de leur préférence, lorsqu'en la donnant aux Accoucheurs, elles s'imaginent veiller à leur plus grande sûreté.

Or je puis bien assurer ici , sans crainte légitime d'être contrariée , que si ces sortes d'accidens , qu'on dit être si fréquens & inevitables , fussent arrivés entre les mains des Sage - Femmes , il n'y auroit eu qu'un cri général contre elles de la part de tous les Accoucheurs & de leurs trop crédules adhérens ; ils n'auroient pas manqué de l'attribuer à l'ignorance & à la mauvaise manœuvre des femmes. Une excuse fondée sur des *causes occultes* , auroit occasionné des huées étonnantes , qui cependant paroît bien recevable de la part de ces Messieurs , puisqu'en qualité d'hommes , ils s'imaginent avoir le privilege de s'en prévaloir.

Néanmoins pour ne pas imiter ce que je blâme en eux , c'est-à-dire , pour être plus sincere à leur égard qu'ils ne le sont au nôtre , je ne serai ni assez absurde , ni assez injuste pour nier qu'il puisse survenir des cas dans les accouchemens , ainsi que dans d'autres maladies qui n'y ont aucun rapport , que toute la prudence humaine ne sauroit prévenir. Cela peut arriver au Médecin le plus expérimenté , à la plus habile Sage-Femme , comme au plus ignorant Accoucheur. Je conviendrai donc que parmi quelques exemples de morts subites à l'occasion du délivre des femmes , peut-être pourroit-il s'en trouver quelques-unes par hazard , dont on ne pour-

roit quelquefois pas rendre raison, & où la nature semble se jouer de toute la science humaine; mais il faut aussi convenir en même-temps que ces cas n'admettent pas tous une solution aussi favorable que celle de recourir à des *causes occultes*. Ce qu'il y a de constant, c'est que la nature donne toujours des indices suffisantes pour prévoir ces funestes accidens, de sorte que ceux qui ont observé les pas d'un œil attentif, qui ont appris à les connoître, & les Sage-Femmes mêmes qui possèdent bien notre profession, sont en état de les éviter. Ce n'est pas ici le temps, ni le lieu d'entrer dans le détail de toutes ces morts subites, causées par des hémorrhagies soudaines dans les couches des femmes, dont je tâcherai par la suite de donner une relation succincte, avec les moyens de les prévenir d'une façon plus aisée, plus simple, plus exacte & plus satisfaisante que n'a fait M. Levret. Mon but dans la citation précédente, tirée de Mauriceau, est de faire voir premièrement, que de l'aveu des Accoucheurs mêmes, il arrive entre leurs mains des accidens très-fâcheux : de plus ces fatalités leur sont fréquentes & inévitables, en dépit de toute leur science & de leur adresse.

Secondement, pour mettre le Lecteur en état de faire une réflexion convenable, & de juger ensuite de sa validité ; c'est à savoir

que, dans la préférence qu'on donne aux hommes, on doit chercher la plus grande sûreté, & de qui dépend-elle ? si ce n'est d'une connoissance parfaite dans la Médecine, non-seulement pour les cas d'hémorrhagies trop violentes, mais même pour plusieurs autres où il y a complication de maladie jointe à l'état de grossesse ou d'enfantement. Cela posé, c'est donc la plus grande de toutes les imprudences de s'en rapporter à un Opérateur qui ne fait qu'embrouiller l'ouvrage ; c'est exposer la mere & l'enfant, c'est au moins se livrer à un travail plus douloureux & plus difficile. Or c'est précisément dans ces maladies collaterales qui attaquent une femme & dont l'état de grossesse n'est point exempt, que toute la science du plus habile Médecin devient indispensable. C'est alors qu'il faut consulter tout ce qui peut avoir rapport tant à la conservation de la mere, qu'à celle de son fruit. C'est ainsi que la combinaison qui se fait, de sa maladie & de sa grossesse, forme un triple objet qui embrasse une infinité de considérations au-dessus de la portée d'une Sage - Femme, aussi bien que d'un homme purement adonné à la pratique des accouchemens. Un pareil raffinement, dans des observations si délicates, n'est point du tout de la compétence de cet Opérateur ; & comme il sera plus incliné qu'un autre à former des

conjectures, & à s'y fier sans savoir pourquoi, il s'attachera plutôt à la maladie qu'à la malade : encore trop heureux, si déconcerté par l'excès du danger dont il ne connoît ni la nature, ni la cause, si au défaut de tête, il n'emploie pas la main qui met la malade dans le cas d'un travail forcé & prématuré au péril de deux vies. C'est alors qu'on met les Instrumens en jeu. Nous allons voir présentement que l'Accoucheur qui se donne pour Chirurgien, mérite au moins la même censure que quand il s'érige en Médecin.

Mais avant que d'entrer dans cette discussion, il est de mon devoir d'avertir le Lecteur que, dans l'objection que je vais faire à un Chirurgien qui a envie de se faire Accoucheur, je suis assurément bien éloignée de prétendre porter la moindre atteinte au mérite d'un corps aussi respectable que celui de Messieurs les Chirurgiens. Personne au monde n'honore leur profession plus que moi. Je conviens de bonne foi que leur savoir en fait d'Anatomie est d'un grand service dans la pratique des accouchemens, & qu'elle s'en trouve fort éclairée. Il me seroit aisé d'en nommer plusieurs, s'il étoit nécessaire, qui non-seulement font l'honneur de leur patrie, parce qu'ils excellent dans cet Art si utile au genre humain, mais qui font encore l'ornement de la société, par un caractère bienfaisant & une

charité qui s'étend sur toute l'espece. J'ai une assez haute opinion de la façon de penser de ces Messieurs pour me persuader que bien loin qu'ils puissent tenir à honneur les tentatives que font les Accoucheurs pour faire cause commune avec eux, qu'au contraire je compte sur leur témoignage en faveur des femmes dans cette cause, qui est véritablement la cause de la nature, de cette même nature qu'ils ont tant étudiée, & dans la pratique de laquelle ils sont si fort versés. Je suis pleinement convaincue que ce corps respectable, par l'étendue de ses lumieres, pourroit me fournir des argumens dont la force suppléeroit abondamment à la foiblesse des miens.

Pour donc entrer en matiere, Messieurs les Chirurgiens doivent regarder tous ceux qui font profession d'accoucher, comme une espece d'être amphibie, difficile à définir, dont les prétentions présentent plutôt à l'esprit la difformité d'une excrescence contre le cours ordinaire de la nature, & tout-à-fait étrangere à l'Art de la Chirurgie, qu'un ornement pour un de ses membres naturels. Les premiers fondateurs de cette nouvelle secte d'Instrumentaires dans ce pays-ci, étoient, si je ne me trompe, des Médecins dont on ne faisoit aucun cas, ou des Chirurgiens sans pratique, qui, pour suppléer à ce qui leur man-

quoit à tous égards, faisirent avidement l'occasion que leur offrit le caprice de certaines femmes en France, qui en guise de mode, avoient, dès ce temps-là, mis les Accoucheurs en vogue.

Cette nouveauté pour des gens désespérés de n'avoir rien à faire, leur parut un excellent système, capable d'agrandir un petit bout d'étoffe, dont par degrés ils se sont fait un manteau. La mode enfin, jointe à des clameurs exagérées contre l'insuffisance de quelques Sage-Femmes, fit naître & établir un remede pire que le mal. Leur succès en encouragea d'autres, d'où sont sortis des essains sans nombre de jeunes Accoucheurs qui fourmillent de toutes parts, & qui se sont formés sur les modeles que nous avons cités. Le fer & l'acier ne sont certainement pas d'une nature fort tendre, ni par conséquent les instrumens qui sont composés de ces deux métaux : c'est cependant en vertu de la prétendue nécessité de recourir à l'usage de ces secours barbares, que se sont intrus, dans un emploi, si peu fait pour le genre masculin, ces especes de Praticiens rebuts de l'une & de l'autre profession. C'est alors, dit-on, que dégagés de tout intérêt sordide, par pure tendresse pour les femmes, ces nouveaux Dom Quixotes, armés de crochets & autres instrumens de mort, se sont mis en cam-

pagne pour réparer les torts du beau sexe, & les délivrer des mains mal-adroites de ces ignorantes Sage-Femmes. Mais quant à la validité des raisons qu'ils alleguent pour prouver la nécessité de telles armes, je me réserve d'en traiter au long en son lieu, dans ma seconde partie.

Je demande en grace au Lecteur de vouloir bien se rappeler ici ce que nous avons dit au sujet de la façon superficielle dont les jeunes gens apprennent la profession d'Accoucheur, de se ressouvenir de la méthode indécente, & même souvent brutale, qui se pratique dans les Hôpitaux, pour former ces jeunes Eleves. Si j'ajoutois à ceci, ce dont je suis parfaitement bien informée, qu'il y a des Apprentifs qui se mettent à l'affut pour épier toutes les pauvres malheureuses qui sont enceintes, les prennent à gage, & les placent dans des logemens particuliers, où ils font essuyer les traitemens les plus inhumains à ces pauvres misérables, si propres à inspirer à tout autre des sentimens de compassion dans l'état où elles sont; de sorte que les scenes qui s'y passent pour apprendre l'Art, forment plutôt une Ecole de brutalité que de charité. Si en poussant l'argument plus loin, je venois à rapporter ce que j'ai tout lieu de croire, & que je crois très-fermement qu'un grand nombre

de ces infortunées créatures ont été les victimes de l'apprentissage de ces jeunes Novices; qu'un d'entre eux, dans l'embarras & la confusion que produisent pour l'ordinaire la présomption & l'ignorance, arracha dernièrement la matrice d'une femme au lieu de l'arrière-faix, ce qui de toute nécessité lui causa des agonies mortelles, & la fit enfin mourir dans des tourmens inexprimables. Si j'allois en avant, & que je dis que des Accoucheurs, qui passent pour habiles, excusent leur ignorance sur la prétendue mauvaise conformation des os du bassin des femmes, en leur faisant accroire qu'elles ne pourront jamais mettre au monde un enfant vivant, parce qu'ils le tuent à la moindre difficulté qu'ils rencontrent pour se tirer d'embarras. Cependant ces mêmes femmes qu'on disoit barrées s'étant mises entre les mains de bonnes Sage-Femmes dans d'autres couches, ont eu de fort beaux enfans pleins de vie sans le moindre accident par le seul secours des mains bien conduites. Si j'allois encore plus loin, & que j'affirmaisse que, parmi les Accoucheurs les plus éminens, il s'en est trouvé plus d'un qui, dans l'extraction qu'ils ont voulu faire d'un enfant qui présentait le bras, au lieu d'aller chercher les pieds de cet innocent, lui ont arraché un bras, puis un autre, & les ont posés gravement

pagne pour réparer les torts du beau sexe, & les délivrer des mains mal-adroites de ces ignorantes Sage-Femmes. Mais quant à la validité des raisons qu'ils alleguent pour prouver la nécessité de telles armes, je me réserve d'en traiter au long en son lieu, dans ma seconde partie.

Je demande en grace au Lecteur de vouloir bien se rappeler ici ce que nous avons dit au sujet de la façon superficielle dont les jeunes gens apprennent la profession d'Accoucheur, de se ressouvenir de la méthode indécente, & même souvent brutale, qui se pratique dans les Hôpitaux, pour former ces jeunes Eleves. Si j'ajoutois à ceci, ce dont je suis parfaitement bien informée, qu'il y a des Apprentifs qui se mettent à l'affut pour épier toutes les pauvres malheureuses qui sont enceintes, les prennent à gage, & les placent dans des logemens particuliers, où ils font essuyer les traitemens les plus inhumains à ces pauvres misérables, si propres à inspirer à tout autre des sentimens de compassion dans l'état où elles sont; de sorte que les scenes qui s'y passent pour apprendre l'Art, forment plutôt une Ecole de brutalité que de charité. Si en poussant l'argument plus loin, je venois à rapporter ce que j'ai tout lieu de croire, & que je crois très-fermement qu'un grand nombre

de ces infortunées créatures ont été les victimes de l'apprentissage de ces jeunes Novices; qu'un d'entre eux, dans l'embarras & la confusion que produisent pour l'ordinaire la présomption & l'ignorance, arracha dernièrement la matrice d'une femme au lieu de l'arrière-faix, ce qui de toute nécessité lui causa des agonies mortelles, & la fit enfin mourir dans des tourmens inexprimables. Si j'allois en avant, & que je dis que des Accoucheurs, qui passent pour habiles, excusent leur ignorance sur la prétendue mauvaise conformation des os du bassin des femmes, en leur faisant accroire qu'elles ne pourront jamais mettre au monde un enfant vivant, parce qu'ils le tuent à la moindre difficulté qu'ils rencontrent pour se tirer d'embarras. Cependant ces mêmes femmes qu'on disoit barrées s'étant mises entre les mains de bonnes Sage-Femmes dans d'autres couches, ont eu de fort beaux enfans pleins de vie sans le moindre accident par le seul secours des mains bien conduites. Si j'allois encore plus loin, & que j'affirmaisse que, parmi les Accoucheurs les plus éminens, il s'en est trouvé plus d'un qui, dans l'extraction qu'ils ont voulu faire d'un enfant qui présentoit le bras, au lieu d'aller chercher les pieds de cet innocent, lui ont arraché un bras, puis un autre, & les ont posés gravement

fur une table , qui ont enfin quitté la partie d'un sang-froid & abandonné la pauvre malade dans cet état , laquelle fut forcée d'avoir recours à une Sage-Femme qui termina l'accouchement à la satisfaction de la patiente & des assistans , quelle réplique me feroit-on ? On me diroit sans doute que j'ai inventé toutes ces horreurs , & que j'ai forgé tous ces phantômes d'histoire en faveur de ma propre cause. C'est une objection à laquelle je ne fais point de réplique : & si je n'en fais pas , on en peut aisément deviner la raison. Ce n'est pas qu'on puisse révoquer en doute l'existence réelle de toutes ces énormes méprises. La certitude que j'ai de la vérité des unes , me fait aisément ajouter foi aux autres. Au reste après que le Lecteur aura dûment considéré le tout , il sera en état de juger du degré de probabilité qu'il y a dans toutes ces allégations. Mais quelle objection pourra tenir valablement contre des faits , & des preuves que l'on tire des écrits mêmes de Messieurs les Accoucheurs ? Que dira-t-on contre de pareilles autorités ? Les soupçonnera-t-on de partialité , ou d'avoir aggravé les choses contre eux-mêmes ?

Parmi une infinité d'exemples que l'on pourroit citer , j'en choisirai un pour le présent , qui est peut-être des plus excusables , par rapport aux circonstances qui l'accompagnent , autrement je suis bien sûre que l'Auteur , qui
est

est un Accoucheur des plus discrets, ne l'auroit pas mis au jour; on y verra, par l'aveu même de ces nouveaux Ouvriers, combien ils sont peu capables de discerner si un enfant est mort, ou s'il ne l'est pas, avant de venir au monde. M. Levret nous dit :

« Les instrumens tranchans & les crochets
 » inspirent naturellement de l'horreur, &
 » quoiqu'on ne les doive employer que sur
 » un enfant mort, on fait que la mere n'est
 » pas toujours à l'abri de leur effet; on n'a
 » pas d'ailleurs assez de signes certains de la
 » mort d'un enfant, quoique resté au pas-
 » sage depuis plusieurs jours, quand même
 » il exhaleroit de ce lieu une odeur fœtide,
 » pour mettre en pratique une méthode qui
 » le tue sûrement, s'il n'est pas mort : cela
 » est si vrai que si on veut se donner la peine
 » de feuilleter les Auteurs tant anciens que
 » modernes, on n'en trouvera pas un qui nous
 » satisfasse sur ce sujet; ils semblent au con-
 » traire être tous d'accord sur l'insuffisance
 » de ces signes; & il y en a peu même qui
 » n'apportent quelques exemples pour appuyer
 » cette incertitude ».

En voici un tiré des observations de Sa-
 viard, pag. 367. Cet Auteur rapporte qu'un
 « Chirurgien (dont il a eu la prudence de ne
 » pas dire le nom) ayant été mandé par une

» Sage-Femme (a), pour tirer un enfant qui
» étoit depuis six jours au passage, & qu'il
» crut mort par plusieurs signes des plus essen-
» tiels que l'on ait pour s'en assurer, il arriva
» qu'ayant ouvert avec son bistouri les tégu-
» mens & les membranes qui remplissent l'es-
» pace non encore ossifié, à l'endroit de la
» commissure des os parietaux avec le coro-
» nal, que l'on nomme vulgairement la fon-
» taine de la tête, il arriva (dit-il) qu'ayant ou-
» vert cet endroit avec son bistouri, glissé son
» crochet par cette ouverture, & l'ayant at-
» taché à l'un des parietaux, il tira l'enfant
» qui se mit à crier fortement, tout blessé
» qu'il étoit de cette grande plaie, par la-
» quelle il sortit plus gros qu'un œuf de la
» substance du cerveau, ce qui fit un specta-
» cle très-cruel aux yeux des assistans, & très-
» mortifiant pour le Chirurgien.

» Il seroit à souhaiter que ce fût le seul
» exemple; mais je n'en rapporterai pas da-

(a) On saisira sans doute cette occasion, pour prouver que dans les cas où les Sage-Femmes se sont trouvé embarrassées, elles ont été forcées d'avoir recours à des Praticiens; mais je n'ai dit en aucun endroit que toutes les Sage-Femmes fussent parfaitement au fait de leur métier; la suite fera voir que celle dont il est question ne l'entendoit pas, & que l'ouvrier auquel elle eût recours pour l'assister, ne répara pas le mal: une habile Accoucheuse auroit pu sauver la mere & l'enfant, & prévenir le meurtre.

» avantage ; on sent assez combien on doit être
 » circonspect en pareil cas ». *Levret, page 77*
de ses observations.

Pour moi qui n'ai pas les mêmes raisons
 que pourroit avoir M. Levret d'user de cir-
 conspection en ce cas , après avoir examiné
 la chose avec toute l'attention possible , je
 conviens de bonne foi avec cet Auteur ,
 que ce n'est peut-être pas là le seul exemple ,
 à beaucoup près , de l'expédient téméraire
 auquel on a eu recours , en ouvrant la tête
 des enfans , ni la seule occasion où l'on ait
 employé le crochet pour en faire l'extrac-
 tion ; expédient qui , comme le remarque
 fort bien le Docteur Smellie , pag. 248 , « pro-
 » duisoit une clameur générale parmi les fem-
 » mes , qui avoient observé que lorsqu'on
 » avoit recours à l'assistance des Accoucheurs ,
 » c'en étoit fait de la mere , ou de l'enfant ,
 » ou même de tous les deux ».

J'avouerai encore que pour moi j'aurois
 été du nombre de ces femmes , sur-tout
 quand pour nous guérir de nos justes appré-
 hensions , & comme pour se prêter à la foi-
 blesse de notre entendement , aussi bien qu'à
 l'absurdité de nos raisons , ce grand Docteur
 commence d'abord par nous prêcher grave-
 ment sur l'insuffisance de tous les instrumens
 qui ont été inventés jusqu'ici , & conclut fort
 modestement que le tire-tête , qui est de son

invention , est à la vérité le meilleur , mais qu'il est encore imparfait. L'hommage qu'il a rendu à la vérité dans cette occasion , auroit été plus parfait , s'il eût dit , qu'en fait de bonne pratique , on peut laisser-là tous les instrumens , & que les *maines artificielles* , ainsi qu'il les appelle , ne fauroient dignement remplacer les naturelles : elles ne remplaceroient pas même les siennes (en supposant que le fer & l'acier qui constituent les premières) sont toujours un peu plus durs que ses doigts (a).

Mais pourquoi ces Messieurs insistent-ils si fort sur la nécessité absolue qu'il y a quelquefois de recourir aux instrumens ? Pourquoi ? Il est fort aisé d'en pénétrer les motifs , & il faudroit être en vérité bien aveugle , pour ne pas s'en appercevoir. Il falloit aux hommes un prétexte pour se faciliter une entrée dans un métier qui répugne à la na-

(a) Le Docteur Smellie , page 403 , a mis lui-même au nombre des différentes causes de morts subites arrivées aux femmes qui ont essuyé des pertes violentes , celle qui suit : « Si en séparant le placenta , l'Accoucheur a égratigné la surface ou la membrane interne de la matrice ». Or si des mains rudes ou des doigts avec des ongles mal parés , peuvent causer tant de ravage par la moindre laceration , que n'a-t-on pas à redouter du fer & de l'acier dont les instrumens sont composés , & que l'on introduit aveuglément dans des parties si tendres & si délicates ; mais nous en dirons davantage à ce sujet par la suite.

ture de leur sexe , mais qui les accrédite dans le monde , jusqu'au point de s'en assujettir , ou captiver la plus belle moitié. Ce prétexte capital , c'est la nécessité des instrumens , l'unique prétexte peut-être qui ait l'ombre de plausibilité. Les femmes ne se piquent point du tout d'entendre l'Art de manier les instrumens , & seroient très-fâchées d'y prétendre. Une Sage-Femme bien stillée ne se sert que de ses doigts , & n'a jamais besoin de recourir à d'aussi cruels substituts , de sorte que ce qu'elle fait avec ses mains est tout aussi bien fait , & même avec beaucoup plus de sûreté : donc les principes sur lesquels Messieurs les Accoucheurs appuient leur usurpation , sont radicalement faux à tous égards. C'est pourquoi les vues d'un fordide intérêt qui ont incorporé l'Art de la Chirurgie avec celui des accouchemens , qui ne peuvent se greffer l'un sur l'autre , ne peuvent produire qu'un mauvais effet , un mauvais ouvrage.

S'il étoit permis de rire dans un sujet d'une aussi grande importance que celui-ci qui intéresse si fort le genre humain , on auroit peine à s'en empêcher , eu égard à la conduite que tiennent les Accoucheurs , sur-tout à Paris , où les Apprentifs touchés sensiblement du défaut qui se trouve dans la méthode d'opérer des hommes , s'adressent à des Maîtresses Sage-Femmes pour faire leur ap-

prentissage. Il y en a plusieurs qui enseignent la pratique aux Etrangers mêmes ; quantité d'Allemands , d'Ecossois , d'Irlandois sont fort heureux d'avoir appris par ce moyen tout ce qu'ils savent de mieux. J'ai connu entre autre une nommée Madame Clavé qui de mon temps demuroit rue Mâcon près S. André-des-Arts. Cette Sage-Femme donnoit régulièrement des leçons à ces Messieurs , qui n'ont pas plutôt pris quelques légères teintures de tout ce qui peut être utile dans notre profession , pour l'exercer médiocrement , parce que la nature leur refuse de plus grands progrès , que vous les voyez les premiers se recrier contre l'ignorance de celles qui ont eu la bonté de leur communiquer une partie de leurs talens..... « Que les Sage-Femmes , disent-ils , sont ignorantes ! & que peut-on attendre d'une femme » ? Ce qu'il y a de plus surprenant , c'est que c'est parmi les femmes qu'ils se prévalent de ce cri qui ne part que d'un cœur aussi faux qu'il est ingrat. C'est chez le beau sexe qu'ils font retentir ce cri pour répandre l'alarme par toutes les familles. Mais cette fausse alarme , dans un point si intéressant pour les femmes , prouve en effet que l'idée que les hommes se forment de la foiblesse de celles qui donnent tête baissée dans ce piège , n'est pas si mal fondée , puisqu'elles ont du moins celle d'accréditer elles-

mêmes de pareilles idées qui les déshonorent à tous égards , quoiqu'injustement. Ce n'est point encore assez. Les femmes ne considèrent pas qu'en adoptant des suggestions de cette espèce , cela ne tend pas moins qu'à exclure de la profession toutes les personnes de leur sexe , d'où il s'ensuit qu'elles sont exposées à des douleurs infiniment plus vives , & à un plus grand danger.

Pour prouver qu'il est vrai que les peines & le danger augmentent entre les mains des Instrumentaires , je n'en appelle pas uniquement à mes simples représentations , qui peuvent paroître suspectes , en supposant que je suis partie intéressée ; mais j'en appelle à la raison , à la nature elle-même , cette grande maîtresse de la raison. J'en appelle aussi aux propres écrits des plus célèbres Accoucheurs , auxquels je souhaiterois que voulussent s'en rapporter tous ceux qui aiment assez la vérité pour prendre son parti quand on la leur présente. C'est donc dans les écrits de tous ces fameux Praticiens qu'un amateur de la vérité peut se convaincre que toutes ces grandes prétentions de supériorité sur les Sage-Femmes en fait de pratique , sont autant d'illusions fausses & absurdes. Qu'on jette les yeux sur Mauriceau , Peu , Deventer , Lamotte , Levret , Smellie , Puzos , &c. on trouvera qu'excepté le détail qu'ils nous don-

ment de quelques-unes de leurs innocentes manœuvres d'autant plus exaltées qu'ils les mettent en comparaison avec les dures & criminelles opérations de tous leurs confreres; excepté la partie pernicieuse de leur méthode d'opérer, sur laquelle ils insistent si fort, pour chacun en particulier, recommander un instrument favori qui doit lui procurer de l'emploi, & augmenter son profit, c'est dans cette noble vue qu'il prend à tâche de décrier ceux de tous les autres, ou tout au moins de donner la préférence au sien; excepté quelques termes barbares & sauvages, si propres à jeter de la poudre aux yeux des ignorans, & donner à leurs ouvrages un air de profonde érudition; excepté ce qu'ils ont pillé dans les Traités de quelques Médecins & Chirurgiens qui ont écrit sur ces matieres; excepté enfin une charlatanerie diffuse dans toutes les descriptions pompeuses qu'ils nous font & de leurs exploits, & de l'extrémité de certains cas dans lesquels se sont trouvées des femmes qu'ils ont délivrées; l'on trouvera que tout le mérite de leurs ouvrages, pesé au poids du sens commun & de la connoissance de la bonne pratique, se réduit à bien peu de chose, pour ne pas dire à rien du tout.

Vous trouverez tout au plus chez ces Ecrivains, quelques instances de travaux lents & laborieux, qui le plus souvent précipités,

seront devenus funestes à la mere, ou à l'enfant ; car vous pouvez vous assurer qu'ils pousseront rarement la sincérité jusqu'au point de vous avouer que cette précipitation a été fatale à tous les deux. Le cas toutefois est très-probable, & on peut le présumer par l'usage où ils sont d'employer les instrumens. En un mot toutes ces différentes instances dont leurs écrits sont farcis, ne forment qu'une rapsodie, & ne sont guere qu'autant d'affiches données au public. Leurs fameux exploits sont de la même trempe & ne valent pas mieux ; car enfin il ne s'y trouve rien de remarquable, que ce qui se rencontre tous les jours dans la pratique d'une Maîtresse Sage-Femme qui tiendrait un journal des personnes qu'elle accouche. Il est vrai qu'on n'appercevrait pas tant d'anatomie dans ses descriptions ; mais je suis assurée qu'on y trouveroit des instructions plus satisfaisantes & plus solides.

Ce n'est pas que je n'aie pour de vrais Médecins & Chirurgiens toute l'estime & la déférence possible. C'est à ces deux derniers que les Accoucheurs sont redevables de tout ce qui mérite d'être lu dans leurs observations ; & quant au fond de la profession, de la bonne & louable méthode d'opérer, c'est chez les femmes qu'il faut qu'ils aillent à l'Ecole pour l'apprendre.

De plus enfin, fut-il question de saignée,

ment de quelques-unes de leurs innocentes manœuvres d'autant plus exaltées qu'ils les mettent en comparaison avec les dures & criminelles opérations de tous leurs confreres; excepté la partie pernicieuse de leur méthode d'opérer, sur laquelle ils insistent si fort, pour chacun en particulier, recommander un instrument favori qui doit lui procurer de l'emploi, & augmenter son profit, c'est dans cette noble vue qu'il prend à tâche de décrier ceux de tous les autres, ou tout au moins de donner la préférence au sien; excepté quelques termes barbares & sauvages, si propres à jeter de la poudre aux yeux des ignorans, & donner à leurs ouvrages un air de profonde érudition; excepté ce qu'ils ont pillé dans les Traités de quelques Médecins & Chirurgiens qui ont écrit sur ces matieres; excepté enfin une charlatanerie diffuse dans toutes les descriptions pompeuses qu'ils nous font & de leurs exploits, & de l'extrémité de certains cas dans lesquels se sont trouvées des femmes qu'ils ont délivrées; l'on trouvera que tout le mérite de leurs ouvrages, pesé au poids du sens commun & de la connoissance de la bonne pratique, se réduit à bien peu de chose, pour ne pas dire à rien du tout.

Vous trouverez tout au plus chez ces Ecrivains, quelques instances de travaux lents & laborieux, qui le plus souvent précipités,

seront devenus funestes à la mere, ou à l'enfant ; car vous pouvez vous assurer qu'ils pousseront rarement la sincérité jusqu'au point de vous avouer que cette précipitation a été fatale à tous les deux. Le cas toutefois est très-probable, & on peut le présumer par l'usage où ils sont d'employer les instrumens. En un mot toutes ces différentes instances dont leurs écrits sont farcis, ne forment qu'une rapso-die, & ne sont guere qu'autant d'affiches données au public. Leurs fameux exploits sont de la même trempe & ne valent pas mieux ; car enfin il ne s'y trouve rien de remarquable, que ce qui se rencontre tous les jours dans la pratique d'une Maîtresse Sage-Femme qui tiendrait un journal des personnes qu'elle accouche. Il est vrai qu'on n'appercevrait pas tant d'anatomie dans ses descriptions ; mais je suis assurée qu'on y trouveroit des instructions plus satisfaisantes & plus solides.

Ce n'est pas que je n'aie pour de vrais Médecins & Chirurgiens toute l'estime & la déférence possible. C'est à ces deux derniers que les Accoucheurs sont redevables de tout ce qui mérite d'être lu dans leurs observations ; & quant au fond de la profession, de la bonne & louable méthode d'opérer, c'est chez les femmes qu'il faut qu'ils aillent à l'Ecole pour l'apprendre.

De plus enfin, fut-il question de saignée,

ou de quelque autre opération de Chirurgie durant la grossesse d'une femme, je pense qu'il y auroit beaucoup plus de sûreté de s'adresser à un Maître Chirurgien pour l'exécuter, qu'à un Accoucheur. La raison de cette préférence est toute naturelle, & se présente d'elle-même à l'esprit. Un Maître Chirurgien seroit probablement plus consommé dans la théorie & la pratique de son Art, il ne seroit point tenté, comme l'Accoucheur, de faire un grand étalage d'instrumens meurtriers, & de s'en servir, pour faire voir l'importance & l'utilité de son savoir anatomique. Dans tout ce qu'il y auroit à faire, un bon Chirurgien s'en tireroit beaucoup mieux qu'un Accoucheur; & si par hazard il se trouvoit dans une femme quelques empêchemens insurmontables par les voies ordinaires, on verroit ce Maître Chirurgien, en habile Artiste, agir dans ces parties si délicates avec les précautions les plus scrupuleuses, & il n'exposeroit jamais une mere au danger de ne l'être plus par la suite.

En un un mot, pour le peu qu'on veuille secouer le joug du préjugé, se tenir en garde contre ceux qui ont intérêt d'en imposer au public, & examiner le tout bien sérieusement, on sentira qu'il n'est guere possible qu'une créature aussi hétéroclite que le seroit un Accoucheur, qui embrasseroit les

trois Arts, de médecine, de chirurgie & d'accoucher, puisse exceller dans aucun; par grand hazard peut-être fera-t-il un Médecin passable: mais dans le cas dont il s'agit, il ne peut être qu'un Chirurgien dangereux & un Accoucheur pitoyable. S'il n'est pas content de cette dernière dénomination, il peut en emprunter une autre dérivée de cette expression latine, (*Labia pudendi*) si familière au Docteur Smellie, & se faire appeller Pudendiste. Ce terme ne fera en aucune façon plus étrange, ni plus pédantesque que celui d'Oculiste ou de Dentiste, & il y aura moins d'impropriété à s'en servir.

XII. OBJECTION.

Il ne paroît pas probable que les Accoucheurs fussent jamais parvenus à une aussi grande vogue que celle où ils sont, s'il n'y avoit en leur faveur quantité d'exemples qui prouvent qu'ils ont terminé plusieurs accouchemens avec un tel succès, qu'ils ont mérité la préférence, & qu'on les a ensuite employé à l'exclusion des Sage-Femmes.

R E P O N S E.

Ceci prouve seulement, ce que le bon sens ne peut nier, que la plupart des causes qui operent l'enfantement, sont pour l'ordinaire si efficaces & si naturelles, qu'il n'est

pas possible à MM. les Accoucheurs de frustrer la nature de ses bienfaits & de ses bonnes intentions, malgré toute la mal-adresse & l'imperfection qui se trouve dans ces Opérateurs, par rapport aux dispositions préliminaires & à la manœuvre qu'exigent les accouchemens. Tous ces intrus n'ont pas eu honte de s'attribuer à cet égard tout le mérite d'un bénéfice qui n'étoit que l'ouvrage de la nature : or il n'y a personne qui ne voie qu'une conclusion semblable tirée en faveur des Accoucheurs, seroit aussi ridicule qu'elle est fausse. Dans des cas de travaux moins faciles, qui sont les moins communs, mais qui ne demandent pas une assistance extraordinaire, tout le mérite dont ces mal-adroits peuvent se vanter, est absolument négatif : pour le dire, en un mot, c'est de n'avoir détruit ni la mere ni l'enfant ; & réellement, à bien prendre la chose, c'est encore une assez grande obligation qu'on leur a : car ce n'est pas toujours dans des travaux naturellement aisés, que les femmes, qui les emploient, en sont quittes à si bon marché.

Si la douleur est un mal, & que le soulagement de cette douleur puisse être regardé comme un bien desirable, je dis que les femmes se font un grand tort en se servant d'un Accoucheur préféablement à une Sage-Femme, dans le cas même d'un travail des plus

favorables ; puisqu'il n'y en a point qui ne soient accompagnés de douleurs. C'est un décret immuable de la nature & une sentence irrévocable du Créateur , qui a prononcé que la femme enfanteroit avec douleur , & dont il y a peu de femmes qui puissent se flatter d'être tout-à-fait exemptes. Mais si on ne peut pas les en garantir totalement , encore reste-t-il toujours quelques moyens de les adoucir. Cet adoucissement est un objet considérable pour les femmes , elles sur-tout qui sont naturellement délicates , & qui , pour l'ordinaire , ont moins de patience que les hommes dans les souffrances. A l'expectative & à la vue même d'un bel accouchement des plus aisés , il y a deux points essentiels auxquels il faut faire une attention toute particulière. Le premier est de savoir disposer d'avance tout ce qui peut contribuer à modérer les douleurs de l'enfantement , suivant les règles de l'Art trouvées par les Sage-Femmes. Le second c'est d'épier & de saisir le moment favorable pour l'opération manuelle : or dans ces deux points une femme en travail éprouvera plus de soulagement , plus de tendresse , plus de compassion , plus d'empressement , plus de soins enfin , de la part d'une personne de son sexe , que de celle d'un homme à qui la nature a refusé une certaine sympathie , une certaine aisance , &c. qualités qu'elle a

départies à la femme , puisées du fond même de ses entrailles , ainsi que nous l'avons ci-devant observé. Il y a mille tendres attentions suggérées par la nature , confirmées par l'expérience qui rendent l'assistance d'une Sage-Femme beaucoup plus efficace que celle d'un Accoucheur ; attentions qui la mettent en état d'adoucir au moins les douleurs de sa malade , si elle ne peut les prévenir : attentions enfin qui ne sont pas encore entrées dans la tête d'un Accoucheur , qui d'ailleurs ne pourroient être acceptées qu'avec une extrême répugnance de la part de sa patiente ; je n'entends pas seulement parler ici d'une femme dont la modestie seroit à la torture en cette occasion , mais de quelque femme que ce puisse être. Ce qu'il y a de vrai , c'est que la plupart des hommes , plus ils ont de tendres égards pour les femmes , plus ils ont de dégoût dans ces circonstances ; d'où il arrive qu'ils ne manquent guere de faire voir de l'impatience dans tous les préparatifs qui concernent cet office , & qui néanmoins sont d'une nécessité importante , tant pour le soulagement des douleurs que pour la sûreté des delivres.

Si on vient à omettre quelques-uns de ces petits accessoires , ou qu'un Accoucheur en fasse l'office avec négligence comme par manière d'acquit , la nature poussera le travail ,

qui pourra toujours aller son train , peut-être , & la femme accouchera avec infiniment plus de peine qu'elle n'en auroit ressenti entre les mains d'une habile Sage-Femme. Que s'enfuivra-t-il ? Qu'une femme transportée de joie de se voir délivrée de toutes ses douleurs , & que la crainte lui avoit fait concevoir encore plus sévères ; loin d'en rendre grace à la nature dont elle vient d'être si puissamment favorisée , elle n'attribuera le mérite de son heureuse délivrance qu'à son Accoucheur , qui n'y aura eu d'autre part que celle d'être cause qu'elle a souffert plus qu'elle n'auroit fait sans son assistance. Mais ce n'est pas tout , ce qu'il y a encore d'exactly vrai , & qui paroîtra un paradoxe , c'est que plus la patiente aura souffert , quoique le plus souvent par la faute de celui qui l'aura délivrée , plus elle fera éclater sa reconnoissance envers ce merveilleux Opérateur. La raison en est claire & toute naturelle. Cette pauvre malade n'y connoît rien , elle n'a peut-être pas la moindre idée de ce qu'il auroit du faire pour la soulager , il ne lui viendra pas à l'esprit qu'il ait pû omettre la moindre chose dans sa mauvaise manœuvre , elle mettra en ligne de compte tout ce qu'il lui semble qu'il a fait pour elle , & mesurera enfin ses sentimens de reconnoissance , par l'excès des douleurs dont elle s'imaginera qu'il l'aura délivrée. Au comble de

sa joie d'un pareil soulagement, elle croiroit être coupable de la dernière des ingratitude, si elle ne bouchoit ses oreilles à tous les soupçons qui pourroient venir de la part d'autrui ou même de ses propres réflexions, s'ils tendoient à lui dévoiler les fautes de son Accoucheur, qui diminueroient de beaucoup, ou plutôt qui réduiroient à rien le prétendu mérite d'un si bel ouvrage.

Voilà néanmoins notre malade délivrée, & délivrée de façon que si elle étoit mieux informée, ou que le plaisir qu'elle en ressent ne l'eut pas aveuglée, au lieu de remercier l'ouvrier à qui elle attribue son mieux être, elle lui imputerait ce surcroît de douleur & de danger qu'elle a essuyé inutilement, & dont il est l'unique Auteur. C'est alors, quoique dans un sujet aussi sérieux, c'est alors qu'un spectateur judicieux peut se donner la comédie; en observant les airs de conséquence que se donne M. l'Accoucheur, quand il voit qu'il n'a pas fait perdre la vie à une femme, qui, sans son ministère, n'auroit pas encouru le moindre danger. Ainsi un homme dont tout le mérite, à le bien peser, consiste à n'avoir pas pû consommer la destruction de la mere & de l'enfant, ni frustrer les efforts d'une nature bienfaisante, sous l'ombre de ce mérite négatif, s'attribue la gloire positive de ce que cette même nature a fait, comme

comme si c'étoit un chef-d'œuvre de son Art; c'est alors que le pere & la mere, ou les parties intéressées, faute de connoître les véritables causes qui auront eu part à cet heureux événement, lui font mille excuses en le payant largement, & forment un concert à la louange de l'Accoucheur, qui est le premier à s'en applaudir.

En outre on verra assez souvent un de ces Instrumentaires, après une opération qui mériteroit les plus sévères reprimandes, opération que sa faute ou sa négligence l'auront obligé de faire; on le verra, dis-je, d'un air triomphant se quarrer à grands pas dans une chambre, & le fer meurtrier en main chanter victoire, en criant qu'ici « l'Art victorieux a sauvé la nature comme par enchantement » (a).

Enfin vous verrez aussi pour lors tous les assistans, trompés par une illusion qui s'est emparée de leur esprit, ne former plus qu'un chœur, pour dévotement rendre grace à l'habileté du Docteur; vous les verrez les mains élevées vers le ciel, se recrier pieusement en ces termes: « Ah mon Dieu, que la » malade l'a échappé belle! Que ne devons- » nous point à son savant libérateur! Quel

(a) Ce sont les propres paroles de Levret, p. 279.

» dommage si elle se fut mise entre les mains
» d'une ignorante créature , telle que doit
» être une Sage-Femme ! Vive les hommes !
» Qu'on a bien raison de dire que c'est là un
» ouvrage d'homme !

On a quelquefois poussé ces préjugés si loin , qu'on a vu des femmes qui , quoique mal traitées par leur Accoucheur , jusqu'au point de se voir hors d'état de redevenir mere , après avoir perdu un bel enfant tué , à la lettre , suivant les regles de l'Art , séduites tant par un pompeux galimathias dont il leur est impossible de pénétrer le sens , que par cette funeste prévention qui prête à ces Messieurs une excellence qu'ils n'auront jamais ; on a vu des femmes , dis-je , qui après cela ont été assez bonnes pour s'imaginer qu'elles leur étoient encore trop redevables de la vie. Ces pauvres malades ainsi déçues , croient alors qu'elles ne sauroient trop les remercier , ni les récompenser suffisamment d'une action qui mériteroit le dernier châtiement , & deviennent en quelque façon les complices du crime de ces Opérateurs.

Il n'est pas difficile de rendre compte de ce procédé. Une femme , dès qu'elle est enceinte , s'engage avec un Accoucheur , & dans les douleurs de l'enfantement , il n'est plus temps de s'en dédire ; elle s'est déjà trop livrée au pouvoir de cet ouvrier , pour ne

pas s'en rapporter entierement à tout ce qu'il lui plaira d'entreprendre : elle en a déjà conçu une idée trop avantageuse , pour ne pas s'y soumettre aveuglément ; il s'est fait recommander par compere , par commere & par mille intrigues , & c'est-là le cas pour l'ordinaire. Les douleurs sont séveres , son travail est pénible & laborieux , ou bien il devient difficile ; vraisemblablement par la faute de celui qui doit l'accoucher , ainsi que nous l'avons observé. L'accouchement languit ; la nature , soit par un vice de conformation , soit par défaut d'art & d'adresse de la part de celui qui devroit l'assister , se trouve épuisée , & devient par conséquent indolente & paresseuse dans les efforts expulsifs qu'il faut qu'elle fasse pour la sortie de l'enfant. Pendant ce temps-là les douleurs de la malade augmentent de plus en plus , jusqu'à devenir insupportables : l'Accoucheur fort embarrassé perd tête & patience , peu judicieux & ne sachant rien de mieux à faire , il a recours à ses terribles renforcements , avec lesquels il y a à parier cent contre un , qu'il fera quelques contusions , ou quelque plaie irréparable soit à la mere , soit à l'enfant (a).

(a) J'ai vu fort souvent des ruptures & des descentes causées par la mauvaise pratique des Accoucheurs ; & je mets ces fautes au rang des moindres accidens qui peuvent

Il y a même certains cas où saisissant le redoutable moment de l'agonie des peines de la malade pour faire usage de ses instrumens, il peut endommager la mere considérablement sans qu'elle s'en apperçoive, parce que la douleur de la contusion se trouvera absorbée dans une plus grande, elle ne fera pas alors en état de distinguer l'une de l'autre (a).

Mais dans une perplexité plus grande, lorsqu'en un mot l'Opérateur s' imagine que c'est un cas d'extrémité où il faut que la mere ou l'enfant périsse, comme il ne se l' imagine que trop souvent, quoique cela ne soit pas : la maxime, qui paroît assez juste, est de sauver la mere par préférence, comme l'objet principal. Cette préférence lui tient lieu de mérite dans l'esprit de la mere, qui, dans de pareilles circonstances, n'est pas en état de juger de la réalité d'une aussi cruelle alternative. Si la nature, dans une extrémité pareille, prend le parti de l'enfant, elle ne prend pas moins les intérêts de la mere, qui

arriver aux femmes qui ont tant de confiance dans ces grands Docteurs. J'en ai moi-même délivré plusieurs qui en étoient affligées, & que j'ai été en état de guérir par une attention toute particuliere que j'ai prise en les accouchant.

(a) « Il faut ouvrir le tire-tête & en préparer les branches bien adroitement sous la couverture, de façon qu'on ne puisse pas s'en appercevoir ». *Smellie*, page 272.

consentira toujours à des conclusions qu'on tire en sa faveur. D'ailleurs une femme en cet état est trop foible pour résister à la tentation qu'elle a de se voir délivrée de l'état douloureux où elle se trouve. Accablée sous le poids des tourmens qu'elle endure, elle acquiesce avec son mari & ses parens, qui ignorent également comme elle si l'argument de l'Opérateur est vrai ou faux, & qui touchés de compassion de la voir souffrir si longtemps, acquiescent avec la malade à tout ce qu'on propose, & permettent enfin l'usage meurtrier des instrumens, qui commencent par donner le coup fatal à l'enfant, & ne manquent gueres de faire un tort considérable à la mere.

Après donc toute cette opération tragique, l'enfant détruit, la mere endommagée, quelle consolation vous reste-t-il, si ce n'est peut-être une protestation positive de la part de l'habile Docteur, qui assure « que si on » n'eut pas usé de cette violence, la mere » étoit perdue aussi bien que l'enfant ». *Voyez Smellie, page 307.*

Or en accordant tout ce qu'on peut desirer que j'accorde, c'est-à-dire, que dans le doute où l'on est de pouvoir sauver la vie à la mere, on doive sacrifier à ce doute celle de l'enfant, & qu'on soit encore dans une obligation plus grande de le faire, lorsqu'il

n'est pas possible de sauver la vie à cette mère sans le secours de ces funestes instrumens ; ceci posé , je demande humblement en grace aux peres & meres , la liberté de leur proposer les considérations suivantes , & les supplie de vouloir bien examiner :

En premier lieu , si une Sage-Femme bien expérimentée , n'est pas plus en état de prévenir toutes ces extrémités & d'y remédier , que ne l'est un Accoucheur gauche & mal-adroit (comme ils le font pour la plupart) & qui , à parler naturellement , doit être de beaucoup inférieur à une femme dans l'art de disposer les voies , lubrifier les passages , & faciliter l'enfantement ; c'est néanmoins du manque d'attention dans tous ces soins préliminaires , que la nécessité de recourir aux instrumens , prend originairement toute sa source : de maniere donc en effet , que ceux qui ont fait naître le danger , prétendent le dissiper , & comment ? Par un mal qui , s'il n'est pas tout-à-fait si grand que la mort , toutefois n'en garantit pas toujours la personne , en faveur de qui on sacrifie tout en vain.

En second lieu , outre les voies les plus douces qui méritent de la considération , outre les moyens ordinaires , qui , de l'aveu même des Accoucheurs , sont préférables aux autres , puisqu'ils ne permettent l'usage des

instrumens que quand les moyens ordinaires sont épuisés ; il faudroit sérieusement examiner si, sans blesser la charité, il n'y a pas de fortes raisons de se persuader que des hommes, naturellement incapables de la belle pratique par les voies ordinaires (a), ne se déterminent pas trop tôt à recourir aux extraordinaires. Les Accoucheurs du commun sont assez coutumiers du fait : il faudroit en-

(a) Smellie, p. 291 : « Quand la tête se présente & que
 » les douleurs ne sont pas suffisantes pour lui procurer un
 » libre passage, après avoir employé tous les *moyens ordi-*
 » *naires* sans aucun succès, la femme étant épuisée en vains
 » efforts ; si on ne peut avoir l'enfant sans user d'une *force*
 » qui mettroit la *vie* de la *mere* en *danger*, soit parce que
 » la tête se trouve trop grosse, soit parce que le bassin est
 » trop étroit, alors il est absolument nécessaire d'ouvrir la
 » tête de l'enfant & de l'arracher avec la main, le tire-tête
 » ou le crochet. A la vérité cette dernière méthode se prati-
 » quoit pour l'*ordinaire*, lorsqu'on ne pouvoit pas retourner
 » l'enfant *avec aisance* ; cette méthode est encore en usage
 » parmi *ceux* qui ne savent comment sauver l'enfant par le
 » moyen du *tire-tête* : c'est pour cette raison qu'on s'est par-
 » ticulièrement étudié & appliqué à distinguer si le fœtus
 » étoit mort ou vif ; mais comme les *signes* en étoient in-
 » *certaines*, on différoit souvent l'opération jusqu'à ce que
 » la femme se trouvât dans le danger le plus imminent ; &
 » quand l'Opérateur la consommoit plutôt, on l'accusoit de
 » *témérité*, parce qu'on supposoit qu'avec le temps, l'enfant
 » auroit pu sortir *sain & sauf* par le moyen des douleurs
 » de l'enfantement : peut-être étoit-il quelquefois persuadé
 » lui-même de toute la justice d'une pareille imputation,
 » quoiqu'il eut fait le tout avec la meilleure intention du
 » monde ». Quant à cette bonne intention, ce seroit, en
 » vérité, manquer de charité de n'en pas convenir.

core examiner si ces Opérateurs ne voient pas des symptômes très-dangereux dans des phantômes qui partent de leur propre imagination ; de sorte que par l'avidité de leur empressement à saisir ce prétexte de couvrir leur ignorance, ils perdent pour la malade tout le bénéfice qui résulte, pour l'ordinaire, de la patience, & dont le Docteur Smellie convient lui-même dans un cas particulier (a). Les femmes sont beaucoup plus inclinées que les hommes à cette patience, aussi faut-il qu'elles le soient nécessairement, puisque leurs forces ont beau être épuisées, elles ne sauroient recourir aux instrumens pour abrég-

(a) Smellie, p. 255 : « En ce cas nous trouvons par expérience, qu'à moins que la femme n'ait des symptômes très-dangereux, la tête, avec le temps, glissera petit-à-petit dans le bassin, quand même elle seroit trop large pour céder à la force du tire-tête & du filet ; les douleurs de l'enfantement, quoique lentes & éloignées, suffiront pour procurer la sortie de l'enfant, quand même la mere seroit foible & paroîtroit épuisée, pourvu qu'on ait soin de lui administrer des cordiaux & autres choses nourissantes pour la soutenir ». En cela M. Smellie a raison, tout son tort consiste en ce que sa conclusion ne s'étend pas assez loin, & qu'il ne dit pas qu'il arrive très-souvent à ses Confrères d'imaginer des symptômes dangereux où il n'y en a pas, & de les exagérer quand il y en a : de sorte que pour une fois qu'il s'en rencontrera naturellement de tels, on en verra une infinité davantage, sans comparaison, qui ne seront que les effets de la mauvaise pratique de l'Opérateur même. Cette observation est si vraie & si importante, qu'on ne sauroit la répéter trop souvent.

ger le travail ; & lorsqu'elles entendent leur métier , elles savent non-seulement se passer de ces moyens extrêmes , mais elles savent encore en éviter le besoin.

Mais outre les motifs ordinaires d'impatience de la part des hommes , qui , pour dépêcher l'ouvrage , ont recours à ces dangereux expédiens (a) , dont les femmes sont malheureusement incapables , ou du moins que les habiles Praticiennes méprisent & détestent comme ils le méritent , n'y en auroit-il pas d'autres qui auroient fait naître l'usage des instrumens ?

J'en ai déjà donné quelques-uns à entendre ; mais comme cette matiere est d'une importance infinie , c'est rendre service au public que d'entrer en discussion , pour examiner si le prétexte d'extrémité ne pourroit

(a) Pour rendre hommage à la vérité , je remarquerai ici en passant que quelques Sage-Femmes , mais bien peu , séduites par cette grande vogue à laquelle les hommes sont parvenus par l'unique moyen des instrumens , quelques-unes d'entr'elles , entraînées par le torrent de la mode , ont donné tête baissée dans cette détestable pratique , que les hommes n'ont inventée que pour les supplanter : mais quoi- qu'elles fussent en état de s'en servir aussi adroitement que les hommes , elles furent les premières à découvrir l'insuffisance & le danger de ces misérables substituts de leurs doigts & de leurs mains , qui seules sont capables de conduire une opération avec plus de sûreté pour la malade , & d'une façon moins douloureuse.

pas avoir quelquefois d'autres causes chez les hommes, que leur impatience, leur incapacité naturelle à terminer l'ouvrage par les voies ordinaires, ou enfin leur défaut de connoissance d'une meilleure méthode.

J'ai remarqué ci-devant ce que je répète ici, & je le répète sans craindre qu'on puisse me reprocher que je peche contre les regles de la charité, savoir, que l'appas du gain & un intérêt fordide ont donné lieu à la secte des Instrumentaires que nous avons vus se multiplier si fort de nos jours : c'est enfin à cette extrême avidité de réparer les manques de succès & de pratique que ces Messieurs avoient ici éprouvé dans une profession toute différente, que nous sommes originairement redevables de cette nouvelle institution. Et s'il y a quelqu'un d'assez bon pour s'imaginer que les Accoucheurs, avec leurs crochets, leurs tire-têtes & le reste de leur attirail formidable, envisagent bien plus le soulagement des meres, dans le danger qu'elles courent entre les mains de ces ignorantes Sage-Femmes, que l'intérêt particulier qu'ils ont de se mettre en possession du métier de celles qu'ils décrivent avec tant d'insolence & d'injustice ; si quelqu'un peut croire que ce n'est pas par des vues mercenaires, mais par pur principe d'humanité, je plains véritablement sa bonne foi, qui

part plutôt de la bonté de son cœur, que de celle de son jugement.

Quiconque au reste voudra bien prendre la peine de consulter sa propre raison bien informée des faits & de la nature des choses, se persuadera sans peine que c'est l'intérêt, & l'intérêt seul qui a inspiré à ces intrus le desir de s'emparer d'une profession si plus faite pour eux, ce qui ne paroîtra pas peu étonnant que cette présomption d'oser recommander des instrumens dont la plupart d'entr'eux connoissent fort bien tout le danger, quoiqu'ils les regardent tous comme le capital expédient de s'introduire aussi-bien que de se maintenir ; car ils s'en servent tous à cet effet. Je puis en quelque façon compter qu'on m'accordera que l'intérêt est la fin principale que se proposent ces Innovateurs, puisque ce même intérêt les a créés, & on auroit peine à me nier que c'est l'unique motif qui les guide, & qui généralement parlant les fait agir. Il est bien rare qu'il fasse un autre rôle. Il exige souvent des sacrifices, mais il permet rarement qu'on le sacrifie. Toutes les actions & la conduite de ceux qui en sont possédés se ressentent de sa nature. L'humanité & toutes les autres passions tendres & vertueuses ne peuvent entrer dans un cœur captivé par ce maudit intérêt, qui, s'il ne les exclut pas totalement,

les affoiblit de façon qu'elles deviennent inefficaces.

En conséquence de ce raisonnement, dans lequel il feroit à souhaiter que je me fusse méprise, quoique je sois bien assurée du contraire; ce que je ne pourrois que trop vérifier par des faits. Celui que nous avons rapporté page 72 doit suffire; je pourrois bien jurer en cette occasion, que parmi les personnes de mon sexe qui liront ce Traité, il s'en trouvera plus d'une en état d'en certifier la réalité par leur propre expérience, ou de sentir au moins toute la force des raisons qui font présumer de son existence; mais

S'il arrivoit, par exemple, que dans un travail qui traîne en longueur, l'Accoucheur fût appelé pour secourir quelque personne plus opulente, plus en état par conséquent de remplir ses espérances, & que son premier engagement fût incompatible avec le second; dans ce cas, ne feroit-il pas tenté de dépêcher la besogne au moyen des instrumens? Voilà une tentation à laquelle il feroit bien difficile à un homme de ne pas succomber, lorsque l'intérêt le guide. Il peut même être préoccupé de ce motif sans s'en apercevoir: car le motif qui nous fait agir lorsqu'il n'est pas louable, se cache souvent pour se montrer à nous, sous la forme d'un autre plus spécieux. Il s'agit ici de sauver deux

individus, & on emploie des moyens qui, pour l'ordinaire, les font périr; on meurtrit, on déchire, on estropie un enfant, & la mere échappe rarement sans en avoir sa part. Combien de meres d'un ton pathétique & touchant n'ont-elles pas intercédé, mais en vain, pour qu'on différât l'exécution! C'est alors que l'Opérateur, sourd à toutes les remontrances qu'on peut lui faire, pour trancher court, prononce d'un ton décisif qu'il fait son métier, & qu'il ne répond pas plus long-temps des jours de la malade, s'il diffère l'opération d'un moment.

Cependant comme si l'ignorance, l'incapacité & l'intérêt n'étoient pas des motifs déjà trop puissans & d'une étendue trop vaste pour déterminer les hommes à faire usage des instrumens; M. Smellie, sans y penser, en ajoute un autre qui (si tant est que la vanité ait sur le cœur humain cet empire absolu qu'on lui attribue) peut seul inspirer à la plupart des Praticiens, beaucoup plus d'émulation pour recourir à ces moyens extrêmes que tous les autres ensemble. Commençons par citer cet Auteur : les conséquences s'ensuivront.

(Page 265.) « Comme les femmes sont » sujettes à s'effrayer au *seul nom* d'un instrument, il est à propos de le cacher autant qu'il est possible, *jusqu'à ce que* »

(faites attention, je vous prie, à ce *jusqu'à ce que*) » le caractère de l'Opérateur soit » établi ».

(Page 273.) « Quoique le tire-tête soit » couvert de peau & paroisse *si simple & si* » *innocent*, j'ai donné des instructions pour » le cacher, *afin que* les jeunes Praticiens, » *avant que leur caractère soit entièrement éta-* » *bli*, puissent éviter les calomnies & les » fausses représentations de certaines gens qui » font naître des préjugés dans l'esprit des » personnes foibles & des ignorans, *contre* » *l'usage de quelque instrument que ce soit*, » fut-il de la dernière nécessité en cette pro- » fession; & qui saisissant l'occasion des acci- » dens qui peuvent ensuite arriver à la ma- » lade, mettent tout ce malheur sur le compte » de l'*innocent Opérateur* ».

J'en appelle ici à tout Lecteur qui a le sens commun, à tous ceux qui connoissent ce que c'est que le cœur humain, si on peut se mettre dans l'esprit qu'un Accoucheur qu'on appelle pour assister une femme dans ses couches, prendra volontiers le parti de se donner humblement pour un jeune Praticien, ou pour un de ceux dont le *caractère* n'est pas encore assez bien *établi* pour *oser* se servir d'instrumens, de crainte que par la suite, on ne vînt à faire des réflexions. Indépendamment de l'avis de notre Docteur;

ne feroit-il pas tenté, je ne dis pas de produire & d'étaler ouvertement tout son appareil ; mais de se donner bien de garde de les cacher ? Puisque la raison qui l'engage à les cacher, c'est-à-dire, pour ne pas effrayer les femmes, s'accorde naturellement avec une autre raison la plus propre qui soit au monde à produire un effet contraire à toutes les deux ; en piquant la vanité de l'Opérateur, jusqu'au point de l'engager à les laisser *voir*, & ce qui est encore pis, à les mettre en usage uniquement pour qu'on les puisse *voir*, sur-tout si vous ajoutez à ce motif d'ostentation, que c'est fondamentalement en vertu de l'usage de ces instrumens qu'ils s'arrogent une supériorité imaginaire par-dessus toutes les femmes, & que les occasions qu'ils saisissent de s'en servir leur semble toujours une espece de nouveau triomphe sur elles.

Mais tandis que M. Smellie recommande si particulièrement à ses jeunes Eleves de cacher ces épouvantables instrumens avec encore plus de précautions que les autres, il oublie, ce me semble, de donner un avis qui auroit été beaucoup plus utile & plus charitable pour les femmes, en faveur de qui on suppose que ces moyens extraordinaires ont été inventés ; il auroit donc dû leur conseiller de ne jamais employer de jeunes Praticiens, ni enfin aucuns de ceux dont

le caractère n'est pas entièrement établi : puis-que, dans la vue de se faire passer pour des personnes qui ont de l'acquis, & non pas pour des novices, ils doivent être naturellement inclinés à faire parade & usage des instrumens avec beaucoup moins de nécessité, s'il est possible, que ne le feroient même les plus exercés dans la profession.

Cet admirable commandement que notre Docteur fait ici à tous les nouveaux Praticiens, de bien cacher leurs instrumens, renferme, pour les vieux profès, une permission implicite de s'en servir ouvertement. Ce qui me fait ressouvenir de la précaution dont usa un grand Prince en France, à l'égard d'un jeune homme qui avoit embrassé l'état Ecclésiastique, taxé de certaines irrégularités par des Evêques qui venoient d'en porter leur plainte ; il lui dit en leur présence : Attendez donc, M. l'Abbé, que vous soyez Evêque.

Au reste, quoi qu'il en soit des motifs qui ont donné lieu de recourir aux instrumens, & qu'il puisse bien y en avoir d'autres que j'ai peut-être omis, il est certain qu'on s'en sert bien plus fréquemment ici qu'en France, où cette mode pernicieuse a pris naissance, & de plus encore, c'est que nos Praticiens Anglois sont les premiers à dire que le mieux est de ne les employer que le moins qu'on peut.

peut. Présentement, pour excuser une pratique si contraire à leur doctrine, diront-ils que les accouchemens, dans la grande Bretagne, sont en général plus laborieux & plus difficiles qu'en France? Le sens commun & la vérité nous fourniront une solution plus juste : ici on se sert plus communément d'Accoucheurs qu'on ne fait en France, où les Sage-Femmes sont encore respectées, & moins troublées dans l'exercice de leur profession; par conséquent l'usage des instrumens y est moins fréquent. Car ce seroit faire un assez mauvais compliment à Messieurs les Accoucheurs de ce pays-ci, si pour les excuser, on disoit qu'ils sont moins adroits que ceux de France, c'est pourquoi ils sont plus souvent obligés de recourir à des instrumens, dont ils ont eux-mêmes une si mauvaise opinion, quoiqu'en vérité, pas encore tout-à-fait aussi mauvaise qu'ils le méritent.

Cependant ils peuvent aller leur train & poursuivre leur carrière en triomphe, malgré tous les funestes faux pas qu'ils y font, puisque quand même ils ne pêcheroient pas en eau trouble à l'abri des ténèbres épaisses dont ils voilent leur conduite, ils ont encore tant de poudre scientifique à jeter aux yeux des personnes qu'il est si fort de leur intérêt d'aveugler. Il ne faut donc pas s'étonner si dans des cas pénibles & difficiles, dans des ac-

couchemens contre nature , en récompense des maux qu'ils auront faits & des fautes infinies qu'ils auront commises , tant par actions que par omissions , ils reçoivent des gratifications considérables & des remerciemens sans nombre de la part des bonnes personnes qui les emploient ; il n'est pas étonnant , encore une fois , que dans d'autres cas moins pénibles , qui sont les plus communs & les plus ordinaires , où il n'y a pas d'événement tragique , on leur attribue alors un mérite qui dégénéreroit en discrédit , si on venoit à examiner combien il est mal fondé.

Ce mérite supposé n'est qu'une suite de l'épanchement d'un cœur bienfaisant , d'un cœur déjà tout préoccupé en leur faveur , & qui prenant un objet pour un autre , cherche tous les moyens qu'il peut pour justifier son choix & le faire approuver. De-là vient que des femmes après avoir essuyé les mauvais effets de leur pratique , attribuant à d'autres causes les maux qu'elles en auront soufferts , vous diront souvent de la meilleure foi du monde : « Le Docteur un tel m'a assistée dans » mes couches... Il m'a fort bien délivrée ; » ah prenez-le aussi »... ou bien vous les entendrez dire : « Je me suis servie d'un Ac- » coucheur dans quatre ou cinq couches , & » je n'ai jamais eu lieu de m'en plaindre ». Ce qui ne prouve rien autre chose si ce n'est

que cela a pu fort bien arriver, parce que la nature leur avoit été trop favorable, pour permettre que la gauche assistance d'un homme-Sage-Femme les privât de ses bienfaits.

A l'égard de la conclusion tirée en faveur des hommes, fondée sur une supériorité de succès que les Sage-Femmes n'ont pas, & qui se trouve renfermée dans l'objection à laquelle je répons actuellement; j'ai encore un argument de plus à fournir, auquel il ne sera pas aisé, ce me semble, de faire une réplique satisfaisante. C'est un fait pour lequel j'en appelle simplement à l'expérience.

J'ai remarqué ci-devant d'après M. Lamotte & ma propre expérience, qu'à l'Hôtel-Dieu de Paris on n'y souffroit point d'Accoucheur, & que le Chirurgien-Major ne va dans la salle des Accouchées que pour la forme lorsqu'on le demande, ce qui est très-rare; ainsi on n'y fait point usage d'instrumens pour délivrer les femmes. Il est vrai qu'on en prend un très-grand soin; on leur fournit tout ce qui leur est nécessaire: on ne peut cependant pas s'attendre qu'elles aient autant leurs commodités & leurs petites aïssances que les personnes qui emploient chez elles des Accoucheurs. Je fais cette distinction, afin qu'on me passe le calcul que je m'en vais faire. Nonobstant la supériorité des hommes en ce point, nonobstant tous les sujets de

couchemens contre nature , en récompense des maux qu'ils auront faits & des fautes infinies qu'ils auront commises , tant par actions que par omissions , ils reçoivent des gratifications considérables & des remerciemens sans nombre de la part des bonnes personnes qui les emploient ; il n'est pas étonnant , encore une fois , que dans d'autres cas moins pénibles , qui sont les plus communs & les plus ordinaires , où il n'y a pas d'événement tragique , on leur attribue alors un mérite qui dégénéreroit en discrédit , si on venoit à examiner combien il est mal fondé.

Ce mérite supposé n'est qu'une suite de l'épanchement d'un cœur bienfaisant , d'un cœur déjà tout préoccupé en leur faveur , & qui prenant un objet pour un autre , cherche tous les moyens qu'il peut pour justifier son choix & le faire approuver. De-là vient que des femmes après avoir essuyé les mauvais effets de leur pratique , attribuant à d'autres causes les maux qu'elles en auroient soufferts , vous diront souvent de la meilleure foi du monde : « Le Docteur un tel m'a assistée dans » mes couches... Il m'a fort bien délivrée ; » ah prenez-le aussi »... ou bien vous les entendrez dire : « Je me suis servie d'un Accoucheur dans quatre ou cinq couches , & » je n'ai jamais eu lieu de m'en plaindre ». Ce qui ne prouve rien autre chose si ce n'est

que cela a pu fort bien arriver , parce que la nature leur avoit été trop favorable , pour permettre que la gauche assistance d'un homme-Sage-Femme les privât de ses bienfaits.

A l'égard de la conclusion tirée en faveur des hommes , fondée sur une supériorité de succès que les Sage-Femmes n'ont pas , & qui se trouve renfermée dans l'objection à laquelle je répons actuellement ; j'ai encore un argument de plus à fournir , auquel il ne sera pas aisé , ce me semble , de faire une réplique satisfaisante. C'est un fait pour lequel j'en appelle simplement à l'expérience.

J'ai remarqué ci-devant d'après M. Lamotte & ma propre expérience , qu'à l'Hôtel-Dieu de Paris on n'y souffroit point d'Accoucheur , & que le Chirurgien - Major ne va dans la salle des Accouchées que pour la forme lorsqu'on le demande , ce qui est très-rare ; ainsi on n'y fait point usage d'instrumens pour délivrer les femmes. Il est vrai qu'on en prend un très-grand soin ; on leur fournit tout ce qui leur est nécessaire : on ne peut cependant pas s'attendre qu'elles aient autant leurs commodités & leurs petites aïssances que les personnes qui emploient chez elles des Accoucheurs. Je fais cette distinction , afin qu'on me passe le calcul que je m'en vais faire. Nonobstant la supériorité des hommes en ce point , nonobstant tous les sujets de

chagrin & d'inquiétude, nonobstant la misère & les autres inconvéniens auxquels ces pauvres malheureuses ont été exposées avant leur réception dans cet Hôpital, nonobstant tous ces défavantages, prenez un nombre certain de femmes grosses délivrées par les Sage-Femmes de l'Hôtel-Dieu, sans l'intervention d'un Accoucheur, sans le secours des instrumens, comparez-le avec un nombre égal de femmes délivrées en Ville par des Accoucheurs, & voyez lequel des deux aura eu plus de succès.

L'expérience que j'ai par devers moi m'hardit à proposer cet essai. J'ai vu près de deux mille accouchemens terminés à l'Hôtel-Dieu sous mes yeux, parmi lesquels on peut se figurer qu'il s'en est rencontré plusieurs très-séveres, plusieurs contre nature & quelques-uns même d'assez extraordinaires; toutes ces femmes néanmoins furent délivrées par nous-autres Apprenties, rarement par la Maîtresse Sage-Femme; il n'a pas été question de l'aide d'aucun homme, encore moins d'instrumens. Je puis cependant attester que, dans tout ce nombre, il n'y eut que quatre femmes qui moururent à la suite de leurs couches, ce qui n'arriva pas par défaut d'art ou de science de la part des Sage-Femmes, puisque l'une mourut d'hydropisie, & les trois autres qui étoient filles de bons

Marchands , moururent de chagrin & de désespoir de se voir abandonnées de ceux qui les avoient réduites à ce triste état après les avoir déshonorées. Elles moururent enfin par le desir de mourir , ne se souciant pas de vivre ; mais tous leurs enfans vécurent & se portèrent bien , à la réserve de quelques-uns qui étoient morts dès le sein de leur mere avant le temps de leurs couches.

Ceci est un fait sur lequel je ne demande pas qu'on s'en rapporte à ma parole. La conduite qu'on observe à cet Hôpital est de notoriété publique , on n'a qu'à consulter aussi les registres qui y sont tenus avec toute la régularité possible , pour s'assurer de la vérité de cette supputation. J'en appelle ici au jugement d'un Lecteur judicieux : je voudrois bien savoir si dans un pareil nombre de deux mille femmes délivrées par des Accoucheurs , ils pourroient nous produire une liste des mortes qui fût aussi petite , aussi sincere , & où il y auroit moins d'accidens fâcheux , tant pour les meres que pour les enfans. Il seroit à souhaiter que les peres & meres , les personnes qui sont dans le cas de le devenir , ou enfin que tous ceux qui s'intéressent à la propagation du genre humain , voulussent peser la force de cet argument ; c'est dans le fait que gît la preuve , tout le monde est en état d'en juger , & de former là-dessus des

chagrin & d'inquiétude, nonobstant la misère & les autres inconvéniens auxquels ces pauvres malheureuses ont été exposées avant leur réception dans cet Hôpital, nonobstant tous ces défavantages, prenez un nombre certain de femmes grosses délivrées par les Sage-Femmes de l'Hôtel-Dieu, sans l'intervention d'un Accoucheur, sans le secours des instrumens, comparez-le avec un nombre égal de femmes délivrées en Ville par des Accoucheurs, & voyez lequel des deux aura eu plus de succès.

L'expérience que j'ai par devers moi m'hardit à proposer cet essai. J'ai vu près de deux mille accouchemens terminés à l'Hôtel-Dieu sous mes yeux, parmi lesquels on peut se figurer qu'il s'en est rencontré plusieurs très-séveres, plusieurs contre nature & quelques-uns même d'assez extraordinaires; toutes ces femmes néanmoins furent délivrées par nous-autres Apprenties, rarement par la Maîtresse Sage-Femme; il n'a pas été question de l'aide d'aucun homme, encore moins d'instrumens. Je puis cependant attester que, dans tout ce nombre, il n'y eut que quatre femmes qui moururent à la suite de leurs couches, ce qui n'arriva pas par défaut d'art ou de science de la part des Sage-Femmes, puisque l'une mourut d'hydropisie, & les trois autres qui étoient filles de bons

Marchands , moururent de chagrin & de désespoir de se voir abandonnées de ceux qui les avoient réduites à ce triste état après les avoir déshonorées. Elles moururent enfin par le desir de mourir , ne se souciant pas de vivre ; mais tous leurs enfans vécurent & se portèrent bien , à la réserve de quelques-uns qui étoient morts dès le sein de leur mere avant le temps de leurs couches.

Ceci est un fait sur lequel je ne demande pas qu'on s'en rapporte à ma parole. La conduite qu'on observe à cet Hôpital est de notoriété publique , on n'a qu'à consulter aussi les registres qui y sont tenus avec toute la régularité possible , pour s'assurer de la vérité de cette supputation. J'en appelle ici au jugement d'un Lecteur judicieux : je voudrois bien savoir si dans un pareil nombre de deux mille femmes délivrées par des Accoucheurs , ils pourroient nous produire une liste des mortes qui fût aussi petite , aussi sincere , & où il y auroit moins d'accidens fâcheux , tant pour les meres que pour les enfans. Il seroit à souhaiter que les peres & meres , les personnes qui sont dans le cas de le devenir , ou enfin que tous ceux qui s'intéressent à la propagation du genre humain , voulussent peser la force de cet argument ; c'est dans le fait que gît la preuve , tout le monde est en état d'en juger , & de former là-dessus des

conjectures telles qu'il lui plaira. Dans un nombre aussi considérable que celui d'environ deux mille Accouchées par des hommes, à en juger par ce que je fais, & par ce que les autres en peuvent savoir, combien y en auroit-il de péries, de rompues, de déchirées ou blessées d'une façon irréparable? Combien de petits innocens sacrifiés par ces Praticiens pour prouver leur supériorité sur les Sage-Femmes, ou plutôt pour confirmer cette opiniâtre crédulité en faveur d'une innovation que la nature, le bon sens & l'expérience semblent décontenancer?

XIII. OBJECTION.

Dites tout ce que vous voudrez, la mode l'emportera toujours, c'est à présent le bon ton, & c'est en vain que vous voudriez vous opposer au torrent.

R E P O N S E.

La conclusion qu'on tire ici contre moi, que c'est en vain que je prétends résister au torrent, est des plus justes; je devrois même m'y attendre, si la décision du Public dépendoit d'une autorité aussi foible que celle qui ne seroit appuyée que sur mon sentiment particulier, sur-tout dans un point où l'on pourroit vraisemblablement me soupçonner de quelque partialité, tant à cause de ma pro-

fection , que par rapport aux personnes de mon sexe ; je conviens donc d'abord que mon opinion doit être comptée pour rien ; mais le jugement de mes Lecteurs fondé sur leur raison & leur connoissance , mérite assurément de la considération : or ce n'est pas tout ; j'ai lieu d'espérer que la nature & le sens commun pourront un jour recouvrer leurs droits sur cette préférence qu'on donne aux hommes , qui révolte l'une & l'autre ; car enfin ce n'est qu'une mode qui n'est pas universelle , qui n'est pas même du crû de ce pays-ci , mais qui a été transplantée d'une contrée voisine , où les Peuples sont quelquefois sujets à des écarts contagieux qui ne laissent pas que de se communiquer au dehors , quelque méprisables qu'ils soient.

Au reste comme cette préférence si peu naturelle se ressent de l'extravagant caprice de la mode , il ne seroit pas impossible qu'elle en eût toute l'instabilité. Le temps qui confirme les suggestions de la nature , détruit aussi les fictions de l'opinion ; car dans les points où cette nature se trouve attaquée , ou offensée , il ne manque jamais de se trouver des inconvéniens & des désavantages qui suffisent pour qu'on s'oppose à leur durée. Le nombre de femmes qui (grace au bénéfice de la nature) ont plutôt échappé leur destruction entre les mains des hommes ;

qu'elles n'en ont été duement assistées, ne peut ni expier les fautes qu'ils ont faites, & dont tantôt la mere, tantôt l'enfant, & quelquefois tous les deux ont été les victimes; ni aveugler long-temps un Public à qui il importe si fort de ne pas s'en laisser imposer sur un point aussi essentiel, soit par de fausses opinions, soit par cet avilissement aussi injuste qu'intéressé qu'on lui inspire pour toutes les Sage-Femmes, qui au pis aller, valent encore mieux, pour le manuel des accouchemens, que le plus habile homme.

Accordons donc à la mode toute l'influence & le pouvoir qu'elle a réellement, & certainement elle en a beaucoup plus qu'on ne peut se l'imaginer pour l'honneur du genre humain : malgré cela, elle a ses bornes & ses limites dans son étendue aussi-bien que dans sa durée. Il n'y a que les vérités de la Providence qui soient universelles & éternelles.

Il est vrai que la mode peut gouverner & donner le ton dans des choses non-seulement indifférentes, comme, par exemple, dans les habillemens, les équipages, les bâtimens, les ameublemens, &c. mais encore dans les plus essentielles & les plus intéressantes, comme quand il s'agit de faire un choix, & de décider entre un Accoucheur & une Sage-Femme : elle peut enfin exercer sa tyrannie en bien des choses que la raison devroit plu-

tôt déterminer. Quoi qu'il en soit , cette tyrannie enfin ne peut pas être d'une longue durée. Les maux que produit une pareille mode doivent détruire la cause qui les a fait naître ; car lorsque les conséquences de quelque opinion deviennent préjudiciables au bien de la société , qui est l'objet favori de la nature ; cet esprit qui nous fait veiller à notre propre conservation , & qu'elle a si manifestement répandu sur tout le genre humain , souffrira avec peine qu'une erreur qui lui est pernicieuse puisse long-temps subsister. Il n'y a pas de mode sous de pareilles objections qui puisse le disputer à la nature , qui est toujours en état de se venger des violences & des outrages qu'on lui fait.

Pour preuve du danger qu'il y a d'adopter des innovations préjudiciables à la nature , je saisis ici un point qui part du propre fond de mon cœur , & que j'embrasse avec d'autant plus d'empressement , qu'il a beaucoup d'affinité avec mon sujet , je veux dire l'attention qu'on doit apporter pour nourrir & élever les enfans. C'est un soin qui , après les meres , paroît être véritablement du tendre ressort des bonnes Sage-Femmes.

Je souhaiterois donc que les personnes qui approuvent avec trop de facilité des modes de préférence dans des points essentiels à la société , voulussent considérer si c'est une

amélioration recevable , & qui puisse être avantageuse à l'espece humaine , comme on doit le supposer dans un choix de cette nature. Je voudrois qu'ils voulussent aussi faire quelques réflexions sur les conséquences qui suivent nécessairement de la conduite inconsiderée de ceux qui ont , pour ainsi dire , rompu en visiere à la nature , par cette mode d'élever & nourrir à la cuiller les enfans nouveaux nés. Ce procédé n'est pas moins étrange aux regles de la Providence , que celui de prendre des hommes pour délivrer les femmes en couche.

Que la femme soit formée pour en accoucher une autre , qu'elle soit encore formée pour allaiter les enfans , ce sont deux fonctions que cette mere nature leur a destinées , que tous les âges & tous les pays semblent ne lui avoir que peu ou point du tout disputées. L'intérêt cependant s'est emparé de ces deux offices , avec cette différence , pour ce qui est du premier qui consiste à supplanter les femmes dans la fonction de se délivrer les unes les autres , que c'est un intérêt actif qui a prévalu , au lieu que dans le second , qui est de refuser la mamelle aux enfans , c'en est un purement passif ; & nous verrons bientôt l'effet terrible qu'a produit ce sacrifice qu'on a fait de la nature à l'intérêt.

Quant au mal qui résulte du pouvoir &

des préjugés de cette mode qui exclut implicitement les femmes de l'Art d'accoucher, si, pour des raisons faciles à deviner, on n'en donne pas encore des preuves aussi notoires & aussi invincibles que de l'autre, il n'en existe pas moins pour cela. Ce mal vient palpablement du profit que les Accoucheurs trouvent & espèrent recueillir dans l'exercice de cette profession. Voilà l'intérêt actif; comme c'est la fin qu'ils se proposent, on lui donne à juste titre les épithètes de basse & de fordidie. Les riches sont l'objet de cette pitoyable imposture; c'est pour les attraper qu'elle tend ses filets; & cet abus enfin subsistera d'autant plus long-temps, que l'intérêt y trouve son compte.

A l'égard du refus qu'on fait de donner la mamelle aux enfans, c'est un point d'opinion qui, à la vérité, n'est pas encore bien établi; on n'a pas encore décidé si on pouvoit aussi bien les élever à la cuiller qu'à la mamelle, parce que l'office d'une sévreuse ne présente pas à la vue un lucre aussi considérable que l'emploi d'un homme qui accouche. Que si le gain étoit égal, je ne désespérerois pas de voir un grand Godelureau faire parade d'une cuiller à bouillie, aussi-bien que d'un tire-tête, & instruire le Public par de savantes dissertations pour prouver que le gruau d'orge & la panade sont

des alimens beaucoup plus sains pour des enfans nouveaux-nés , que le lait de la meilleure nourrice , & qu'il y a beaucoup plus de sûreté à mettre un enfant entre les mains d'un homme pour dorlotter le poupard , qu'entre celles d'une femme , qui par rapport à son sexe , ne doit & ne peut être d'aucune considération.

Mais comme il n'y a que les vrais pauvres , & particulièrement ces enfans qui sont élevés dans les Hôpitaux aux dépens de la *charité* publique , qui soient ici sujets à ce traitement contre nature , cette méthode de les nourrir à la cuiller ne forme point encore une *maxime* générale , elle n'est admise que dans la *pratique* : & comme il en coûteroit plus de les faire allaiter par de bonnes nourrices , que de les faire élever par de simples sévreuses , on préfère cette dernière méthode qui coûte le moins , ce qui forme une espèce d'intérêt passif , ou un intérêt d'économie.

Voyons à présent quelles sont les conséquences de cette violence qu'on fait à la nature en sévrant ces tendres individus qui ont droit de prétendre à la vie comme d'autres , & en les privant du véritable aliment que cette mere commune leur avoit spécialement destiné. Qu'arrive-t-il de cette économie , qui leur substitue une nourriture toute

différente, dont, par épargne, on ne leur fournira peut-être pas même leur suffisance? Qu'arrive-t-il de cette épargne? La mort, mort précédée de tortures cruelles que cause l'atrophie, ou l'inanition. C'est ainsi que périssent ces malheureuses victimes d'une fausse opinion qu'on voudroit établir en nous faisant accroire qu'on peut impunément changer l'ordre de la nature. Je ne traite ici cette nouvelle coutume que de fausse opinion simplement, parce que malgré toute la dureté de cœur que l'esprit d'intérêt fait naître, malgré tous les crimes qu'il produit si souvent, je ne saurois penser à une horreur telle que seroit celle d'imputer le meurtre de tant de petits innocens à l'intérêt seul, sans mettre l'ignorance de la partie, quoique le premier ait contribué à faire durer cette erreur si long-temps.

Il n'y a donc que l'ignorance, de la part de ceux à qui la charité de la Nation a commis le soin de ces petits enfans, qui puisse excuser tant de meurtres causés par cette méthode de les élever. Je croirois même pécher contre la charité, si je n'étois persuadée qu'il n'y a pas un seul Curateur de ces pauvres enfans qui ne frémit d'horreur à la seule pensée de tuer d'un seul coup un de ces enfans. Cependant un genre de mort aussi prompt ne seroit-il pas une espece de coup de grace,

considéré en comparaison de la longueur des tourmens dans lesquels il faut que ces pauvres petites créatures expirent. Toutefois ce qu'il y a de bien certain, c'est que cette mort ne seroit pas plus sûrement la conséquence de cette horrible barbarie avec laquelle on auroit brisé la cervelle d'un enfant, que le défaut d'une nourriture qui lui est convenable & uniquement appropriée. Ce qui enfin, suivant l'interprétation la plus modérée, prouve que c'est une erreur d'opinion de croire qu'on puisse substituer quelque aliment salutaire en place de celui que la nature a dicté.

Je me suis contentée ici de parler seulement de cette nourriture peu convenable, ou quelquefois du défaut même d'alimens, sans faire mention d'une infinité d'autres causes qui font périr ces enfans, comme le froid, le mauvais air, la mal-propreté, la négligence, ou enfin le manque de soins & d'attentions absolument nécessaires, qu'on ne peut guere attendre de cette sorte de petites gens fort pauvres à qui l'on confie pour l'ordinaire la charge d'élever ces petits infortunés. Cette omission de ma part n'a pas été faite sans dessein, ni sans raison. Je me flatte d'avoir les plus grands Médecins de mon parti pour convenir avec moi qu'il faut que tous ces petits nouveaux-nés

soient d'une constitution à devenir d'une force surprenante. Leur petit corps qui paroît si tendre & si délicat, supporte un degré de froid qui est presque incroyable, ce qu'on peut observer par l'usage ordinaire qu'on pratique, qui est de les plonger dans l'eau froide; ce qui (dit-on) les fait croître plus vite, & les fortifie considérablement. La propreté, un bon air, un soin convenable, ont certainement bonne part à l'accroissement des enfans de cet âge; mais le tout ensemble n'est pas à un degré de comparaison égal à l'importance qu'il y a de leur administrer un aliment qui leur soit naturel & approprié. Il ne m'appartient pas de faire ici une recherche exacte & physique des raisons ou des causes de cette différence; ce qu'il y a de vrai, c'est que le peu d'exemples que l'on voit d'enfans élevés à la cuiller, ne sauroit valablement justifier la transgression de cette regle générale de la nature qui assigne la mamelle aux enfans pour principale nourriture: d'où résulte encore cette salutaire conséquence, savoir, que la nature a imprimé un certain agrément dans l'acte d'allaiter qui inspire à la nourrice (a) un tendre amour pour l'en-

(a) J'ai lu quelque part que les brutes mêmes avoient été susceptibles de cet effet & de cette sensibilité, en allaitant des animaux d'une espèce toute différente de la leur,

fant qu'elle nourrit à la mamelle, de sorte que celle qui commencera peut-être d'abord dans la seule vue du salaire, se trouvera insensiblement engagée à servir de mere à un orphelin, à un pauvre petit enfant trouvé, & cela par une affection qui va toujours en augmentant. La méthode d'élever à la cuiller est si éloignée d'inspirer une tendresse semblable, qu'on regarde au contraire un de ces pauvres enfans, comme un embarras dont on est bien aise d'être dégagé.

Est-il possible de s'imaginer qu'en faveur d'une épargne fordide, on puisse se dispenser d'un des plus grands préceptes de la nature pour la conservation de l'espece, en conséquence duquel nous voyons qu'elle a organisé le sein de la femme d'une maniere aussi admirable? Cette opinion toute seule est cause, néanmoins, qu'on a sacrifié plus de victimes humaines à cet affreux Démon d'intérêt, qu'on n'a jamais fait à cette Idole refrognée de Moloch dans la vallée d'Hinnom, où l'on se bouchoit les oreilles bien exacte-

malgré l'anthipathie & l'inimitié mortelle qui regnoit naturellement entr'eux; tel est l'exemple qu'on nous a transmis de la Pensilvanie, d'une Chate qui avoit pris tant d'amitié pour un Rat, que par accident elle avoit allaité avec ses petits, qu'elle cessa dès-lors de commettre aucune hostilité envers cette espece.

ment,

ment, pour ne pas entendre les cris des pauvres enfans qu'on immoloit en l'honneur de cet esprit infernal.

Que si mon Lecteur venoit à s'imaginer que, pour prouver les conséquences que j'ai tirées du danger qu'il y a à se revolter contre les ordres inviolables de la nature, j'aie inventé la moindre chose, ou que j'ai exagéré la matiere en ce point, rien ne sera plus aisé, ni en même-temps plus touchant, que de se procurer la preuve de tous ces meurtres effectifs dont j'ai fait mention.

Les Registres des Paroisses, dans cette Capitale, sont ouverts à tout le monde, à ce que je crois. Il n'y a qu'à les examiner, pour voir en lettres rouges le catalogue de plusieurs légions d'innocens qui ont été mis à mort sous l'administration d'une charité destinée à la conservation de leurs jours.

Ceci pris à la lettre, est si exactement vrai dans les Paroisses, qu'il n'y a pas long-temps qu'on en fit la vérification dans quelques-unes, en présence d'une Cour de Justice; puisque dans la Paroisse où elle se fit, si j'en suis bien informée, on ne trouva pas un seul enfant de reste de tous ceux qu'on y avoit élevés dans l'espace de quatorze ans. J'en pourrois nommer une autre, dans laquelle, pendant le cours de plus de vingt années, tous les enfans nouveaux-nés qui tomberent sous

la régie de la charité , périrent ; à l'exception d'un seul qui étoit un garçon , ce qu'on regarda comme une espece de prodige ; cet enfant parvint à l'âge de cinq ans , après quoi il mourut comme les autres , & remplit enfin le nombre de ses freres.

Il n'y a pas un de ces enfans qui ait échappé à la destruction générale , & qui n'ait été sacrifié à cette cruelle furie d'enfer (*l'intérêt*). C'est ici que la nature peut mêler ses gémissemens aux plaintes & aux cris lamentables qui furent entendus dans Rama : Rachel pleurant ses enfans , & ne voulant point recevoir de consolation de leur perte (Jérémie , chap. 31 , v. 15). C'est ici qu'elle pourroit dire avec cette mere désolée , Hélas ! je me ressouviens d'avoir eu ces enfans ; c'étoit ce que j'avois de plus précieux. *Maudit intérêt* , c'est à toi qu'on les a immolés ! Mais quoi ! se peut-il faire que le Ciel , témoin d'un sacrifice aussi barbare , n'ait pas suscité quelque ame pieuse pour prendre leur défense en main ? Non , c'est à jamais que je les ai perdus.

Quelqu'un me dira-t-il que cette mortalité universelle est purement accidentelle ? Non , & je pense que cela ne doit pas surprendre les personnes qui savent le dictum ordinaire , & qui est même tourné en proverbe : Ces enfans sont à charge à la Paroisse. Expression aussi abominable que ridicule , & il seroit dif-

facile de prononcer laquelle de ces deux épithètes lui convient le plus. Au reste y a-t-il quelque chose de plus inconséquent que cet esprit d'intérêt, ou plutôt que cet intérêt sans esprit ? Il y a des enfans qui peuvent être à charge dans une famille particulière ; malgré cela, pour l'ordinaire, on en supporte le fardeau avec plaisir ; il est même rare qu'il se trouve quelque exception. Mais pour une Nation, dans quel point de vue plus faux peut-on envisager ces enfans dans le monde, que dans celui de se les représenter comme une charge & un fardeau ? Au lieu de les élever d'une façon qui leur fait souffrir mille morts, qu'en coûteroit-il de plus que ce qu'on est actuellement obligé de payer, pour sauver la vie à de pauvres petits malheureux, & pour les élever jusqu'à un certain âge où ils seroient en état de gagner leur vie, & de rendre à la patrie des services qui pourroient la dédommager amplement, & la récompenser des devoirs d'humanité dont elle se seroit acquittée envers eux ? Les bons cœurs & les bons esprits conviennent tous que les véritables richesses d'un état consistent dans le nombre de ses sujets. Le commerce, les arts, la marine, la milice, toutes nos Colonies enfin, ouvrent des ressources inépuisables pour les employer & les entretenir. Après cela vous trouverez encore des gens qui oseront appeler

ler ces enfans un fardeau ; ces enfans, dis-je, qui sont véritablement ceux du public, non pas dans un sens badin & ridicule, mais dans le sens le plus tendre & le plus cher ; puisque ce même public doit tenir lieu de pere à ceux qui s'en trouvent privés, soit par la mort, soit par l'abandon criminel & dénaturé de la part de ceux à qui ils doivent le jour. Nous nous plaignons du défaut de population, tandis que nous voyons d'un air tranquille qu'un double intérêt, pere de l'ignorance & de l'erreur, fait naître tous les jours des cœurs endurcis qui diminuent l'espece, en moissonnant ces tendres fleurs du genre humain.

Si ce que je viens de dire, à l'égard des enfans-trouvés, paroît être une digression trop longue ; je me flatte qu'on me pardonnera en faveur de mes bonnes intentions. Quelque impropriété qu'il puisse y avoir de ma part, dans l'introduction d'un point aussi important pour l'humanité ; je suis persuadée qu'un bon citoyen ne m'en fera pas mauvais gré. Ce qu'il y a de sûr, c'est que quiconque considérera l'étroite affinité qui se trouve dans plusieurs points, entre cette discussion & le sujet que je traite, conviendra que ce n'est point une digression, ni un argument tiré par les cheveux, ni même une allégorie mal appliquée.

On trouvera que ces deux violences faites

à la nature , l'une en substituant des Accoucheurs aux Sage-Femmes , l'autre en refusant une véritable nourrice aux enfans pour leur subroger une sévreuse ; on trouvera , dis-je , & on verra clairement qu'elles n'ont toutes deux qu'un même principe qui leur est commun , l'intérêt , & qu'elles produisent exactement le même effet , la destruction des enfans. Est-il donc possible de se tenir trop en garde contre une imposture aussi manifeste , qui n'est engendrée que par cette impitoyable passion dure à toute épreuve ? Y a-t-il quelque chose de sacré pour elle ? Puisque la vie de tant d'innocens ne l'a pas touchée dans une branche de coutume , il est à présumer qu'elle ne la respectera pas davantage dans une autre branche. Il est vrai que cette méthode de sevrer les enfans au sortir du sein de leur mere , n'a pas encore eu beaucoup de cours parmi les personnes riches ; premierement , parce qu'il est bien rare que la mode & les façons montent des petits aux Grands , le bas peuple ne donne pas le ton aux Grands : en second lieu , parce que le profit qu'on peut retirer d'une pareille pratique , est trop modique pour inspirer la tentation de l'étendre & de la soutenir : mais quant à celle de préférer les Accoucheurs aux Accoucheuses , il y a apparence qu'elle descendra , parce qu'il est de la nature des modes de des-

cendre , & que les gens du bas étage sont toujours disposés à adopter celles qui viennent des Grands , sur-tout quand elles sont folles & des plus pernicieuses , & certainement celle dont il s'agit n'est pas une de celles qui méritent le moins ces dénominations.

Sans cette influence que la mode s'est arrogée , & qui fait passer en usage les choses les plus déraisonnables , bien d'honnêtes gens auroient évité les mauvaises suites de l'exemple que donnent à ce sujet les Grands & les riches , qui sont plus exposés à être trompés que bien d'autres. C'est avec les personnes opulentes que les gens intéressés trouvent leur compte ; pour l'ordinaire elles payent grasement , & il leur en coûte l'argent & la santé , quelquefois même encore la vie.

Cependant il y en a d'autres qui , séduits par la vogue en laquelle ils voient les Accoucheurs , ne les emploient que sur un principe qu'on ne fauroit trop louer , par l'affection qu'ils ont pour leur femme & leurs enfans , qui est bien naturelle. La façon de raisonner d'un mari du moyen ou même du bas étage , en cette occasion , est probablement celle-ci : « Ma femme & mes enfans me sont » aussi cheres , que l'épouse & les enfans d'un » Mylord doivent l'être à ce Seigneur , ainsi , » dois-je regretter un peu plus de dépense ,

» quand il s'agit de pourvoir à leur plus
 » grande sûreté » ? Jusq'ici il raisonne juste :
 toute sa méprise gît en ce qu'il croit trop lé-
 gèrement qu'il y a une plus grande sûreté dans
 les Accoucheurs que dans les Sage-Femmes ,
 parce que les premiers sont employés par les
 Grands , qui , soit dit en passant , consultent
 moins la nature qu'aucune autre classe dans
 la vie civile , même en ce qui intéresse leur
 santé : & certainement dans plusieurs choses
 qui regardent le bonheur de la vie , & sans
 quoi on ne peut être véritablement heureux ,
 il seroit à souhaiter qu'ils voulussent suivre
 l'exemple des petits , ils s'en trouveroient
 beaucoup mieux que ne le sont les petits qui
 veulent imiter les Grands. Qu'on tire donc
 quel avantage on voudra des raisonnemens
 qui tendent à faire prévaloir la mode ; la
 goutte & les Accoucheurs bien considérés ,
 ne formeront jamais des appanages qu'on
 puisse beaucoup ambitionner pour vivre no-
 blement & à la grandeur.

Il y a d'autres personnes qui ont recours à
 l'assistance d'un Accoucheur , non par la con-
 fiance d'y trouver plus de sûreté , mais bien
 plutôt par vanité , par ostentation , pour se
 donner un certain air & un certain relief
 dans le monde , à ce qu'ils s'imaginent , ce
 sont de ces gens que l'exemple entraîne , qui
 veulent imiter tout ce qu'ils voient faire aux

autres ; de sorte que le motif qui les décide en faveur d'un homme pour les couches de leur femme , ne differe en rien de celui qui les porte à leur donner une robe de soie d'un nouveau goût & à la nouvelle mode , ou une belle garniture à dentelle : le tout par un esprit d'émulation à laquelle ils sont excités par quelque voisin plus aisé qu'eux.

Mais ce qu'il y a de plus surprenant encore , c'est que nonobstant l'espece d'éloignement & de repugnance que la nature inspire aux femmes , lorsqu'il est question de recevoir de la part d'un homme un office tel que celui de les délivrer en couche , repugnance à laquelle elles devroient faire beaucoup plus d'attention qu'elles ne s'imaginent , puisqu'elle a tous les caracteres d'un instinct salutaire : il est surprenant que malgré cela il y ait encore des femmes qui non-seulement n'ont pas la fermeté de représenter à leur mari combien il leur importe d'examiner au moins la propriété d'une pareille mode , avant que de l'adopter aveuglément sur le rapport de gens qui se laissent aisément tromper , ou de ceux qui ont un intérêt considérable à leur en imposer : mais qu'il y en ait en outre qui , par une complaisance ridicule pour cette mode , dont vraisemblablement elles peuvent être les victimes , poussent la foiblesse jusqu'à se faire un point d'honneur d'avoir un homme

pour Accoucheur, comme si, en pareille occasion, il y avoit bien plus de dignité dans un homme que dans une femme.

J'ai connu moi-même des femmes tellement infectées de cette vanité fade, que dans les visites qu'elles ont reçues de la part de leurs amies, après avoir été délivrées par une Sage-Femme avec toute la satisfaction possible, ont eu assez peu de bon sens pour se croire déshonorées d'avoir été contre la mode; de sorte qu'elles ont pris un soin tout particulier de dire à leurs amies: « Il est bien » vrai que Madame m'a accouchée, mais j'a- » vois un fameux Accoucheur dans une cham- » bre voisine »; ce qui étoit absolument faux: car quand on emploie une femme qui entend bien sa profession, on n'a jamais besoin d'un pareil ouvrier, ni en qualité de conducteur, ni en celle de substitut, on peut fort bien se dispenser de sa présence. Ce ne seroit donc que pour l'amour de ses instrumens, qu'un Accoucheur pourroit prétexter la nécessité de sa présence: or je me flatte d'être en état de prouver que quelque nécessaires qu'ils puissent être à ces Opérateurs, on fait toujours beaucoup mieux de s'en passer: oui, je le répète, il est infiniment plus avantageux de s'en passer.

Je prie le Lecteur de vouloir bien observer ici & dans tout mon Ouvrage, que c'est

en vertu de la supériorité & de la plus grande sûreté qu'il y a à employer les Sage-Femmes, que j'attaque ouvertement la mode qui donne la préférence aux Accoucheurs. C'est le parti de la nature que je prens contre une troupe de mercenaires qui lui font les outrages les plus cruels, sous le faux prétexte de l'assister. Et puisqu'il s'agit ici de la vie des meres & des enfans qui sont confiés à mes tendres soins, je me ferois un crime irrémissible de faire un argument faux, & d'en profiter en aucune façon, quand bien même j'aurois la simplicité de croire que je pourrois surprendre la religion de mon Lecteur, & qu'il ne s'en appercevrait pas. Je passe donc sous silence tout ce qu'il y auroit à dire sur la nouveauté du fait, de voir des hommes revêtus d'une profession de femme. J'avoue franchement que tout ce qu'il est possible d'alléguer à ce sujet ne seroit pas d'un grand poids. Si cela étoit, combien de précieuses découvertes auroient été étouffées dans leur naissance, si la nouveauté seule eut pû former une objection recevable? Tout ce que je veux dire, c'est qu'on ne devroit jamais admettre une innovation, purement parce que c'est une innovation; & que quand il est question de décider sur une matiere d'une aussi grande importance, il vaut beaucoup mieux consulter la raison, qui se soumet tou-

jours aux regles de la nature , que de s'en rapporter à la mode qui , le plus souvent , ne reconnoît d'autre juridiction que la fantaisie & le caprice.

En fait d'erreur il n'y a pas de prescription , on peut en tout temps lui faire son procès ; & en fait de coutume , il n'y a pas d'ordonnance qui empêche qu'elle ne soit perfectionnée. Mais à coup sûr dans un point aussi essentiel que celui qui concerne la vie de tant de créatures humaines , dans un objet en un mot des plus sacrés que le Gouvernement puisse avoir , tel que celui de la population ; je pense qu'une nouveauté qui met Messieurs les Accoucheurs dans une vogue générale , devrait être fondée sur une autorité d'un plus grand poids que la mode , sur-tout lorsque l'expérience & la raison sont d'un parti contraire.

Il n'y a pas long-temps que l'inoculation passoit ici pour nouveauté ; la personne qui l'introduisit vit encore , à ce que je pense , & jouit de l'honneur d'avoir procuré un bien aussi utile au genre humain. Son avantage étoit soutenu par les preuves les plus claires , c'est-à-dire , par le calcul : or qu'est-ce que c'est que la raison elle-même , sinon un autre mot pour exprimer le calcul ? On a donc calculé avec toute l'exactitude possible , qu'il y avoit beaucoup plus de sûreté

à procurer la petite vérole par le moyen de l'inoculation, pour des personnes sur-tout d'un âge convenable, & dont le corps avoit été duement préparé, que pour celles qui en étoient attaquées naturellement, ou qui en avoient contracté l'infection par accident. On a reconnu que le moyen dont on se servoit pour en prévenir le danger ne pouvoit être plus ami de la nature, puisqu'il étoit rare d'éviter cette maladie, & que la possibilité qu'il y avoit d'en être exempt, ne pouvoit former un argument assez solide contre les sages précautions qu'on peut prendre pour se mettre à couvert des ravages qu'elle fait ordinairement : c'est donc dans une occasion comme celle-ci, que pour justifier une espèce de violence faite à la nature, on en peut appeller à la nature elle-même, c'est-à-dire, à la raison & à l'expérience.

Consultez la nature sur cette innovation d'employer des hommes préférablement aux Sage-Femmes, elle vous dira que c'est lui faire injure de la soupçonner d'être une mère assez cruelle pour refuser au sexe féminin sa plus tendre production, les secours qui lui sont absolument nécessaires, pour réduire les femmes à la dure nécessité de se soumettre aux mains des hommes durant les souffrances & les douleurs de l'enfantement auxquelles il a plu à l'Auteur de toutes choses

de les assujettir. Or puisqu'il faut que sa volonté soit faite, sa voix ne s'est jamais faite entendre plus clairement en ce point, que dans la répugnance qu'ont les deux sexes, à se servir d'un homme pour un pareil office: répugnance qui est un signe assez visible de l'horreur qu'inspire cette innovation, qui n'a pu être surmontée dans les hommes que par l'intérêt, & dans les femmes, par une fausse crainte qui les faist; & ce qui est encore une plus grande marque de foiblesse, par une espece de fureur qu'elles veulent suivre à quelque prix que ce puisse être, dût-elle les conduire à la boucherie comme un troupeau de brebis? Le manque d'aptitude dans les hommes, si mal compensé par l'invention misérable de leurs instrumens, est une autre raison qui engage la nature à protester hautement contre cet abus, & qui défend absolument de confier à ces Opérateurs une fonction de cette importance.

Si c'est à l'expérience que vous en appelez, j'ai déjà fourni des argumens contre nos Praticiens qui prouvent que l'expérience est contre eux; ainsi qu'ils se rappellent ce que nous avons dit à ce sujet en faveur des habiles Sage-Femmes. Dieu me préserve de plaider ici la cause de celles qui ne savent pas leur métier, ou que j'aie envie de les autoriser, quand même il seroit en mon pou-

voir de le faire. Tout ce que je dirai , & que j'ose assurer, c'est que les plus mauvaises d'entre elles , à moins qu'on ne leur coupe les mains , ou qu'elles ne méritent de les avoir coupées, ne fauroient guere être pires que le meilleur des Opérateurs.

Mais tandis que c'est au tribunal de la nature , de la raison & de l'expérience que je souhaite qu'on veuille juger cette mode , je suis toute prête à convenir & à reconnoître sa force , mais non pas sa justice. C'est avec peine que j'en ressens la puissance pour l'amour du genre humain ; (a) c'est pourquoi mes protestations partent plutôt de mon devoir que de mon espérance : peut-être même que la foiblesse de mon opposition fournira

(a) Le Lecteur bien intentionné aura la bonté de remarquer ici , que les concessions que je fais en faveur de la mode ne sont pas petites , puisque je pourrois lui opposer l'exemple de notre Famille Royale , qui nous fournit des monumens glorieux & des preuves vivantes de la capacité d'une Sage-Femme. Ce n'est pas par la main des Accoucheurs , je pense , que la Princesse , la premiere Dame du Royaume , a été délivrée. Peut-être MM. les Accoucheurs traiteront-ils ceci de bagatelle ; mais que pourront-ils dire contre une preuve aussi victorieuse , en faveur des Accoucheuses , que celle qu'on peut tirer d'eux-mêmes , qui , pour la plupart , ont obligation aux Sage-Femmes de leur introduction dans ce monde , dont ils se vantent d'être l'ornement & la lumière , & d'où toutefois ils sont assez ingrats pour vouloir les chasser , en usurpant aujourd'hui sur elles les fonctions par lesquelles elles les ont puissamment aidés à y entrer ?

à cette mode un nouveau sujet de triomphe , non pas de moi qui suis un trop petit objet pour elle , mais du bonheur du genre humain qu'elle a eu le talent de sacrifier en bien d'autres points , quoiqu'elle ne l'ait jamais fait plus palpablement que dans celui-ci.

En même-temps il seroit assez à propos que ceux qui ne sont pas eux-mêmes Accoucheurs , qui n'ont aucun intérêt personnel à les protéger , & qui ne doivent la bonne opinion qu'ils en ont conçue qu'à une certaine façon de penser , voulussent prendre la peine de considérer qu'il peut venir un temps où elles se verront obligées de changer de sentiment à cet égard. Elles pourront peut-être découvrir les illusions qu'aura fait l'intérêt , sous le masque si souvent emprunté de servir le Public. Elles pourront sentir l'extravagance qu'il y a de se rendre esclaves d'une telle mode ; mais ne fera-t-il pas trop tard quand cette fureur de mode , semblable à une maladie contagieuse , aura enlevé & comme balayé toutes les habiles Sage-Femmes , ou du moins quand elle en aura tellement diminué le nombre , qu'il ne s'en trouvera plus assez pour servir le Public dans les demandes qu'on en pourroit faire ? Il en fera des Sage-Femmes comme des Loix Gombettes , qui , faute d'avoir été mises en pratique , se sont enfin abolies , de même que

si on les eût abrogées par un acte formel. « Quand cela seroit , il n'y auroit pas grand mal , » me répondra vraisemblablement un Instrumentaire. Mais quelque profit qu'il pût lui en revenir , je doute fort que le Public & la population retirât un grand avantage de cette extermination.

Cette sorte d'extermination bien loin d'être outrée & improbable , paroîtra une suite nécessaire à tous ceux qui considéreront la force & l'empire de la mode qui établit sa tyrannie , à peu près comme firent les Empereurs Romains à l'égard de la République , à laquelle ils se contenterent de laisser les apparences de la liberté , sans la moindre réalité , ce qui n'a pas moins contribué à sa perte , ou plutôt ce qui l'y a plus sûrement conduit. Il est bien vrai que jusqu'ici il n'y a point encore eu d'Acte du Parlement qui établisse une préférence en faveur des Accoucheurs , ni qui interdise aux Sage-Femmes leurs fonctions ; mais les ordonnances de la mode ont non-seulement plus de force que toutes les Loix de la Jurisprudence humaine , mais encore dans le point dont il s'agit , elles ont même plus d'ascendant sur les esprits que les loix de la nature qui exige absolument que ces mêmes loix soient observées à la lettre , sous peine de mort , ou du moins de punition corporelle des plus sévères , comme d'être

d'être pincée avec des tenailles froides , ou d'être déchirée par d'autres instrumens , ou enfin de souffrir , sans aucune nécessité , beaucoup plus de tourmens & d'angoisses qu'on en effuieroit en se soumettant aux réglemens de la nature.

Cette mode a déjà ôté le véritable gain de quantité de femmes à talent , pour leur substituer des hommes qui ont usurpé leur besogne , malgré les justes plaintes qu'on a faites dans tous les temps de ce qu'il restoit aux femmes si peu de moyens de les occuper. La mode en a décidé tout autrement en renversant ce bon ordre , ce qui fait qu'aujourd'hui les hommes exercent plusieurs fonctions , qui étoient formellement appropriées au sexe féminin.

Pour en revenir aux personnes de notre profession , je pense que l'extinction totale des véritables Maîtresses Sage - Femmes ne feroit pas tant de mal au Public , que d'employer & de prêter ce nom à de pauvres créatures qui ont fait leur apprentissage sous la direction de nos Accoucheurs , qui , indépendamment de leurs dispositions tout-à-fait sauvages dans la pratique de ce manuel , & par conséquent de leur incapacité pour former de bonnes Eleves , ont un intérêt palpable à ne pas souffrir que leurs Ecolieres puissent acquérir un degré d'éminence dans

la profession, qui pourroit par la suite leur causer de l'ombrage & les effacer eux-mêmes. (a) Les seules Sage-Femmes donc, à qui ces Messieurs, par grace, veulent bien permettre de subsister, outre leur inhabilité & leur négligence dans toutes les préparations accessoires pour un heureux accouchement, pourroient bien ajouter des circonstances dangereuses qui donneroient lieu à une prétendue nécessité de faire venir leurs protecteurs. Ce n'est pas que je puisse m'imaginer que

(a) Remarquez, je vous prie, les directions suivantes du Docteur Smellie, p. 448.

« Elle, la Sage-Femme, doit éviter toutes sortes de ré-
 » flexions sur le compte des Accoucheurs, & quand elle se
 » trouve embarrassée, recourir franchement à leur assis-
 » tance; d'un autre côté cette confiance doit être encouragée
 » de la part des hommes qui, quand on les appelle, bien
 » loin de condamner ouvertement sa méthode de pratiquer,
 » quand même il la trouveroit erronée, doit l'approuver
 » en considération de la foiblesse de son sexe, & réparer le
 » mal qu'elle a fait, sans exposer ses fautes. Cette conduite
 » contribuera efficacement au bien-être de la malade, &
 » opérera une conviction tacite dans l'esprit de la Sage-
 » Femme qui, se voyant traitée avec tant de ménagement,
 » en sera plus disposée à demander, à l'avenir, le secours qui
 » lui sera nécessaire en d'autres occasions, & à regarder
 » l'Accoucheur comme un homme d'honneur & un véritable
 » ami. Cette jolie façon d'agir empêchera la calomnie, qui
 » ne regne que trop entre les gens de la profession qui sont
 » de différent sexe, & tournera à l'avantage des deux: car
 » il n'y a pas d'Accoucheur si parfait, qui ne puisse quel-
 » quefois se tromper, & dans ces sortes d'occasions il doit
 » s'attendre qu'une Sage-Femme qu'il aura maltraitée, usera
 » de représailles & lui rendra la pareille ».

ces especes de Sage-Femmes manquées, vou-
 lussent se rendre coupables d'aucune prévari-
 cation dans leur devoir, il me suffit qu'elles
 soient femmes, pour croire qu'elles ont le
 cœur tendre. Cependant cela n'exclut point
 l'idée de foiblesse qu'elles pourroient avoir
 à cet égard : car lorsque la reconnoissance,
 cette vertu si louable, peut dérober à leur
 propre vue le sordide motif d'intérêt qui se
 cache sous ce voile, si leur tendresse natu-
 relle n'est pas encore éteinte, il ne sera pas
 impossible que le premier motif les fit agir
 pour persuader au Public l'avantage prétendu
 qu'il y a de s'en rapporter aux Accoucheurs
 dont elles sont les créatures, & à qui elles
 sont entièrement dévouées. Les voilà donc
 dans le cas d'ajouter la négligence à leur dé-
 faut de capacité. Ces Sage - Femmes subor-
 données ne feront pas fâchées de se trouver
embarrassées & de rencontrer des difficultés,
 ou ce qui seroit encore pire pour la malade,
 elles pourroient assez souvent faire naître des
 occasions *embarrassantes* par leur faute, par
 actions ou omissions. Cela pourroit arriver
 machinalement & sans aucun dessein pré-
 médité de faire leur cour à l'*Accoucheur* qui
 les recommande, à cet *homme d'honneur*, ce vé-
 ritable *ami* à qui elles ont véritablement re-
 cours. Ce seroit bien dommage qu'il n'y eût
 pas une aussi charmante harmonie entre les

Accoucheurs , & des *Sage-Femmes* de cette trempe pour l'avantage des uns & des autres ! harmonie qui ne pourroit cependant guere subsister qu'aux dépens de la malade qu'on sacrifieroit.

J'en appelle ici au jugement du Lecteur ; qu'il examine donc si c'est par les cheveux que je tire toutes ces conséquences contre de pauvres misérables créatures , qui , pour gagner du pain , sont réduites à servir les *Accoucheurs* , à se soumettre à eux , & à être , pour ainsi dire , *leurs ames damnées*. Y a-t-il quelque chose de plus vraisemblable que de croire que ces pauvres bonnes femmes , à qui ces Messieurs daigneront donner le titre de *Sage-Femmes* , consulteront en toute occasion « l'avantage de leurs bons patrons & de leurs véritables amis » : Or comment peuvent-elles mieux consulter cet *avantage* qu'en embrouillant l'ouvrage de façon à faire naître une nécessité de recourir tout franchement au bon Docteur qui les a recommandées & garanties bonnes , non pour la malade , mais pour lui. Ce Docteur ne vous trompe pas si vous voulez faire attention à ce qu'il vous dit. Voici le langage ordinaire d'un des plus éminens dans l'Art. « Madame ne peut vaincre la répugnance » qu'elle a de se mettre entre les mains d'un » homme , elle veut absolument une Sage-

» Femme. Eh bien , quoique nous n'en
 » ayons guere ici qui méritent la peine d'être
 » recommandées , cependant je lui en don-
 » nerai une sur laquelle je puis compter ».
 Cet Accoucheur a raison , il peut bien comp-
 ter sur cette Sage-Femme pour son propre
 avantage. Il n'en est pas de même pour la
 personne qui est assez bonne pour s'en rap-
 porter à son choix ; car peut-on s'imaginer
 que de pauvres créatures vendues aux Ac-
 coucheurs puissent être quelque chose de plus
 que de véritables automates , semblables aux
 poupées du Docteur Smellie ? Peut-on penser
 qu'elles fourniront moins d'occasions pour
 les instrumens qui peuvent paroître d'une né-
 cessité indispensable , lorsque la Sage-Femme
 aura manqué son ouvrage , que n'en font naî-
 tre ceux qui ont fait leur apprentissage avec
 le secours de ces poupées ? Ne seroit-ce pas
 enfin une espece de miracle si ces femmes
 formées & recommandées par des Accou-
 cheurs , venoient par hazard à faire un bon
 ouvrage ?

C'est pourquoi le nom de Sage-Femme peut
 subsister après que la réalité en aura été dé-
 truite , & le monde qui se laisse aisément
 tromper sous la simple apparence des noms , ne
 s'apercevra peut-être de cette annihilation
 qu'après qu'elle aura été effectuée ,
 ou quand il ne sera plus temps d'y remédier ,

ce qui ne manquera guere de se manifester à ses yeux. Pour ce qui est des bonnes Sage-Femmes, il n'y en a jamais eu trop ; mais présentement il y en a trop peu , quoique proportion gardée , il n'est pas plus rare d'en trouver d'excellentes , qu'il le seroit d'en rencontrer parmi celles qui ont été formées par les Accoucheurs , qu'on pût appeller passablement bonnes , en les comparant à plusieurs d'entre elles qui sont si superficielles , qu'il est très - dangereux de s'en servir. Plusieurs Praticiennes fort habiles ont déjà quitté le métier. De bons sujets qui auroient excellé dans la profession l'ont évitée , parce qu'elles ont tout à redouter d'un faux préjugé qui donne la préférence aux mâles. Il est bien plus aisé de détruire que de créer ; peut-être même que lorsqu'on aura le plus de besoin de ces habiles Sage-Femmes , la difficulté d'en trouver qui fait qu'on se sert déjà d'Accoucheurs , se changera en vraie nécessité , malgré la juste répugnance qu'on doit avoir de leur ministere en cette fonction. Peut-être n'est-on pas fort éloigné de ce temps-là , puisque les femmes sont assez ennemies d'elles-mêmes pour ne vouloir pas seulement lire les objections qu'on peut faire aux Accoucheurs , avec tant de justice & de raison , qu'elles devroient être alarmées à la vue du surcroît de peine & de danger auquel elles s'expo-

sent, en préférant la manœuvre violente & mal-adroite d'un homme, aux moyens doux & faciles que leur présente naturellement l'assistance des Sage-Femmes, elles qui n'en emploient pas d'autres.

Si donc toutes les parties intéressées dans la décision de cette question, si les femmes sur-tout qui sont les malades, & toute leur parenté vouloient seulement se donner la peine de consulter leurs propres entrailles, leur raison, & même un certain instinct, qui dans ce point est la voix de la nature qu'on ne peut impunément se dispenser d'entendre, il est certain que votre objection, tirée d'une mode aussi ridicule que pernicieuse, n'auroit pas plus de poids qu'elle ne le mérite en effet.

XIV. OBJECTION.

Quoi qu'il en soit, il faut cependant convenir qu'il n'y a qu'une modestie mal-entendue dans les femmes, qui puisse s'opposer à cette préférence qu'on donne aux hommes dans le manuel des accouchemens.

R É P O N S E.

Je fais à la vérité que le Docteur Smellie (page seconde de son Introduction) attribue à « une modestie mal-entendue » de la part des Dames Athéniennes, l'opposition qu'elles for-

merent à cet Edit du Sénat qui interdisoit aux femmes la pratique des accouchemens, & les obligeoit par ce moyen à se servir du ministère des hommes. (a) Néanmoins

(a) De la façon dont Higin rapporte cette histoire, il sembleroit que la résolution que prirent les femmes d'Athenes, de se laisser mourir plutôt que de se faire délivrer par la main des hommes, auroit donné lieu à la révocation de ce decret de l'Areopage qui avoit interdit les Sage-Femmes de leurs fonctions, ce qui sauva la vie à une fille nommée Agnodice, qui, touchée des malheurs de ses Concitoyennes, prit le parti de se déguiser, & sous l'habit d'un homme, alla s'instruire de l'Art d'accoucher pour se dérober à la poursuite des Loix. Sous ce déguisement elle entra en pratique avec tant de succès & de vogue, que la jalousie en prit à ceux qu'on avoit chargé de suppléer aux Sage-Femmes : ils accusèrent ce prétendu Accoucheur de débaucher les Dames sous prétexte de les secourir, & par la déclaration qu'elle fit de son sexe elle se justifia pleinement : mais cet aveu l'exposoit à la peine encourue par les femmes qui, contre la défense qui leur avoit été faite, pratiqueroient les accouchemens. Pendant que d'un côté cette histoire fait honneur à la modestie des Athéniennes, d'un autre elle donne lieu de soupçonner que les Sage-Femmes auroient peut-être bien pu donner lieu à la promulgation d'une Loi aussi absurde. On sait qu'il y avoit autrefois des femmes qui pratiquoient la Médecine dans toutes les maladies incidentes à leur sexe ; peut-être qu'elles chercherent à étendre leur district au préjudice des hommes dans l'exercice général de cet Art, & qu'en conséquence on jugea à propos de restreindre leurs pouvoirs, en quoi on ne fit d'autre mal que celui de pousser le remède jusqu'à l'extrême en ce cas, comme il arrive assez souvent en d'autres. Je ne suis pas plus disposée à prendre le parti des femmes qui sortent de leur sphere, pour entreprendre des fonctions qui ne sont point de leur compétence, que je la suis à justifier des hommes qui s'abaissent jusqu'au point de faire l'ouvrage d'une femme. Tous les deux sont reprehensibles, tous les deux sont dangereux, & certainement ceux-ci doivent être nécessairement encore plus ridicules.

c'est avec autant de raison que de vérité, que nous pouvons assurer que c'est une immodestie des plus mal-entendues dans les femmes, de donner la préférence aux hommes pour une fonction de cette nature : parce que sûrement on ne doit pas faire si peu de cas de cette vertu de modestie, que d'être inclinée à la sacrifier pour rien du tout, pour rien de mieux, encore moins ne doit-on pas faire ce sacrifice pour trouver pire que rien, pour encourir le danger de périr avec son enfant. J'oserai aller plus loin & traiter ce sacrifice d'une espece de prostitution qui tourne toute à l'avantage de celui entre les mains de qui elles sont alors obligées de remettre ce que la pudeur a de plus redoutable, & de le bien payer.

Je ne prétends point ici m'ériger en Théologien, ni en Casuiste, en fixant le degré de turpitude morale qu'il y auroit dans une femme vertueuse, qui se soumettroit à un usage que l'on justifieroit parfaitement bien, par l'importante considération de mettre la vie de deux personnes en plus grande sûreté ; mais cette considération ne peut avoir lieu, puisque ce seroit impudemment supposer ce qui est en question, & avec si peu de raison, que nous avons jusqu'ici démontré qu'il s'ensuivoit des effets absolument tout contraires. Je ne voudrois pas non plus encourir les ris-

ques d'être taxée d'impertinence , en donnant en vain mon avis particulier sur une indécence d'autant plus insoutenable , qu'elle est déstituée de tout prétexte de nécessité. Ce seroit en quelque façon vouloir dicter aux autres ce qu'ils doivent penser d'une pratique , dont un chacun est en état de juger. Les bornes de la modestie dans le sexe sont si bien connues & si bien établies par un commun consentement , qu'il ne m'appartient que fort peu d'offrir de nouvelles lumières à ce sujet.

Tout ce que j'ai donc à dire est purement en faveur de la décence & de la bienséance , qu'il a plu aux Accoucheurs de qualifier de fausse pudeur , de modestie mal-entendue , pour des raisons assez faciles à deviner : & encore bien que je ne me donne pas ici la peine de les refuter , je croirois être coupable d'ingratitude envers la nature qui a particulièrement décoré notre sexe de ce don précieux de pudeur , si je lui refusois le nom de vertu très-sensée , & qui ne le fera pas moins aux yeux des hommes qui penseront bien ; quoiqu'elle fasse tous ses efforts pour exclure le sexe masculin du manuel des accouchemens.

C'est à la nature principalement que nous sommes redevables des sentimens de modestie qu'elle nous a inspirés à cet égard pour

le bien de la société : car si de tout temps, & parmi toutes les Nations, on a regardé la femme comme un bien appartenant en propre au mari, de sorte que, suivant toutes les Loix divines & humaines, il n'y ait que lui qui puisse avoir auprès d'elle un certain accès, à l'exclusion de tout autre ; assurément un pareil privilege ne doit & ne peut guere se communiquer à la légère. A quoi bon donc permettre à un homme étranger d'usurper sur les droits sacrés d'un époux ? Comment peut-on souffrir cet homme, qui sous le masque d'exercer un talent dont la nature l'a si évidemment rendu incapable, ne peut avoir que des vues mercénaires, ou impures, & peut être même les a-t-il toutes les deux ensemble dans le prétendu service qu'on en attend ? Cette même nature n'a-t-elle pas abondamment muni les femmes de toutes les qualités requises pour s'acquitter de cet office avec plus de décence & de sûreté, tant pour le bien de la population, que pour l'honneur domestique des familles qui, du moins dans la pratique des accouchemens par l'entremise des hommes, pourroient courir quelques dangers ?

La vérité de ce que je viens d'avancer est si frappante, qu'elle n'a pas même besoin de l'aveu implicite qu'en fait le Docteur Smellie, dans ses Instructions adressées à tous les

Praticiens en général , & en particulier à
ses neuf cents Eleves & plus.

« L'Accoucheur , dit-il , doit agir & parler
» avec toute la *délicateſſe* qu'exige le *decorum* ,
» de façon qu'il n'abuse jamais du dépôt qu'on
» lui aura confié , juſqu'au point de former
» des deſſeins qui ſoient le moins du monde
» contraires à la pureté & aux bonnes mœurs ;
» mais il doit ſe comporter à tous égards d'une
» maniere qui réponde à la dignité de ſa pro-
» feſſion ». pag. 447.

J'avoue ici que je ſuis ſi touchée de la ſa-
geſſe & de la ſainteté du précepte de ce bon
Docteur , attendu ſur-tout le grand beſoin
qu'on en a en pareil cas , que je conſeille-
rois volontiers à tout Accoucheur d'un cer-
tain âge de le faire écrire en lettres d'or ,
& de le porter autour de ſon bras , particu-
lièrement lorsqu'il va pour officier ; cela lui
ſerviroit de Talisman en guiſe de contre-char-
me , pour ſe garantir des tentations qu'il pour-
roit avoir , ou d'*abuser de la confiance* qu'on a
en lui , ou de déroger à la *haute dignité* de
ſa profeſſion. Tout ce que je crains , c'eſt
qu'on ne puiſſe pas toujours compter ſur la
vertu de ce préſervatif , contre la force éner-
gique que la nature a plantée dans la diffé-
rence des deux ſexes.

J'avouerais encore que ce ſeroit une in-
juſtice criante de tirer de la mauvaiſe con-

duite d'un particulier des conséquences générales contre un corps entier , & je suis plus éloignée de le faire que tout autre (a). Les fautes sont personnelles : si donc je fais ici mention d'un Accoucheur , atteint & convaincu d'avoir débauché la femme d'un particulier , pour avoir été admis auprès d'elle en qualité d'exerçant la profession d'accoucher , ce n'est point du tout dans l'intention d'insulter au malheur de ces deux coupables , ni pour en inférer la moindre chose au préjudice des Praticiens ; il s'agit seulement de justifier ce que j'ai avancé , & rien ne me met plus à portée de le faire que cette tentation constante à laquelle sont naturellement exposées les personnes de l'autre sexe , dans un âge où l'on n'a que trop de penchant à y succomber : j'ai dit , l'autre sexe , parce que dans le nôtre , les circonstances d'une femme qui est dans le cas d'avoir des enfans , prouvent assez qu'elle est encore en état d'inspirer de la passion , &

(a) C'est par le même principe que je m'abstiens de faire ici l'histoire de ces deux jeunes Dames nouvellement séduites par leurs Accoucheurs , & de rapporter les circonstances de cette fameuse femme de Godalmin , qui m'ouvroit un si beau champ pour badiner les plus grands Anatomistes en fait d'accouchemens. Cette histoire est connue à Londres de toute la Nation. On sait que MM. les Accoucheurs en ont long-temps imposé au Public , en lui faisant accroire que tous les mois la Godalmin accouchoit de Lapins.

de faire naître des tentations. De plus Messieurs les Accoucheurs pourroient en quelque façon tirer avantage de ce qu'il n'y a que fort peu d'exemples qui soient parvenus à la connoissance du Public , des suites pernicieuses que peut entraîner après elle une coutume , qui rompt les principales barrières de la pudeur ; & comme ils profitent de tout , ils pourroient même se prévaloir de cet argument , si on pouvoit ignorer que ces sortes de mauvaises suites sont d'une nature à demeurer cachées & aisées à tenir secrètes. Qui pourroit se plaindre de ce qui se passe entre un Accoucheur & sa patiente , à moins que ce ne soit un mari ou un parent ? Mais qu'il est rare d'avoir besoin d'admettre un tiers dans de pareils secrets ?

Je ne puis donc souffrir que les Accoucheurs poussent l'effronterie jusqu'à traiter de foiblesse ou de fausse modestie , les scrupules & la répugnance que les femmes font paroître sur ce point capital. La modestie en ce cas sert non-seulement de sauve-garde aux meres & aux enfans , mais même elle met à couvert leur honneur , qui , s'il ne reçoit aucune atteinte de l'inspection d'un Accoucheur , je crois qu'il seroit encore mieux de ne pas l'exposer si mal-à-propos sur les bords du précipice.

Un Ecrivain public assez effrené pour avoir

osé exposer aux yeux de tout le monde des nouveaux systêmes de Religion capables de scandaliser les foibles, & d'inspirer de l'horreur à tous les bons Catholiques, s'est fait un grand scrupule de mes réflexions sur la modestie, comme s'il y avoit de l'indécence à faire sentir qu'il y a véritablement du danger à exposer la pudeur des femmes aux mains d'un homme étranger. Sera-ce à un Prédicateur en chaire à pousser ces sortes de réflexions, il faudroit pour cela chasser les enfans ? Or ce n'est pas pour des enfans que j'écris, c'est à des personnes faites & raisonnables que j'adresse cet Ouvrage.

Je suis persuadée que toutes les femmes sont nées vertueuses & modestes pour le peu qu'elles aient de l'éducation. Je suis persuadée aussi que leur vertu pour la plupart, est à l'épreuve de toutes les machinations que pourroit leur tendre un Accoucheur dans un tête-à-tête des plus familiers, soit avant, soit après leurs couches. Mais enfin la femme du monde la plus vertueuse, sans une preuve bien suffisante d'une plus grande sûreté, ce qui est précisément l'objet qui la peut déterminer à donner la préférence aux Accoucheurs, cette femme, dis-je, voudroit-elle causer des tentations à ces gens-là en s'y exposant ? Comment pourroit-elle répondre que cela n'arrivera pas ? Parmi une aussi forme

dable armée de mercenaires qui continuent à se former sous l'étendard de la mode , & qui sont guidés par l'intérêt , peut-elle se flatter de rencontrer toujours des Stoïques insensibles ? Comment une femme , je ne dis pas du nombre de celles qui ont des principes d'honneur trop rigides , mais une de celles qui ne sont pas abandonnées , comment peut-elle se soumettre , comme il faut qu'elle le fasse , aux perquisitions d'un Accoucheur qu'elle emploie , tandis qu'elle peut aisément s'assurer que le secours d'un homme ne sauroit être en aucune façon plus efficace que celui d'une femme ? Que sera-ce donc , si l'on prouve , comme nous l'avons déjà fait , qu'il y a beaucoup moins de sûreté ?

Mais ce n'est pas à beaucoup près tout ce qu'on peut objecter à cette pratique sur le chapitre de la modestie. Sans parler des tentations qu'elle peut faire naître , ni des occasions séduisantes qu'elle fournit ; les atteintes qu'elle donne à la pudeur sont d'une nature si choquante , que le mari le moins susceptible de jalousie en seroit allarmé. C'est donc à lui à juger s'il ne vaudroit pas mieux épargner à son épouse , tous ces traitemens aussi indignes qu'humilians auxquels elle est exposée dans le temps de sa grossesse & de ses couches , lorsqu'elle se met entre les mains d'un Accoucheur. Personne ne niera que la modestie dans une femme est une fleur dont la moindre

dre chose peut ternir l'éclat & la délicatesse; à plus forte raison toute la manœuvre indécente d'un Opérateur, qui dans ces cas-là peut s'arroger presque toutes les prérogatives d'un mari. Privilege unique, mais qui une fois communiqué ne s'en tient pas toujours là, il peut aller plus loin, & en faire naître d'autres d'une conséquence bien dangereuse, sur-tout quand il y a de l'art d'un côté & de la foiblesse de l'autre. Il y a bien des femmes sans doute qui sont à l'épreuve des attraits de la séduction; mais qui pourroit jurer qu'en ce point elles ont toutes la même force d'esprit?

Au reste pour qu'on ne me taxe pas de faire ici des phantômes imaginaires, pour uniquement avoir la gloire & le plaisir de les combattre, je prierai toutes les personnes intéressées d'examiner les circonstances suivantes, d'en peser toute la probabilité, & de décider ensuite suivant leur propre jugement. Ces circonstances sont tirées des réglemens des Accoucheurs, qui les ont puisées dans la nature même, & qu'on ne sauroit par conséquent ignorer.

On doit donc observer que durant la grossesse, & avant les douleurs de l'enfantement, un des principaux points de la pratique est ce qu'on appelle l'Art de *toucher*. C'est de-là qu'on tire les pronostics les plus sûrs & tous les

indices dont on a besoin. Nous avons déjà exposé les raisons pourquoi les hommes ne sauroient parvenir à cette excellence qu'ont les femmes dans le tact, qu'il est inutile de répéter; mais écoutez ce que le Docteur Smellie dit lui-même au sujet de cette faculté & de son importance.

Pag. 180. « Le dessein qu'on se propose » par le toucher, c'est de connoître si une » femme est enceinte, ou non; c'est de savoir combien elle est avancée dans sa grossesse, si elle est en danger de faire une fausse couche, si l'orifice de la matrice est dilaté, » & pour, dans le temps des douleurs, former un juste jugement du cas par l'ouverture de l'orifice interne, & par la pression des membranes, & enfin pour distinguer la » partie de l'enfant qui se présente ».

De plus, pag. 448, en parlant d'une Sage-Femme, il dit: « Elle doit être experte dans » l'Art de *toucher* les femmes enceintes, & savoir de quelle maniere la matrice s'élargit, » & quelle est la situation de tous les visceres de l'abdomen: elle doit être parfaitement versée dans l'Art d'*examiner* dans le » temps du travail ».

Devenir réduit presque toute la science des accouchemens à l'Art du toucher. M. Puzos fait aussi grand cas de ce point capital. C'est donc ici où vous avez des autorités qui

ne sont ni suspectes, ni exagérées pour prouver l'importance & la nécessité qu'il y a de savoir *toucher*. Présentement, pour couper court, convenons, quoique cela soit absolument faux, qu'un Accoucheur puisse être aussi expert dans ce point qu'une Sage-Femme, car il n'aura certainement pas l'impudence de prétendre à aucune supériorité sur elle à cet égard. Qu'on réfléchisse un peu sur la différence qu'il doit y avoir par rapport à la décence. Qu'un mari examine par lui-même la figure qu'il doit faire à la vue d'une pareille cérémonie faite en sa présence par les mains rustiques d'un mâle Sage-Femme, qui cherche à pénétrer dans les replis les plus secrets de la nature, dans la fabrique d'un corps féminin, sans être en état de faire aucune découverte aussi utile que celle que pourroit faire une vraie Sage-Femme.

Cette recherche se fera-t-elle en présence du mari ? Quelle figure fera la femme dans une scène aussi désagréable & qui la couvre de confusion ? Enfin le mari se retirera-t-il modestement, tandis que sa femme *subit un pareil examen* ? A quels dangers sa vertu ne sera-t-elle pas exposée, si elle se trouve assez jolie pour mériter les attentions de son Accoucheur, ou tout au moins un compliment de sa part sur les charmes secrets qu'il aura parcourus, ce qui la flattera d'autant plus,

que cela viendra de la part d'un visiteur qui, par les fréquentes occasions qu'il a de faire des comparaisons, doit passer dans l'esprit de cette belle pour être juge compétant en cette partie? Dira-t-on qu'il y a de l'exagération dans de pareilles suppositions, & qu'elles ne sont pas naturelles? Je pense que si l'on venoit à éplucher l'histoire secrète des Accoucheurs, on trouveroit que l'intérêt ou la séduction, ont eu plus d'une fois part dans toutes ces visites préliminaires qui se sont faites par leurs mains, comme dans un doute de grossesse où les femmes veulent en pleine santé & de sens rassis s'assurer de leur état. Cependant comme il y auroit du danger à omettre le *toucher* qui sert de guide dans les accouchemens, que ne devons-nous donc pas aux attentions de la bonne nature, qui a consulté avec tant de précaution, le bien & le repos de la société, en gratifiant visiblement les femmes d'une faculté qu'elle a palpablement refusée aux hommes, & dont l'exercice chez eux est sujet à tant d'inconvéniens? Est-ce manquer de charité de poser en fait leur existence? Je ne le saurois croire, à moins qu'en vérité on ne me persuade qu'en faveur de cette secte engendrée par l'appas du lucre, les hommes ont tout-à-coup cessé d'être hommes, & les femmes d'être femmes. Les Sages de la Grece étoient si persuadés

qu'il pourroit fort bien se faire que quelques Accoucheurs séduisissent les Dames sous prétexte de les secourir, qu'ils soupçonnerent de ce crime celui d'entr'eux qui en étoit tout-à-fait incapable (la pauvre Agnodice travestie en homme). Dira-t-on, pour se disculper, que les Accoucheurs d'aujourd'hui sont gens d'une probité connue, d'une vertu à toute épreuve & au-dessus de la médifance? Quoiqu'il soit de leur intérêt de paroître tels, l'uniforme du Docteur Smellie, qui, pour officier, les travestit en femmes, ne les mettroit pas à l'abri de tout soupçon, & ils y feroient encore moins par la déclaration de leur sexe, qui ne les justifiera jamais dans cette fonction.

Mais en accordant que dans l'acte du *toucher*, il ne se passera rien au-delà de ce que la pratique peut exiger; en accordant, dis-je, dans un sens purement technique, que le cours d'une pareille visite ne causera aucune impression libertine, qui puisse déranger la gravité de l'Accoucheur, ou mettre l'honneur de sa patiente en danger; n'y auroit-il pas lieu de craindre qu'une personne artificieuse ne prît d'une privauté aussi étrange, quelque autre avantage outre celui de satisfaire sa sensualité? Ne pourroit-il pas arriver que plus une femme a la pudeur en recommandation, plus le sacrifice qu'elle en fait est

grand , quoique ce soit avec toute la pureté d'intention imaginable , plus aussi elle sera susceptible de cette foiblesse qui la porte à s'imaginer dépendre totalement d'un homme à qui elle s'est déjà soumise , comme il faut qu'elle le fasse à un Accoucheur , & lui laissera prendre un ascendant sur elle & sur sa famille , auquel une Sage-Femme ne penseroit seulement pas , parce que le cours de ses fonctions dans cet office est un objet si naturel & si ordinaire , qu'il ne peut lui donner le droit de former aucunes prétentions extraordinaires ? Il n'en est pas de même de celles que peut forger un Accoucheur ; il peut se dispenser d'y mettre des bornes. Dans tous les démêlés de famille , sur-tout entre mari & femme , les familiarités que cet Opérateur a contractées avec l'épouse , ne lui donnent-elles pas une influence sur son esprit , qui le mettent à portée d'en disposer presque en toutes choses à sa volonté ? Il peut servir d'Apothicaire , de Médecin , de Chirurgien , de Conseiller en son conseil privé , & de quoi pas ? Qu'est-ce qu'une femme pourroit refuser à un homme , à qui elle croit de trop bonne foi devoir la vie , ou les jours précieux d'un enfant favori , & qui n'a pourtant d'autre mérite que celui que j'ai déjà dit ? Que peut-elle enfin refuser à un homme à qui elle n'a rien refusé de ce en quoi consiste tous

les articles préliminaires, qu'on ne permet qu'à ceux à qui on veut tout accorder ? A la vérité, elle pourroit ne pas consentir à lui faire un sacrifice de sa vertu en cas qu'il vînt à l'attaquer ; mais à cela près, qu'il y a peu de choses qu'elle pût lui refuser !

Je n'ai parlé jusqu'ici que des dangers auxquels la pudeur est exposée, & de tout ce qu'elle a à souffrir par les recherches anticipées d'un Accoucheur qu'on consulte avant ou durant la grossesse, comme il n'arrive que trop souvent, pour s'en assurer, ou enfin pour des cas qui lui sont relatifs. Quant à sa fonction dans le temps critique des douleurs de l'enfantement, il y a deux points essentiels à considérer.

En premier lieu la modestie d'une femme, qui n'est accoutumée aux approches de qui que ce soit que de son mari, doit être en une terrible perplexité dans le fort de son travail. Toute la nature alors est agonisante, la chair & l'esprit se trouvent tout-à-coup dans un parfait accablement. La présence d'un homme qui, dans ces circonstances, se met en devoir d'officier, peut exciter chez elle une révolution, capable d'interrompre le cours des douleurs que causent les efforts expulsifs de la nature pour accélérer l'enfantement. Ce retard empêche la malade de faire de nouveaux efforts, ce qui met sa vie en très-grand

danger. C'est cependant ce qui arrive assez communément. M. de Lamotte, qui est lui-même un Accoucheur, nous rapporte de fréquens exemples de ce penchant ordinaire qu'à la nature de se révolter contre le ministère de ses Confreres. Or si la nature souffre si fort dans les femmes en pareil cas, lorsqu'une personne, même de son sexe, se présente pour l'assister, & dans des occasions indispensables auxquelles l'humanité est sujette, combien à plus forte raison, la présence d'un homme ne doit-elle pas les contraindre, les embarrasser & leur ôter cette liberté si nécessaire dans toutes les fonctions animales ! combien les femmes d'un autre côté ne sont-elles pas redevables à la divine Providence qui leur inspire cette répugnance pour un étranger, sur-tout si elles viennent à considérer qu'on peut épargner à leur modestie tous les tourmens que cause à leur pudeur le tact d'un homme qui les révolte ! Qu'elles se représentent pour un moment la posture suivante prescrite par un célèbre Accoucheur, d'après Smellie, &c. « Il faut d'abord placer convenablement la malade sur le bord de son lit, » les cuisses élevées & écartées, les pieds » rapprochés des fesses, & maintenus en cette » situation par des aides dont on soit sûr : » *Levret, utilité du nouveau forceps, p. 161.* On pourroit me dire ici, « Mais vraiment,

» il n'y a rien dans cette attitude qui ne puisse
 » être justifié par une extrême nécessité, quoi-
 » que cette posture soit très-indécence &
 » qu'elle révolte la pudeur ».

Fort bien, mais que doit penser un mari, que doit penser une femme de se voir ainsi écarquillée, sous la main & les yeux d'un Accoucheur, avec ses assistans, peut-être ses élèves favoris, pour voir faire l'essai d'un forceps nouvellement inventé, & dont la vertu & le mérite sont si disputés, que Levret lui-même est forcé d'avouer que « si on s'arrêtoit au précepte général, le forceps seroit un instrument de pure spéculation & non de pratique ». Que si cela est, comme nous le prouverons bientôt, je dis qu'il faut absolument s'en tenir-là : de sorte, par exemple, que dans le cas présent, vous voyez de quelle façon l'on peut traiter une femme dans la seule fin qu'on se propose d'établir le mérite d'un instrument d'une structure toute nouvelle ; mais combien l'impudicité, l'intérêt ou d'autres motifs ne feront-ils pas naître d'occasions aussi peu nécessaires, pour obliger une femme à se mettre dans une posture pareille sans la moindre utilité ? Ou bien, peut-on manquer de prétextes pour justifier les outrages qu'on a dessein de faire à la vertu ?

La seconde considération qu'il y a à faire

est celle-ci. Ces foiblesses, ces infirmités, auxquelles les femmes sont sujettes dans les douleurs de l'enfantement, peuvent quelquefois laisser dans celles qui ont l'esprit plus foible que les autres, certaines impressions en faveur d'un Accoucheur, qu'elles regardent comme leur libérateur, quoiqu'il n'ait contribué qu'en idée (a) à leur heureux accouchement.

Qu'on se représente tout ce que nous avons

(a) J'ai dit ici, en idée, & l'expression me paroît assez juste : car pourquoi le succès d'un accouchement bien terminé par la simple nature, ne pourroit-il pas être aussi bien attribué à un être composé de chair & d'os, qu'à une pierre ? La vertu de l'*oëtites*, ou de la pierre d'aigle, a passé couramment dans le monde pour abréger les douleurs de l'enfantement, & pour en accélérer le temps. Un Consul François en Egypte, fit un jour appliquer une de ces pierres sur la cuisse de sa femme qui étoit en travail d'enfant. La pierre, en cette occasion, plus simple & plus innocente, sans contredit, qu'un Accoucheur qui auroit voulu précipiter la besogne, ou employer le forceps, laissa la nature aller son train fort tranquillement. Quelle en fut la conséquence ? Cette Dame, peu de temps après, accoucha fort heureusement, & il n'y a pas de doute qu'elle n'eût accouché tout également, si au lieu de cette pierre on lui eût appliqué une tuile. Cependant on ne rendit point à la nature les graces qui lui étoient si justement dues, quoique ce fut absolument son ouvrage : on en rendit les honneurs à la pierre qui en eut tout le mérite, & on ajouta ce cas à tous ceux qui sont contenus dans le catalogue des opérations merveilleuses de la pierre-d'aigle. En combien de cas ne pourroit-on pas dire, avec justice, que cette pierre tient ici lieu d'Accoucheur, avec cette différence, qu'assez souvent il y auroit beaucoup moins de danger à se servir de la pierre.

dit d'une femme en cet état. *Le moyen de se passer d'un Accoucheur ?* Sa manœuvre augmenta-t-elle les tourmens de la malade, passe dans son esprit pour un chef-d'œuvre & pour un effort de génie. Délivrée enfin de son fardeau, que peut-elle ressentir ? Un plaisir infini en comparaison de ce qu'elle a souffert l'instant auparavant. C'est un transport de joie mêlé de reconnoissance pour la personne à qui elle s' imagine en avoir l'obligation ; un monstre hideux prendroit la figure d'un Adonis, dans les yeux de la malade, si elle peut se mettre dans l'esprit qu'il y ait eu quelque part. Transportée d'âlegresse elle pourroit lui sauter au col, & malgré toute la pureté de son cœur, l'embrasser avec une tendresse infinie, pour lui exprimer toute la force & la vivacité de sa reconnoissance. Qu'on ne se figure point que ces expressions soient outrées. Le ravissement où l'on est de ne plus souffrir la torture, passe toujours les bornes de la modération, & ne peut se concevoir que par ceux qui y ont passé. Sa reconnoissance s'étendrait jusques sur des êtres inanimés, à plus forte raison sur le cher & bien aimé Docteur, à qui elle croit avoir tant d'obligations. Les tendres sentimens que la gratitude fait naître dans son cœur sont si vifs, qu'il ne faut pas s'étonner s'ils se transforment quelquefois dans une passion d'une nature

toute différente. Une certaine langueur dans cet état , peut s'emparer des sens & les rendre susceptibles d'impressions , que la différence des sexes fait éclore , & qu'il n'est pas toujours aisé d'effacer. Le Docteur Smellie est convenu , ainsi que nous l'avons observé , qu'un homme pouvoit être sujet à la tentation , & que le cas étoit très-possible ; pourquoi , en suivant l'exemple d'un aveu aussi sincère , ne conviendrois-je pas qu'il pourroit y avoir quelques femmes assez foibles pour y succomber ?

Il est bien vrai que dans des cas d'extrémité , qui certainement n'arrivent pas fort souvent , l'immodestie ne sauroit avoir lieu ; l'état de souffrance dans lequel se trouve une femme agonisante , & qui a , pour ainsi dire , un pied dans la fosse , n'est guere propre à exciter des tentations libidineuses. Mais , encore une fois , ce sont-là des cas qui arrivent le plus rarement : or plus le danger aura été grand du côté de la malade , plus elle sera sensible au service imaginaire qu'elle croira avoir reçu de l'Accoucheur qui l'aura délivrée. Que ce soit une Sage-Femme qui ait fait cet office , les sentimens de reconnoissance qu'elle en aura , ne seront ni si vifs , ni si durables , parce que c'est une femme.

Au reste les Accoucheurs ne sauroient se vanter d'être à l'épreuve des tentations , ni de

n'y pas succomber quelquefois , malgré le précepte divin du Docteur qui leur enjoint d'y résister. De plus ce ne sont pas des personnes avancées en âge qu'on emploie ou qu'on doit employer , cela pour des raisons évidentes qui ont rapport à la pratique & à l'opération manuelle , qui , après tout , ne peut être qu'un peu passable , à la prendre même du meilleur côté. Qu'on examine donc bien les mauvaises suites que peut avoir cette coutume d'exposer une jeune femme de cette façon entre les mains d'un homme qui est dans toute la vigueur de son âge , & qui entreprend un pareil métier. Que l'on considère un peu , sans partialité , toutes les barrières de la pudeur qu'il faut franchir , & quelle carrière on ouvre à la licence , en tolérant le cours d'une innovation aussi parfaitement inutile. Pensez un peu au ravage que peuvent faire des bataillons d'apprentifs , quand ils ne seroient composés que des neuf cens Disciples du Docteur Smellie , qui faisant à leur tour d'autres élèves , fournissent incessamment de nouvelles recrues , pensez , dis-je , au désordre que causeront toutes ces troupes qu'on lâchera contre le sexe , qui pourront attaquer leur vertu , sans parler du détriment qu'ils apporteront à la population. Le tout bien pesé , je me flatte qu'on n'attribuera pas à des vûes intéressées , les vœux

que je forme en faveur des Sage-Femmes, & pour que la pratique reprenne son premier cours : cours prescrit par les loix de la nature, & qu'elle démontre d'une façon si évidente dans les tendres égards qu'elle a pour les meres & leurs chers enfans, en quoi elle n'a pas peu consulté une de ses premieres fins, le bien de la fociété, en mettant la pudeur des femmes à couvert des attaques & des insultes qu'occasionne l'exercice d'une profession que certains hommes se sont nouvellement arrogé par un principe vil & fordide dans ses motifs, faux & insoutenable dans ses prétentions, ridicule & honteux dans la pratique, & encore plus terrible qu'on ne pense dans toutes ses conséquences.

XV. OBJECTION.

Il n'est point du tout question de modestie dans les accouchemens. On doit passer sur toutes ces bagatelles lorsqu'il y va de la vie & d'une plus grande sûreté. La décence, la pudeur en ce cas ne sont que puérités. Jadis toutes ces vetilleries pouvoient être de quelque considération, parce que les femmes pouvoient encore s'attendre à des accouchemens naturels ; ainsi ce seroit se moquer de nous de soutenir qu'on doit préférer une Sage-Femme à un Accoucheur, & ceux qui s'imaginent être en droit de nous

faire quelques objections à ce sujet, ne considerent pas que ce seroit une témérité des plus grandes d'esperer de nos jours qu'une femme pût accoucher naturellement par les voies ordinaires, ou sans le secours de quelque instrument, c'est moralement impossible, & on ne peut s'y attendre sans crime.

R É P O N S E.

Cette objection sans doute paroîtra exagérée à tous ceux qui n'ont pas lu le nouveau Traité d'accouchement de M. Puzos, & sera pour eux une espece de paradoxe; ce n'est pas ici le lieu d'y répondre: on en trouvera le dénouement sur la fin de ma seconde partie, où le Lecteur verra que cette dernière instance est tirée des principes de celui qui a trouvé le moyen de mettre le comble à la folie de notre siècle, avec éloquence (M. Crantz) dans sa fameuse dissertation que l'Editeur de M. Puzos a insérée pour terminer son Traité imprimé à Paris en 1760.

Conclusion de la premiere Partie.

Jusqu'ici je me suis contentée d'assurer en général que tous les instrumens sont absolument inutiles dans notre profession; les

Praticiens eux-mêmes en reconnoissent tout le danger , mais que malgré cela ils ne laissent pas de les mettre en usage. C'est donc pour la partie suivante que je me suis réservée d'entrer dans une discussion plus particuliere à cet égard. On y verra manifestement sur quels faux principes , sur quels fondemens légers M^{rs} les Pudendistes se sont intrus dans une profession qui leur convient si peu. Ce qu'il y a de très-vrai , c'est que les instrumens n'ont été inventés que pour autoriser une innovation que l'intérêt a mise sur pied , que la crédulité a adoptée , & que la mode enfin a pris soin de nourrir. Il n'y a pas long-temps que c'étoit ici une regle générale de n'employer que des Sage-Femmes ; & quand on faisoit venir un Praticien dans des cas tout-à-fait extraordinaires , c'étoit une exception de cette regle générale, ce qui étoit extrêmement rare ; mais par un fatal renversement de l'ordre naturel des choses , nous voyons aujourd'hui que l'exception prend la place de la regle générale. Il est question d'examiner si cette contravention aux ordres de la nature est aussi avantageuse à la société qu'on le prétend.

Je suis déjà entrée dans l'examen de quelques argumens en faveur des Accoucheurs ; mais le principal qu'ils tirent de l'incapacité des Sage-Femmes,

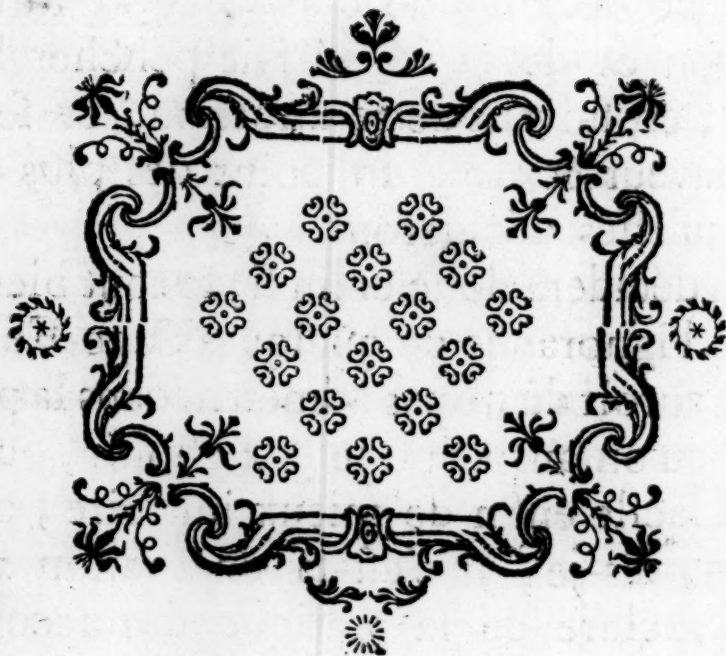
Sage-Femmes, ou plutôt de l'aversion si bien fondée qu'elles ont pour les instrumens, mérite un scrutin plus ample & plus exact. Pour preuve de mes bonnes intentions, c'est que la plupart des remarques que je ferai sur les instrumens, seront puisées & dressées conformément à ce que Messieurs les Accoucheurs en disent eux-mêmes. Je pense qu'une pareille conduite de ma part ne peut être taxée de mauvaise foi.

Au reste les parties intéressées auront la bonté de déclarer de quel côté la force de la raison & de la vérité fait pencher la balance, en suivant cette direction, ce sera en leur faveur & dans un point des plus essentiels qu'elles décideront.

On décidera donc enfin si, le tout bien examiné, l'ignorance de quelques Sage-Femmes qu'on auroit dû ne pas admettre dans la profession, qu'on auroit pû mieux choisir, ou qu'il seroit facile enfin de mieux instruire; on décidera, dis-je, si c'est-là une raison valide pour exclure de la pratique des accouchemens tout un sexe à qui la nature a donné des talens singuliers pour ce métier, & cela uniquement en vue de faire place à une troupe de Praticiens dont l'Art si vanté ne s'est le plus souvent signalé que par d'horribles outrages faits à la nature; & ce qu'il

y a de plus aggravant encore, c'est que c'est sous le spécieux & plausible prétexte de voler à son secours, qu'ils ont en vain commis tant de cruautés.

Fin de la premiere Partie.





TRAITÉ

SUR

LES ACCOUCHEMENS.

SECONDE PARTIE,

*Qui renferme diverses observations sur les cas
les plus difficiles, avec une exacte discussion
sur la prétendue nécessité d'employer les
Instrumens.*

INTRODUCTION.

MALGRÉ les nombreuses productions
de tous ceux qui ont écrit sur l'Art
d'assister les femmes en travail d'enfant, tout
ce qui a paru jusqu'ici à ce sujet, laisse en-
core l'esprit mal satisfait, non pas qu'on soit
assez injuste pour s'attendre à quelque chose

O ij

d'absolument parfait dans un Art purement humain ; mais parce que l'on sent véritablement que dans celui-ci en particulier, on donne trop à la théorie, & pas assez à la pratique, ou aux fonctions de la main.

On est encore bien éloigné d'avoir des raisons solides & satisfaisantes de tout ce qui peut causer un travail pénible & laborieux, puisqu'il semble qu'on ait plutôt visé à embrouiller cette matiere par un jargon scientifique, qu'à l'éclaircir par la pratique ; on ne nous donne aucune méthode sur laquelle on puisse tant soit peu compter pour prévenir les difficultés, ou pour y remédier : au contraire la plus haute perfection où les hommes aient poussé cet Art, se réduit à recourir à l'usage pernicieux des instrumens dans les cas difficiles, ce qui tranche tout d'un coup le nœud Gordien, au lieu de le dénouer.

Il ne faut donc pas s'étonner, si, dans tous les livres qu'on a écrits, & dans toutes les observations qu'on a faites, il reste encore un vuide à remplir ; & comme le vuide dont il est ici question ne gît pas tant dans la théorie que dans la pratique ; les qualités & les talens naturels qu'ont les femmes pour l'opération de la main, font bien voir qu'elles sont plus propres que qui que ce soit à remplir cette attente autant qu'il est possible.

Que les Médecins & les Chirurgiens instruisent les femmes dans la partie de l'Anatomie qui peut être nécessaire pour l'exercice de leurs fonctions ; qu'ils les dirigent verbalement , ou par écrit , dans tous les accessoires , comme dans toutes les suites d'un accouchement , rien n'est plus juste , rien n'est plus salutaire , c'est dans toutes les regles , il n'y a rien à dire à cela ; mais de prétendre manœuvrer eux-mêmes , ce n'est & ne peut pas être leur fait. Ce n'est pas leur faire un reproche de dire que c'est une besogne qui ne leur convient nullement. Est-ce faire affront à un homme de dire qu'il n'est pas en état d'empeser une garniture de chemise aussi adroitement qu'une femme ? Il y auroit de la honte pour quiconque voudroit être excepté de la regle générale , & dans le district de notre profession , il y a plus de vérité à assurer qu'il n'y a aucune exception à faire en faveur des hommes , qu'il n'y en auroit à en faire quelques-unes.

Mais devons-nous être surpris du peu de lumiere qu'a répandu sur l'Art cette nuée d'Auteurs qui ont écrit au sujet des accouchemens , puisque la plupart de ces Ecrivains , n'ayant rien d'intéressant à dire à ce sujet , n'ont rempli leurs Livres que de digressions inutiles & de choses entièrement étrangères à cet Art ?

Les uns s'amusent à décrire les maladies de la matrice & toutes celles auxquelles les femmes sont sujettes, ce qui forme un objet très-nécessaire & d'une étendue infinie pour un Médecin, tandis que sur la pratique des accouchemens, ils ne vous donnent rien qui ne soit sec & stérile par lui-même, & quelquefois faux. D'autres, pour dire quelque chose, s'embarquent dans de longues dissertations sur la méthode de traiter les enfans. La définition qu'ils nous donnent de leurs maladies & de toutes celles de leurs meres, ne présente point à l'esprit une idée nette; l'énumération des causes, & sur-tout des signes des maladies, est imparfaite, & la plupart des méthodes curatives sont trop vagues, & par cela seul insuffisantes. Tous ces défauts dénotent de mauvais compilateurs. Ceux-ci ont écrit dans la vue de mettre en vogue quelques secrets prétendus, des poudres, ou préparations de quelque remède. Ceux-là ont enflé leurs volumes avec la structure pompeuse d'une couchette plus ou moins commode, & le mécanisme d'une chaise percée, ou la configuration de diverses especes de seringue propre à faire des injections anodines. On y trouvera aussi des remèdes spécifiques pour toutes les difformités du corps humain, pour les contractions, ou roideurs des muscles des épaules, des

bras, des mains, des pieds, des cuisses, des hanches, &c. pour redresser les tortus. D'autres enfin, au milieu des déclamations qu'ils font contre tous ces Charlatans, n'ont rien de mieux à vous recommander que quelque instrument de leur façon, qu'ils vous donnent comme un chef-d'œuvre de la supériorité de leur science sur tout autre, quoiqu'il n'y ait rien en cela de merveilleux, qu'une fabrique plus récente. C'est pourquoi après avoir parcouru une multitude prodigieuse d'Auteurs, il n'est pas possible de concevoir à combien peu de connoissances utiles se réduira le tout pour la pratique. On n'y trouve en un mot que ce qu'on n'y cherche pas.

En même-temps un Lecteur qui examine les choses superficiellement, & qui voit un nombre considérable de volumes que nous fournissent ces Prétendans à l'Art d'accoucher, ne peut se mettre dans l'esprit qu'on n'y puisse trouver que des choses aussi peu essentielles. Cet air & ce ton magistral qui paroît répandu dans toutes leurs compositions, qui d'ailleurs se trouvent embellies par des tailles-douces qui représentent des couchettes & des forceps fenestrés, &c. tout cela contribue à jeter un feu follet d'érudition qui en impose aux yeux de ceux qui s'en tiennent à la surface des choses, & qui

ne pénètrent pas plus avant ; ainsi les accessoires de l'Art , ou pour mieux dire , l'abus qu'on en fait , passe pour l'Art même.

Quoi qu'il en soit , je suis fort d'avis que toutes les Sage - Femmes profitent de ce qu'elles peuvent trouver d'utile & d'avantageux dans les Auteurs qui ont le mieux traité cette matiere. Je suis fort éloignée d'encourager l'ignorance dans les femmes de ma profession. Je fais qu'une théorie saine & convenable ne peut que contribuer à les perfectionner dans la pratique ; mais il ne faut pas qu'elles oublient que la base ou le principal point de l'Art consiste dans la dextérité des mains ; & que dans ce point-là le plus habile Accoucheur doit le céder à la Sage-Femme la plus ignorante : point si essentiel , qu'il ne peut être compensé de la part des hommes , quand bien même ils surpasseroient les femmes en tout autre genre , & quand ils substituerioient des mains artificielles à celles que la nature a données à la femme préférablement aux hommes , qui les ont peu formées pour un pareil ministère : j'en dirois autant de leur tête s'ils pensoient différemment.

Quant au Traité qu'on présente ici , comme mon objet capital est d'attaquer certains abus particuliers qui se sont glissés dans l'art , ainsi que plusieurs innovations dangereuses , on ne doit pas s'attendre à y trouver un

cours général de pratique bien complet; cependant, j'ose bien assurer que si j'étois sollicitée à entreprendre un ouvrage de cette espece, j'y réussirois beaucoup mieux en consultant bien plus l'expérience que j'ai des opérations de la nature, dans un article aussi intéressant pour elle, qu'en m'attachant aux autorités de ces hommes qui semblent la connoître si peu, que de croire qu'ils peuvent la secourir avec des instrumens qui n'ont été formés que pour sa destruction, ou du moins qui lui feront plus de tort en la violentant, qu'ils n'auront lieu d'en esperer de bien pour justifier leur procédé.

Je ne ferai ici aucune digression sur la Médecine, l'Anatomie, la Chymie, ou la Pharmacie; je me renfermerai uniquement dans ce qui est de mon métier, le manuel des opérations. Que le Médecin ordonne, que le Chirurgien fasse sa saignée, que le Chymiste fournisse ses drogues, que l'Apothicaire les prépare, tout cela ne me regarde point. Mais qu'un Accoucheur se charge de toutes ces fonctions, & qu'il présume assez souvent de remplir lui seul tous ces différens personnages, en y ajoutant l'exercice d'un ministère si peu naturel à son sexe, c'est un paradoxe si étrange, que je croirois manquer aux devoirs de mon état si je n'entreprendois de démontrer les dangereux incon-

veniens qui doivent resulter de la methode d'operer sur laquelle il fonde toutes ses prétentions, aussi bien que la nécessité de la médiation pour la pratique; & c'est principalement ce qui forme l'objet de cette seconde partie, qui servira de supplément & de preuve à la premiere.

Des Accouchemens.

L'Accouchement en général, n'est autre chose que la sortie du fœtus hors le sein de la mere.

Il y en a de deux sortes, l'un naturel, l'autre contre nature. Le naturel est celui dans lequel l'enfant sort suivant la maniere ordinaire, qui est de présenter la tête la premiere au passage.

On appelle contre nature celui où l'enfant présente toute autre partie que la tête.

Ces deux especes se subdivisent en deux différences; qui les rendent, ou faciles, ou difficiles; parce que l'accouchement naturel, aussi bien que celui qui est contre nature, peuvent être ou faciles, ou laborieux.

L'accouchement où l'enfant sort aisément & presque sans art, se nomme facile.

Il est censé laborieux, quand le fœtus ne sort qu'avec peine, par le secours & l'industrie de la personne qui l'assiste.

Dans les accouchemens naturels & faciles, on n'a besoin que de la présence d'une Sage-Femme pour recevoir l'enfant, lier le cordon de l'ombilic, le séparer du placenta, donner à tenir l'enfant chaudement, & ensuite délivrer la mere de l'arriere faix. Il faut rassurer les esprits de la malade, mettre un linge chaud & bien molet sur son sein, lui mettre une chemise chaude & une bonne camifole sur le corps, un linge en quatre doubles sur le bas-ventre, une nappe en double autour d'elle, & enfin la mettre dans son lit bien bassiné. C'est en abrégé ce qui s'observe dans ces cas ordinaires.

Dans les accouchemens contre nature, s'ils sont aisés, on observera la même méthode que ci-dessus, excepté que dans le premier on reçoit l'enfant par la tête, & dans celui-ci par les pieds qu'il faut aller chercher.

Ces fortes de travaux sont si faciles, qu'il n'est pas besoin de démontrer qu'ils se terminent sans le secours des instrumens : car lorsque l'enfant se présente bien, il faut laisser agir la nature & ne rien précipiter dans le manuel, à moins qu'il ne survienne quelque accident qui nous y oblige, comme quelque grande perte de sang, &c.

Pour l'accouchement contre nature, il est de la prudence de ne point différer l'extraction du fœtus à la suite de l'écoulement des

eaux: pourvu qu'il y ait une ouverture suffisante, on n'en doit faire aucune difficulté, & ne pas attendre que les forces de la malade soient épuisées.

Cependant il ne faut pas se trop presser, mais se donner de garde d'imiter les Accoucheurs peu versés dans la bonne pratique, ou leur impatience naturelle, qui fait qu'ils ne sont pas plutôt entrés chez une malade, qu'ils voudroient d'abord avoir expédié leurs opérations. Je donne cet avis, pour qu'on sache qu'il ne faut jamais de violence, qu'on ne peut trop prendre ses précautions, ni agir avec trop de circonspection.

Il est bon d'observer qu'il ne faut pas abandonner une femme nouvellement accouchée & bien délivrée; mais qu'il est nécessaire de rester encore quelques heures après, jusqu'à ce qu'on ait mis la malade dans un état assez tranquille, pour ne rien craindre des accidens qui n'arrivent que trop souvent & qui ont été suivis, de quoi?

De Morts subites.

De célèbres Auteurs & de fameux Praticiens ont toujours été surpris de voir des femmes qui, après être arrivées à leur terme sans aucun accident, accouchées très-promptement, & délivrées heureusement,

sont mortes presque subitement. Combien y a-t-il d'Accoucheurs qui ne prévoient ce malheur que lorsqu'il n'est plus temps de le prévenir ? La cause de cet accident est ignorée de bien des gens de l'Art , & dont les malades sont les tristes victimes au grand étonnement des personnes qui s'y intéressent , dont les espérances paroissent les mieux fondées.

Messieurs Mauriceau & de Lamotte nous rapportent des exemples de ces morts inopinées. Le premier dans sa 230^e. observation dit :

« J'accouchai une femme d'une habitude
 » fort replette , âgée de 35 ans , de son premier enfant , qui étoit une grosse fille vivante , qui vint naturellement. Cette femme fut près de deux jours en travail avec de petites douleurs lentes ; après quoi ses eaux ayant percé par une forte douleur , elle en eut de bonnes qui la firent accoucher aussi heureusement qu'on pouvoit le désirer ; & je la délivrai aussi-tôt : mais chose étonnante (s'écrie Mauriceau) à peine y avoit-il un quart-d'heure qu'elle étoit accouchée , qu'elle tomba tout-d'un-coup en de grandes foiblesses avec une oppression de poitrine , & une grande agitation de tout le corps , qui fut aussitôt suivie d'une convulsion causée par une perte de sang qui

» la fit mourir un quart-d'heure ensuite. Ce
» fut , ajoute-t-il , un de ces fortes de mal-
» heurs de la destinée , que toute la prudence
» humaine ne peut pas éviter ». C'est aussi l'o-
pinion de Lamotte cité par M. Levret , p. 269.

M. de Lamotte dit , « qu'il accoucha pour
» la cinquieme fois la femme d'un Gantier
» de Valogne le 16 Mars 1704 ; que cette
» femme ne fut qu'une heure dans les dou-
» leurs , & qu'il la délivra avec toute la fa-
» cilité possible ; qu'il la laissa sur le petit
» lit , jusqu'à ce qu'on lui eût donné un bouil-
» lon ; après quoi il la recommanda aux soins
» de sa garde & s'en fût où *ses affaires l'ap-*
» *pelloient*. Il ajoute , qu'il n'avoit eu que le
» temps de faire deux saignées dans deux
» maisons voisines , lorsqu'on le fut cher-
» cher avec empressement pour voir cette
» nouvelle accouchée , qu'il trouva morte dans
» son lit. La cause de sa mort lui fut bien-
» tôt connue par le ruisseau de sang qui cou-
» loit au travers du plancher , & qui tomboit
» dans la salle qui étoit au-dessous , après avoir
» percé le lit dans lequel il étoit resté des cail-
» lots de sang d'une grosseur extraordinaire.

Cet Auteur ajoute , dans les réflexions
qu'il fait à la fin de cette observation , que
« cet accouchement avoit été plus prompt
» & plus aisé que ceux que cette femme avoit
» eus précédemment , & il fait remarquer

» que ces *fâcheux événemens* ne sont pas sans
 » exemples, puisque Mesdames la Princesse
 » de... la Duchesse de.... & Madame la
 » première Présidente du Parlement de sa
 » Province, ainsi que *quantité d'autres* ont
 » subi en pareilles occasions, le même
 » sort que celle dont il parle. Ce sont des
 » preuves, suivant lui, que toute la science
 » & la dextérité humaine ne peuvent *souvent*
 » prévenir un *semblable malheur*, puisque ces
 » illustres Dames avoient été accouchées par
 » les plus fameux Accoucheurs.

Ces dernières circonstances qu'ajoute Lamotte, ne prouvent point du tout que ces sortes de malheurs soient inévitables : au contraire, elles ne pourroient servir qu'à confirmer ce que nous avons déjà dit, savoir qu'il n'est que trop réel qu'une prodigieuse quantité de Dames de la première qualité sont sujettes à des secours bien peu dignes d'elles, lorsqu'elles sont entre les mains des hommes. Consultez la cinquante-quatrième page de la première partie de cet ouvrage.

Dans la première partie de cet Ouvrage page 103, j'ai promis de donner dans cet essai, des raisons de pareils événemens un peu plus plausibles, que celles que l'on trouve même dans Mauriceau & Lamotte, ces deux célèbres Auteurs, que nos Contemporains regardent comme leurs maîtres en fait de

l'Art. Ils attribuent ces morts imprévues à des *causes occultes & inévitables*. Pour moi je n'en conviens pas tout-à-fait. Je pourrois me tromper ; mais je puis bien assurer, que ce que je vais avancer sur cette matiere est absolument fondé sur mes observations & mon expérience.

Une réplétion de sang , un défaut de contraction dans la matrice, dont tous les vaisseaux qui se sont ouverts , sont trop lents à se refermer , sont , généralement parlant , les causes de ces accidens. Je pourrois fortifier cette opinion en l'appuyant de quelques axiomes de chirurgie que j'ai appris dans la théorie de notre profession & qui roulent sur la difficulté qu'ont à se contracter , des muscles creux qui ont souffert une grande dilatation : mais je me flatte qu'on en trouvera des preuves plus convaincantes dans le succès qu'aura la méthode de pratiquer que je voudrois recommander , soit pour obvier à ces causes, soit pour y remédier. Quand on sçait qu'une femme peut mourir à l'improviste quelques quarts-d'heure après avoir été delivrée , c'en est assez pour être sur ses gardes , & pour employer tous les moyens praticables de prévenir un accident aussi fatal : or je conseilerois donc de faire une attention toute particuliere à la constitution des femmes enceintes.

C'est

C'est pourquoi toutes les fois qu'on s'aperçoit qu'une femme est extraordinairement grosse & sanguine, ou d'un tempérament fort & robuste, on devroit lui conseiller de se faire saigner une ou deux fois par précaution durant sa grossesse : cette saignée est d'un grand secours pour raréfier la masse du sang, & prévenir ces hémorrhagies excessives dont les suites sont si terribles dans les couches. Ensuite il faut bien se donner de garde de rien précipiter dans le travail, afin que la nature ait tout le temps qu'il lui faut pour prédiposer la matrice à se contracter par degrés, & à reprendre son premier état : c'est-à-dire qu'il ne faut aller ni trop vite en besogne, ni trop lentement. Que si indépendamment de ces précautions, il arrive quelque perte de sang considérable après le délivre, qui soit suivie de quelques foibleses & oppressions, c'est un signe que le sang se coagule dans la matrice ; il faut alors remuer la malade, l'exciter à tousser, ou éternuer pour contribuer à l'évacuation du sang qui se caille, & qui l'étoufferoit si on ne le faisoit sortir.

Si par ce moyen l'évacuation ne se fait pas naturellement, ce qu'on appercevra par les syncopes de la malade qui bâille, qui pâlit & devient foible, il faut, sans perdre le temps, porter la main dans ce viscere

pour en tirer tous les caillots de sang qu'on ne manquera pas d'y trouver , & dont la présence, comme corps étranger , s'oppose nécessairement à la contraction de cet organe, & suffoque en très-peu de temps les femmes qui ne sont pas soulagées à propos.

Ces pertes sont assez fréquentes , sur-tout à l'égard de celles qui s'entêtent & négligent les saignées de précaution ; d'où il arrive des morts subites , lorsqu'on ne fait pas que le plus court moyen d'obvier à ces accidens , & d'en arrêter les suites , c'est de bien évacuer les malades par l'opération de la main , quand la nature ne le fait pas d'elle-même , ou qu'elle tarde trop à le faire.

La longue expérience que j'ai de ce secours , qui m'a toujours réussi à souhait , m'est un sûr garant qu'il y a peu ou point du tout de danger. Quand on fait soulager ces femmes à temps , elles reviennent à elles-mêmes dans le moment , leur respiration devient très-libre , & elles n'ont pas eu le loisir de sentir cette dernière opération de main qui leur sauve la vie.

Nous avons des Accoucheurs , qui passent même pour habiles , qui faute de ce soulagement tout simple & tout naturel , ont eu le desagrément de voir périr plusieurs femmes entre leurs mains , quoiqu'elles eussent été délivrées fort heureusement.

Dans des hémorrhagies d'une autre espece, qui ne sont pas suivies des mêmes symptomes, & où le sang ne se coagule pas dans la matrice, il faudroit se donner bien de garde de tourmenter la malade en l'excitant à tousser ou éternuer ; au contraire on doit la tenir tranquille, faire venir un bon Médecin pour ordonner des potions astringentes qui la fortifient sans l'échauffer.

A l'égard des femmes enceintes il y a encore une chose bien essentielle à remarquer, c'est de prendre bien garde de ne pas se tromper dans les signes de l'enfantement, parce qu'il est très-dangereux d'exciter une femme aux dernières douleurs, qui ne manquent pas d'épuiser ses forces, qu'on devroit plutôt ménager pour un temps où elle en a besoin. Ainsi une Sage-Femme doit s'appliquer à bien distinguer les vraies douleurs d'avec les fausses. Quand une femme, qui approche de son terme, ressent des douleurs dans le ventre, dans les reins, & même dans les parties basses, on ne doit pas toujours les prendre pour de vraies douleurs d'enfantement ; on le connoitra par le toucher qui sert de guide dans ces occasions.

Si l'enfant ou le fœtus est encore haut dans la matrice, & que sa situation ne dénote pas qu'il soit prêt à sortir, si les eaux ne sont pas bien préparées, ni formées, il

faut appaîser les douleurs par quelques remèdes calmans & anodins, laisser la malade en repos, jusqu'à ce que les choses se déclarent plus ouvertement; alors n'ayant pas été fatiguée & tourmentée envain, elle accouchera heureusement.

Nous avons eu des Praticiens si ineptes dans l'art d'accoucher par l'opération de la main, qu'ils ont mis leur esprit à la torture pour découvrir des remèdes qui pussent les exempter de l'ennui qu'ils ressentent de la longueur du temps que la nature a coutume de prendre pour terminer son ouvrage, comme si la besogne pouvoit en aller mieux en la précipitant. A cette fin, ils ont fait l'expérience de certaines drogues appelées hyfériques, dans lesquelles ils ont prétendu qu'on devoit avoir grande confiance.

Plusieurs même de nos modernes prouvent assez par leur conduite journalière, qu'ils n'ont pas moins de foi en la vertu de ces drogues, que leurs anciens Confreres, puisqu'ils continuent à s'en servir, & qu'elles sont étalées avec pompe dans presque toutes les Pharmacopées, quoique jusqu'à présent on n'ait rien vu qui en puisse justifier le bon effet; tant s'en faut, mille & mille exemples peuvent nous en démontrer l'inefficacité & le danger. Je me contenterai de produire ici le témoignage de M. de Lamotte

dans le second livre de ses observations , & il n'est pas le seul qui rende assez de justice à ces sortes de remèdes pour les désapprouver.

OBSERVATION 174. « Un célèbre Accou-
 » cheur (dit Lamotte) avoit une poudre pré-
 » tendue merveilleuse , pour provoquer les
 » douleurs & avancer l'enfantement , qui étoit
 » composée de galbanum , de myrrhe , de sa-
 » bine , de rhue & d'autres drogues de cette
 » qualité , dont il faisoit prendre à une femme
 » malade pour accoucher , quand le travail
 » étoit lent , depuis une demi - dragme jusqu'à
 » une dragme ; & après l'effet de ce remède ,
 » qui se terminoit pour l'ordinaire à laisser la
 » malade dans un pire état que celui où elle
 » étoit avant que de l'avoir prise , il y substi-
 » tuoit celui de son crochet , qui étoit un
 » expédient infailible pour la terminer promp-
 » tement , & dont il faisoit , aussi-bien que ses
 » confreres , un usage très-meurtrier , le se-
 » cours des mains bien conduites leur étant
 » inconnu.

» Ce même Opérateur (poursuit Lamotte)
 » fut mandé pour secourir une Dame qui étoit
 » en travail depuis trois jours , à laquelle il
 » proposa une prise de ces poudres , qu'elle
 » agréa avec plaisir , dans l'espérance qu'elle
 » alloit bientôt accoucher ; mais par mal-
 » heur , non pas assurément pour la Dame ;

» mais pour l'honneur des poudres ; n'ayant
 » pas eu la précaution d'en apporter , il fut
 » obligé de retourner chez lui , & la Dame
 » accoucha comme il entroit dans la cham-
 » bre pour les lui faire prendre. Combien l'ef-
 » fet de ces poudres auroit-il été vanté , si
 » l'accouchement eut seulement tardé d'un
 » demi-quart-d'heure , qui néanmoins n'y
 » auroient eu nulle part , puisque ce n'au-
 » roit pas moins été l'ouvrage du temps &
 » de la nature !

» Ce célèbre Accoucheur fut appelé à deux
 » autres femmes de ma connoissance , dont
 » les travaux paroissoient semblables à celui
 » de cette Dame , mais dont les suites furent
 » bien différentes : il leur fit prendre de ces
 » poudres fort inutilement , & voyant qu'un
 » jour s'étoit passé sans produire l'effet qu'il
 » en attendoit , il eut recours à son crochet ,
 » dont il finit l'un & l'autre de ces accou-
 » chemens.

OBSERVATION 175 du même M. de La-
 motte. « Un homme qui vivoit de son bien ,
 » sans vouloir faire profession de la Chirurgie ,
 » quoiqu'il en eut fait apprentissage ; & même
 » qu'il l'eut exercée , non-seulement en Fran-
 » ce , mais encore en Italie & en d'autres
 » pays étrangers , me dit , dans une conver-
 » sation que nous eumes ensemble , qu'il
 » avoit un remede infallible , pour faire ac-

» coucher une femme en un moment , quel-
 » que long & difficile que fut le travail , dont
 » il avoit des expériences par devers lui : qu'il
 » tenoit ce secret d'un Italien , sous serment
 » de ne le déclarer à personne. Il fut assez sur-
 » pris de me trouver sans curiosité d'appren-
 » dre de lui ce prétendu secret , qui lui sem-
 » bloit devoir m'intéresser beaucoup dans la
 » profession ouverte que je faisois des accou-
 » chemens , encore plus quand il vit que sans
 » y faire attention , je parlai d'autre chose.

» Le temps vint que s'étant marié , & sa
 » femme qui étoit grosse , étant malade pour
 » accoucher , il fut pour lors question de me
 » déclarer ce secret tant vanté , qui étoit un
 » demi-gros de borax , dans un verre de li-
 » queur au goût de la malade ; mais étant
 » donné par un homme sans foi , le remede
 » n'eut aucun effet. Sa femme fut quatre jours
 » & quatre nuits en travail , l'enfant mourut
 » un moment après , & la mere manqua d'en
 » faire autant.

OBSERVATION 176 du même Auteur.
 « Comme j'étois à Caën pour accoucher une
 » Dame de considération , un ancien Chirur-
 » gien du lieu , habile & fort entendu , me
 » dit qu'il avoit été appelé depuis peu pour
 » voir une femme travaillée depuis plusieurs
 » jours de douleurs lentes & légères : comme
 » il trouva l'enfant bien situé , il fit prendre à

» la malade une infusion de trois gros de féné,
 » dans le jus d'une orange aigre, afin d'accé-
 » lérer les douleurs & avancer l'accouche-
 » ment, qui arriva dix ou douze heures en-
 » suite : mais la femme mourut presque aussi-
 » tôt.

» A quoi (continue M. de Lamotte) j'op-
 » posai pour réponse qu'étant à Bayeux pour
 » le même sujet, un ancien Chirurgien du
 » lieu, avec lequel je fus appelé pour voir
 » une malade, me dit, dans la conversation,
 » qu'il s'entendoit fort bien aux accouche-
 » mens, qu'il en avoit même fait un depuis
 » peu, qu'un autre Chirurgien avoit abandon-
 » né ; que l'enfant, dont le bras sortoit, étoit
 » mort avant qu'il y mît la main, & que la
 » mere, quoique bien accouchée, mourut
 » bientôt après.

Tous ces exemples prouvent suffisamment,
 que la méthode qu'on avoit d'administrer des
 remedes hystériques, & dont les inventeurs
 se faisoient parfaitement bien payer, subsis-
 toit du temps de Lamotte, qui n'est qu'un Au-
 teur moderne : & quoique quelques Accou-
 cheurs se soient joints à ce fameux Praticien
 pour les condamner, on ne laisse pas encore
 que de les employer quelquefois. Ces Mes-
 sieurs, sans doute, ont bonne grace de se re-
 crier contre les remedes des Empyriques où
 il n'y a rien à gagner pour eux : cela sert en

même temps à écarter les soupçons que l'on pourroit avoir sur l'usage des instrumens qui ne sent pas moins la charlatanerie. On cede volontiers ce qui ne rapporte rien , & on rejetteroit avec plaisir les instrumens , s'ils ne constituoient pas l'essence de cet être hétéroclite que l'on nomme Accoucheur. Au reste on aura de la peine à nier que tous ces fameux remèdes hystériques n'aient été de l'invention des *Savans* Praticiens , & non pas de ces pauvres & ignorantes Sage - Femmes , qui , lorsqu'une femme est en travail d'enfant , pensent tout simplement qu'on ne sauroit mieux faire , pour la soulager , que de laisser agir la nature , & ensuite l'assister quand il est nécessaire , avec toute l'agilité de leurs doigts & de leurs mains : prenant bien garde de ne pas laisser échapper le moment critique , & de ne pas non plus l'avancer dans l'emploi qu'elles en pourront faire. Que l'on considère combien de meres & d'enfans ont été les victimes de tous ces remèdes & médecines violentes sur lesquelles elles se reposoient si fort , & l'on conviendra que de semblables erreurs dans la pratique , quoiqu'elles ne soient pas capitales dans l'intention , ne laissent pas que d'être trop déplorables dans leurs effets. En considérant le ravage que font les Empyriques & les Charlatans en général , ne pourroit-on pas dire avec vérité , que la

vie des sujets seroit moins précieuse à l'Etat que leur bien ? Il semble assurément que les loix & le sens commun veillent plus à l'un qu'à l'autre.

A l'égard d'un enfant qui présente le bras, ou toute autre partie que la tête, il n'y a, pour ainsi dire, rien autre chose à faire que de glisser la main tout le long de ce bras, ou de toute autre membre qui se présentera, pour aller chercher les pieds & finir l'accouchement, sans qu'il soit besoin d'en venir à la réduction d'aucune partie du corps.

La plûpart des Auteurs qui ont traité des accouchemens, ont souvent fait naître des difficultés où il n'y en a réellement pas. On nous donne des détails emphatiques de têtes monstrueuses, & d'un passage trop étroit, pour établir des difficultés insurmontables, quoique le cas soit bien différent de ce qu'ils disent & même de ce qu'ils pourroient penser. On fait retentir celui d'un hydrocéphale comme un argument invincible, & cependant la façon d'opérer en ce cas-là est tout-à-fait simple. Les hydrocéphales sont si moux qu'ils se prêtent mieux que d'autres par leur flexibilité : c'est pourquoi notre méthode consiste à conseiller à la malade de se tenir tranquillement dans son lit lorsque l'enfant se présente bien, d'éviter tout ce qui pourroit lui fatiguer le corps ou l'esprit, & en un mot

de conserver toutes ses forces , autant que faire se pourra , au moyen de quoi , avec le temps & la patience , la tête de l'enfant ne manquera pas de se mouler au passage par une providence toute particuliere de la nature , qui a disposé les os de la tête , & sur-tout les pariétaux , d'une façon flexible jusqu'au point de glisser l'un sur l'autre , & de former une figure ovale qui en facilite la sortie à l'aide des efforts expulsifs que causent les dernieres douleurs. Pendant ce temps - là il faut bien se donner de garde d'irriter les douleurs , ou de crever les membranes sans nécessité & à contre-temps , ce qui , en pareil cas , pourroit faire perdre l'avantage que l'on peut tirer de l'écoulement des eaux. On doit beaucoup compter sur les efforts bienfaisans de la nature , elle travaille sans relâche à délivrer la malade , & souvent les interruptions qu'on y apporte en voulant accélérer sa besogne , ne servent qu'à empêcher , ou retarder une crise favorable : mais sur-tout point de violence , rien de forcé , c'est ce qu'il faut absolument & nécessairement éviter.

Du cordon de l'ombilic.

Lorsqu'une femme en travail ressent des douleurs violentes , qui redoublent & continuent , si les eaux sont écoulées , que l'en-

fant se présente bien , qu'il avance pendant la douleur , & qu'il se retire ensuite ; c'est une marque que le cordon fait un obstacle par quelques circonvolutions autour d'une ou de plusieurs parties du fœtus ; il retarde alors l'accouchement , parce qu'il tient l'enfant comme lié & garotté , à mesure qu'il avance par les douleurs , ce cordon qui le retient le retire un peu , ce qui forme une espece de flux & reflux , & rend le travail fort lent ; ainsi il faut de la patience en cette occasion pour le terminer heureusement aussi-tôt que la nature aura donné prise suffisante.

Quand le cordon sort le premier , c'est-à-dire , lorsqu'il précède la sortie de l'enfant , il y a du danger , parce que le cordon étant comprimé entre le fœtus & les os de la mere , la circulation du sang pouvant être absolument interceptée , l'enfant périroit à moins qu'on n'y remédie d'abord , ou que la malade n'accouche dans le moment. En ce cas il faut faire coucher la femme sur le dos , graisser sa main , prendre le cordon & faire en sorte de le repousser derriere la tête de l'enfant jusque sur le col : s'il venoit à se relâcher ou retomber dans les douleurs , il faudroit recommencer à le repasser sur le col de l'enfant , en le croisant un peu du côté opposé à celui par où il est incliné à se relâcher.

Quant à la façon d'opérer lorsque les en-

sans sont en mauvaise position & se présentent mal , j'en parlerai dans la suite de cet ouvrage aussi-bien que des moyens les plus sûrs d'y remédier.

Des cas difficiles & laborieux.

Moins un accouchement aisé demande d'attentions extraordinaires , plus le difficile a besoin de toute la science , l'expérience , la dextérité , la force , la prudence , la tendresse , la patience , la charité , & la présence d'esprit qu'une Sage-Femme puisse avoir pour la terminer heureusement.

On a reconnu dans tous les temps que la situation la plus naturelle d'un enfant qui vient au monde , étoit celle où il présentoit la tête la première , parce que c'est elle qui pour l'ordinaire fraye la route au reste du corps. Cet accouchement peut néanmoins devenir difficile à proportion des différens obstacles qui se rencontrent , qu'il faut surmonter , ce qui ne peut se faire sans ajouter l'industrie à la science de l'art qui aide la nature.

Lorsqu'au contraire on sent que l'enfant présente toute autre partie que la tête , il s'ensuit qu'il n'est pas placé naturellement ; c'est pourquoi l'accouchement devient plus ou moins difficile à terminer , selon le plus ou le moins de peine qu'il y aura à chercher & trouver les pieds.

Quantité d'Auteurs nous ont fait un assez long dénombrement des causes qui peuvent rendre les accouchemens laborieux ; les curieux peuvent y avoir recours : pour moi je me contenterai d'exposer ce qui tend à remplir mon objet , c'est-à-dire , de prendre connoissance des points capitaux qui ont donné lieu à quelques pauvres Sage-Femmes de recourir à l'assistance des Chirurgiens , pour suppléer à leur insuffisance , réparer leurs fautes , & remédier à leurs omissions. J'examinerai tous les différens cas qui ont servi de prétexte à ces Opérateurs pour mettre les instrumens en usage , le secours des mains bien conduites , leur étant encore plus inconnu qu'à la moindre des Sage-Femmes : d'où il est arrivé que pour suppléer à cette insuffisance que j'avoue être un mal , on lui a opposé , en guise de remede , un mal infiniment plus grand , en tout sens & à tous égards , qui a transmis l'art d'accoucher entre ces mains artificielles de fer & d'acier , d'où les Praticiens ont obtenu le beau privilege de se donner sous le caractère d'Accoucheurs.

Des gros ventres pendans en pointe.

A l'égard de ces fortes de grossesses , Madame Justine , Sage-Femme de l'Electrice de Brandebourg , remarque , dans son traité sur

l'Art, qu'elle fait, par expérience, que quelques enfans tournent sur la tête les pieds en haut, dans les femmes qui ont le ventre fort gros, & qui avancent beaucoup en devant; parce que, dit-elle, ces enfans sont trop tombés dans la partie antérieure & pendante du ventre: mais cette Sage-Femme ne nous explique pas les conséquences de cette situation qui ne laisse pas d'occasionner un travail pénible & laborieux, en ce que la matrice étant tombée dans la capacité du bas-ventre & l'enfant passé par-dessus les os pubis, la tête y demeure arrêtée, les douleurs deviennent inefficaces, si on ne fait aider à la nature.

Le succès dans ma pratique m'a appris par expérience qu'il falloit, en ce cas, faire coucher les malades sur le dos, relever leur ventre avec une large bande de linge pour délicatement faire rentrer la matrice & le fœtus dans la capacité du bassin; que si, indépendamment de ce secours, la tête de l'enfant restoit appuyée sur les os pubis, il faudroit introduire son doigt entre ces mêmes os & cette tête pour petit-à-petit la faire rétrograder & descendre dans le bassin vers le coccx.

Les cas qu'on a toujours regardés comme les plus laborieux & les plus délicats, peuvent se réduire aux points capitaux suivans: 1^o. l'obliquité de la matrice: 2^o. l'extraction de la tête d'un enfant séparée de son corps,

& restée dans la matrice : 3°. le travail où la tête de l'enfant se trouve arrêtée au passage , son corps étant tout-à-fait sorti de l'utérus : 4°. l'accouchement où la tête de l'enfant se présente la première , & reste enclavée au passage.

Je vais traiter séparément de ces différens cas ; mais avant que d'y procéder , il ne fera pas hors de propos de confirmer que ce que j'ai avancé au sujet de l'intrusion des hommes dans une profession dont ils ignoroient si fort la partie la plus essentielle , & pour laquelle ils n'avoient aucunes des qualités requises , n'est pas sans fondement , suivant même le témoignage d'un des plus renommés Accoucheurs de l'Europe.

C'est M. de Lamotte , l'un des meilleurs & des plus éclairés Ecrivains modernes que nous ayons sur l'Art ; ses ouvrages en font foi. La simplicité & la candeur avec laquelle il a écrit , doivent le rendre moins suspect que tout autre. D'ailleurs ce n'est point une Sage-Femme , c'est un homme qui passe pour un habile Praticien , qui a puisé ses principes sur l'Art , des lumières de Madame la Marche , Maîtresse des accouchemens de l'Hôtel-Dieu de Paris. Il a su tirer avantage des écrits de Messieurs Mauriceau & Peu , & de tous les meilleurs Auteurs qui l'ont précédé ; il en a tiré toute la quintessence , qu'il nous expose
d'une

d'une façon très-nette. Il a joint à ces principes tout ce que les plus habiles Médecins ont dit de mieux sur les maladies des femmes & des enfans ; à quoi enfin il a ajouté d'excellentes observations & réflexions tirées des Journaux de sa pratique : de sorte que la lecture de ses ouvrages (faite toutefois avec quelque précaution) peut être fort utile aux gens de l'Art.

Quoique cet Auteur ait exercé la profession d'Accoucheur , & que par conséquent en faveur de sa pratique & de celle de ses Eleves , il ait adopté l'injuste prévention de ses Confreres contre toutes les Sage-Femmes sans distinction , c'est avec tout le plaisir & l'empressement possible que je lui rends cette justice de dire , qu'il n'a supprimé aucune vérité relative à l'Art. Pour ce qui est des Sage-Femmes mêmes & de la justice qui leur est due , la vérité lui est échappée plusieurs fois sans dessein prémédité de sa part de la rendre publique , tant il est vrai que la vérité perce toujours. Il est certain que M. de Lamotte a écrit dans une pauvre petite Ville éloignée des beaux Arts , à l'extrémité du Royaume de France sur une côte maritime , où il n'y avoit d'autres Accoucheuses que de pauvres Payannes , sans science & sans art , qui n'avoient d'autre éducation , qu'un peu d'habitude à secourir les femmes en travail. Malgré cela ,

au reste , il paroîtra que les Accoucheurs étoient bien plus à craindre que ces pauvres ignorantes créatures , qui rarement avoient eu d'autre Maître que la nature. Je rapporterai ici la substance de ce qu'il nous dit dans sa Préface , & ensuite quelques exemples de l'impéritie , ou plutôt de la profonde ignorance des plus habiles Accoucheurs de son temps.

» On a lieu de s'étonner (dit M. de Lamotte) que l'Art des accouchemens ait été , jusqu'au commencement du siècle précédent , abandonné à des femmes ignorantes , ou à des Chirurgiens qui n'avoient , (comme quantité de nos Modernes n'ont encore à présent ,) d'autres ressources dans les accouchemens difficiles , qu'un instrument conduit par des mains peu adroites , tous jours sûrs de tuer l'enfant & d'exposer la mere. Ces pauvres innocens ne sont-ils pas bien à plaindre de se voir sujets à des opérations chirurgiques , dont ils ne devroient avoir besoin qu'après que la Providence leur a donné lieu de voir le jour.

Il y auroit de l'inconsistance dans M. de Lamotte s'il eut eu intention d'appliquer ici l'épithete d'ignorantes aux Sage-Femmes de l'Hôtel - Dieu de Paris , puisque de son propre aveu c'est la meilleure Ecole de l'Europe pour l'Art d'accoucher : en quoi il ne se trompe pas. En considération de l'honneur

dû à la vérité, qu'il me soit permis de dire que je connois des femmes qui ont fait leur apprentissage dans cet Hôpital, qui croiroient faire le plus mauvais marché qu'elles eussent fait en leur vie, si elles échangeoient la méthode d'opérer qu'elles y ont apprise pour tout le Latin, le Grec, l'Arabe, & tous les instrumens du plus habile Praticien du monde, quand même pour la décider, il y ajouteroit son excellente façon de manœuvrer. La constance de leurs succès, en quelque situation que les enfans se soient présentés, est une preuve de la bonté de leur pratique. Je les ai vus amener toujours à bien des travaux très-difficiles sans le secours d'aucun Accoucheur. J'en ai vus délivrer des meres dont les enfans étoient hydrocéphales & morts dans leur sein depuis près de six semaines, & cela sans les démembrer, quoiqu'ils fussent à demi-pourris & la tête sans consistance solide. J'ose avancer ceci sans craindre qu'aucun Accoucheur puisse me donner le démenti; je suis en état de citer la mere qui est à Londres pleine de vie, les témoins, le lieu & l'année.

Des Sage-Femmes de cette espece [car je ne parle ici de celles qui se donnent pour telles, quoiqu'elles ne soient bonnes qu'à tailler de la besogne à Messieurs les Instrumentaires, mais des Sage-Femmes en un mot telles

que je viens de les depeindre,] n'ont pas lieu d'appréhender que parmi le nombre des personnes qu'elles ont délivrées, il s'y en trouve aucune qui se plaigne d'avoir souffert la moindre incommodité après leurs couches, qu'on puisse attribuer ou à ignorance ou à mauvaise manœuvre.

Au contraire j'ose assurer que d'habiles Sage - Femmes ont guéri bien des meres de plusieurs incommodités considérables causées par la mauvaise pratique des Accoucheurs qui passoient même pour habiles. La nature, la raison, & l'expérience nous ont démontré évidemment que la méthode des bonnes Sage-Femmes est certainement plus douce & plus sûre. Il suffit pour s'en convaincre d'entrer dans un juste examen de toutes choses. En attendant écoutons ce que M. de Lamotte dit lui-même de ses Confreres, & Dieu veuille qu'il n'y en ait pas encore trop de nos jours qui leur ressemblient !

« Soit dit à la honte de l'Art qu'ils exer-
» cent, ils n'ont que l'avarice pour guide & une
» ignorance crasse en partage dans la Profes-
» sion. Ces gens-là sont beaucoup à craindre
» pour les femmes qui ont un travail pénible,
» car [ajoute-t-il] n'ayant autre chose à leur
» offrir que des instrumens, dans le déplorable
» état où elles se trouvent ils s'en servent in-
» différemment dans toutes les situations où

» l'enfant peut se présenter. Les mains seules
 » dont d'autres veulent se servir , ne sont pas
 » moins dangereuses , lorsqu'elles sont mal
 » dirigées. C'est pourquoi ces ignorans ne
 » devroient jamais s'engager à faire des ac-
 » couchemens : ils s'exempteroient du hon-
 » teux reproche qu'on peut leur faire d'être
 » homicides en entreprenant ce qu'ils ne fa-
 » vent pas exécuter. Ils ne représenteroient
 » pas des scènes qui font frémir d'horreur.

» Je parle ici de tant de femmes dénuées
 » de force à l'occasion d'une grande perte
 » de sang , causée par les violences qu'un
 » ignorant leur fait souffrir , auxquelles on
 » trouve les parties toutes contuses , si mal-
 » traitées & si déchirées , qu'à quelques-unes
 » les intestins leur sortent par le vagin ; des
 » enfans tronqués & démembrés , quelque-
 » fois à demi - sortis & abandonnés en cet
 » état : aux uns la tête , aux autres les bras
 » ou les jambes arrachées , ou le corps même
 » tout entier , la tête étant restée dans la ma-
 » trice.

Voilà cependant quel est le langage d'un
 célèbre Accoucheur , qui se recrie avec beau-
 coup d'ingénuité contre les erreurs des Prati-
 ciens ses Confreres , & qui certainement n'a-
 voit pas dessein qu'on s'en servît pour faire
 voir les inconvéniens qu'il y a dans la méthode

qu'observent les hommes dans leur pratique. Aussi n'ai-je garde d'en tirer une conclusion qu'on puisse regarder comme un reproche fait à tout le corps des Accoucheurs sans la moindre exception : en quelque façon, néanmoins , ce ne seroit qu'user de représailles envers ceux qui , partant de la défectueuse pratique de quelques Sage-Femmes ignorantes & mal-adroites , ont conclu avec beaucoup d'injustice, qu'ils étoient en droit de les décrier toutes en général ; n'y en eût-il qu'une dans le monde , ce seroit encore assez pour servir de prétexte à ces Messieurs.

Bien-plus , Lamotte , qui , comme je l'ai ci-devant remarqué avec plaisir , étoit un homme aussi habile dans la profession que la nature puisse le permettre dans son genre , du moins à en juger par ses écrits , n'a pas laissé que de saisir toutes les occasions qui se sont présentées , pour se vanter de la supériorité des hommes sur les femmes dans l'exercice de cet Art. Au reste tandis qu'il met sur le compte des hommes des *scenes* qui font *frémir d'horreur* ; les bévues qu'il impute aux Sage-Femmes de sa Province , quoique des plus considérables , ne sont pas cependant d'une nature aussi atroce que celles qu'il rapporte de la part des hommes. En outre , malgré l'ardeur de son zèle à dénigrer les fem-

mes, il tombe dans des contradictions qui font pitié. Que le Lecteur en juge par celle qui suit.

Sur un certain article qui concerne la pratique, Lamotte blâme les Sage-Femmes, & Dieu fait quel article. Il ne s'agit pas de leur reprocher, comme il fait à ses Confreres, qu'elles tuent & estropient des femmes, ou qu'elles mettent leurs enfans en morceaux, non : mais c'est où il est uniquement question d'appliquer certains bandages sur le ventre des femmes après qu'elles ont été délivrées, pour par cette sage précaution, prévenir les rides qui pourroient s'y former. Ce même Auteur, qui reconnoissoit l'Hôtel-Dieu de Paris (où l'on ne confie l'opération manuelle des accouchemens qu'aux femmes) pour être la meilleure Ecole qu'il y ait (a), & où il a si souvent souhaité d'être admis pour s'instruire de la bonne pratique, s'explique ainsi sur le compte des Sage-Femmes de cet Hôpital.

« Cette prérogative d'apprentie de l'Hôtel-Dieu de Paris, n'est pas pour ces Sage-Femmes, une chose *indifférente* ; car n'eussent-elles pas l'ombre de raison ; elles sont

(a) Le Commentateur de Boerhave, vol. 5, p. 252 ou § 694, nous dit, en parlant de l'Hôtel-Dieu de Paris, qu'il ne peut y avoir une meilleure école pour y apprendre l'Art des accouchemens.

» persuadées qu'en se parant d'un titre qui ne
» les rend pas plus habiles , elles doivent être
» honorées & respectées par-dessus toutes les
» autres , ce qui ne manqueroit pas de leur
» arriver , si elles donnoient quelques mar-
» ques de suffisance plus significatives que
» les autres n'en peuvent donner. (a)

L'absurdité qu'il y a dans cette objection de M. de Lamotte est trop frappante pour avoir besoin de Commentaire. Si une femme qui aura été élevée dans la meilleure Ecole du monde pour les accouchemens , n'est pas en droit de se donner pour une bonne Sage-Femme sur qui on puisse compter , sans qu'on ait lieu de la taxer de vanité ; dites - moi , je vous prie , qui pourra lui donner ce droit-là ? Sera - ce d'avoir appris sous la conduite des plus habiles Accoucheurs du temps de Lamotte ?

On verra fort aisément que c'eut été l'école la plus dangereuse qu'elles eussent pu choisir , par toutes les horreurs qu'il reproche à leur façon de pratiquer , & qu'il a , sans doute , tâché d'éviter autant qu'il a pu pour ne pas dénigrer son sexe & se faire tort à lui-même : mais ces fautes & ces erreurs sont d'une nature à se renouveler fort sou-

(a) Voyez Lamotte , p. 646.

vent, sur-tout tant que regnera cette fausse doctrine & cette pernicieuse méthode qui substitue des instrumens, ou des mains artificielles à celles que Dieu a créées pour cet office.

Voyons présentement ce que pense M. de Lamotte de l'usage du crochet.

(a) « Lorsque je m'établis dans ma Province, (dit cet Auteur) je trouvai plusieurs » maîtres Chirurgiens, qui se mêloient d'aider les femmes dans leurs accouchemens » laborieux & contre nature, avec le seul & » unique secours du crochet, sans que de leur » vie, ils eussent fait un accouchement d'une » autre manière, & sitôt qu'ils avoient tiré » l'enfant avec leur crochet, ils laissoient » délivrer l'accouchée par une femme, parce » qu'ils n'y connoissoient rien de plus. Quand » on venoit les chercher pour secourir une » femme en travail, ils prenoient leur crochet, & alloient au plus vite mettre la » femme en situation, que l'enfant présentât tête, cul, bras, ou jambe, qu'il fût » mort, ou qu'il fût vivant, un jour & demi » passé pour une femme en travail, étoit » plus qu'il n'en falloit pour les mettre en » besogne » : comme il paroîtra par les observations suivantes du même M. de Lamotte.

(a) Lamotte, p. 262, Liv. V. §. 2.

OBSERVATION 187. « Je fus demandé pour ac-
» coucher Madame de.... éloignée de Valo-
» gne ma résidence, de quinze lieues, & il y
» eut en même temps un Chirurgien de la Ville
» où j'étois alors, qui fut appelé pour accou-
» cher une femme qui étoit en travail du
» jour précédent, dont l'enfant se présentoit
» au couronnement : sans autre examen il
» la mit en situation commode, & avec son
» crochet tira l'enfant à beaucoup de repri-
» ses, avec beaucoup de temps & de peine,
» & le jeta sous le lit avec le délivre, dans
» la saison la plus fâcheuse de l'année : après
» quoi l'Opérateur se remercia beaucoup de
» s'être si bien tiré d'un accouchement si dif-
» ficile. S'étant un peu délassé & prêt à for-
» tir, une femme curieuse voulut savoir si
» c'étoit garçon ou fille ; elle trouva ce pau-
» vre enfant encore vivant, quoiqu'il fut
» tout déchiré par les coups de crochet qu'il
» avoit recus, après avoir demeuré près d'une
» heure en cet état, sans que la violence
» de l'opération, ou la rigueur du froid euf-
» sent pû terminer une vie, qui ne paroif-
» soit tenir contre tant de maux, que pour
» reprocher à ce détestable Opérateur, la
» grandeur de son crime ; il fut baptisé &
» mourut bientôt après.

REFLEXION de Lamotte. « Voilà ce qu'on
» appelle une cruelle ignorance » &c. A quoi

j'ajoute que si ce misérable Accoucheur eut eu la patience d'attendre quelque temps, l'enfant seroit venu tout naturellement, avec le moindre petit secours de la main entre chaque douleur de la mere; d'autant plus qu'il n'y avoit pas long-temps qu'elle étoit en travail, & que la tête n'étoit point enclavée au passage.

OBSERVATION 196, p. 274. « L'on me vint
 » prier d'aller à Cherbourg accoucher une
 » pauvre femme, qu'un Chirurgien du lieu,
 » Accoucheur de profession, avoit abandonnée;.... Je trouvai cette pauvre femme sur un peu de paille au coin d'un grenier, dans un état qu'il est difficile de se représenter, avec un bras & une jambe de son enfant arrachés & le reste demeuré dans le corps de la mere. Je me disposai avec toute la diligence possible à la secourir. Je la mis en situation, & l'accouchai en un moment d'un enfant qui n'avoit qu'un bras arraché, & j'allai ensuite chercher l'autre qui avoit la jambe emportée, spectacle étrange & funeste, qui fut vu par plus de vingt femmes qui étoient présentes, & qui l'attesterent toutes à l'envi l'une de l'autre. Je la laissai à leurs soins après l'avoir délivrée d'un arriere faix aussi endommagé qu'étoient les enfans, dont il ne resta rien par le soin que j'eus d'en bien vuider

OBSERVATION 187. « Je fus demandé pour ac-
 » coucher Madame de.... éloignée de Valo-
 » gne ma résidence, de quinze lieues, & il y
 » eut en même temps un Chirurgien de la Ville
 » où j'étois alors, qui fut appelé pour accou-
 » cher une femme qui étoit en travail du
 » jour précédent, dont l'enfant se présentoit
 » au couronnement : sans autre examen il
 » la mit en situation commode, & avec son
 » crochet tira l'enfant à beaucoup de repri-
 » ses, avec beaucoup de temps & de peine,
 » & le jeta sous le lit avec le délivre, dans
 » la saison la plus fâcheuse de l'année : après
 » quoi l'Opérateur se remercia beaucoup de
 » s'être si bien tiré d'un accouchement si dif-
 » ficile. S'étant un peu délassé & prêt à for-
 » tir, une femme curieuse voulut savoir si
 » c'étoit garçon ou fille ; elle trouva ce pau-
 » vre enfant encore vivant, quoiqu'il fut
 » tout déchiré par les coups de crochet qu'il
 » avoit recus, après avoir demeuré près d'une
 » heure en cet état, sans que la violence
 » de l'opération, ou la rigueur du froid euf-
 » sent pû terminer une vie, qui ne paroif-
 » soit tenir contre tant de maux, que pour
 » reprocher à ce détestable Opérateur, la
 » grandeur de son crime ; il fut baptisé &
 » mourut bientôt après.

REFLEXION de Lamotte. « Voilà ce qu'on
 » appelle une cruelle ignorance » &c. A quoi

j'ajoute que si ce misérable Accoucheur eut eu la patience d'attendre quelque temps, l'enfant seroit venu tout naturellement, avec le moindre petit secours de la main entre chaque douleur de la mere; d'autant plus qu'il n'y avoit pas long-temps qu'elle étoit en travail, & que la tête n'étoit point enclavée au passage.

OBSERVATION 196, p. 274. « L'on me vint
» prier d'aller à Cherbourg accoucher une
» pauvre femme, qu'un Chirurgien du lieu,
» Accoucheur de profession, avoit abandonnée;.... Je trouvai cette pauvre femme sur un peu de paille au coin d'un grenier, dans un état qu'il est difficile de se représenter, avec un bras & une jambe de son enfant arrachés & le reste demeuré dans le corps de la mere. Je me disposai avec toute la diligence possible à la secourir. Je la mis en situation, & l'accouchai en un moment d'un enfant qui n'avoit qu'un bras arraché, & j'allai ensuite chercher l'autre qui avoit la jambe emportée, spectacle étrange & funeste, qui fut vu par plus de vingt femmes qui étoient présentes, & qui l'attesterent toutes à l'envi l'une de l'autre. Je la laissai à leurs soins après l'avoir délivrée d'un arriere faix aussi endommagé qu'étoient les enfans, dont il ne resta rien par le soin que j'eus d'en bien vuider

» la matrice; je laissai la mere assez douce-
» ment pour son état.

RÉFLEXION. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ce premier Opérateur avoit blanchi dans la profession d'Accoucheur, comme le remarque Lamotte, & que d'ailleurs il avoit été Chirurgien externe à l'Hôtel-Dieu de Paris plus de huit années avant que notre Auteur y fut apprenti. Cependant cet ancien Praticien étoit assez ignorant pour ne pas s'appercevoir qu'il y avoit deux enfans dans le cas dont il est question, & très-mal-adroit dans l'opération manuelle. Or je demande, ici, si la plus ignorante de toutes les Sage-Femmes auroit pu s'acquitter plus mal d'un travail semblable ?

OBSERVATION 185. « Une Bourgeoise de Va-
» logne malade pour accoucher, fit venir une
» Sage-Femme; peu de temps après son ar-
» rivée, les membranes s'ouvrirent, les eaux
» s'écoulerent, & l'enfant présenta un bras.
» La Sage-Femme, (qui probablement étoit
» peu versée dans l'Art) demanda du secours:
» l'on fit venir deux Chirurgiens Accoucheurs
» qui passoient pour les plus expérimentés
» de la Ville, ils commencerent par arracher
» le bras qui se présentoit, quoique l'enfant
» fût bien vivant, l'autre qu'ils trouverent
» ensuite eut le même sort; après quoi ils ap-
» pliquerent leur crochet sur une côte qu'ils

» arracherent , & puis deux , après trois , &
 » planterent enfin le crochet dans l'épine du
 » dos , & tirèrent si bien tous deux ensemble ,
 » qu'ils eurent l'enfant , en double. La Sage-
 » Femme la délivra de son arriere-faix , &
 » malgré tous ces maux , la malade se tira
 » d'affaire , dans une longue suite de temps.

RÉFLEXION de M. de Lamotte lui-même. « S'est-il jamais vû opération si cruelle , tant pour la mere que pour l'enfant , voir l'une toute déchirée , & l'autre cruellement démembré ? »

OBSERVATION 186. « La femme d'un Chan-
 » delier de cette Ville , commençoit d'être
 » entravail , les eaux s'écoulerent , & le bras
 » de l'enfant les suivit : l'on alla chercher
 » du secours ; l'un des deux Chirurgiens ,
 » dont on vient de parler dans l'observation
 » précédente , arriva avec son serviteur &
 » son crochet. Il commença par arracher le
 » bras qui sortoit à cet enfant bien vivant ,
 » puis il appliqua son instrument sur le corps
 » de l'enfant sans autre examen , & tira au-
 » tant qu'il le put sans rien amener. Le Maî-
 » tre à bout de ses forces à n'en pouvoir plus ,
 » y fit joindre son disciple , & tirèrent tous
 » deux tant & plus , sans rien terminer , & je
 » crois sincerement que ce Maître se feroit en-
 » core fait aider par quelqu'un , si le crochet
 » eût été assez long , ou que la pauvre femme

» n'eût pas rendu son ame au Seigneur ;
» par la cruauté des tourmens qu'ils lui firent
» souffrir, jusqu'au point de lui tirer plutôt
» la vie que son enfant ».

RÉFLEXION. « Voilà un accouchement
» en intention ; mais pour l'exécution, c'est
» quelque chose d'horrible , & tout - à - fait
» odieux. Je n'aurois jamais crû que deux
» hommes eussent pû tirer de cette maniere,
» sans disloquer les os de la femme sur laquelle
» le crochet étoit appliqué ; ce qui se con-
» firma par l'ouverture du cadavre, où l'en-
» fant fût trouvé avec un bras arraché , en-
» tortillé de son cordon en écharpe , sans le
» moindre vestige du crochet sur tout son
» corps , preuve trop constante que le cro-
» chet étoit appliqué sur la mere , & non sur
» l'enfant , & par conséquent du peu de cir-
» conspection , pour ne pas dire de la rage
» avec laquelle ce Chirurgien avoit agi sur
» cette pauvre malheureuse ; car il faut conve-
» nir qu'il n'y auroit eu aucune partie de l'en-
» fant qui eut pû résister à d'aussi terribles ef-
» forts , que furent ceux que ce Chirurgien &
» son garçon firent pour en venir à bout. C'é-
» toit pourtant tout ce qu'il y avoit de meil-
» leurs Opérateurs , pour secourir les fem-
» mes dans leurs travaux difficiles.

« Je ferois un volume de ces histoires , si
» elles étoient bonnes à quelqu'autre chose ,

» qu'à causer de l'horreur ». Tel est le témoignage du célèbre M. de Lamotte , & la justice qu'il rend à la prétendue science des plus grands Anatomistes & des plus habiles Accoucheurs de son temps, dans toute sa Province à plus de quarante lieues de pays. Or pour invalider la conclusion si naturelle qu'on peut tirer d'une attestation si authentique & si peu récusable, qui paroît si opposée à cette supériorité des hommes par-dessus les femmes dans la pratique des accouchemens, dira-t-on que les Accoucheurs de ce pays-ci sont, généralement parlant, beaucoup mieux instruits que ces sortes d'Opérateurs dont nous venons de parler ? Si l'on venoit à nous avancer une aussi grande fausseté, je prierois le Lecteur de se rappeler la façon ordinaire dont on forme ici ceux qui veulent s'adonner à cet Art. Nous avons donné d'assez justes raisons, ce me semble, pour prouver leur insuffisance, soit pour l'étudier, soit pour l'exercer : de sorte que plus on examinera cet article, plus il paroîtra clair & net, que si c'est un grand mal, comme effectivement c'en est un, qu'il y ait d'ignorantes Sage-Femmes, on doit encore les bénir en comparaison de cette multitude d'Accoucheurs superficiels, dressés ou par la méthode du Docteur Smellie, ou par celle qui s'observe dans les Hôpitaux aux dépens de l'humanité & de la pudeur de ces pau-

deur de ces pauvres misérables créatures qui ils font inutilement subir mille outrages.

A l'égard des exemples que j'ai fidelement rapportés d'après M. de Lamotte, peut-être me dira-t-on encore que, depuis ce temps-là, c'est-à-dire, depuis les commencemens de ce dernier siecle, on a fait de si grands progrès dans l'Art qu'ils sont bien capables d'effacer toutes les impressions de terreur que jadis ils auroient infailliblement occasionnés. Oui, fort bien ! on a fait des progrès dans l'Art, & il a reçu des améliorations qui crient vengeance. Si les vains efforts qu'on a faits pour perfectionner des instrumens qu'il est impossible de rendre parfaits, ou bien, si contre le sens commun, comme on doit le supposer, on a tâché de leur donner une perfection supérieure & préférable à des mains habiles & adroites, si, dis-je, on peut appeller cela une perfection, une amélioration, j'avouerai alors que depuis près d'un siecle l'Art d'accoucher a reçu, de la part des hommes, de furieuses perfections.

Qu'on considere en même temps & que l'on considere bien, que les méprises & les fautes infinies que font ces sortes d'Opérateurs avec leur sac d'instrumens tout prêts à les réparer misérablement, sont les seules preuves qu'ils aient données à leur prééminence

nence au-dessus de la pratique des femmes.

Outre cela les maux que ces Messieurs ne font pas, sont presque aussi grands que ceux qu'ils pourront faire. Et pourquoi ? parce que le crochet, le forceps, le tire-tête, &c. qui leur servent de caution pour remédier à tout événement, entretient leur indolence, nourrit leur inadvertence, & sont causes qu'ils s'acquittent du manuel préparatoire avec tant de négligence, que l'ouvrage tournant à mal, il leur faut des instrumens, ou bien ils le confieront quelquefois à ces pauvres ignorantes qui, à l'appétit de quelque petite retribution, leur sont subordonnées, & qui ayant encore moins d'intérêt à terminer des accouchemens par elles-mêmes, qu'à recourir à l'assistance de leurs bons Patrons, seront encore plus négligentes qu'eux. Ces figurantes Sage-Femmes laisseront écouler le temps sans donner la moindre assistance valide à une pauvre malade, de sorte que soit que par ce moyen le travail devienne réellement au-dessus de leur portée, soit qu'elles le prétextent pour faire briller leur véritable ami, on appelle un Accoucheur qui force les passages avec ses renforcements d'acier, & finit le travail, qui se seroit terminé tout naturellement avec beaucoup moins de souffrance & de danger, si on eut rendu justice à la patiente. Voici donc une femme qui, grace aux

R

instrumens, se trouve délivrée par un Accoucheur qu'on aura appelé pour les mettre en besogne. « Si on eut différé quelques minutes, la mere & l'enfant étoient perdus ». Le pere & la mere le croient ainsi, & tous ceux qui s'intéressent à eux, il n'y a pas même jusqu'à l'Accoucheur qui ne se le persuade aussi quelquefois; quoique dans la pure vérité la plus grande partie des douleurs qu'a souffert la malade & les risques qu'elle a courus, soit pour sa propre vie, soit pour celle de son enfant, ne doivent être attribuées qu'à la seule négligence & à la mauvaise manœuvre de ces sortes de Praticiens, fondées sur la trop grande sécurité où ils sont de pouvoir réparer tous leurs torts, au moyen de misérables substituts, leurs instrumens, en quoi ils font consister tous ces progrès si vantés dans l'Art, malgré qu'ils en soient si éloignés, que le plus raffiné & le plus exact de tous, est plus propre à en bannir cette perfection si désirée, qu'à y en introduire aucune.

Quoi qu'il en soit, j'ai cité ces exemples ci-dessus de M. de Lamotte :

Premierement, parce qu'il s'est hautement déclaré ennemi des instrumens, & parce qu'il s'est aussi étroitement attaché que son sexe pouvoit le lui permettre, à imiter la méthode d'opérer des Sage-Femmes, d'où il avoit puisé ses meilleurs principes, dont il a abusé par la

suite en les taxant d'ignorance, comme si elles n'avoient pû lui communiquer leurs connoissances, sans s'en dépouiller totalement pour l'en enrichir.

Secondement, parce que ces faits qu'il rapporte dont il a été témoin oculaire, m'autorisent, avec raison, à inférer qu'on répétera infailliblement des scènes aussi tragiques partout où l'on admettra la nécessité des instrumens. Cela posé, les particularités d'accidens de même espece qui arrivent ici, paroîtront moins odieuses. Je dis ici principalement, c'est-à-dire, à Londres & par toute l'Angleterre, où l'usage des instrumens est si en vogue, qu'il devient chaque jour plus commun que jamais, & par conséquent fournit plus d'exemples de destructions de mere & d'enfant que tous les Accoucheurs de France ensemble ne pourroient nous en produire du vivant de Lamotte; fussent-ils largement payés pour nous en faire un exact dénombrement. Cependant les femmes sont encore assez foibles pour suivre la prévention en faveur des hommes.

La charité & la prudence m'ordonnent de ne pas nommer les personnes particulieres à qui je pourrois imputer des fautes énormes, & si quelqu'un prétendoit qu'on ne doit pas attribuer ce ménagement de ma part à ces vertus, mais purement à l'impossibilité où je

fuis d'alléguer des cas pareils, & d'en faire preuve : j'en appelle à l'intégrité de mon Lecteur, à qui je soumets les raisons fondamentales de mon raisonnement, & je lui demande si, en vertu d'un reproche de cette nature, on doit attendre de moi que j'indique les gens au doigt & à l'œil, puisque je ne prétends conclure autre chose des exemples que j'ai exposés, si ce n'est qu'il est très-probable qu'on répétera & réitérera fréquemment des actes tragiques de même espece, tant qu'on suivra la méthode d'opérer qui les a occasionnés, à plus forte raison en multipliant cette même méthode, comme on fait aujourd'hui ? Je pourrois faire rentrer sur la scene les exemples que nous avons déjà donnés à entendre dans notre premiere Partie, pag. 110 & suivantes. Veut-on donc me forcer à dire que je n'ai jamais eu besoin d'Accoucheur pour finir mon ouvrage, & que j'en ai terminé plusieurs qu'ils avoient gâté. Le 20 Septembre 1760, Madame Bahon, bourgeoise de cette Ville dans South-montagn-Row, près Grosvenor-square, en travail d'enfant qui venoit contre nature, & dont la tête resta enclavée au passage, n'a-t-elle pas été manquée par un Docteur à grand équipage ? Cet Opérateur, à force de tourner & retourner cet enfant, lui tordit le col, & vouloit l'arracher quoiqu'il lui eut mis la

face en dessus contre le bon sens, puis, suivant la misérable méthode du Docteur Smellie, il enfonça ses doigts & la main toute entière dans le fondement de cette pauvre malade qu'il faillit à estropier, dans la vaine espérance de pousser la tête de l'enfant à travers le rectum & le vagin. Enfin fatigué & rendu, il voulut couper la tête de l'enfant & faire une boucherie de cette maison. Sentant le danger qu'il y auroit de séparer le corps pour laisser la tête dans la matrice, je m'opposai fortement au dessein du Docteur. Je pris l'ouvrage qu'il avoit gâté, je retournai la tête de l'enfant avec ma main pour lui mettre la face en dessous, je coulai deux de mes doigts dans sa bouche, puis m'aidant de l'autre main sur sa tête, je priai la malade de faire quelques petits efforts, après quoi je tirai l'enfant tout entier, dont j'avois fait soutenir le corps par ma servante pendant que j'opérois, le Docteur m'ayant refusé ce petit service. Cette femme s'est parfaitement rétablie au moyen des adoucissans qui lui ont été administrés, pour appaiser les douleurs & l'inflammation qu'elle a long-temps ressenties dans le rectum.

Les premiers jours d'Avril de l'année 1761, on a porté à l'Hôpital des femmes en couche dans Aldersgate street en la Cité, le chef-d'œuvre d'un de ces mêmes Docteurs, que

j'ai vu de mes yeux. C'est un enfant dont le bras avoit été tordu & arraché, puis les deux jambes tordues & toutes contuses, les aînes meurtries par ce même Opérateur, qui s'est enfin obstiné à vouloir donner une position naturelle à cet enfant en le retournant par la tête, dont il a percé le crâne pour en tirer la cervelle, & finir le travail à l'aide des crochets. Ce sont des faits aisés à vérifier en s'en informant sur les lieux que je viens de citer.

Un autre Accoucheur de cette même Ville, qui n'est pas moins renommé que les précédens, accouche une femme d'un bel enfant, ou pour mieux dire le reçoit, car il venoit naturellement & sans difficulté : ensuite il se met dans la tête de ne vouloir pas la délivrer de l'arrière-faix, voulant remettre cet ouvrage au lendemain, & il l'auroit fait comme il l'avoit dit, si par hasard il n'eut rencontré un de ses Confreres un peu plus sensé, qui lui représenta le danger auquel il exposoit sa pauvre malade, & lui persuada avec bien de la peine de retourner sur ses pas pour la délivrer (a).

(a) Le Docteur Smellie semble favoriser cette pratique lorsqu'il dit, p. 232 : « Nous avons déjà observé que s'il » n'y a pas de danger de perte de sang considérable, on » peut permettre à la femme de se reposer un peu, dans la » vue de se remettre des fatigues qu'elle a souffertes, & pour

Je fus dernièrement assez surprise d'entendre des Dames me faire l'éloge de la complaisance inimitable de certains Accoucheurs, qui sont d'assez bonne pâte, disoient-elles, pour avoir la patience d'attendre des cinq, six, sept heures de suite pour délivrer la mere après la sortie de l'enfant, & cela par tendresse pour les malades qu'ils veulent ménager, & qui feroient bien à plaindre, ajoutoient-elles, si elles tomboient entre les mains de gens plus vifs & plus expéditifs.

Mais tandis que je prends garde de si près aux erreurs commises par la mauvaise pratique des Accoucheurs, on pourroit m'objecter que je n'agis pas de bonne foi vis-à-vis de mon Lecteur.

Premièrement, en ce que je ne fournis point d'instance pour prouver la mauvaise manœuvre des Sage-Femmes.

Secondement, en ce que je suis convenue de l'incapacité de quelques Accoucheuses, sans permettre pour cela qu'on en tire des conséquences contre toutes les personnes du sexe qui font profession de l'Art : suivant les regles de l'équité, je devrois user de la même indulgence envers les Accoucheurs, & ne

» que la matrice en se contractant, puisse avoir le temps de
 » se resserrer & de séparer le placenta de ses surfaces inté-
 » rieures ».

pas les condamner tous , en considération de l'insuffisance de quelques-uns de leurs Confreres , que les plus habiles d'entr'eux blâment eux-mêmes , témoin , entr'autre , M. de Lamotte.

Quant au premier reproche qu'on me fait de n'avoir détaillé aucun exemple particulier de la mauvaise pratique des personnes de mon sexe , cette omission de ma part ne vient ni de partialité , ni d'affectation. Car quiconque seroit assez foible pour , par représailles , vouloir statuer des cas de la mauvaise pratique des Sage - Femmes , aussi graves , que ceux que nous avons rapportés de celle des hommes , n'y réussiroit pas ; outre que je défie qui que ce soit d'appuyer ces cas d'une autorité aussi peu suspecte , que celle sur laquelle nous avons statué ceux qui arrivent journellement entre les mains des hommes : d'ailleurs enfin , ce ne seroit rien faire que de fort inutile. Ma déclaration , mes plaintes , mes gémissemens , de ce qu'il n'y a que trop d'ignorantes Sage - Femmes , me dispensent palpablement de la nécessité de prouver ce dont nous sommes d'accord. Le Public n'en seroit pas plus avancé quand on lui répéteroit des vérités dont il n'est déjà que trop imbû , savoir , qu'il y a des Sage-Femmes ignorantes par accident , faute d'instruction , & des Accoucheurs insuffisans par nécessité & par

nature. C'est pourquoi la vérité que je prétends soutenir ici, c'est que les fautes des Sage-Femmes auxquelles il feroit à souhaiter qu'on voulût obvier, ne sont ni si vraisemblablement communes à leur sexe, ni d'une nature aussi horrible & aussi atroce que celles qui se trouvent dans la pratique de Messieurs les Instrumentaires. Vous n'avez rien à craindre parmi les Sage-Femmes, de comparable à ces tortures qui vous pincent, qui vous déchirent, vous mutilent, vous estropient, vous tiraillent, vous charpentent, vous arrachent des enfans par morceaux, & vous mettent des femmes hors d'état de concevoir à l'avenir; supplices toutefois qui dans un plus grand ou moindre degré, sont inséparables de l'usage de ces mains de fer & d'acier, que les hommes emploient si souvent sans aucune nécessité.

A l'égard de la seconde objection par laquelle on se plaint de ce que dans mes conclusions, je ne distingue pas les Praticiens capables d'avec les ignorans, la raison en est claire: elle résulte tout naturellement du juste parallele que nous avons fait des deux sexes par rapport à l'Art dont il est question: car indépendamment de ces fautes atroces commises par quantité de Praticiens particuliers, dont leurs Confreres & les Auteurs les plus célèbres n'ont pas publié la milliême partie,

la nature a tellement favorisé les Sage-Femmes, qu'il est évident que les mauvaises d'entr'elles font une exception à la regle générale qui rend leur sexe si propre à cet Art; au lieu que parmi les hommes, les mauvais Accoucheurs feront à jamais la regle générale, & les bons une exception. M. Moriceau, sur la fin de cette savante dissertation qu'il a mise à la tête du Traité de M. Puzos, nous dit, page 51 « qu'il pourroit nous citer un » Médecin qui s'est également distingué dans » la théorie & dans la pratique des accouchemens : mais il ajoute que c'est un génie supérieur, un de ces hommes rares qui paroissent de temps en temps, & qui affranchissent des loix que suit ordinairement la nature dans la distribution de ses dons, sortent de la regle commune, & ne peuvent être mis que dans l'exception ». Au reste si tant est, qu'il puisse y avoir une pareille exception dans la nature, il seroit bien difficile d'y admettre quiconque feroit usage des instrumens. Hé ! quel est l'Auteur moderne qui osât avancer que les plus habiles Praticiens savent se passer de ces misérables supplémens ?

Quoi qu'il en soit, rien ne sera plus propre à confirmer mes réponses aux deux objections précédentes, & l'incapacité des hommes pour l'Art d'accoucher que

1^o. Les réflexions que je laisse au Lecteur

sur la doctrine du dernier Auteur que je connoisse qui ait écrit en France , le célèbre M. Puzos , pag. 127 & 128 de son Traité imprimé à Paris , en 1760. « On est dans l'usage depuis quelques années , dit ce fameux Praticien , de prendre son parti plutôt qu'on ne faisoit , avant d'avoir trouvé l'usage du forceps ». Ce même Auteur , pour nous donner de la confiance , nous avoit averti page 121 , en parlant du forceps : « *Cet instrument , dit-il , ne fait guères plus de désordre dans les parties de la mere , qu'en font tous les jours des gros enfans en venant naturellement* ». Puis comme s'il eût oublié ce qu'il venoit de nous dire , il ajoute à la page suivante 122 : « Malgré l'avantage qu'on trouve dans le forceps pour abréger le travail , je conseille d'en borner l'usage à l'extraction des enfans vivans , car s'ils sont morts , on doit préférer le crochet . . . Ce moyen est plus court , moins douloureux pour la mere , & il intéresse moins ses parties que ne peut faire le forceps ».

Art. III. pag. 128 & suivantes , M. Puzos nous décrit le ravage que peuvent faire les instrumens & sur - tout le forceps , qui est cependant le moins dangereux de tous. Voici comme il s'en explique.

« Le déchirement total de l'espace qui sépare la vulve de l'anus , dans les violens

» efforts de l'accouchement , est un malheur
» pour l'Accoucheur ; mais ce malheur est
» bien plus fâcheux pour la femme , par
» les incommodités qui en sont la suite , &
» qui durent *souvent* toute la vie . . . Elle ne
» peut retenir ses excréments , les lavemens
» sortent au même instant qu'on les donne ;
» les vents s'échappent involontairement ; l'en-
» trée des parties naturelles est béante , sans
» ressort , & susceptible de recevoir les im-
» pressions de l'air extérieur , & de le trans-
» mettre à la matrice. Tant d'infirmités ne
» manquent pas d'indisposer les femmes *rai-*
» *sonnables* contre l'Accoucheur ; elles ne dou-
» tent pas que son impéritie ne soit cause du dé-
» labrement outré , & des miseres auxquelles
» elles sont assujetties Pour mettre au
» jour le mauvais procédé de la plupart de ceux
» que l'on consulte sur ce fâcheux événement ,
» je dirai , qu'il est rare que les gens de l'Art
» s'occupent à faire sentir aux femmes déjà
» mal disposées , que ce malheur peut arriver
» indépendamment des soins qu'on prend pour
» l'éviter ; ils aiment mieux garder le silence
» sur la conduite de leur Confrere , parce qu'ils
» savent que ce silence ne manquera pas d'être
» pris en mauvaise part : & cet air de modéra-
» tion joint au soin qu'ils ont de proposer des
» moyens de guérison , leur attire la confian-
» ce que l'on retire sans façon à un homme

» qui n'a d'autre crime que celui d'être mal-
 » heureux L'étendue de ce déchire-
 » ment provient des instrumens dont on est
 » quelquefois obligé de se servir : & lorsqu'on
 » est obligé de porter la main armée dans
 » la partie , il est très-possible que le dé-
 » labrement aille jusqu'à l'an us , & qu'il soit
 » dans ce cas , un accident absolument iné-
 » vitable (*aux Instrumentaires bien entendus*).
 » Un malheur tel que celui qui fait l'objet de
 » cet article , continue M. Puzos , m'a fait
 » perdre la confiance d'une Dame que j'ac-
 » couchai de son premier enfant Cette
 » Dame , quoique *fort raisonnable* , ne m'a
 » jamais pardonné le désordre des parties que
 » je n'avois pû ménager Je ne crois cer-
 » tainement pas pouvoir compter plus de
 » trois ou quatre femmes dont ce malheur
 » m'a attiré l'inimitié , & je soutiens que les
 » Accoucheurs les plus occupés auroient pei-
 » ne à en compter chacun cinq , ou six pour
 » leur part Au reste je pense qu'au moin-
 » dre soupçon d'un désordre plus qu'ordinai-
 » re , au lieu de s'en rapporter au toucher des
 » doigts , on visite des yeux les endroits en-
 » dommagés pour les guérir » , s'il est possible.

2°. L'insuffisance des hommes pour l'Art
 d'accoucher se confirmera encore par l'at-
 tention sérieuse qu'il nous faut faire à une
 des branches capitales , qu'on appelle *l'art de*

toucher, qu'il est si nécessaire de bien posséder, que le salut de la mere & de l'enfant dépendent souvent de cette juste précaution; il faut donc bien se donner de garde de prendre pour une digression que je donnerois ici à la légère, le détail succinct que je vais faire de cette grande lumiere, ou de ce guide qui sert à prévenir tous les accidens.

Du Toucher.

Pour avoir une idée juste du toucher, il faut en avoir une de la conformation du bassin & des os qui le constituent; savoir que le bassin est composé de la partie de l'épine du dos qu'on appelle *os sacrum*, terminé dans sa partie inférieure par le coccx, des os des iles, & des os pubis. Il faut savoir aussi que c'est dans la cavité que forme l'assemblage de ces os qu'est située la matrice, qui est suspendue entre la vessie & l'intestin rectum, & attachée par quatre ligamens dont deux sont nommés larges & les autres ronds: les deux larges ne sont qu'une production du péritoine du côté des vertebres des lombes, qui aboutit aux deux côtés de la matrice proche les cornes de Fallope; les ronds sortent du côté du fond de l'uterus, immédiatement au-dessous des cornes, & de-là perçant le péritoine passent à travers les anneaux des muscles du bas-ventre, s'inferent au pubis & à la membrane

commune qui couvre le devant des cuisses. Je ne prétends pas ici aller plus loin : une description plus particuliere seroit inutile. Il suffit d'observer qu'on ne peut être bonne Sage-Femme , sans connoître bien distinctement & la position , & la conformation de ces parties , non - seulement pour toucher , mais encore pour opérer avec succès.

Le toucher en terme de l'Art , n'est rien autre chose qu'introduire un ou deux doigts dans le vagin , & de - là dans l'orifice de la matrice de la personne dont on veut connoître l'état ou la situation du fœtus. On a rarement besoin d'avertir qu'il faut avant toutes choses qu'une Sage - Femme ait les ongles bien rognés & bien égalisés , qu'en outre elle frotte ses doigts de pommade , ou de sain-doux. Ces sortes de précautions se recommandent d'elles-mêmes.

Le toucher est la partie la plus délicate & la plus essentielle de l'Art des accouchemens ; on ne doit donc rien négliger pour le posséder dans un degré suffisant , attendu que tout dépend de cette connoissance : pour donc s'y perfectionner & se la rendre familiere , il faut l'apprendre dans un lieu où l'on ait la liberté de faire de fréquentes observations , telles que dans un Hôpital où l'on ne seroit que pour cela. Je présume qu'on n'aura pas de peine à m'accorder que la pratique d'une pareille

étude n'est pas fort décente, ni même fort convenable pour de jeunes garçons. Et cependant, c'est dans cette saison de la vie qu'il faut commencer cette étude, ne fût-ce que pour avoir le temps qu'il est nécessaire d'y donner pour y devenir habile, par l'habitude qui se fortifiera de plus en plus en attendant l'âge d'exercer les accouchemens. Il est certain que comme il seroit trop tard pour un homme de commencer ses cours de l'Art du toucher lorsqu'il aura atteint l'âge de pratiquer; de même il sera trop-tôt dans cette saison de pêtulence, où la fin capitale que se proposeront ces jeunes gens par le toucher, ne fera probablement pas l'acquisition d'une science utile au Public. Aux dépens de qui donc l'homme apprendra - t - il les principes de cette branche de l'Art? Il n'y a pas de doute qu'il faut que ce soit à ceux de ces femmes infortunées, sujettes à l'importunité de fréquentes visites aussi inutiles que désagréables. On peut dire enfin sans crainte d'encourir contradiction, que le toucher est un point de l'Art si essentiel, que sans lui le plus grand Anatomiste de l'Europe ne peut être qu'un assez indifférent, pour ne pas dire misérable Accoucheur: & réciproquement un assez mince Anatomiste qui posséderoit l'Art du toucher, pourroit être un excellent Accoucheur.

Une

Une Sage-Femme, qui par l'Art & par la nature aura acquis cette adresse & cette délicatesse pour le toucher, est capable de rendre compte de l'état d'une femme dans le besoin; elle peut servir d'œil au Médecin, & lui faire un détail exact de la nature du siège, & de l'étendue des diverses maladies qui peuvent attaquer le vagin ou la matrice, afin qu'il ne confonde pas ces maladies avec celles des parties voisines. Par ce même moyen elle peut distinguer les vraies douleurs d'avec les fausses qui ne sont pas pour le travail; & lorsqu'une femme est en mal d'enfant, elle sent si l'accouchement est proche ou éloigné, s'il sera facile ou difficile: elle connoît aussi quelle méthode il faut suivre pour lever les obstacles qui peuvent s'opposer à la sortie du fœtus. C'est par ce moyen qu'elle s'instruit d'avance de tout ce qu'il est si nécessaire qu'elle sache pour bien prendre ses mesures.

Je dis nécessaire, parce que c'est de-là qu'on tire tous les pronostics de l'opération que l'on va entreprendre. Le toucher nous éclaire & nous met au fait de la bonne ou mauvaise situation soit de l'enfant, soit de la matrice. C'est par le toucher qu'on connoîtra si l'orifice interne se cache fortement sous l'os pubis ou sur l'os sacrum, ou s'il se porte trop à droite ou à gauche. C'est enfin par le toucher qu'on distinguera les parties par les

quelles l'enfant se présente. L'Art seul peut remédier à toutes les mauvaises situations de la matrice & du fœtus: car au moyen de toutes ces connoissances, on est en état de prédire les passages, de remédier de bonne heure, ou du moins de diminuer de beaucoup tous les obstacles qui pourroient se rencontrer. Et c'est par-là sur-tout qu'on prévient toute nécessité de recourir aux misérables instrumens, qu'on adoucit les douleurs de la patiente & qu'on facilite une heureuse délivrance, ce qu'on ne doit pas regarder comme des avantages de peu de conséquence, dans la méthode d'opérer des femmes, qui ne se trouvent point dans celle des hommes, qui est toujours d'une constitution plus dure & plus violente.

Telle est l'importance capitale du toucher qui, je pense, ne peut être niée par les Praticiens. Car y aura-t-il quelqu'un de ces mâles Sage-Femmes assez dépourvû de bon sens pour s'imaginer qu'ils acquerront par l'Art cette sensation exquise dans le mystère du tact, qui les mettra en état de disputer aux femmes cette douceur & cette particulière délicatesse des mains, ces doigts souples, longs & menus qui sont en elles de purs dons de la nature?

Au reste que ces Messieurs prétendent tout ce qu'ils voudront, une bonne Sage-Femme ou même une ignorante, si vous voulez, qui

n'aura peut-être pas assez d'Anatomie pour savoir où est la glande pinéale, qui n'aura pas ouï le nom des os innominés; cependant par sa seule expérience & par cette espece de science qui est au bout de ses doigts, sera capable de rendre un compte plus juste & plus utile de la maladie & du lieu fixe où elle réside, qu'il est si essentiel de connoître, que le plus habile Anatomiste, se fût-il exercé toute sa vie à dissequer des cadavres, à brandiller un forceps, à enfoncer le crochet dans le crane d'un enfant, ou enfin à déchirer une femme toute vivante.

Nous avons ci-dessus observé que la pratique de cette branche du toucher, exercée par un homme, faisoit une furieuse brèche à la pudeur dont elle rompt toutes les barrières. Quand sous un prétexte faussement imaginé, on me répondra toujours que c'est pour une grande sureté; on ne me niera sûrement pas que la condition d'une femme est bien à plaindre d'être sujette à des pareilles inspections, qui bien loin de se faire d'une maniere douce & satisfaisante, dont les femmes seules sont capables, & conformément à la fin qu'on doit se proposer, fournira plutôt une scene non-seulement ridicule, inutile, & tout-à-fait choquante; mais qui probablement sera encore beaucoup

plus douloureuse que si c'étoit de la part d'une Sage-Femme.

Figurez-vous cet Androgine , ce respectable personnage aussi grave & aussi circonfpect qu'il vous plaira , d'un air composé de façon à soutenir cette *délicatesse* de *decorum* recommandée par le Docteur Smellie , qui s'accorde si bien avec cette *haute dignité de l'office* qu'il va entreprendre de *toucher* une femme assez infortunée pour être soumise aux utiles découvertes qu'il prétend faire par-là. Quelles souffrances pour des parties si tendres qu'elles semblent le disputer à l'œil en sensibilité , lorsqu'elles sont maniées par des mains naturellement dures , par des mains peut-être calleuses , par des mains qui ne sont guere plus souples que leurs instrumens , par des mains enfin à qui leur peu de délicatesse refusera toujours l'indication qu'ils cherchent ? Supposé même qu'ils la trouvaient par l'occurrence de certains signes qui se présentent d'une façon si palpable qu'il leur seroit impossible de ne les pas appercevoir quelque grossier que soit leur tact ; s'ensuit-il de-là que les points les plus délicats , d'où dépendent toutes les dispositions préparatoires , n'échapperont point à des mains qui ne sont pas moins incapables de ce discernement si nécessaire , que le seroient celles d'une Sage-

Femme qui voudroit entreprendre ce ministère avec ses gants ?

Pendant ce temps-là à quelle torture une pauvre femme n'est-elle pas exposée à tous égards ? Et pourquoi ? pour que le bon Docteur par un acquiescement de tête, ou par un haussement d'épaules silencieux puisse se donner le faux air d'être satisfait sur ce qu'il prétendoit chercher, ou bien s'il parle, c'est pour se tirer d'embarras par quelque jargon où il n'y aura pas le sens commun, & que sa patiente recevra avec d'autant plus de respect qu'elle n'y comprendra rien, & si le Pudendiste avoit par hazard quelque autre fin en vue, ne seroit-ce pas là une occasion d'enfreindre le divin précepte du Docteur Smellie, pour le peu que ce Operateur soit galant ?

Quiconque donc fera de sérieuses réflexions sur tous ces inconvéniens qui se trouvent de la part des hommes sans la moindre utilité, & pour le peu qu'il connoisse les grandes dispositions que la Providence a imprimées dans les femmes pour la finesse de ce sens que nous appellons le toucher, avouera que ce n'est pas une supposition de ma part, d'affurer ici qu'on peut véritablement faire passer en proverbe, que s'il faut cent degrés de talent pour former cette faculté capitale du toucher, d'où dépend absolument

cette plus grande sûreté des femmes en couche dans le temps critique, la Sage-Femme en possède déjà quatre-vingt-dix-neuf qu'elle a recus de la nature en qualité de femme, & avec un peu d'instruction & d'expérience elle acquerra aisément le dernier qui dépend de l'Art ; au lieu que le mâle Sage-Femme, comme il n'est pas vraiment femme, manque non-seulement de quatre-vingt-dix-neuf ; mais encore c'est qu'il ne recevra jamais le centième par le secours de l'Art, ou s'il le reçoit, ce sera si imparfaitement, qu'il vaudroit beaucoup mieux pour les infortunées qui mettent leur confiance en lui, qu'il ne comptât point du tout sur cette acquisition.

Je m' imagine donc que les personnes intéressées à liquider cette controverse, ne manqueront pas d'examiner un point de cette importance avant de se décider, & ne permettront pas que ces téméraires, qui prétendent à un office purement féminin, continuent à surprendre leur religion par une imposture si grossière, qui bien loin de répondre à la fin qu'ils proposent & jettent comme à la tête du public, pour qu'on la laisse passer, savoir, une plus grande sûreté, augmente au contraire le danger qu'on redoute.

M. de Lamotte dans sa 188 observation,

p. 265, édition de Leyden, blâme la conduite d'une Sage-Femme qui pratiquoit le *toucher*; mais on s'apperçoit que ses reproches ne partent que de cet esprit de prévention & d'injustice contre toutes les Sage-Femmes en général, qui ne peuvent être justifiés par sa candeur ordinaire, ce qui me persuade que cet Auteur étoit plus ignorant sur l'utilité & les propriétés du *toucher*, que sur tout autre point de sa profession, comme il paroît par ses ouvrages. Il rapporte dans cette observation, qu'il fut appelé pour une femme en travail, dont les eaux s'étoient d'abord écoulées, parce que la Sage-Femme avoit percé les membranes prématurément, & avoit fatigué sa malade, tant par les changemens de situation qu'elle lui faisoit faire sans cesse, par *des attouchemens qu'elle réitéroit sans relâche*, & le tout par un principe d'avarice, en vue d'avancer besogne, pressée d'aller à une autre femme d'un état supérieur, « Comme si » (dit M. de Lamotte en termes qui devoient être gravés dans le cœur de tous les Praticiens) « une pauvre femme étoit plus à négliger que l'opulente, devant celui qui doit juger toutes nos actions ».

Si ce fait est vrai, que la Sage-Femme ait procuré trop-tôt l'écoulement des eaux, c'est une pratique fort blâmable que toutes

les personnes capables condamnent & défendent, parce qu'elle prive les passages de ces liqueurs qui, en les humectant, facilitent la sortie du fœtus qu'elles poussent & lancent naturellement par leurs flots. Auresle je puis garantir que les hommes sont plus sujets à précipiter la rupture des membranes que les Sage-Femmes.

Quant au motif d'avarice auquel M. de Lamotte attribue le procédé de celle dont il est ici question, je me joindrois volontiers à lui pour la condamner, si le reproche qu'il fait à cette Praticienne de ses *attouchemens sans relâche*, ne me faisoient soupçonner, non pas sa sincérité, mais son défaut de connoissance pour le toucher si nécessaire en certains cas. C'est pourquoi si la pauvre Sage-Femme eut écrit celui dont il s'agit, j'ai la charité de penser qu'elle auroit donné une meilleure raison de sa manœuvre, que celle de dire qu'elle y étoit excitée par l'avarice. Au pis aller si sa conduite a été criminelle en ces circonstances, c'est une faute personnelle, qui ne peut retomber sur les Sage-Femmes en général. Mais en vérité j'aurois lieu de rire du reproche que Mrs. les Accoucheurs font aux Sage-Femmes d'être intéressées. Je m'imagine qu'il y a bien peu de mes lecteurs qui ignorent lequel des deux sexes attend une plus forte paie, lequel des

deux sexes vous regarde plus de travers & de mauvaise humeur, lorsque cette même paie ne répond pas à l'idée du decorum de sa dignité. Si j'ajoutois à cela qu'il y a des Praticiens qui ne vont jamais à moins de dix guinées, encore dans ces cas-là ont-ils des Sage-Femmes attitrées à leurs gages, chargées d'aller solliciter les malades, préparer les voies, à condition de les faire appeler à temps pour sur la fin du travail recevoir l'enfant, ou en faire l'extraction; & si malheureusement ces espèces d'Accoucheuses viennent à se tromper dans leur calcul, de sorte que l'enfant vienne au monde avant l'arrivée de l'Accoucheur, c'est une désolation & pour la Sage-Femme qui croit avoir manqué à son protecteur, son véritable ami, & pour la malade qui outre qu'elle a eû la faiblesse de se prêter à cette manie, a encore celle de s'imaginer que son enfant n'est pas venu d'une façon légitime, puisqu'il n'a pas eu le bonheur d'être recu par les mains du bon Docteur. Me répondra-t-on à cela qu'il y a des Accoucheurs assez charitables pour ne pas refuser leur assistance à des gens, qui ne peuvent donner que six livres de France ou même trois livres? J'avoue, il est vrai, qu'il y a des Accoucheurs même assez accredités, qui, pour achever d'exterminer les Sage-Femmes, pour ne rien perdre, entreprennent à

tout prix, grands, petits, moyens, tout est bon pour eux. Mais quels secours procurent-ils à ces pauvres malheureuses à qui ils avoient promis de les assister dans leurs couches, lorsqu'on les envoie avertir ? ces Messieurs s'excusent poliment, prétextent d'être occupés ailleurs, font partir un de leurs novices qu'ils recommandent comme un homme sur lequel on peut compter, qui va faire son apprentissage, rapporte les trois livres au Docteur & le paye encore en son particulier de lui avoir procuré l'occasion de faire des expériences aux dépens de l'humanité.

Mais laissons-là cet article & revenons-en au point dont se plaint Lamotte, dont je crois sincèrement qu'il se plaint à tort, parce que je suis très-bien fondée pour assurer que l'heureux succès de certains travaux dépend beaucoup de l'art du toucher, du toucher, dis-je, qu'on est quelquefois obligé de répéter sans relâche pendant plusieurs heures, pour rectifier les voies : & bien loin que cette manœuvre fatigue la patiente, elle allège ses peines & procure au fœtus une issue plus facile, lorsqu'on fait s'en servir avec science & à propos.

J'ai connu des femmes qui trouvoient, ou du moins qui s'imaginoient trouver du soulagement dans les douleurs par la simple

application de la main d'une Sage-Femme: soulagement qu'elles demandoient avec instance, & que, ce me semble, elles auroient eu honte d'exiger des hommes, si elles eussent été assez simples pour en espérer de leurs mains qui ne sont ni assez douces, ni assez délicates pour cet effet. Cela est si vrai que M. Puzos conseille aux Accoucheurs d'attendre que les eaux soient percées & écoulées avant de toucher, parce que, dit-il, page 108 de ses observations, avant ce temps-là, « l'Accoucheur ne peut toucher » une femme sans lui causer beaucoup de » douleurs ».

Une autre preuve que le toucher auquel Lamotte trouve à redire, avoit été plus avantageux que nuisible, c'est que de son propre aveu, il trouva l'enfant *bien placé & fort avancé au passage*; il trouva les choses assez avancées pour prudemment laisser le reste au bénéfice de la nature, comme il fit, en conséquence de quoi, bientôt après la patiente accoucha heureusement d'un garçon qui se portoit fort bien. Tel fut le succès de M. de Lamotte en se conduisant comme font les bonnes Sage-Femmes. Mais, probablement parlant, de quelle manière un Instrumentaire s'y feroit-il pris en cette occasion? je veux dire, un de ceux qui pour faire preuve des prétendus progrès qu'ils ont faits

dans l'Art; ne doutent de rien. N'auroit-il pas produit ces merveilleuses inventions, qui causent bien plus sûrement la mort que la vie, que le Docteur Smellie appelle ses renforcements? Ce grand Praticien n'a-t-il pas la bonté de recommander *principalement & nommément le petit forceps, le crochet mouffe, les ciseaux & les crochets courbes*, pour servir de substituts aux tendres doigts des femmes, & maintenir les droits d'une science supérieure dans les hommes, qui par ces moyens ont si fort perfectionné l'Art, en diminuant tous les jours le nombre des bonnes Sage-Femmes? Après tout pourquoi & comment? Pour ce qu'on peut raisonnablement attendre de pareils instrumens, qui au lieu de perfectionner l'Art, multiplient les meurtres. Si cette conclusion paroît trop sévère, écoutez ce que dit M. de Lamotte lui-même dans le cas ci-dessus, dans ce cas, je le répète, où il n'a joué que le personnage d'une bonne Sage-Femme, en quoi il n'en est que plus louable.

« Si le Chirurgien Accoucheur y eut été » appelé, il auroit sans doute procédé comme il avoit fait à l'autre, voyez l'observ. » 187, p. 250; c'est-à-dire qu'il auroit *bien* » vite expédié cet accouchement avec son » crochet : mais si au contraire il eut eu » quelque expérience, il auroit conduit l'au;

» tre comme je conduisis celui-ci, & se feroit
» exempté du reproche qu'il a du se faire,
» d'avoir tué une femme de la maniere la
» plus cruelle ».

Heureuses ! & trois fois heureuses sont les Sages-Femmes de ce qu'elles ne peuvent pas faire le mal que font les Accoucheurs : car quoiqu'il s'y en puisse peut-être trouver quelques-unes parmi elles, qui, tentées par l'avarice, pourroient être assez injustes pour dépêcher l'accouchement d'une pauvre femme, dans la vue d'en aller assister une autre plus riche (circonstance au reste qui ne leur arrive pas plus fréquemment qu'aux Praticiens) du moins il n'est pas possible à ces femmes de précipiter le travail par des moyens aussi violents que ceux dont usent les hommes en pareil cas. Celles-ci ne font simplement qu'assister la nature d'une maniere pacifique, & ceux-là s'en rendent les maîtres les armes à la main pour combattre contre elle. Les Sage-Femmes, par l'opération de la main, peuvent avancer un travail prématurément, elles peuvent enfin commettre bien des fautes que je suis fort éloignée de vouloir justifier, ou même excuser ; mais au pis aller je leur défie d'égaliser les Instrumentaires en erreurs : leur pratique n'abonde pas en horreurs, dont un Accoucheur dit qu'il auroit pu nous fournir des volumes entiers,

(Voyez Lamotte. p. 264 sur la méthode des Accoucheurs de son temps) horreurs qui se sont d'autant multipliées depuis ce temps-là, que les instrumens ont été plus en vogue que jamais dans la pratique, quoique frauduleusement désavoués dans la théorie. C'est en vertu de ce désaveu que Mrs. les Pudendistes ont soin de cacher leur sac d'outils, pour la forme, lorsqu'ils vont travailler, suivant les sages ordonnances que leur en fait à la lettre le Docteur Smellie.

Outre les avantages qu'on peut retirer du toucher, il y a encore un cas qui, comme il arrive assez fréquemment, mérite bien une considération particulière : c'est l'obliquité de la matrice qui se connoitra & se rectifiera au moyen du toucher. C'est pourquoi j'ai cru devoir en faire une section séparée.

De l'obliquité de la Matrice.

Par obliquité de la matrice, j'entends sa mauvaise situation; car ou la matrice conserve sa direction naturelle, ou ne la conserve pas : si elle la conserve je l'appelle bien placée, & pour lors sa pointe est directement tournée vers la cavité du bassin, & son fond est suspendu dans la capacité qui est entre l'ombilic & les vertebres : si elle ne conserve pas cette direction, & qu'elle

penche trop en devant, ou en arriere, du côté droit, ou du côté gauche, je l'appelle oblique & mal placée : toutes les autres situations de la matrice se rapportent à ces quatre, elles n'en diffèrent que parce que l'uterus s'éloigne plus ou moins de la perpendiculaire, en devant, en arriere, ou de l'un des côtés; & c'est de cette obliquité plus ou moins grande que vient le plus ou le moins de difficulté dans les accouchemens.

Il seroit assez inutile de faire ici l'analyse de toutes les causes d'obliquité, qui étant presque toutes naturelles, ne peuvent être prévenues. Il ne fera cependant pas hors de propos de citer une ou deux de ces causes, ou ce qui, ce me semble, peut quelquefois l'occasionner, pour qu'on puisse l'éviter.

J'ai donc lieu de penser avec fondement que les corps en Angleterre comme en Hollande, contribuent beaucoup à l'obliquité de la matrice; car quoique les femmes enceintes aient l'attention de les tenir plus lâches que dans un autre état; cependant leur dureté naturelle qui pese sur la capacité du ventre par les baleines qui sont trop fréquentes, gêne toujours le fœtus & la matrice, & lui donnent assez souvent une mauvaise situation, suivant les mouvemens de ce même corps qui peut vaciller plus d'un côté

que de l'autre, & si on le tenoit plus serré, ce seroit encore plus dangereux.

J'estimerois donc que les femmes enceintes n'eussent que des corsets, ou bien des corps qui ne fussent baleinés que par le dos, pour soutenir les reins, qu'en outre, ces corps ne descendissent pas si bas que la plupart de ceux que j'ai vus. L'obliquité de la matrice est plus rare en France, parce que les femmes ne portent que des corsets, lorsqu'elles sont avancées dans leur grossesse. Une autre cause d'obliquité, à ce que je m'imaginais, vient de l'habitude qu'on a de se coucher & dormir constamment du même côté, d'où l'uterus contracte le penchant naturel d'être incliné de ce côté-là. Comme je ne propose ces causes que conjecturalement & sans présomption de certitude, je soumetts aux Anatomistes la probabilité de semblables effets.

On connoîtra l'obliquité de la matrice par la difficulté qu'on aura de trouver & d'atteindre son orifice, qui peut être ou trop élevé contre les os pubis, ou trop tourné contre la courbure des vertèbres, ou enfin contre les os des iles, soit à droite, soit à gauche; mais de quelque part que vienne cette mauvaise direction, fût de l'attache du placenta, comme le pense M. Levret, les difficultés augmentent proportionnellement
aux

aux degrés de ces déviations. La science & l'habileté d'une Sage-Femme, tant pour rectifier l'uterus, que pour le maintenir dans une bonne position jusqu'à la fin du travail, forme une des principales branches de l'Art pour laquelle Mrs. les Accoucheurs ne sont naturellement pas faits.

Il y a très-peu d'Auteurs qui aient traité de l'obliquité de la matrice : les uns n'en parlent point du tout, d'autres en parlent, mais si légèrement qu'on n'y prête pas attention.

Le Docteur Smellie, dans l'énumération qu'il nous fait des cas difficiles, qui occasionnent des accouchemens laborieux, a totalement omis celui d'obliquité de matrice. Il est vrai qu'il nous a donné un chapitre entier sur la distorsion du bassin, qui, en comparaison de l'obliquité de l'uterus, forme un cas infiniment plus rare, & une espece de phénomène : ce Docteur pouvoit aussi bien nous supposer de fréquens vices de conformation dans les os des joues que dans ceux du bassin. Lorsque ce dernier cas arrive, il s'ensuit nécessairement qu'il occasionne toujours un rude travail dans cette même femme dont les os du bassin seroient mal-tournés : au lieu qu'il n'en est pas de même de la sujettion de l'uterus par rapport à l'obliquité qui peut être causée par divers

T

accidens, parce que la facilité d'un travail dans une femme, ne nous fournit pas un argument pour conclure qu'elle n'en aura pas de difficiles par la suite, & réciproquement. J'ose assurer que dans le cours de ma pratique qui n'est pas des moins étendues, le cas d'obliquité de matrice est celui que j'ai rencontré le plus souvent, & aussi celui qui m'a donné le plus de peine à surmonter. D'où vient donc une telle omission de la part de ces Ecrivains ? Il ne m'est pas possible d'en dire la raison, si ce n'est qu'ils se sont donné de garde d'exposer ce cas, parce qu'ils ont prévu les conséquences qu'il est aisé d'en tirer, savoir, 1°. Que les femmes devoient être infiniment plus propres à remédier à cet accident, par la supériorité qu'elles ont dans des doigts & des mains convenablement proportionnées à cet office : 2°. Qu'en ce cas il n'étoit pas facile de faire jouer à propos leurs renforcements de fer & d'acier. Cela est si vrai que dans une grande obliquité qui occasionne un travail des plus lents, auquel les Sage-Femmes même ne peuvent apporter d'autre remède que la patience, à moins que préalablement elles n'aient prévu la cause de ce retardement, pour redresser l'orifice & développer par-là tout ce qui s'oppose au passage du fœtus : tandis que les Praticiens,

pour éviter ces sortes de travaux, qui traînent toujours en longueur, faute de science & de précautions, n'ont d'autre ressource que dans leurs instrumens qui en cette occasion deviennent encore plus dangereux pour la mere que pour l'enfant.

Quoi qu'il en soit, il est certain que l'obliquité de la matrice merite infiniment plus d'égards & d'attentions que je ne puis l'exprimer. J'ose dire que je suis en état de prouver par expérience que c'est une des plus importantes difficultés de l'art, & peut-être la principale cause qui ait donné lieu à M. Crantz d'écrire sur la rupture de la matrice, & de conseiller l'opération césarienne, faute d'une meilleure méthode.

De tous les Auteurs il n'y en a point qui traite cette matiere plus au long que M. Deventer, encore ai-je de bonnes raisons pour croire que quelques Sage-Femmes lui ont d'abord suggéré cette idée, dont néanmoins il n'a pas tiré tout l'avantage convenable, en étant empêché par le défaut ordinaire qui se trouve dans les opérations manuelles de tous les hommes en ce point : car dans toutes les différentes especes de deviations de matrice qu'il nous détaille, & dans les moyens qu'il nous propose pour les rectifier, loin d'éclairer la pratique à ce sujet, il n'a fait que l'obscurcir par des erreurs, des

absurdités , & des répétitions sans nombre & sans excuse.

Mais pour qu'on n'aille pas se mettre dans l'esprit que je veuille traiter cet Auteur d'un ton magistral , puisque c'est lui qui me fournit l'occasion d'éclaircir un point si essentiel à l'Art ; il faut que je demande ici en grace à ceux qui auront la complaisance de lire cet Ouvrage d'un bout à l'autre , de le faire plutôt en vue d'y chercher quelques vérités utiles , qu'un amusement , dont une matière aussi sérieuse n'est point du tout susceptible.

Examinons donc quelques-uns des préceptes que nous donne M. Deventer , au sujet des mauvaises directions incidentes à l'utérus , où la façon de pratiquer en ces cas m'a paru aussi inconséquente que la théorie me semble juste.

Deventer , c. 46 , p. 288 , édition françoise , en parlant de la méthode de rectifier une obliquité causée par une matrice tombée en avant , poursuit ainsi : « Quand la membrane » est rompue , & que le sommet de la tête de » l'enfant est sorti en partie , il n'est plus besoin de soutenir , comme auparavant , l'orifice de l'utérus , il faut le laisser tomber » avec la tête au-delà de la courbure de l'os » sacrum. La tête passera beaucoup plus aisément que si elle étoit encore enveloppée de » la matrice. (Certainement !) Et pour faire

» sortir l'enfant , il faut , comme au commen-
» cement , que la Sage-Femme emploie les
» deux mains , l'une appliquée intérieure-
» ment , l'autre extérieurement ; mais ce n'est
» qu'avec jugement qu'elle doit s'en servir. Il
» ne faut plus attendre que les douleurs soient
» passées , pour mettre les mains en œuvre ,
» comme je le disois il n'y a qu'un moment ;
» c'est au contraire dans le temps de l'accès
» qu'il faut travailler & finir l'accouchement ,
» quand il est sur son déclin ; c'est pourquoi
» la Sage-Femme ne doit pas se contenter
» d'observer le temps des douleurs , mais elle
» doit avertir chaque fois la femme de les se-
» conder de toutes ses forces , afin que l'en-
» fant poussé plus fortement , avance davan-
» tage. Pendant ce temps , la Sage-Femme
» ayant une main dans le vagin , le dos tourné
» vers le rectum , avancera le bout des doigts
» le plus qu'elle pourra sous la tête de l'en-
» fant , prenant garde cependant de ne point
» trop la presser , & tiendra la main immobile
» dans cette situation , jusqu'à ce qu'elle sente
» approcher les douleurs. Elle mettra l'autre
» sur le bas-ventre , à l'endroit à-peu-près où
» se trouve le fond de l'utérus ; & quand les
» douleurs commenceront , elle fera agir
» les deux mains , de manière que celle qui
» est dans le vagin pousse le coccx en ar-
» riere , & celle qui est en dehors repousse

» doucement en haut le fond de la matrice,
» & en même-temps l'orifice vers le bassin. Je
» dis doucement, ce qui doit s'entendre du
» commencement de l'accès des douleurs : car
» à proportion qu'elles augmentent, la Sage-
» Femme doit presser plus fort.

» Il faut cependant prendre garde que la
» pression qui se fait sur le ventre, ne doit
» jamais être violente, mais très-moderée ; au
» lieu que celle qui se fait sur le coccx doit
» être de toutes les forces de la Sage-Femme ;
» cependant en faisant attention : 1°. que ce
» grand effort ne se doit faire que quand la
» force de l'accès oblige la femme de con-
» traîner fortement les muscles du bas-ventre,
» & qu'il doit cesser avec les douleurs. 2°. Que
» la main soit couchée de plat sur le coccx,
» & non pas les doigts à moitié fléchis, de
» crainte que les jointures ne blessent la fem-
» me. 3°. Que la main soit autant étendue
» qu'elle le peut être, afin que la pression
» soit égale de toute part. En observant ces
» trois conditions, la Sage-Femme peut em-
» ployer toutes ses forces sans craindre de
» faire du mal à la femme : au contraire elle
» la soulagera beaucoup ».

Sur quoi je ne puis me dispenser de dire
que je plaindrois fort la patiente qui tombe-
roit sous les mains d'une Sage-Femme qui
auroit reçu de semblables directions de la part

de M. l'Accoucheur, & encore plus si elle tomboit entre les fiennes. Pendant que la Sage-Femme opere d'une main intérieurement, son autre main doit peser sur le bas-ventre, « Doucement, dit Deventer, mais » plus fort à proportion que les douleurs augmentent » : & un peu après, « Cette pression, ajoute-t-il, ne doit jamais être violente, mais très-moderée. ». J'avoue que je ne comprends pas, (peut-être est-ce ma faute) comment une pression peut être de plus forte en plus forte à mesure que les douleurs augmentent, sans cesser d'être douce & très-moderée.

D'ailleurs la pression de la main de la Sage-Femme sur le coccyx de la malade, aussi violente que le conseille notre Auteur, de toutes les forces de la Sage-Femme, peut-elle s'exécuter sans faire au vagin ou au rectum une contusion assez considérable pour y attirer la gangrene, la mortification, ou enfin le déchirement de la fourchette, quelque chose qu'il puisse nous dire au contraire ?

En parcourant ce même Chapitre, j'ai observé que Deventer nous suppose des têtes d'enfans qui vont se casser tantôt contre les os pubis, tantôt contre les vertebres, comme si ces os étoient à crud & à découvert, du moins il me devient inintelligible en ces points.

Puis il objecte que si par ignorance on laisse tellement la nature à elle-même , que la pointe de la matrice soit tombée dans le bassin , que son orifice & la tête de l'enfant soient tombés dans la courbure inférieure de l'os sacrum , que la membrane soit rompue , & la tête de l'enfant peu découverte , enfin que les forces de la malade soient fort abattues.

« Pour faire changer cette situation , dit
» Deventer , voici comme il faut s'y prendre.
» Il faut que la femme s'appuie sur les genoux
» & les coudes , la tête basse : & ce qui déter-
» mine , ajoute-t-il , à mettre la femme dans
» cette situation , c'est afin que le poids de la
» matrice la pousse du côté du diaphragme ,
» & la retire par conséquent de la sinuosité
» du coccx ».

Il me paroît impossible qu'une femme , dont les forces sont abattues ou du moins bien diminuées , puisse prendre cette posture , qui acheveroit de les lui faire perdre & ne serviroit à rien autre chose.

Sur la fin du susdit Chapitre 46 , M. Deventer conclut en ces termes :

« Cependant , pour dire vrai , j'estime que
» dans quelque obliquité de matrice que ce
» soit , le moyen le plus sûr , le plus aisé &
» le moins douloureux , est de tirer les enfans
» par les pieds dès le commencement du tra-
» vail , avant ou aussi-tôt après l'écoulement

» des eaux, dès qu'on est certain que les dou-
 » leurs que sent la femme sont celles du tra-
 » vail. Si l'on suivoit cette méthode, comme
 » j'espère qu'on le fera quelque jour, ajoute-
 » t-il, on conserveroit une multitude incroya-
 » ble de femmes & d'enfans, victimes mal-
 » heureuses d'un usage contraire ».

Mais outre que cette méthode de retourner un enfant qui se présente par la tête pour ensuite le vouloir prendre par les pieds, est condamnée par tous les meilleurs Auteurs, & entr'autre par M.^e Crantz, dans sa fameuse Dissertation, 18^{eme} §, où il dit avoir démontré que ce moyen est toujours mortel pour l'enfant, & très-dangereux pour la mere : il faut que je reconnoisse ici les bornes de mon pauvre esprit, un pareil raisonnement de M. Deventer, en ce cas, passe mon entendement. Il convient que dans toutes les obliquités de matrice, il est extrêmement difficile de trouver l'orifice, de l'atteindre & d'y introduire les doigts, que ce n'est qu'avec bien de la peine qu'on peut toucher la superficie, après cela il viendra nous décider qu'il faut, dans tous ces cas, tirer les enfans par les pieds dès le commencement du travail, avant même l'écoulement des eaux, ou bien aussitôt après.

Le Traducteur de M. Deventer, qui est en même-temps son Apologiste, pouvoit-il

de bonne foi nous vanter si fort les découvertes de cet Auteur sur l'obliquité de la matrice ? Sont-ce là en effet les secours & les moyens qu'on puisse regarder de même œil qu'il semble le faire, lorsqu'il nous dit que ce sont les plus sûrs, les plus courts & les moins douloureux, pour soulager les meres & les enfans en pareil cas ?

Je ne suis plus étonnée que dans le Chapitre suivant, où il traite d'une obliquité causée par une matrice trop renversée contre les vertebres, il n'hésite point à nous dire ce qui suit.

« Mais si l'enfant est trop comprimé, où
 » s'il a la tête trop grosse, de maniere que ce
 » ne soit qu'avec beaucoup de peine de la
 » part de la Sage-Femme, & de douleurs de
 » la mere, qu'on puisse espérer de l'amener dans le bassin, ce qui arrive assez souvent dans l'état des choses ; j'estime qu'il
 » faut prévenir le danger, en tirant l'enfant
 » par les pieds. Mais (ajoute notre Auteur
 » par réflexion) ce travail est plus *convenable*
 » à un *homme* qu'à une *femme*, à moins qu'elle
 » n'ait le jugement prompt & la main alerte.
 » Il faut donc appeller un Accoucheur, (sans
 » doute !) & il doit s'attendre à travailler ; car
 » ce n'est qu'avec beaucoup de peine & de
 » difficulté qu'il viendra à bout de retourner
 » l'enfant, & cela pour trois raisons.

» La premiere est qu'ordinairement l'orifice
 » de l'uterus dans cette situation est peu ou-
 » vert, & qu'il faut le dilater violemment,
 » c'est-à-dire, en forçant nature, en lui fai-
 » sant violence; cependant on doit le faire
 » lentement: car trop de précipitation cause-
 » roit à la femme des douleurs très-aiguës.

» La seconde raison est qu'il n'est pas plus
 » aisé de pénétrer au fond de l'uterus, dont
 » l'orifice déjà étroit est encore en partie oc-
 » cupé par la tête de l'enfant, que d'ouvrir
 » cet orifice. Il ne faut donc pas s'étonner
 » qu'il faille tant de peine & de patience pour
 » arriver jusqu'aux pieds de l'enfant.

» En troisieme lieu on sentira que la dis-
 » tance qu'il y a de l'orifice du vagin au fond
 » de l'uterus, doit rendre le travail de l'Ac-
 » coucheur d'autant plus difficile, qu'il est
 » coudé, & qu'il faut opérer dans une partie
 » étroite & fermée, & où la main est très-
 » pressée. Il est sensible qu'un chemin tor-
 » tueux & étroit empêche la liberté du pas-
 » sage ».

Le conseil que donne ici Deventer, de tirer un enfant par les pieds, dans le cas qu'il suppose, & à cet effet de dilater avec violence l'orifice de l'uterus, paroît si extravagant, suivant les foibles lumieres de mon intellect, qu'une aussi furieuse doctrine n'a pas besoin d'être refutée. La simple lecture des

raisons & des difficultés qui sont à surmonter, & qu'il vient lui-même de rapporter, démontre abondamment & l'impossibilité, & l'absurdité de la méthode qu'il propose.

Mais après avoir pris la liberté de désapprouver la pratique & la façon d'opérer d'un aussi célèbre Accoucheur dans les cas d'obliquité, il est juste d'exposer ce que je pense que doivent faire de bonnes Sage-Femmes pour terminer heureusement le travail en pareil cas.

Toutes les déviations de matrice telles qu'elles puissent être, se connoissent au toucher. Une main habile & experte ne manquera jamais de s'en appercevoir : je dis habile & experte, car quand on ne connoît pas exactement la figure de tout le bassin, savoir, la situation de la vessie, du rectum, du vagin & de la matrice avant & pendant la grossesse, enfin la situation de l'orifice par rapport au bassin, on ne pourra discerner un orifice élevé d'un qui sera bas, ni un droit d'un oblique. On aura beau concevoir ce que ces termes signifient, & avoir connoissance des parties distinctives des femmes, sans une expérience suffisante jointe à une extrême finesse dans ce que nous appellons le toucher, on n'ira qu'à tâtons, & on ne pourra éviter de se tromper.

L'orifice de l'uterus est toujours directe;

ment opposé à son fond ; lors donc qu'on connoît exactement la situation de l'orifice de l'uterus bien placé , on connoîtra aisément combien il s'éloigne de sa situation naturelle quand il sera mal placé : or quand on connoît la place de l'orifice & celle du fond de la matrice , on fait comme le reste est disposé.

Dès que par le toucher je m'apperois qu'une femme en travail a la matrice oblique , je commence par la faire coucher sur le dos : par l'introduction de mon doigt , je tâche d'atteindre la superficie de l'orifice de l'uterus. Aussi-tôt que je l'ai , je le soutiens tant que la douleur continue , & j'ai soin que l'enfant ne s'engage pas trop sous les os pubis , ou qu'il ne se bloque contre les paroîs des passages couverts du corps de la matrice. Comme il arrive en ces cas où l'orifice interne ne répond pas en ligne directe à l'externe , lors , par exemple , qu'il est ou totalement caché & couvert , ou bien qu'il ne présente qu'une portion insuffisante du cercle de cet orifice : je suis obligée de répéter continuellement ma manoeuvre tantôt d'une main , tantôt de l'autre , & après m'être un peu délassée lorsque j'en trouve le moment , je réintroduits mon doigt de la même façon que la première fois , pour prévenir les douleurs & empêcher qu'elles ne donnent lieu à l'orifice

de se déranger , c'est-à-dire , pour m'opposer à ce qu'il ne descende & ne se tourne trop en arriere , ou ne remonte trop , ou enfin qu'il ne s'écarte à droite ou à gauche , suivant les circonstances & les especes d'inclinaisons qui se présentent. Je continue ces mêmes soins , ces mêmes attentions , jusqu'à ce que par une longue assiduité de temps , je puisse parvenir à rectifier la mauvaise direction , en soutenant toujours l'orifice interne , jusqu'à ce qu'enfin je l'aie amené petit-à-petit à tourner en face de l'orifice externe. Je fais en sorte par cette manœuvre , que l'enfant se découvre & tombe au passage sans être enveloppé de la matrice.

Néanmoins je trouve quelquefois un si grand bouleversement dans certaines obliquités , que l'enfant se présente dans le vagin avec le corps de la matrice qui le couvre en entier , & par son volume dérobe totalement l'atteinte de son orifice.

J'ai dit ci-dessus que je faisois coucher mes malades sur le dos dans ces occasions , parce que c'est la façon la plus naturelle , & parce que si elles étoient debout , plus la matrice se renverseroit , & rendroit l'obstacle invincible.

Cependant pour délasser mes patientes & empêcher l'enfant de se trop engager dans le bassin , avant la bonne direction de l'o-

orifice , il faut , suivant les circonstances , que je tiennne mes malades couchées tantôt d'un côté , tantôt de l'autre , sans cesser mes attentions , sans discontinuer à rectifier le renversement de l'orifice interne de dessus le sommet de la tête de l'enfant , & à soutenir ce même orifice de bas en haut , s'il tend à se renverser en arriere , ou à l'abaisser du haut en bas en appuyant doucement , s'il est incliné à remonter vers les os pubis. Cette opération , ce soutien & cet abaissement doivent toujours se faire avec autant de ménagement que d'adresse.

Il est certain que ces mauvaises situations de l'uterus causent un accouchement très-difficile & bien laborieux : c'est pourquoi il faut qu'une Sage - Femme apporte toute son attention pour , dès les premières douleurs , donner les secours convenables tels que je viens de les citer. On doit bien se donner de garde de perdre le temps mal-à-propos , de crainte que l'enfant venant à s'engager , cela ne nous jette dans un embarras plus grand que le premier.

Il n'est pas nécessaire de s'embarrasser beaucoup au commencement du travail , de connoître au juste quelle partie de l'enfant se présente à l'orifice d'une matrice oblique. Il suffit de savoir que ce n'est pas la tête , pour dans le temps convenable , se déterminer à le

prendre par les pieds : je veux dire après qu'on aura donné une bonne direction à l'orifice , si c'est toute autre partie que la tête qui se présente à ce même orifice , & qu'il soit suffisamment dilaté pour qu'on puisse y introduire la main petit-à-petit , par exemple , lorsqu'il sera dilaté environ de la largeur d'un écu de six francs de diamètre , alors si les membranes ne percent pas d'elles-mêmes , il faut que la Sage - Femme les perce & aille chercher les pieds de l'enfant pour le tirer. Que si c'est la tête qui se présente à l'orifice , il ne faut pas se presser , mais attendre que les membranes se déchirent naturellement d'elles-mêmes , à moins que ces membranes ne fussent sorties hors du vagin : en ce cas on les ouvrira pour terminer l'accouchement , non avec des ciseaux à la façon de Deventer , mais tout simplement avec les doigts.

Il paroît que le célèbre M. Puzos ne connoissoit l'obliquité de la matrice que par simple théorie , ou qu'effrayé des difficultés qu'elle occasionne dans la pratique , il a jugé à propos de passer par-dessus. Voici en peu de mots tout ce qu'il nous en dit dans ses observations , pag. 62. « Dans l'obliquité de la » matrice , l'orifice ne prend une bonne situation qu'à force de douleurs ». Cet Auteur auroit dû ajouter , & à force de soins pour

pour le redresser, car sans cela les douleurs n'aboutiroient qu'à fatiguer la malade, violenter la sortie de l'enfant, qui ne trouvant pas d'issue, étant empêché par le corps de la matrice, entrera en convulsions, se débattrait & donnera la mort à sa mere en rompant ce qui s'oppose à sa sortie. (la matrice.)

Pour confirmation de ce que je viens de dire, le Lecteur aura la bonté d'observer ici, que dans ces cas d'obliquité, presque tout dépend du pronostic & de la prévoyance des difficultés, de même que dans l'instant du travail, les secours actuels dépendent des découvertes qu'on fait par le toucher & conséquemment par l'opération manuelle; ce dernier moyen est sensiblement indispensable. Car qu'est-ce qui pourroit y suppléer? ce ne seront sûrement pas les douleurs seules, ni ces médecines & ces remèdes violens, que des Accoucheurs ignorans feront prendre à leurs infortunées patientes bon gré malgré, qui ne serviront qu'à aigrir les douleurs sans accélérer l'accouchement, qui n'est uniquement retardé que par la mauvaise position locale de la matrice: obstacle qui ne peut être levé que par une main tendre, habile & expérimentée.

C'est dans ces cas néanmoins où M. le Pu-
dendiste paroît hors de sa sphère & extrême-
ment déconcerté ... Quoique les accès de

douleurs redoublent , l'enfant n'en est pas plus près à sortir. Au contraire jusqu'à ce que les passages soient affranchis par la réduction de l'uterus , ce sera en vain qu'il se portera quelque autre part que par cette ouverture , à travers laquelle seule il peut trouver son passage : en effet plus il se roidira contre une autre partie , plus il s'opposera à sa propre délivrance , & endommagera la mere. M. l'Accoucheur qui est-là pour assister la patiente ne fait ce qu'il lui faut faire , & ne lui donne pas le moindre secours , ou s'il prétend la secourir , le remede devient pire que le mal ; parce que s'il a du jugement & de la tête , il n'a pas de main propre à l'assister efficacement. C'est de - là que les Praticiens naturellement incapables de cette fonction manuelle , vous disent qu'il n'y a rien à faire , qu'il faut prendre patience , & attendre qu'à force de douleurs , la nature opere toutes ces choses d'elle-même. C'est ainsi qu'à contre - temps ils veulent faire valoir la regle générale & l'étendre jusques dans les exceptions. Il est juste de reconnoître la force & la vertu de la nature qui peut se suffire à elle-même quand elle manque absolument de secours humains pour redresser ses erreurs. Ce n'est que dans de grands besoins qu'elle demande qu'on l'aide... Mais l'Accoucheur reste-là spectateur oisif , ou

peut-être va-t-il à ses autres affaires. Cependant la mere & l'enfant épuisés par la longueur d'un travail inutile de plusieurs jours, payent le dernier tribut.

D'autres Opérateurs plus hardis se contentent de dire en ce cas, que l'orifice est trop éloigné, qu'il n'y a rien qui presse: c'est pourquoi ils s'en vont, négligent la malade dans l'espérance de quelque heureux changement qui n'arrive jamais: ils reviennent ensuite, trouvent un étrange renversement, l'enfant est trop engagé, il est trop tard d'y remédier, ce leur semble, & ce que j'en ai pas de peine à croire, puisqu'ils n'ont pas su le faire dans un moment plus commode, & quand même ils auroient prévu ce qu'il y avoit à faire, ils s'en seroient fort mal acquittés. Alors les vastes connoissances de ces Instrumentaires dësorientés, avec leur profonde érudition, ne leur fournissent pas de meilleur expédient que celui de donner la mort à l'enfant pour sauver la mere (à ce qu'ils prétendent); quoiqu'il soit bien rare qu'en cette occasion elle ne suive pas le même sort, attendu qu'en ces circonstances il est impossible que les instrumens n'offensent le corps de la matrice qui couvre l'enfant & l'empêche de sortir. D'autres enfin ont recours à l'opération césarienne comme nous le dirons par la suite.

Je fais par ma propre expérience, que pour amener ces sortes d'accouchemens à bien, il faut une extrême attention & un travail infatigable; mais il faut bien se résoudre à le supporter, ou abandonner le métier, & ne pas entreprendre ces cas où la vie de la mere & de l'enfant dépendent des secours qu'on peut leur donner en faisant son devoir, dont on est responsable à Dieu & aux hommes.

Les mauvaises directions de l'uterus sont assez fréquentes en Angleterre; j'en ai rencontré plusieurs dans des personnes même très-bien faites, où il m'a fallu manœuvrer pendant un espace de temps très-considérable, quelquefois même des seize à dix-sept heures de suite, pour rectifier & l'orifice & la matrice, & toujours soutenir sans me rebuter ni perdre patience, en proportionnant mon opération aux mouvemens de la nature que je veillois de près.

Je demande ici à mon Lecteur, si à parler naturellement, c'est véritablement là l'ouvrage d'un homme, comme M. Deventer voudroit nous le persuader?

Si c'est un ignorant, ou plutôt si M. l'Accoucheur n'est pas des plus habiles, la mere ou l'enfant, & peut-être tous les deux en feront la victime.

Mais, me direz-vous, si c'est un homme

intelligent tout ira bien. Non, il peut à la vérité sentir ce qu'il faudroit faire, mais encore une fois aura-t-il les talens & les dispositions qu'ont les femmes pour s'acquitter lui-même de ce devoir ? toute la théorie de l'Univers lui donnera-t-elle ces qualités dans la pratique, & les mains d'un homme à tous égards égaleront-elles jamais ici celles d'une femme pour la douceur, la souplesse, la dextérité & la tendresse ? encore une fois, je le répète, l'homme est-il fait pour une pareille besogne ?

Je ne dirai rien ici de cette incroyable patience qu'on remarque dans une vraie Sage-Femme en ces occasions, où elle est à l'épreuve. J'avouerai que dans l'espoir de quarante, cinquante, ou peut-être même cent guinées, M. l'Accoucheur pourra avoir assez de patience pour ne rien ralentir de ses assiduités & de ses services, qui de sa part, deviennent si inutiles & souvent si pernicioeux, qu'il vaudroit beaucoup mieux le payer pour son absence que pour sa présence. J'avoue donc que dans cet ouvrage de main, il peut, pendant plusieurs heures de suite, faire usage de ses doigts aussi *divins* que ceux d'Hippocrate, il peut tout cela sans aller prendre quelque relâche dehors, ou quelque repos dans une chambre voisine, ou même sans exposer la vie de la patiente

& de son fruit, sur-tout en cessant ses attentions & son assistance manuelle.

Au reste quand je conviendrois de tout ceci, peut-il y avoir quelqu'un pour le peu qu'il respecte la vérité, le sens commun & sa propre connoissance, pour le peu qu'il ait égard à deux vies aussi précieuses que celles d'une mere & de son enfant, y a-t-il quelqu'un, dis-je, qui ne sente & ne voie clairement l'impropriété & le danger qu'il y a (*en ces sortes de cas*) de confier un pareil office à un homme préférablement à une femme?

Quelle est la femme pour le peu qu'elle s'aime, & pour le peu qu'elle soit capable de penser, qui voudra sacrifier sa vie & celle du tendre fruit de ses entrailles à cette grossière imposture, par laquelle on prétendrait encore soutenir la supériorité des hommes par-dessus les femmes dans l'Art de redresser l'obliquité de la matrice? si dans le cas d'une nécessité indispensable elle a encore quelque répugnance, lorsqu'il est question de se soumettre à recevoir ce service des mains d'une personne de son sexe, qui par sa tendresse & sa douceur naturelle leur rend cet assujettissement plus aisé & plus supportable; que peut-elle attendre de la lourde manœuvre d'un homme, qui tantôt d'une main, tantôt de l'autre, farfouille en vain des parties si délicates & si redoutables à la pudeur? Qu'y

gagneroit-elle ? une augmentation de peine & de tourmens , jusqu'à ce qu'enfin l'Opérateur , fatigué de ne pas réussir dans les secours qu'il faudroit donner , & dont un homme n'est pas capable en ce point , prenne quelque instrument infernal , qui semblable au poignard dans le cinquieme acte d'une Tragédie , finiroit la catastrophe par la mort de la mere ou de l'enfant , ou même de tous les deux.

De l'extraction de la tête séparée du corps & restée dans la matrice.

Je conviens avec nos Modernes qu'il ne peut guere y avoir d'accident plus fâcheux que celui où la tête est restée dans la matrice , après l'extraction du corps. Plusieurs causes peuvent occasionner cet effet : la mort de l'enfant depuis quelque temps : si les eaux ont eu le loisir de relâcher les fibres , de les détremper & de les rendre par-là incapables de soutenir quelques efforts , il en résultera une grande difficulté de procurer la sortie totale de l'enfant , sans le démembrer.

La conformation de la mere peut encore y contribuer , soit par la difformité des os du bassin , soit par l'obliquité de la matrice ,

lorsqu'on est obligé de sortir l'enfant par les pieds.

Indépendamment de toutes ces causes , cet accident est presque toujours le produit de l'impéritie , & il est si rare , qu'il n'arrivera jamais aux personnes prudentes & bien au fait de l'Art. Si nous avons des exemples que cet accident soit survenu entre des mains habiles , l'examen que nous en ferons , prouvera que ce n'a été que par la dure nécessité de se faire aider par des gens peu propres à donner le moindre secours , & à concevoir ce dont on les charge.

Quoi qu'il en soit , le mal n'est pas tout-à-fait sans remède pour la mere. En pareil cas , le grand point seroit , sans perdre le temps , d'introduire la main dans la matrice , qui ne se referme pas dans la minute , mais par degré , & assez lentement pour donner la liberté de faire l'évacuation nécessaire. Il est vrai que cette opération demande une main bien délicate & fort adroite , lorsque cela se rencontre ; il n'y a sûrement aucun instrument , ni d'autres moyens qui puissent lui être comparés pour entrer en concurrence.

Cet accident a paru occasionner des travaux si pénibles , que plusieurs Praticiens , & entre autres , M. Peu , (pag. 308.) ont

conseillé qu'on en abandonnât l'expulsion à la nature, plutôt que de fatiguer une malade par de nouveaux supplices, ou par de vains efforts auxquels il se présentait des obstacles insurmontables.

Mauriceau est de même sentiment, (Aphorisme 240.) où il s'exprime en ces termes. « Lorsque la tête d'un enfant est restée dans » la matrice, qui n'est plus assez ouverte » pour lui donner passage, il vaut mieux en » commettre l'expulsion à la nature que d'en » tenter l'extraction avec trop de violence ».

Ces Praticiens sont fondés sur ce que la nature très-sage & très-prudente, ayant plus de soin de chasser le superflu & ce qui lui est nuisible, que d'attirer ce qui lui est propre, se décharge bien souvent d'elle-même & sans violence de tous les corps étrangers, & de toutes autres choses retenues en nous contre son intention, pour le peu qu'on lui prête la main.

Mrs. de Lamotte, Peu & Viardel, rapportent des exemples où la nature a fait d'elle-même ce que nos derniers Modernes veulent absolument faire par le moyen de ces instrumens curieux, dont ils font parade comme de la plus rare production de leur génie; je veux dire, l'expulsion d'une tête restée seule, la matrice s'étant refermée après l'ignorante

manœuvre de quelques pauvres Praticiens ; la nature poussa dehors ces corps étrangers & superflus , ayant été aidée par quelques lavemens & autres remedes simples , qu'on fit prendre à la malade.

Quoique personne ne soit plus intimement convaincu que je la suis de ce que peut la nature , elle qui agit toujours par des principes beaucoup plus sûrs que ne sont ceux de l'Art , & qui possède des ressources qu'elle découvre dans les cas les plus désespérés ; cependant en celui-ci je ne conseillerois pas de laisser cette opération au simple bénéfice de la nature , parce que comme c'est une faute qu'on ne peut lui attribuer , puisqu'elle est l'effet d'une pratique erronée , il seroit bien difficile qu'elle pût la réparer sans le secours d'une meilleure méthode : & cette méthode , quoique simple & facile à deviner , n'en est pas moins recommandable. La plus douce , la plus louable , & la plus efficace , sans contredit , c'est d'essayer à insinuer les doigts & la main petit à petit dans la matrice quelque resserée qu'elle puisse y être , & ensuite saisir cette tête par la mâchoire ou par les yeux , par la cavité occipitale , ou par tout ce qu'on pourra pour le mieux , sans attendre des heures entières , comme font les négligens & les ignorans ,

à l'égard de l'arrière-faix, qui donnent le temps à la matrice de se contracter avant d'achever de délivrer leurs malades.

Ces mêmes Auteurs que nous venons de citer, & d'autres non moins versés dans la pratique, ayant appris par l'expérience seule du placenta, qu'en abandonnant ainsi la tête d'un enfant restée dans l'utérus, c'étoit livrer la mere à un sort plein de péril, ont jugé qu'il falloit avoir recours à des moyens auxiliaires; c'est pourquoi ils ont employé & prescrit à ce sujet des instrumens tranchans, & des crochets de différentes figures, ceux-là pour inciser & séparer les os du crâne, & ceux-ci pour les tirer ou séparément, ou tous ensemble, en vue de rendre l'opération plus facile.

Dionis & Mauriceau (a) sont d'avis qu'on enfonce un crochet dans le lieu le plus convenable, comme la bouche, une des fosses orbitaires ou le trou occipital, & qu'on tâche ensuite de retirer la tête par des efforts redoublés : mais si le crochet se détache, parce que la tête est de figure ronde & qu'elle tourne comme une boule, ils veulent qu'on mette un crochet dans le trou

(a) Dyonis, Livre III, chap. 12, Mauriceau, Liv. II, chap. 14.

d'une oreille, qu'on en fasse tenir le manche, pendant qu'on en plantera un autre de la même figure dans le trou de l'autre oreille, pour tirer également & faire sortir la tête, (s'il est possible).

C'est fort bien dit s'il est possible; car sauf le respect que je dois à ces habiles gens, rien ne me paroît plus impraticable que cette méthode; & je pense, que s'ils en eussent fait l'essai, ils en conviendroient avec moi. Quelle aveugle opération avec des pareils instrumens & dans un lieu si délicat!

Guillemeau (dans son Traité, livre second chapitre 17), remarque qu'il faut, en pareil cas, prendre le temps que la malade aura quelque douleur, pour faire l'extraction par la même méthode, c'est-à-dire, de saisir le moment pour extraire la tête, lorsqu'on croit la tenir fermement avec les crochets. Mais si la femme est contrefaite, Dionis conseille l'usage des crochets tranchans, pour dépecer la tête & tirer par parcelles ce que l'on n'a pu avoir en entier.

Mauriceau, liv. II, p. 287, veut que cette espece de couteau courbe ait un manche fort long, & il dit qu'Ambroise Paré & Guillemeau veulent que ce manche soit fort court. Nos Docteurs ne sont point du tout d'accord: ils donnent les uns & les autres leurs raisons, respectives; mais il n'est pas

aisé de dire quelles sont les plus mauvaises.

M. de Lamotte, en pareille circonstance, s'est servi d'un bistouri passé au travers d'une gaine ouverte par les deux bouts, dont il nous fait la relation suivante (Observation 253).

« J'introduisis ma main gauche, dit cet Auteur dans la matrice, sur laquelle j'ajettis cette tête, & avec ma main droite je glissai une gaine ouverte par les deux bouts, dans laquelle étoit un bistouri que j'appliquai sur cette tête, avec laquelle je fis une ouverture capable d'introduire mes doigts; je l'accrus ensuite autant que je le trouvai à propos, & je tirai une partie de la cervelle : après quoi je trouvai une prise assez bonne pour tirer cette tête, dont le volume étoit considérablement diminué ».

Ambroise Paré, livre de la génération, Ch. 33. dit avoir vu à son grand regret, la tête restée seule dans la matrice : pour sortir de ce pas, il propose à peu - près les mêmes expédiens que Dionis & Mauriceau, & en cas que ces moyens ne réussissent pas, il conseille de se servir d'un autre instrument appelé pied de griffon, qu'il dit avoir tiré de la Chirurgie Françoisse d'Aléchamp. Il en donne deux figures, une à deux branches, & l'autre à quatre. Ces instrumens sont faits l'un & l'autre sur le principe d'un specu-

lum matricis, le miroir de la matrice (a); dont l'usage n'est pas moins cruel qu'inutile. Le pied de griffon differe cependant du *speculum matricis*, en ce que ce dernier a ses branches coudées à angle aigu, & que les pieds de griffon les ont droites dans leurs parties inférieures & supérieures, arquées dans leurs moyennes & garnies d'aspérités pour saisir & retenir la tête.

Ceux qui voudront se donner la peine de voir la figure de ces instrumens dans leurs Auteurs, seront convaincus de leur inutilité dès le premier coup-d'œil; il en sera de même de celui qu'on a inventé depuis quelques années & qu'on attribue à un Chirurgien de Rouen, qui est composé de deux crochets, dont

(a) Cet instrument étoit autrefois fort en vogue, comme il y a lieu de le supposer, dans le temps où le instrumens n'étoient ni si communs, ni si multipliés qu'ils le sont aujourd'hui. Mais quel désordre, quel ravage n'a-t-il pas fait? avant qu'on ait enfin découvert que « bien loin de répondre à l'intention » qu'on se proposoit en le mettant en usage, nommément » d'écarter & dilater les os du bassin, il ne peut servir à autre chose qu'à causer des contusions & de l'inflammation » aux parties des femmes ». *Smellie, p. 296.*

Ne pourroit-il pas fort bien arriver que sous prétexte d'amélioration, on trouvât par la suite que les instrumens les plus modernes, qui ont supplanté celui-ci qu'on a condamné de nos jours, méritent la même réforme pour, à-peu-près, les mêmes raisons? Mais en attendant, que de tortures en vain pour en faire l'expérience, & que de vies perdues! que de femmes & d'enfans en seront les victimes!

les tiges sont arquées; leurs extrémités sont faites en pied de biche.

L'horreur qu'inspirent naturellement ces sortes de moyens & les inconvéniens qui en sont inséparables, malgré tous les changemens qu'on y a faits, ont engagé plusieurs Praticiens à en imaginer d'autres. Mais avant d'en faire mention, je ne puis me dispenser de dire deux mots sur l'avis que nous donne Celse dans le cas dont il s'agit. Il veut qu'un homme des plus robustes presse fortement sur le ventre de la malade avec ses lourdes mains, en les inclinant un peu de haut en bas, pour faire sortir la tête restée dans la matrice. N'est-ce pas là un expédient bien tendre & bien sensé, soutenu néanmoins de l'autorité d'un homme très-renommé?

Mauriceau & Amand donnant un élan à leur génie, nous ont proposés des moyens moins dangereux.

Le premier nous dit qu'il lui est venu en pensée, qu'on pourroit porter derrière la tête une bande de linge molet coupée en forme de fronde, au moyen de laquelle on pourroit faire l'extraction.

Amand a imaginé une coëffe de soie en rézeau, dont on doit envelopper la tête, cette coëffe se fronce par le moyen d'un cordon qui réunit quatre rubans attachés à quatre points opposés de la circonférence ou de l'ou-

verture de cette espece de bourse , par lesquels on doit tirer la tête enveloppée & en procurer la sortie.

M. Walgrave , Professeur à Coppenhague , a corrigé ce moyen , en faisant coudre les deux extrêmités d'une bande de linge d'environ une aune & demie de long , sur quatre à cinq pouces de large , à laquelle il fait trois fentes longitudinales , pour saisir plus fermement la tête , & empêcher la bande de glisser sur sa rondeur. On en voit* une figure dans un ouvrage en langue latine qui a pour titre: Dissertation sur la tête arrachée d'un enfant , & les différens moyens de la retirer du sein de la mere ; par M. Jean Voigt à Giefen , 1749.

M. Grégoire , Chirurgien à Paris , & Accoucheur , a disputé à M. Amand la gloire de l'invention de cette coëffe.

Pour le peu que mon Lecteur veuille réfléchir sur ces derniers moyens , quoique plus doux & moins révoltans que ceux de fer & d'acier , il conclûra probablement , que s'il est possible d'aller coëffer ainsi la tête d'un enfant , il ne sera pas difficile d'aller prendre cette tête & de la tirer sans ces secours , qui supposent le libre jeu de la main dans l'uterus.

Nous avons remarqué au commencement de cet article que le cas d'une tête arrachée n'arrivera

n'arrivera jamais à des personnes habiles & prudentes: de sorte que les moyens de l'éviter sont sûrement préférables à la nécessité d'y remédier soit avec les crochets, les filets, ou même avec la main seule; parce que la confiance qu'on a dans ces sortes de remèdes, ne sert que trop souvent à fomenter la négligence des Praticiens, ce qui occasionne des fautes qui ne peuvent être que grandes & dont les suites sont toujours fâcheuses.

Du travail où la tête de l'enfant se trouve arrêtée au passage, son corps étant tout-à-fait sorti de l'uterus.

Il est bon de se souvenir que, quoique le corps de l'enfant soit tout-à-fait sorti de l'uterus, quelques-unes des causes que nous avons rapportées dans l'article précédent, peuvent donner lieu à des difficultés pour la sortie de la tête, qui ne se détache jamais du corps que dans l'accouchement, où les pieds de l'enfant sortent les premiers, lorsqu'ils sont tirés par des mains étourdies ou peu habiles, qui ne savent pas dégager d'une main ce qui pourroit arrêter ou accrocher la tête, pendant qu'ils soutiennent le corps de l'autre main: & comme il seroit à

souhaitter que cet accident n'arrivât jamais, outre les moyens que nous avons déjà indiqués pour prévenir ceux dont une femme en couche peut être menacée, soit pour les éviter ou y remédier, j'en ajouterai d'autres qui viendront à propos du point que nous allons traiter dans cette section, pour prouver l'inutilité des instrumens dans ce même cas. Je rapporterai donc ce que les meilleurs Auteurs ont dit à ce sujet, en y insérant les réflexions que l'expérience & la pratique m'ont fait faire.

Mauriceau, explique passablement bien ce cas dans le chapitre où il traite de l'accouchement par les pieds.

« Il faut, nous dit-il, prendre garde que
» l'enfant ait le ventre & la face directement
» en dessous, pour éviter que l'ayant en dessus, sa tête ne vînt à être arrêtée vers
» le menton par les os pubis : c'est pourquoi
» s'il n'étoit ainsi tourné, il faudroit le mettre en cette posture ; ce qu'on fera facilement, si dès-lors qu'on commence à tirer
» l'enfant par les pieds, on les incline en les
» tournant peu-à-peu, à proportion qu'on
» en fait l'extraction, jusqu'à ce que ses talons regardent directement le ventre de
» sa mere.

On me permettra néanmoins d'interrompre ici M. Mauriceau, pour observer qu'il

ne fuffit pas d'avoir les pieds d'un enfant pour le retourner; ce n'est pas affez, il faut encore que les fesses foient dehors, alors fi l'enfant n'est pas bien tourné, en mettant une main fur le ventre & l'autre fur le fiede de cet enfant, il eft temps & aisé de le tourner tout de fuite naturellement fans trop de précipitation, mais non pas peu-à-peu & par degré; cette derniere précaution pourroit devenir fatale à l'enfant, & ne feroit qu'à prolonger les fouffrances de la mere par le ralentiffement d'une opération qui ne demande pas d'intervalle.

« Il y a néanmoins des enfans qui ont la
 » tête fi groffe, poursuit Mauriceau, qu'elle
 » demeure arrêtée au paffage, après que le
 » corps eft tout-à-fait dehors, nonobftant
 » toutes les précautions qu'on puiſſe y ap-
 » porter pour l'éviter: en ce cas, il ne faut
 » pas s'amuser à tirer feulement l'enfant par
 » les épaules; car quelquefois, on feroit plu-
 » tôt quitter & féparer le col que de l'avoir
 » ainſi; mais pendant que quelqu'autre per-
 » ſonne tirera par les deux pieds, ou au-deſ-
 » ſous des genoux.

M. Mauriceau ſe trompe lourdement ici: car il faut bien ſe donner de garde de faire tirer qui que ce ſoit; mais donner à quelque perſonne prudente l'enfant à ſoute-

nir simplement, pendant qu'on fera ce que dit ensuite notre Auteur.

« L'Opérateur dégagera peu-à-peu la tête
» d'entre les os du passage, ce qu'il fera en
» glissant doucement un ou deux doigts dans la
» bouche de l'enfant, pour en dégager pre-
» mierement le menton, & de sa main droite
» il embrassera le derriere du cou de l'enfant,
» au-dessus de ses épaules, pour le tirer en-
» suite avec l'aide d'un des doigts de sa main
» gauche, mais, comme je viens de le dire,
» pour en dégager le menton; car c'est cette
» partie qui contribue davantage à retenir la
» tête au passage, duquel on ne la peut tirer
» devant que le menton en soit entierement
» dégagé; observant aussi de le faire le plus
» promptement qu'il sera possible, de peur
» que l'enfant ne soit suffoqué, comme il ar-
» riveroit indubitablement, s'il demeureroit
» ainsi pris & arrêté; parce que le cordon
» de l'ombilic qui est au - dehors, étant re-
» froidi & fortement comprimé par le corps
» ou par la tête de l'enfant, qui reste trop long-
» temps dans le passage, l'enfant ne peut pour
» lors être vivifié par le moyen du sang de
» la mere, dont le mouvement est arrêté dans
» ce cordon, tant par son refroidissement,
» qui l'y fait cailler, que par sa compression
» qui l'empêche de circuler, au défaut de quoi

» l'enfant devroit respirer ; ce qu'il ne peut
 » faire devant qu'il ait la tête tout-à-fait hors
 » de la matrice : c'est pourquoi lorsqu'on aura
 » une fois commencé à tirer l'enfant , il faut
 » tâcher de le faire sortir entierement , le
 » plutôt qu'on le pourra ».

M. Levret, qui semble n'avoir écrit que pour faire valoir son *forceps*, saisit l'occasion de ces remarques, pour nous dire, pag. 51 de la premiere partie de son ouvrage :

« M. Mauriceau reconnoît ici qu'il y a
 » des enfans qui ont la tête si grosse, qu'elle
 » demeure arrêtée au passage, après que le
 » corps est tout-à-fait dehors, nonobstant
 » toutes les précautions qu'on puisse prendre
 » pour les éviter ». D'où notre Instrumentaire
 zélé tire la conclusion suivante « Voilà,
 » dit-il, un des cas où mon instrument peut
 » être d'un grand secours ».

Cette conséquence ne me paroît pas juste :
 1°. Parce que Mauriceau, après les lignes que Levret vient de citer, ajoute tout de suite ce qu'il faut faire en ce cas pour s'en bien tirer sans le secours des instrumens.

2°. C'est que nous ne concluons sur les paroles d'aucun Auteur, qu'autant que la vérité des choses peut les justifier. Mauriceau (a) au-

(a) Malgré l'estime que Lamotte conservoit pour Mau-

roit pû s'expliquer mieux , & dire qu'il faut aussi en ce cas repousser un peu l'enfant dans la matrice , pour avoir jeu à le dégager plus aisément ; il auroit dû conseiller de s'y prendre d'une façon plus sûre que celle qu'il prescrit , comme nous l'avons remarqué. M. Levret en convient lui-même , pag. 56 : puis pour rendre son tire-tête , son forceps absolument nécessaire , il continue ainsi , pag. 58.

riceau son Confrere , qu'il regardoit comme un excellent Praticien , il lui reproche , avec raison , la foiblesse qu'il a eue toute sa vie de s'opiniâtrer , contre le bon sens , à prescrire des remedes hytériques en vue d'accélérer la délivrance des femmes en travail. Le capital de cette recette consistoit dans le jus d'une orange aigre avec l'infusion de Séné qu'il faisoit avaler à ses patientes. Qu'on fasse attention à l'effet que peut produire une semblable potion laxative , sur une femme qui , pour l'ordinaire , en ces circonstances , a plutôt besoin de réparer ses forces par de bons corroboratifs , que de les diminuer par des purgatifs. Combien d'autres preuves semblables pourroit-on citer de l'érudition de ces mâles Sage-Femmes , qui font presque une aussi pitoyable figure sous le caractère de Médecins , qu'il faut qu'ils la fassent toujours sous celui d'exercans le manuel de notre Art ! Et même dans le Traité de Deventer , que le savant Editeur de M. Puzos élève si haut , n'apperoit-on pas un esprit infecté des épices de la charlatannerie ? Cela se trouve si vrai , généralement parlant , dans tous ces hommes qui se mêlent de pratiquer les accouchemens , qu'on croiroit que la petitesse qu'ils ont , de mettre leur nez dans une fonction si peu faite pour eux , les suit par-tout & les rend bien médiocres dans les autres professions collatérales qu'ils ont coutume d'embrasser , telles qu'elles puissent être , la Médecine , la Chirurgie , la Chymie , la Pharmacie , &c. de sorte qu'on croiroit , dis-je , que c'est la nature qui se venge des outrages qu'ils lui font , d'entreprendre sur un Art qu'elle n'a point du tout préparé pour eux.

« Quoiqu'on ait fait en apparence tout ce
 » qui a été dit ci-dessus, on n'est pas tou-
 » jours assez heureux pour terminer l'accou-
 » chement : il arrive alors quelquefois qu'on
 » ne peut faire sortir la tête de l'enfant hors
 » de la matrice. On en voit deux exemples
 » dans le traité de M. de Lamotte, je ne crois
 » pas hors de place de les rapporter ici par ex-
 » trait.

» M. de Lamotte, dans sa 253^e observa-
 » tion, (poursuit M. Levret,) rapporte que
 » dans un cas où il fut obligé de retourner un
 » enfant, à dessein de terminer plus heureu-
 » sement l'accouchement, il le retourna fort
 » aisément ; que l'ayant amené dehors jus-
 » qu'aux cuisses, & l'ayant ondoyé parce qu'il
 » étoit sûr qu'il étoit en vie, il fit faire un
 » demi-tour à son corps, pour lui mettre la
 » face en dessous qu'il avoit en dessus, & qu'en-
 » suite il continua de tirer l'enfant jusqu'aux
 » épaules & jusqu'au col.

« Après que je lui eûs dégagé les bras,
 » (dit Lamotte,) je donnai quelques légères
 » secousses, & je le tirai même assez forte-
 » ment & à plusieurs reprises pour finir cet ac-
 » couchement ; mais ce fût inutilement, ce
 » qui m'obligea suivant ma méthode ordinai-
 » re, à lui mettre mon doigt dans la bouche :
 » j'y fûs trompé, en ce qu'au lieu de la bou-
 » che, je trouvai la nuque, & que le col

» n'ayant pas suivi le mouvement du corps ,
» il s'étoit tordu ; enforte que la face étoit de-
» meurée en haut , & le menton par consé-
» quent s'étant accroché aux os pubis , étoit
» l'obstacle qu'il falloit vaincre pour finir l'ac-
» couchement.

M. Levret observe ici , qu'il y a grande apparence , que lorsque Lamotte tourna le corps de l'enfant , il le tiroit à lui , & que la femme étoit dans une douleur ; car on fait qu'alors la matrice se contracte en tout sens sur le corps qu'elle contient : elle ferroit donc exactement la tête de l'enfant , ce qui la devoit rendre comme immobile , pendant qu'il faisoit tourner le corps ; ces deux choses ensemble ont concouru à tordre le cou de l'enfant , conséquemment à lui faire perdre la vie. Et pour comble d'infortune , il donna ce petit corps à tenir au mari de la malade , pendant qu'il repouffoit le derriere de la tête d'une main , & que de l'autre il dégageoit le menton , tâchant de retourner la tête autant qu'il lui étoit possible. Il dit en même temps au mari de tirer doucement : « mais il tira » avec tant de violence dans l'espérance de » soulager sa femme , qu'il alla tomber à fix » pas loin du lit avec le corps de l'enfant dont » la tête étoit restée dans la matrice ».

Venons au second exemple. Voici le fait. M. de Lamotte dit , qu'il fût appelé l'année

suivante, pour secourir une pauvre femme qui étoit en travail depuis deux jours; que cette femme étoit fort petite, & de l'âge d'environ quarante-cinq ans, dont le bras d'un enfant fort petit sortoit du jour précédent.

« Je coulai, dit-il, ma main le long de
 » ce petit bras, pour aller chercher les pieds,
 » que je trouvai en peu de temps, & après les
 » avoir joints, je les attirai au-dehors du va-
 » gin; le corps suivit jusqu'au cou, la malade
 » étant sur le bord du lit qui étoit fort haut,
 » où il n'étoit pas resté assez de place pour
 » mettre l'enfant à mesure qu'il sortoit, je fus
 » obligé de le donner à tenir à la Sage-Femme,
 » pendant que j'allai avec douceur dégager la
 » tête arrêtée au passage, à cause de son étroi-
 » tesse. Vû la petite taille, l'âge avancé de la
 » malade, le long temps que les eaux étoient
 » écoulées, pendant lequel la matrice irritée
 » par la longueur du travail, y avoit causé de
 » l'inflammation, & par conséquent de la
 » dureté; joint au temps qu'il y avoit que cet
 » enfant étoit mort, & qu'il étoit fort petit,
 » étoient plus de raisons qu'il n'en falloit
 » pour ménager cet enfant afin de l'avoir en-
 » tier; ce qui me porta à introduire ma
 » main vers la fourchette, & à lui mettre le
 » doigt du milieu dans la bouche, & mon au-
 » tre main au-dessus du cou. Mes mesures ainsi
 » prises, je dis à la Sage-Femme de tirer dou-

» cement , pendant que je dégagerois les par-
» ties : mais elle ne manqua pas de donner ,
» avec aussi peu de sens que d'esprit, une
» secousse à peu-près pareille à celle du mari
» de l'autre femme ; ce qui força le corps de
» l'enfant de sortir , & de se séparer de la tête
» qui resta dans la matrice ».

On voit ici que pendant que d'une part, M. Levret, par son préambule , nous prépare à la nécessité de son instrument , en supposant toujours des cas où malgré toutes les précautions qu'on pourroit prendre , il arrive quelquefois (comme il le dit) « Qu'on
» n'est pas assez heureux pour terminer l'ac-
» couchement , & qu'on ne peut faire for-
» tir la tête de l'enfant hors de la matrice » ; il appuie ce sentiment des deux exemples tirés de M. de Lamotte que nous venons de citer.

D'une autre part il avoue , en passant , & explique même les moyens de terminer heureusement ces sortes de travaux , par la seule opération des mains en évitant les fautes que fit Lamotte. Ensuite comme si les fautes de ce Praticien prouvoient quelque chose en faveur de la nécessité de son instrument , il conclut , que , « Si par quelque cause que ce
» puisse être , on ne pouvoit venir à bout
» de cet accouchement , il faudroit donner
» l'enfant à tenir à quelqu'un , avec les pré-

» cautions que nous avons rapportées plus
 » haut, & que pendant ce temps-là l'Opéra-
 » teur procédât avec son instrument ».

Nous voyons dans le premier exemple que Lamotte fit trois lourdes fautes. La première, qu'il prit la nuque du col de l'enfant pour sa bouche. La seconde, d'avoir pris mal son temps pour retourner le corps, en prenant celui de la douleur de la mere, où la matrice avoit en tout sens contracté le col de l'enfant, ce qui contribua à le tordre & à le casser de sorte qu'il ne tenoit pas beaucoup. La troisième, d'avoir donné le corps à tenir au mari, & de lui avoir ordonné de tirer, quoiqu'il lui eut dit de le faire en douceur. Il auroit pu ne pas confier le corps, ou bien en le faisant, il falloit defendre absolument de faire aucun mouvement, mais prier de le soutenir tout simplement.

Dans le second exemple, Lamotte n'a commis que cette dernière faute, en se confiant à une pauvre payfanne qui n'avoit que le nom de Sage-Femme, dont il ne connoissoit pas sans doute toute la stupidité, mais suffisante pour causer cet accident, qu'il est aisé d'éviter par des ménagemens convenables.

Avec la permission de M. Levret que j'honore & que je respecte, puisque je lui ai l'obligation de m'avoir abrégé bien du chemin, en ce que c'est de lui, sur-tout, que

j'ai puisé une grande partie de ce que je dis contre les instrumens, à la réserve de mes réflexions & de ce que je dis contre le sien; je dirai que ce seroit contre les regles de la bonne foi, ou contre le sens commun, de prétendre que des fautes qu'on peut commettre dans le manuel des accouchemens, soit par ignorance, soit par inadvertance, & manque de circonspection, on en doive inferer la nécessité des instrumens.

Il ne s'agit ici que d'un enfant qu'on tient déjà par les pieds : il est très-rare qu'en ce cas le reste du corps ne suive pas. S'il est arrêté par la tête au passage, en allant le dégager avec toutes les mesures & les précautions que nous avons ajoutées à celles que nous a détaillées ci-dessus Mauriceau, on en viendra aisément à bout, par le seul secours des mains bien dirigées; car si elles étoient mal-conduites, on risqueroit d'arracher la tête, ce qui changeroit le cas d'une tête arrêtée au passage, en celui d'une tête arrachée, dont nous avons traité dans l'article précédent. Pourquoi donc multiplier les êtres sans nécessité? Il sera facile au Lecteur de voir que le premier cas, je veux dire une tête arrachée de son corps & restée dans la matrice, n'est qu'une suite de la mauvaise pratique qu'on aura exercée dans le dernier où la tête n'est qu'arrêtée au passage, de

forte que par la même règle, un juste ménagement, dans ce dernier cas, est un sûr garant d'éviter & de prévenir le premier. Il me reste donc à faire remarquer qu'on peut démontrer que des mains habiles & bien conduites suffisent pour éviter ces deux écueils, de l'aveu même de M. Levret, quoiqu'il se contredise si légèrement en faveur de son instrument, sans nous dire rien qui soit capable de justifier une contradiction de cette espèce.

Mais si on venoit à m'objecter les préjudices qui résultent d'un ignorant usage des mains dans ces cas, ma réponse est toute prête, savoir, que je n'entreprends de prouver & de soutenir que ce qui peut s'exécuter par une louable façon de pratiquer : mon but principal est de confirmer l'avantage qui se trouve à préférer des mains adroites à l'usage des instrumens. Je soutiens encore que les fautes commises par la mauvaise pratique de mains inhâbles, en ces sortes de cas, pourront être plus sûrement réparées par des mains capables, que par le moyen de supplément de fer ou d'acier. Quel usage les mâles Sages-Femmes en font-ils le plus souvent ? La plupart d'entre eux ne font-ils pas tout au moins aussi incapables de bien gouverner ces sortes d'instrumens, que le sont certaines femmes de bien conduire leurs mains ? Quoi qu'il en soit, si pour rejeter les instrumens,

je n'avois pas de meilleures raisons à alléguer, que l'abus qu'en font nombre d'ignorans Praticiens superficiels, je n'aurois pas écrit, parce que je ne m'attendrois seulement pas qu'on dût m'écouter ; & cependant le plus fort argument qu'on ait jamais fait contre les Sage-Femmes, n'est fondé que sur l'ignorance de quelques-unes d'entre elles : quoique cette ignorance de leur part n'ait jamais produit cette multitude d'horreurs qu'on puisse comparer aux outrages, aux tortures, aux mutilations, aux meurtres, & aux massacres que Mrs. les Instrumentaires font endurer aux meres & aux enfans avec une profonde érudition.

Après avoir fait des réflexions convenables sur ce que nous avons observé dans le cas d'obliquité de la matrice, dans celui où la tête d'un enfant détachée de son corps seroit restée dans l'uterus, dans le cas enfin que nos Praticiens regardent comme très-dangereux, dans ce cas d'extrémité où le corps étant tout-à-fait sorti, la tête resteroit arrêtée au passage ; je prierai mon Lecteur de vouloir bien décider si du moins il ne paroît pas probable, que, dans tous ces cas, on puisse entreprendre de donner du secours par l'entremise des mains seules, avec d'aussi belles espérances que par le moyen des instrumens, dont l'usage fournit l'unique raison

de recourir aux hommes pour les accouchemens ; quoique tout bien considéré, l'usage qu'ils font de ces mêmes instrumens, soit la plus forte raison qui doive nous en détourner. Mais passons à l'article suivant.

De l'accouchement, où la tête de l'enfant se présente la premiere, & qui reste enclavée au passage.

C'est pour cette partie que je me suis réservée de traiter plus au long, de toutes les objections qu'on peut faire contre tous les instrumens en général, & en particulier contre un des plus ordinaires.

Entre les accouchemens laborieux, qui donnent beaucoup de peine, & qui exigent bien de la patience de la part de la malade, de la Sage - Femme & des assistans, c'est sans contredit, celui où la tête de l'enfant s'étant présentée la premiere, & s'étant engagée à moitié ou environ, dans le détroit des os du bassin, & de l'orifice de la matrice, les douleurs se ralentissent, & le progrès du travail se suspend ; soit que les os du bassin soient mal conformés, ou que (comme il plaît à nos Instrumentaires de s'exprimer,) la tête soit trop grosse pour le passage, soit enfin que ces deux causes y con-

tribuent ensemble, ou se trouvent compliquées par d'autres circonstances : quand ce cas se présente, on est dans l'usage de dire que la tête est enclavée au passage.

Voici, comme M. de Lamotte nous décrit cet état de l'enfant, liv. III, Chap. 20.

« Le terme dont on se sert pour exprimer
» la nature de cet accouchement est si juste,
» dit-il, & marque si bien la chose que l'on
» veut signifier, qu'on ne peut se servir d'un
» mot plus convenable : en effet la tête ayant
» enfilé le détroit du passage, qui d'abord a
» beaucoup moins d'espace qu'il en faudroit
» pour la laisser passer, s'engage en avant
» autant qu'elle le peut, par les continuel-
» les & violentes douleurs que souffre la fem-
» me, lesquelles agissent sur cet enfant, dont
» la tête s'allonge & s'applatit d'une telle
» manière, pour s'ajuster au moule de ce pas-
» sage, que le cuir chevelu en devient si tu-
» mesié, qu'il y fait paroître comme une se-
» conde tête, ou une tête double, qui néan-
» moins demeure enclavée entre les os, sans
» pouvoir en sortir, & qui s'y engage même
» d'autant plus qu'elle s'avance..... Mais
» venant à s'élargir à mesure qu'elle avance,
» & l'ouverture qu'elle est obligée de forcer,
» diminuant de plus en plus, fait que la tête
» y reste enclavée, d'où elle ne peut être
» tirée qu'en diminuant son volume, ce qui
ne

» ne peut s'exécuter (suivant cet Auteur) que
 » par les instrumens » : comme il fut obligé
 de le faire pour finir l'accouchement qui suit.

M. de Lamotte, dans sa 244^e Observation,
 nous dit donc, qu'il fut appelé pour accoucher
 la femme d'un laboureur dont la tête de l'en-
 fant étoit enclavée : après avoir bien examiné
 l'état de la mere & de l'enfant, & autant cer-
 tain qu'on le peut être de la mort de ce dernier,
 « Je me déterminai (dit-il) à l'accouchement,
 » que je fis en ouvrant la tête de l'enfant
 » avec mon bistouri, dont je tirai une par-
 » tie de la cervelle; après quoi je me servis
 » de ma main, dont j'accrochai cette tête
 » au-dedans du crâne, & tirai l'enfant en un
 » instant, qui parut être mort depuis long-
 » temps ».

Je ne m'arrêterai point ici à répondre à
 M. de Lamotte, ni à décrire une méthode
 plus douce & plus naturelle. Je me propose
 bien de soumettre à un meilleur jugement
 les idées de ma façon de pratiquer en pa-
 reil cas, après que j'aurai exposé celle des
 différens Auteurs.

M. Deventer, p. 343 de ses Observations,
 nous suppose le cas d'une tête ainsi encla-
 vée, dont la difficulté du travail seroit au-
 gmentée, tant par l'ignorance que par la né-
 gligence de l'Accoucheur ou de la Sage-
 Femme, qui n'aura pas donné les secours

à temps, ou qui n'aura pas prévu le danger ; il suppose en outre une complication d'obliquité, causée par la mauvaise conformation des os de la malade. Si on n'a pu prévoir ni éviter cet embarras , il conseille d'ouvrir la tête de l'enfant.

« Il ne faut pas d'instrumens particuliers » pour cela (dit-il) ; un couteau ordinaire enveloppé jusqu'à la pointe, des ciseaux, une spatule pointue, font l'affaire ; on dilate l'ouverture avec les doigts , on tire de même le cerveau , après quoi on saisit la tête avec la main , ou avec un linge pour la tirer , & on essaie de cette manière à amener le corps. Quand je dis qu'il faut tirer la tête avec un linge, j'entend une bande large , coupée suivant la longueur de la toile , & dont les bords sont faufilés , ou quelque autre linge mince & ferme qu'on passe derrière la tête , & l'amenant sous le menton , on la tord , & on tire l'enfant ».

Il ajoute qu'il estime fort cette méthode, que ceux qui ont les mains assez menues pour passer cette bande derrière la tête sans l'ouvrir, ne sont pas obligés de le faire , & ont un grand avantage sur les autres.

Cette dernière méthode, que propose Deventer, devrait être assurément préférée comme la moins cruelle : mais elle est absolument impraticable. Une tête qu'on suppose

enclavée, ne laisse pas aux mains, quelque menues qu'elles puissent être, la liberté de passer un linge derrière la tête & sous le menton; au reste cette méthode, fut-elle praticable, deviendrait inutile & dangereuse: inutile, en ce que les mains seules ainsi introduites dégageroient peu à peu cette tête: dangereuse, en ce que cette bande de linge torse autour du cou, produiroit le même effet que les lacs ou lacets qui étranglent les enfans.

Mauriceau, pour vaincre cet obstacle, propose diverses especes de crochets à porter de différentes façons sur la tête de l'enfant, après en avoir vuide la cervelle, par le moyen d'une ouverture qu'il fait au crâne, il nous en donne plusieurs exemples; mais comme ils ne sont bons qu'à inspirer de l'horreur, je m'abstiens de les rapporter. Dionis est du sentiment de Mauriceau en pareil cas.

Si on veut se donner la peine de parcourir les Auteurs qui ont précédé ceux-ci, on verra que leur méthode diffère peu de celle de Mauriceau & de Lamotte qui tue sûrement les enfans, s'ils ne sont pas morts: & d'ailleurs les signes de mort d'un enfant enclavé au passage, sont si incertains, que les plus habiles Praticiens ne peuvent pas répondre qu'ils n'y seront pas trompés.

Le Lecteur aura la bonté d'appliquer ici l'exemple de ces méprises que nous avons citées d'après Saviard dans notre première partie, p. 113.

Mauriceau par la suite a cru enrichir sur tous les autres par l'invention d'un instrument qu'il nomme tire-tête. Il l'annonce dans sa vingt-sixième Observation : mais il est aussi dangereux que les crochets , puisque pour le mettre en usage , il faut commencer par fendre le crâne avec un bistouri , ou avec une espèce de fer de picque tranchant des deux côtés , qu'il a inventé tout exprès pour cela , à dessein de faire une ouverture au crâne de l'enfant , à l'endroit de la fontanelle , pour donner passage à une petite plaque ronde d'acier d'un autre instrument.

M. Soumain & d'autres Praticiens ont reconnu l'insuffisance de cet instrument de Mauriceau ; mais quand il seroit bon à quelque chose pour tirer la tête enclavée d'un enfant , il seroit toujours fatal à ces pauvres infortunés , puisqu'il ne manqueroit pas de les tuer , s'ils étoient encore en vie.

Nous avons ensuite le tire-tête de M. Fried ; mais il est aussi meurtrier que celui de Mauriceau : il ne répond point aux intentions que son Auteur s'étoit proposées ; c'est pourquoi il a eu assez de candeur pour le proscrire , comme on peut le voir , p. 154 , dans un Traité

d'accouchement, imprimé à Hâle en 1746, par les soins de M. Boëhmer, qui a ajouté deux dissertations au Traité sur l'Art d'accoucher de Richard Maningham, Médecin de Londres.

M. Ménard, dans sa Préface, p. 24, donne la figure d'un instrument dont l'idée paroît être copiée d'après la pince droite & en bec de canne. M. Ménard a tâché de le perfectionner en le faisant couder, raccourcir & canneler : il lui a donné une figure de tenailles dentelées qui a les ferres recourbées. Il nous donne aussi la forme d'un instrument pointu & tranchant, fait en fer de lance, dont il se sert pour ouvrir le crâne & les tégumens. Il est aisé de comprendre par-là que cet instrument n'est pas plus avantageux que celui de Mauriceau, & qu'il en a tous les inconvéniens.

Quantité d'autres Praticiens modernes conseillent de se servir d'un perforatif, d'un ou deux crochets, soit que l'enfant soit mort ou vivant, ou bien d'un tire-tête fait en forme de tenettes, de ferres & de cuillers étroites, de les introduire l'une après l'autre dans la matrice, & après les avoir placées aux deux côtés de la tête de l'enfant, & les avoir jointes ensemble, ils en tentent l'extraction.

Cette dernière invention, quelque ingé-

nieuse qu'elle nous paroisse , ne sauve pas la vie à l'enfant , comme ces Auteurs voudroient l'insinuer : car ces instrumens doivent percer à quelque endroit qu'on les place , pour avoir une prise solide , sans quoi ils ne feroient que déchirer les tégumens. Et quand j'accorderois , contre ma propre connoissance , que le tire-tête a lui seul l'avantage par-dessus tout autre instrument , de ne pas faire de contusions dangereuses à la tête de l'enfant ; s'il est aussi commun de voir la matrice se rompre dans les douleurs de l'enfantement que le prétend M. Crantz , dans la Dissertation qu'il a composée à ce sujet ; c'est ici où il y auroit à craindre un accident aussi fâcheux : car si un enfant qui ne peut sortir , s'agite , saute & entre quelquefois en convulsions , seroit-il possible qu'en faisant des mouvemens bien plus violens , à la premiere impression du fer sur la partie du corps douée du sentiment le plus exquis , & que par ces mouvemens plus fréquens & plus forts tout ensemble , il ne crevât pas la matrice ? L'Art cependant chez les hommes , ne connoît d'autres secours que ceux-là ; mais puisqu'ils sont aussi criminels les uns que les autres , on ne doit pas s'en servir lorsque l'enfant est encore en vie , ni même quand il est mort , parce que la mere n'est pas absolument à l'abri des désordres qu'ils peuvent causer , quelques précautions que

prenne l'Opérateur & quelque agilité de main qu'il ait. Si une des branches s'échappe, ce qui n'est pas rare, il est bien difficile qu'on ne blesse pas la mere : outre que le déchirement de la fourchette est inévitable dans ces sortes de cas ; & c'est un désordre ordinaire qui suit l'usage du forceps. Voyez ce que nous en avons dit d'après M. Puzos, p. 267 & 268.

Menard nous a encore donné la figure d'une autre espece de tire-tête moins dangereux en apparence : mais sa construction dénote assez qu'il n'a point du tout de puissance pour l'opération, suivant le témoignage des Praticiens les plus célèbres.

Il y a environ quarante ans que Palfin, Chirurgien à Gand, & Démonstrateur en Anatomie dans la même ville, vint à Paris, & présenta à l'Académie des Sciences un instrument pour tirer par la tête les enfans enclavés au passage. Gilles Ledoux, Chirurgien de la ville d'Ypres, reclama cet instrument, disant l'avoir inventé : quoi qu'il en soit, cet instrument a toujours été regardé comme insuffisant, & trop saillant pour en permettre l'introduction, qui n'est déjà que trop difficile dans un lieu tout occupé par le corps qu'on en veut extraire. Après au moins douze corrections de ce prétendu forceps ou tire-tête de Palfin, Gilles Ledoux a entrepris de

le corriger lui-même, ensuite Messieurs Petit, Gregoire, Soumain, Dussé, & je ne fais combien d'autres, ont inutilement travaillé à lui donner une perfection qu'il n'aura jamais.

Enfin on peut dire qu'il n'y a pas d'instrumens qui ait souffert plus de changemens que celui-ci. Une des meilleures perfections qu'il ait reçue, si nous voulons nous en rapporter au jugement des Praticiens Anglois, c'est celle que lui a donnée le Docteur Chamberlain. Chap-man, dont le Traité sur les accouchemens est en quelque estime, pour donner de la confiance en ce tire-tête, dit que le Docteur Chamberlain a gardé long-temps le secret de cet instrument, que son pere, ses deux freres & lui s'en sont servis avec succès. M. Boëhmer, Professeur public en Médecine & en Anatomie à Hâle en basse Saxe, dans le College Royal de Frederic, & de la Société des curieux Naturalistes, d'après qui je rapporte ceci, appelle le tire-tête dont il est question, tire-tête Anglois.

Sauf l'honneur dû au premier Auteur de cette sublime invention du forceps, tel que puisse être cet heureux mortel, je dis heureux, en conséquence de ce que le Docteur Smellie (p. 249 de son Traité) appelle ce forceps une *heureuse trouvaille*; parce qu'en considération de la fortune qui l'a favorisé

par hasard, il s'est imaginé que cet instrument étoit tel qu'il le nomme, quoique malgré le cas exagéré qu'en font les plus célèbres Accoucheurs, il faut que j'avoue en toute vérité que jusqu'à présent j'ai trouvé que les accouchemens de quelque nature qu'ils puissent être, se terminoient beaucoup mieux & plus sûrement par le secours de ces pauvres instrumens qui sont l'ouvrage de Dieu, je veux dire les mains des femmes, que par ceux qu'on nous vante si fort, & que toute l'industrie humaine pourroit inventer.

Mais enfin supposons pour un instant (ce que ma propre connoissance, ma conscience & mon amour pour le vrai m'empêchent d'avouer) savoir, qu'il y ait des occasions où les instrumens pourroient être très-utiles & en quelque façon nécessaires: en quels cas le feront-ils? C'est ce que je ne fais pas encore. Et de quel instrument faudra-t-il qu'un Accoucheur se serve? C'est ce que je fais encore moins: & je ne crois pas qu'il y ait un Praticien assez simple ou assez présomptueux, pour en admettre un seul universellement approuvé & reçu. Peut-être me dira-t-on que suivant les circonstances, chaque Praticien tire de son sac & choisit celui qui lui convient le mieux pour l'occasion. Mais alors une charrette ne seroit pas suffisante pour traîner tout leur arsenal, eu égard non-seulement aux divers

changemens qu'ils ont faits au forceps en particulier en vue de se donner un nom, ou d'augmenter leur pratique, mais par rapport à la variété des circonstances & de l'exigence des cas, auxquels il faut encore avoir égard pour y ajuster & proportionner leurs instrumens : & dans l'occasion, il n'est pas temps d'aller inventer, forger ou fabriquer un nouvel instrument. Si on insistoit à me dire qu'au défaut de cette exactitude, il y a un ou deux instrumens généraux & ordinaires qui doivent faire pour tous les cas : je répondrai que ces instrumens généraux ne se trouveront pas dans le nombre de ceux que nous avons cités jusqu'ici, qui ont mis à la torture tant de femmes & d'enfans qu'on a sacrifiés, & qui néanmoins n'ont été condamnés qu'après une infinité d'épreuves cruelles qu'en ont fait eux-mêmes les Praticiens, qui les ont abandonnés comme insuffisans, pour leur en substituer d'autres qui ne sont pas moins récufables.

Continuons donc présentement à passer en revue les prétendues perfections que nos sages Modernes ont apportées à cette prodigieuse découverte du forceps, & examinons sincèrement la validité des plaintes & des clameurs qu'ils font contre les mains des femmes.

M. Rathlaw, fameux Chirurgien en Hollande, dans sa Dissertation sur l'admirable moyen de Roger Roonhuysen, pour tirer,

dit-on , en très-peu de temps un enfant , dont la tête seroit embarrassée dans le cou de la matrice , nous dit :

« Il m'a paru impossible d'établir un instrument , dont l'usage fut si certain , si général & si nécessaire , que personne ne pût être Accoucheur sans en avoir la connoissance ».

Le même M. Rathlaw se recrie contre l'usage des crochets dans les termes suivans.

« Personne n'ignore qu'en France & en Angleterre , on ne veut plus qu'on emploie des crochets & des tire-têtes meurtriers (*Plût à Dieu que cela fût vrai*) » dans les accouchemens , si ce n'est pour les monstres hydrocéphales excessifs , quand la tête est si monstrueuse , qu'il est impossible de la tirer toute entiere , & sur-tout si l'enfant est déjà mort (a). De mon temps , ajoute cet Auteur , chacun des principaux Accoucheurs avoit inventé différens moyens , pour se tirer d'embarras en pareille occasion ; & la réputation de ces instrumens croissoit à proportion de la réussite. Cependant jusqu'à présent , je ne sache pas qu'à Paris , ou à Londres , on soit allé si loin , que de prendre

(a) Nous avons donné des preuves du contraire. Voyez p. 234.

» en cette profession , un seul instrument sous
 » sa protection. J'avois fait faire il y a neuf
 » ans (continue M. Rathlaw) un forceps
 » presque de ma seule invention , pour tirer
 » les enfans par la tête , & je m'en suis sou-
 » vent bien trouvé : il étoit à peu-près sem-
 » blable à celui que A. Butter décrit dans
 » les Actes d'Edimbourg , Tome III , art. 20^e ;
 » mais le mien , poursuit-il , me paroît avoir
 » une meilleure proportion , & il est certai-
 » nement d'un usage plus facile que ceux qui
 » ont paru jusqu'à présent ».

Remarquez , s'il vous plaît , que ce for-
 ceps de M. Rathlaw , est le même que celui
 de Palfin , ou pour mieux dire , de Gilles Le-
 doux , si on en excepte seulement les échan-
 crures semi-lunaires des serres que M. Dussé ,
 Chirurgien de Paris , avoit fait pratiquer.
 L'Auteur dit , qu'il s'en étoit souvent bien
 trouvé ; il ne dit pas *toujours* , & pourquoi ?
 Vraisemblablement parce qu'il s'en servoit
 souvent sans nécessité , & que toutes les fois
 qu'il s'en servoit , où il n'y avoit pas du tout
 d'occasions de s'en servir , il s'en trouvoit
 bien. Qu'on n'aille pas s'imaginer ici , que
 cette conséquence est forcée : en voici la
 preuve. Supposé qu'un tel instrument fût né-
 cessaire à chaque Praticien en particulier ,
 ce ne seroit que rarement , ainsi dans ces cas
 rares où Rathlaw croyoit son forceps néces-

faire , c'étoit alors où il ne réussissoit pas , & où il avoit des preuves incontestables du juste mérite de son forceps ; mais dans les autres cas où il auroit parfaitement bien pû s'en passer avec les doigts & la patience , qui sont les cas qui arrivent le plus souvent , son instrument lui réussissoit. L'usage qu'on fait de ces instrumens , pour un ouvrage qui se termineroit beaucoup mieux , & avec moins de douleurs & de danger par le secours des mains seules bien conduites , me rappelle assez naturellement l'idée d'avoir vû des jeunes - gens s'amuser avec un instrument d'acier , qu'on nomme zig-zag ou pince-fruit , avec lequel ils en attrapoient qu'ils auroient pû atteindre de la main tout également. Dans ce jeu d'enfans , il n'y a pas le moindre mal à craindre ; au lieu que l'Accoucheur , par des vues d'intérêt , badinera avec la vie de deux personnes pour atteindre à un fruit , qui quand un instrument , tel que le forceps , est en état de le tirer dehors , n'est jamais , je le répète , jamais hors la portée de la main.

M. Rathlaw nous parle aussi d'un autre instrument dont il fait une histoire. Il avoit obtenu ce secret de M. Velsen , Médecin à la Haye ; celui-ci le tenoit de Vander-suam qui avoit été disciple de Roonhuysen , inventeur de ce prétendu secret , par lequel il secou-

roit toujours les femmes en travail , sous la couverture , pour mieux cacher son miraculeux secret. Il promettoit depuis longtemps à son prosélyte de lui en faire la découverte.

« Enfin , un jour que Roonhuysen revenoit d'accoucher une femme , dit M. Rathlaw , un Bourgue-mestre d'Amsterdam vint pour lui parler : dans l'embarras où il se trouvoit , il cacha son instrument dans un autre appartement. Notre curieux disciple (Vander-suam) qui le cherchoit depuis plusieurs années avec empressement , le trouva & le dessina. Cet instrument étoit dans un étui avec deux longs crochets d'acier , & une tige de baleine faite en forme de pipe à fumer , mais plus courte , & à un des bouts de laquelle étoit un morceau d'acier de la figure d'un gland , il n'y avoit pas d'autre instrument dans cet étui ».

S'il en faut croire M. Velsen , il semble d'une part que Roonhuysen faisoit consister toute la science des accouchemens dans l'usage de son instrument , puisqu'il est dit au même lieu , que ce Chirurgien avoit promis à son disciple de lui enseigner la science des accouchemens ; mais qu'il n'en fit rien. En effet , il ne paroît pas qu'on ait caché autre chose à Vander-suam que le merveilleux instrument , avec lequel , sous la couverture , Roon-

huyfen escamotoit les enfans du passage. (a)

D'une autre part, on peut juger que cet instrument prétendu miraculeux, ne paroissoit être utile à son Auteur, que dans le cas où il auroit fort bien pû s'en passer, puisque le même Roonhuyfen se servoit de crochets sans doute, lorsque son premier moyen devenoit insuffisant.

« Il y a bien des gens, ajoute M. Rathlaw, » qui doutent, si cet instrument n'est pas le » même, par lequel les trois freres Chamber- » lain ont acquis en Irlande & autres pays, » la réputation d'être les premiers Accou- » cheurs du monde: dans les circonstances » où les autres employoient les crochets, ils » pouvoient par leur opération manuelle, hâ- » ter l'accouchement avec moins de travail » pour les femmes, en moins de temps, & » sans le moindre danger pour la mere & pour » l'enfant ». C'est ce que M. Douglas nie absolument dans son Traité imprimé à Londres en 1736, qui dit que les Chamberlain étoient les plus grands Charlatans du monde, qui

(a) C'est-à-dire, que pour le peu qu'il touchât une femme avec cette espece de talisman, ou quand même il ne l'auroit pas touchée, ce qui arrivoit quelquefois, il faisoit accroire que c'étoit par son moyen qu'il l'avoit délivrée, quoique ce ne fut que l'ouvrage de la pure nature. Et ce qui peut justifier mon soupçon, c'est ce tour de charlatanerie qu'il mettoit en usage pour cacher son instrument, dont il faisoit un mystere.

ufoient de crochets comme les autres , quand le forceps leur manquoit.

Je n'ai pas de peine à croire , que les trois freres Chamberlain aient passé pour les premiers Accoucheurs du monde , sur-tout en Irlande , où (à ce que je pense) l'on n'avoit jamais vu accoucher que par le ministère des femmes. En d'autres pays , ils peuvent avoir aisément surpassé en science , ceux qui ne favoient terminer aucun accouchement que par le moyen des crochets ; c'est pourquoi notre Auteur ajoute que où les autres employoient les crochets , les Chamberlain ne se servoient que de l'opération manuelle , sans y ajouter d'autre instrument. Au reste il est étonnant , que les Chirurgiens Accoucheurs de quelque pays qu'ils soient , n'aient pas adopté ce merveilleux secret ; c'est bien dommage qu'ils ne s'en soient pas tenus-là , pour se tirer d'embarras avec honneur dans tous les cas difficiles. Ils auroient par-là abrégé de beaucoup l'arsenal de leurs instrumens , qui n'est déjà que trop composé d'une multitude innombrable de perforatifs , de crochets , de tire-tête , & du reste de leur épouvantable attirail.

Suivant donc M. Rathlaw , le forceps de Roonhuyfen est le même dont se servoient les trois freres Chamberlain , & c'étoit d'eux qu'il tenoit ce secret : il en a seulement changé les parties supérieures. Enfin notre Auteur

teur ajoute , qu'il lui paroît probable que l'instrument dont il est question , a été perfectionné par l'expérience continuelle de plusieurs Accoucheurs qui l'ont successivement mis en usage , il prétend y avoir fait aussi lui-même quelque changement : mais il n'a pas jugé à propos de nous dire quels sont ces changemens.

L'illustre Janckius , grand Praticien , fait mention d'un autre tire-tête corrigé , dans sa Dissertation du forceps & des tenailles , instrumens inventés par Bingius , Chirurgien à Copenhague , & de leur usage dans les accouchemens difficiles , à Leipzig 1750 , pag. 21. Ce forceps ressemble , pour la plus grande partie , à celui que le célèbre M. Grégoire le pere a imaginé le premier sur le modele du tire-tête de Palfin.

Janckius , dans la même dissertation , nous dit : « Il conviendrait d'avoir des cuillers , » ou des branches de forceps de diverses cour- » bures & de différentes longueurs ; car plus » les arcs sont courts , & plus les branches ou » cuillers sont courbes , plus aussi l'appli- » cation sera difficile & dangereuse , suivant » Chap-man & Boëhmer.

D'où il me semble qu'on pourroit tirer cette conséquence , que pour obvier à ces difficultés & à ces dangers , il faudroit avoir autant de cuillers qu'il y a de cas particuliers , il faudroit aussi prendre la mesure des têtes en-

clavées, ce qui suppose la libre introduction de la main, & rend les instrumens superflus.

M. Levret, dans ses notes, pag. 377, nous fait observer que les branches du forceps de Bingius qui sont pleines, étant beaucoup plus courbes que celles des forceps fenestrés, l'écartement de leur partie moyenne doit être d'un trop grand volume pour ne pas risquer de déchirer le périnée, dans l'extraction, ce qui n'est pas indifférent à remarquer.

Ce Janckius avoit la mauvaise habitude d'employer trop-tôt l'instrument de Bingius, ce qui est très-dangereux, & qui néanmoins n'arrive que trop souvent, lorsque M. l'Accoucheur est pressé.

Boëhmer, dans une dissertation sur ce qu'il faut penser des nouveaux instrumens de M. Levret & du forceps de Bingius, s'explique ainsi :

« J'avertirai seulement, ce que M. Levret
» a bien remarqué lui-même, dit ce fameux
» Médecin, que l'application du forceps est
» dangereuse, à moins que la tête ne soit
» descendue assez bas dans le bassin, pour
» que l'orifice de la matrice s'efface, & ne
» fasse plus qu'une seule & même cavité avec
» le vagin. Ce conseil est essentiel pour deux
» raisons :

1^o. « De crainte de blesser l'orifice de la ma-

» trice , ce qui pourroit facilement arriver
 » sans cette précaution ». Accident néanmoins qui donneroit subitement la mort à la malade.

« 2°. A raison de l'instrument même dont
 » les branches ne pourroient embrasser qu'en
 » partie , mais non en totalité , le volume de
 » la tête qui seroit encore trop élevée , &
 » par conséquent ne sauroient , ni la comprimer
 » également , ni la tirer. C'est pour les
 » mêmes raisons , poursuit-il , que je m'écarte
 » du sentiment du célèbre Janckius qui ,
 » aussi-tôt que les eaux sont écoulées , &
 » qu'il s'apperçoit que la tête ne passe pas , a
 » sur le champ recours aux instrumens. Il
 » faut donner quelque temps à la nature ,
 » ajoute-t-il. . . . On réussit souvent mieux
 » en temporisant , qu'en se servant trop-tôt
 » des instrumens ».

Peu-à-peu la vérité se découvrira , peu-à-peu nos Praticiens seront forcés d'avouer , que les instrumens les moins imparfaits sont préjudiciables & très-dangereux : quoiqu'ils ne veulent pas dire hautement tout ce qui en est , ni confesser qu'ils sont parfaitement inutiles , de crainte peut-être que cet aveu ne conclût aussi exactement de l'inutilité de celui qu'ils prétendent faire valoir. Mais le sens commun démontrera à quiconque en

consultera les lumieres, que ces instrumens sont d'une nature si disproportionnée au service qu'on en attend ; si incapables d'être adaptés au tendre tissu des organes où il faut qu'ils agissent , que le meilleur d'entre eux occasionne toujours des déchiremens, sur-tout par le développement des branches, dont le point d'appui porte contre les parties latérales de la vulve , qu'ils écartent aux dépens de la fourchette , qui se déchire, comme dit M. Puzos , jusqu'à l'an us , & cause de violentes douleurs à la mere. Il n'y a personne qui ne puisse en avoir la preuve , en essayant de vouloir écarter plus que de coutume les deux doigts du milieu de la main gauche avec ceux de la droite. Outre les suites fâcheuses qui résultent d'un pareil accident , le haut des branches du forceps ne manquera pas de blesser l'enfant , dont il presse & applatit la tête avec trop de précipitation , au lieu que la nature n'auroit exécuté cette opération qu'avec le temps & la patience , & cela pour de bonnes raisons ; ne fût-ce que pour dilater petit-à-petit les passages , sans compter plusieurs autres motifs qui ne sont pas moins probables.

L'Art doit tendre à imiter la nature : or comment le fait-elle ? Ce n'est que bien lentement , au lieu que le forceps va trop vite en besogne. Il faut d'abord , que par une com-

pression artificielle , il commence par mouler la tête à la figure du bassin , afin qu'elle puisse être tirée avec facilité ; & quoique la divine providence par sa sagesse , ait pourvû à la conservation de l'espece humaine , par le moyen de ce qu'on appelle dure-mere , & par le défaut des futures aux crânes des enfans , la compression de l'instrument peut être ou trop forte ou trop foible : si elle est trop forte , l'enfant est perdu , la tête est tellement comprimée par ce renforcement , que le sang perce par toutes les ouvertures , par la bouche , les oreilles , &c. Si elle est trop foible , de sorte que la tête n'ait pas été suffisamment comprimée , ni le volume assez diminué , en voulant tenter l'extraction , non-seulement la matrice pourra être blessée , mais même le périnée & la vessie pourront se déchirer , d'où il arrivera diverses inflammations , tant dans les parties internes que dans les externes , outre que l'une des branches de l'instrument peut venir à manquer & offenser la mere.

M. Levret & d'autres habiles Artistes , pensent que l'instrument attribué à M. Giffard , Accoucheur , pouvoit bien être le forceps fenestré dont on se servoit depuis long-temps , & qu'il n'est pas plus efficace que les autres. Il paroît que M. Freke a donné une nouvelle forme à ce forceps , qui consiste en ce que

l'une des branches a une jointure dans le milieu, que l'extrémité en est courbée en forme de crochet : ce qui prouve que ce forceps a l'avantage d'éviter la multiplicité des instrumens, & l'insuffisance de tous les tire-têtes, puisque celui-ci sert en même temps de crochet dans le besoin. O le prodigieux effort de cette industrie mâle, qui a trouvé le sublime secret de diversifier les moyens de donner la mort aux femmes & aux enfans, ou du moins de les blesser considérablement de différentes façons !

M. Chap-Man, dans son Essai sur l'Art des Accouchemens, a la sincérité de rejeter tous les tire-têtes qu'il a vu employer jusqu'à présent par tous les autres Accoucheurs : il en blâme la forme & la figure ; il ne paroît pas qu'il ait décrit celui dont il s'est servi, ni sans doute la méthode d'en faire usage, car l'un dépend absolument de l'autre : d'ailleurs cet Auteur ne dit pas non plus comment il s'y prenoit pour glisser un ruban par-dessus la tête d'un enfant.

Il ne faut pas que j'oublie ici un nouveau forceps dont on attribue l'invention au Docteur Smellie. J'épargnerai cependant à mon Lecteur l'ennuyeux détail de sa forme, de ses avantages & désavantages, comparativement aux autres forceps destinés au même usage. M.

Levret est en état de satisfaire abondamment les curieux sur ces points. Il l'a examiné avec autant de candeur que d'exactitude, & cependant il préfère encore le sien à celui-là : ce qui prouve mieux que tout ce que je pourrois dire, qu'il y a autant de frivolité & de supercherie dans la nouvelle découverte de ce forceps, que dans tous les autres. Mais comme il y a une particularité que M. Levret a jugée digne de remarque, je ne puis la passer sous silence. Le Docteur Smellie a fait recouvrir son instrument de peau ajustée en spirale sur les branches, soit pour en distraire aux femmes le coup d'œil & le cliquetis des ferremens, ou pour le préserver de la rouille à laquelle ils sont sujets, & qui ne s'en va pas à force de les chauffer. Sur ce M. Levret conclut en ces termes : « Il est sûr » que tous les rebords saillans de la peau » ainsi contournée en spirale (outre qu'elle » augmente son volume) sont autant d'obstacles à son introduction, qui ne doit naturellement être facile que, (remarquez-le bien) dans les cas où l'on pourroit fort bien s'en passer. On sçait au contraire que dans ceux où l'on est obligé d'y avoir recours, l'instrument le plus poli & le plus lisse trouve encore des difficultés si grandes à son intromission, qu'il n'y a qu'une main consommée dans l'usage de cet inf-

» trument , (a) qui puisse lever ces obstacles
 » sans inconvénient. »

Le Docteur Smellie a voulu aller au-devant de l'objection que lui fait Levret au sujet de cette peau , qui couvre son instrument , qui empreinte du sang & des humidités du vagin , doit contracter une mauvaise odeur , & faire craindre la communication de quelques maladies contagieuses. (Dans son Traité , p. 291.) « Il faudra (dit-il) recou-
 » vrir de nouveau le forceps avec des bandes
 » de peau qu'on aura lavées après en avoir
 » fait usage , sur-tout après avoir délivré une
 » femme soupçonnée de maladie contagieuse ». Oui , certes , assurément , non-seulement les neuf cents Disciples de Smellie , mais encore tous ceux qui font usage de cet instrument , doivent bien exécuter cette ordonnance à la lettre : ils ne peuvent rien faire de mieux , à moins que de ne s'en jamais servir en aucune façon.

Me voici enfin arrivée à ce fameux instrument de M. Levret , qui est le dernier , ce me semble , qui ait inventé une nouvelle fabrique de tire-têtes , ou forceps , corrigés sur tous ceux qui ont paru depuis Palfin.

(a) Que ces mains sont rares ! & par conséquent ces instrumens ne sont-ils pas extrêmement dangereux , quand même ils seroient bons à quelque chose dans la pratique ?

Il en fait une très-belle analyse & une description des plus ingénieuse, avec des planches fort bien gravées dans son Traité qui a pour titre, Observations sur les causes & les accidens de plusieurs accouchemens laborieux.

Mais pour faire usage de l'instrument de M. Levret, il faudroit non-seulement une main consommée dans l'Art & des plus habile, mais encore savoir user d'un nombre presque infini de précautions embarrassantes, comme on peut le voir, p. 106 de ses Observations.

Je n'entreprendrai pas d'en faire un détail scrupuleux, je me contenterai d'en rapporter quelques-unes.

« Il y a ici une remarque très-importante à
 » faire, dit notre Auteur, lorsqu'on veut se
 » servir de forceps; il faut absolument que
 » l'orifice de la matrice soit comme totale-
 » ment effacé, c'est-à-dire, que le vagin & ce
 » viscere ne fassent en quelque sorte qu'une
 » seule & même cavité, par une espece de
 » continuité non interrompue, parce que sans
 » cela, on seroit en danger de saisir l'orifice
 » de la matrice entre la tête de l'enfant &
 » l'instrument, ce qui seroit extrêmement
 » fâcheux.

» Je crois devoir ajouter ici (continue-t-il)
 » qu'il faut faire grande attention à l'émin-

» cissement de l'orifice ; car avant de s'effa-
» cer tout-à-fait, il devient quelquefois si
» mince & si exactement appliqué sur la tête
» de l'enfant, que si on n'en faisoit pas un exa-
» men des plus scrupuleux, on pourroit très-
» aisément y être trompé ».

Outre les mesures, les observations, les remarques que nous fait faire ce Praticien au même endroit à ce sujet, qui toutes demandent des attentions sans nombre, il y joint encore les suivantes.

« 1°. Quand on introduit l'instrument, on
» n'est sûr d'être dans la matrice que, lors-
» qu'outre les précautions dont j'ai parlé
» plus haut, on sent que l'axe de l'instrument,
» ou l'extrémité des branches, est comme
» dans une espece de vuide. Ce signe, à la
» vérité, seroit fort équivoque pour une per-
» sonne qui voudroit pratiquer le forceps,
» sans avoir pratiqué la Chirurgie. Il n'en
» fera pas de même pour celui qui aura le
» tact habitué à sentir entrer les instrumens
» de différentes especes dans le vuide des vais-
» seaux, ou dans celui des organes creux &
» enfin dans celui des capacités.

» 2°. Qu'en retirant un peu à soi l'instru-
» ment, lorsqu'on s'est assuré du signe pré-
» cédent, on doit sentir à un certain degré
» une petite résistance.

» 3°. Que les branches de l'instrument doi-

» vent se laisser développer avec quelque facilité , & que ce qui est développé ne fasse pas assez de résistance , pour faire retourner les branches avec force vers le lieu d'où on les a développées.

» 4°. Que les branches de l'instrument tendent plutôt en s'écartant , à augmenter le diamètre du vuide de l'instrument , qu'à le diminuer.

» 5°. Enfin , que ces mêmes branches s'enfoncent un peu dans le vagin en s'écartant.

» Si l'Accoucheur s'apperçoit (ajoute Levret) qu'il *manque* quelques-uns de ces signes favorables , il faut qu'il se *méfie* de la *réussite* & qu'il ait recours à sa *sagacité* pour y remédier.

Je demanderois volontiers ici à M. Levret , que fera l'Accoucheur qui ne s'apercevra pas s'il manque ou non quelques-uns de ces signes ? Or combien y en a-t-il d'incapables de ce discernement ? car comme à proprement parler , il n'y a pas de reglemens de faits , au sujet de ceux qui doivent avoir droit de pratiquer les accouchemens à l'exclusion des autres , n'arrive-t-il pas , & même trop souvent , qu'un Pudendiste pratique le forceps , sans avoir pratiqué la Chirurgie , sur-tout en Angleterre ?

Pour suppléer à l'insuffisance de tous les

forceps tant Anglois que François qui ont paru jusqu'ici, il est venu en idée à M. Levret d'en inventer un de son imagination.

Quoi qu'il en soit, je ne suis pas étonnée de ce que M. Levret ne trouve point d'instrument qui lui plaise autant que le sien. Rien n'est plus ordinaire parmi les Instrumentaires que leur discorde sur la figure & la façon de leurs instrumens. Les uns veulent des forceps longs, d'autres les veulent courts; certains les veulent droits & plats, d'autres prétendent qu'il les faut courbes; de sorte qu'il n'est pas possible d'en proportionner le mécanisme à leurs différens caprices, tant ils sont enclins à l'inconstance. M. Levret se plaint amèrement de l'incapacité des ouvriers qui forgent ces sortes d'instrumens; mais je crois que c'est à tort qu'il s'en plaint. Ce reproche ne doit tomber ni sur l'ouvrier, ni sur les instrumens, il ne retombe que sur les tentatives qu'on fait de s'en servir assez souvent, lorsqu'il est impossible de les mettre en usage.

Examinons présentement ce que des Juges competens ont pensé du nouveau forceps de M. Levret, de ce qu'il appelle son instrument.

Lorsque le livre & l'instrument de M. Levret furent présentés à la Société Royale de Londres, il paroît, par ce qu'il nous en

dit lui-même , qu'on trouva son instrument des plus ingénieux , mais qu'il n'y avoit rien d'extraordinaire.

Au reste , p. 10 de sa Préface , il est assez humble pour nous avouer , que , quoiqu'il dise librement ce qu'il pense en plusieurs endroits , il ne prétend pas absolument qu'on ne doive jamais manquer de parvenir à son but dans tous les cas qu'il indique.

Page 96 & suiv. de ses Observations , après avoir refuté les forceps & autres instrumens des Auteurs qui l'ont précédé , après nous avoir fait la description des changemens & corrections qu'il a ajoutées aux tire-têtes Anglois & François , il nous donne , à la vérité , une meilleure opinion du sien , qui n'aboutit cependant qu'à cette belle confession , à cet aveu sincere qu'il nous fait de l'insuffisance de tous les forceps , sans en excepter aucun , pas même le sien , par où il est clair qu'il prétend néanmoins que , malgré leurs imperfections , ils sont encore préférables au secours des mains seules : mais cette prétendue supériorité n'est qu'une supposition que nous font aussi constamment que honteusement , M. Levret & tous ses Confreres les Instrumentaires.

Voici comme il s'en explique lui-même.
« Cet instrument est actuellement en apparence au dernier degré de perfection ,

» où il puisse parvenir , sans avoir encore celle
» qu'on lui souhaiteroit ; car les Praticiens
» les plus versés dans son usage conviennent
» qu'il est ,

» 1^o. Fort difficile de l'introduire en cer-
» tains cas.

» 2^o. Qu'on a souvent beaucoup de peine
» à le croiser.

» 3^o. Enfin qu'il contribue au déchire-
» ment de la fourchette ».

Notre Auteur se fâche de ce que M. Boëh-
mer , qui lui oppose ces propres paroles ,
dans les objections de sa critique , n'a pas
ajouté les lignes qui suivent.

« La correction que j'y ai faite , (conti-
» nue M. Levret) par le moyen de l'axe
» ambulant , a rendu la difficulté de croiser
» les branches de cet instrument moins gran-
» de ; & les deux réflexions qui vont suivre
» peuvent , (ce me semble) beaucoup servir
» à vaincre les deux autres inconvéniens ».

Quand on accorderoit à M. Levret que
l'axe ambulant rend la difficulté de croiser
les branches, moins grande , elle resteroit tou-
jours grande , ainsi on auroit toujours beau-
coup de peine à les croiser. Les réflexions qu'il
fait pour vaincre les deux autres inconvé-
niens , ne lui ont pas paru bien convaincantes ,
puisqu'après ces réflexions il ajoute tout de
suite , page 99.

« Pour remédier à cet inconvénient du déchirement de la fourchette , j'ai fait faire un forceps courbe qui ne diffère point d'ailleurs des dimensions du premier ; j'en ai pris l'idée sur les tenettes courbes , qui sont d'usage dans l'opération de la Lithotomie. L'on sentira facilement , & mieux que je ne pourrois l'exprimer , combien il doit être avantageux. Ce n'est cependant pas là le seul but que je me suis proposé , car tous les bons Praticiens conviennent aujourd'hui du peu d'effet du forceps ordinaire , pour la tête enclavée au passage , lorsque la tête est en-dessus ».

C'est en conséquence de cette opinion que M. Levret , dans la suite de ses Observations , p. 301 , nous dit :

« Je pourrois répondre à M. Boëhmer ; que tous les Accoucheurs du premier ordre sont convaincus , que lorsque l'enfant présente la face en-dessus , ou en-devant , c'est-à-dire du côté du pubis , & que dans cette position la tête s'enclave , le forceps usité ne peut être d'aucune utilité : je n'en excepte pas même (ajoute-t-il) le forceps que j'ai fait faire à axe ambulant. Le défaut de ces instrumens dans ces cas particuliers , prouve , ce semble , assez d'une part que le forceps Anglois n'est pas si bon

» que M. Boëhmer paroît le croire; & d'autre part je crois qu'il sera convaincu que je ne suis pas susceptible de préjugés, puis-que l'on ne me voit pas attaché plus servilement à mes propres productions, qu'à celles des autres».

Cette insuffisance des forceps ordinaires a donné lieu au forceps courbe de notre Auteur qui, p. 99 de son Ouvrage, ajoute d'après ce que nous avons déjà cité, ce qui suit.

« La forme que j'ai donnée à mon forceps le rend alors très-utile, puisqu'au moyen de la courbure, il saisit la tête avec toute l'efficacité qui se trouve dans l'usage du forceps ordinaire, dans la disposition la plus avantageuse où la tête puisse être, lorsqu'on est obligé de s'en servir.... Mais malgré toutes ces corrections faites aux forceps Anglois & François. (continue notre Praticien) si on compare mon instrument à tous les forceps, on verra :

1°. Qu'il n'a aucun de leurs défauts.

Nous ne voyons pas cela dans le Traité de M. Puzos, qui nous avoue sincèrement que le forceps contribue au déchirement de la fourchette. « Lors (dit cet Auteur) qu'on est obligé de porter la main armée dans la partie, il est très-possible que le délabrement

» brement aille jusqu'à l'anús, & qu'il soit
 » dans ce cas un accident absolument iné-
 » vitable ».

Si on venoit à m'objecter que M. Puzos ne parle pas du forceps en cet endroit, ou du moins que ce n'est pas de celui de M. Levret, je repondrai que M. Puzos ne pouvoit attribuer un délabrement de cette espece qu'au seul forceps, puisqu'il nous dit ailleurs que les crochets endommagent moins les parties d'une femme que le forceps, & le forceps de M. Levret même; car il n'est pas croyable que M. Puzos se fut exposé à perdre la confiance & l'amitié de plusieurs Dames fort raisonnables, en s'opiniâtrant à vouloir faire usage d'un forceps moins parfait que celui de M. Levret, pour avoir ensuite la pauvre satisfaction de donner le démenti à ce fameux Praticien, son Confrere, son Compatriote, son Contemporain, & peut-être son Ami. Voyez ce que nous avons dit de M. Puzos p. 267 & 268.

2º. « Avec lui (son instrument) on peut
 » (continue Levret) extraire très-aisément
 » une tête d'enfant séparée de son corps &
 » restée dans la matrice. La chose est si possible, que tous ceux qui ont vu mon instrument, en sont convenus unanimement : aucun forceps n'en peut faire autant.

» 3°. Avec mon instrument, il me paroît
» possible d'aider puissamment à faire sortir
» la tête d'un enfant restée dans la matrice,
» le corps en étant tout-à-fait sorti ; mais
» resté encore en partie dans le vagin.

» 4°. Enfin mon instrument a de com-
» mun avec le forceps ordinaire, de pouvoir
» tirer un enfant par la tête, lorsque cette
» partie sera enclavée au passage.

On peut dire que voilà d'excellentes qua-
lités & des merveilleuses propriétés que M.
Levret attribue à son nouveau forceps cour-
be, qui devroient éterniser sa mémoire parmi
les Instrumentaires, & rendre son instrument
universel, si c'étoit bien prouvé. Oui, sans
doute, mais c'est-là la difficulté. Mrs. Ra-
thlaw, Boëhmer, Janckius, Puzos, les plus
habiles Praticiens Anglois n'en croient rien,
quoiqu'ils aient vû cet instrument : le Doc-
teur Smellie lui-même, quoiqu'il ait ap-
prouvé, ce me semble, la courbure de ce
forceps, en parle assez superficiellement. Il
ose même donner une espece de démenti à
son Auteur, qui nous avoit ci-devant assuré
que cet instrument étoit actuellement au der-
nier degré de perfection où il pût parvenir,
puisque'il a jugé à propos d'en changer la for-
me, comme il le dit dans son Traité, p.
350, de façon à rendre celui de Levret plus

simple, plus commode & moins couteux.

M. Levret ne peut donc pas s'attendre que sous sa simple garantie on pose en fait tous ces prétendus avantages de son tire-tête. Je ne crois pas trop qu'il soit à présent bien persuadé lui-même de cette excellence de son instrument, qu'il nous avoit annoncé avec tant d'enthousiasme. Du moins il paroît se contredire lui-même en plusieurs endroits : & comme il est fort intéressant de faire voir en quel labyrinthe d'erreurs sont capables de tomber ceux qui négligent de conduire leur jugement dans le sentier de la vérité, pour s'écarter dans les pays perdus de leur imagination, je citerai ici quelques-unes de ces contradictions, où il me paroît n'être pas d'accord avec lui-même.

Je prie le Lecteur de regarder plutôt les observations que j'en fais, comme une connexion nécessaire qui donne une nouvelle force à mes preuves, que comme une digression.

M. Levret, p. 161, finit la première partie de ses observations par la remarque suivante.

Nota. « Des personnes habiles ont bien
» voulu me prêter une opinion que je n'ai
» point eue à l'égard du *forceps courbe* : ils
» pensent que je le crois capable d'aller pren,

A a ij

» dre la tête de l'enfant dans la matrice, lorsqu'elle n'est point engagée dans l'orifice :
» je ne conseille néanmoins son usage que
» dans le cas où l'on se sert de l'autre, (le
» forceps ordinaire) & il a sur lui des avantages essentiels ».

Le Lecteur aura la bonté d'observer ici que tous les prodiges ci-devant attribués à l'instrument de M. Levret, se réduisent aux seuls cas où on pourroit le substituer au forceps ordinaire. Ces miracles peu à peu se trouveront réduits à rien. Mais comment ceci s'accorde-t-il avec les merveilleux avantages qu'il nous a étalés un peu auparavant ? Savoir :
« Avec lui on peut extraire très - aisément
» une tête séparée de son corps & restée
» dans la matrice ». Et ensuite « Avec le
» même instrument, il me paroît possible d'aid
» der puissamment à faire sortir la tête d'un en
» fant restée dans la matrice, le corps étant
» sorti, mais resté encore en partie dans le
» vagin.

Ces deux cas supposent bien clairement que le forceps courbe de M. Levret est capable d'aller prendre la tête de l'enfant dans la matrice, lorsqu'elle n'est point engagée dans l'orifice.

C'est pourquoi si le forceps de M. Levret a l'avantage d'aller saisir ces têtes, ce qui

de son propre aveu ne peut se faire avec le tire-tête ordinaire, il auroit quelques raisons de nous l'exalter au-dessus de tout autre, comme il a fait. Mais à présent il aura toujours tort de quelque façon qu'il se retourne. Ce dilemme est clair par lui-même : il aura tort de le nier après l'avoir dit positivement : il aura tort de se plaindre qu'on lui prête une opinion qu'il n'a pas eue, tandis que son exposé prouve qu'il l'avoit bien conçue. Je renvoie donc M. Levret de lui-même à lui-même. S'il n'a pas cru que son forceps courbe eut par-dessus tous les autres les propriétés qu'il nous a détaillées, pourquoi l'a-t-il affirmé avec tant d'assurance ? & après l'avoir assuré, pourquoi veut-il nous empêcher de penser qu'il croyoit ce qu'il affirmoit ?

Une seconde contradiction qui ne me paroît pas moins grossière dans M. Levret, c'est celle qui suit, & qui mérite l'attention de mon Lecteur.

Page 160 de la seconde partie de ses Observations, où il nous donne préliminairement un axiome ou une règle générale. « Il y a un précepte général, (dit-il) qui » établit que le Chirurgien ne doit jamais » porter des instrumens dans des lieux profonds, sans les guider ou conduire avec » la main, ou avec l'extrémité des doigts

» de la main qui ne tient point l'instrument ».

Il ne peut assurément pas y avoir de cas où cet axiome général, dicté par la raison, doive plus strictement avoir lieu que celui où le tendre tissu de l'utérus, pour se garantir des cruels outrages qu'on pourroit lui faire, proteste fortement contre ces agens de fer & d'acier nécessairement aveugles, qu'on introduit néanmoins à l'aventure dans des places si épineuses, si couvertes, & si embarrassées pour lors, qu'il est palpablement impossible qu'ils puissent être bien conduits par la main même du plus habile Instrumentaire (a). C'est toutefois dans ces cas où

(a) Si quelqu'un doute de ceci, il n'a besoin, pour s'en convaincre, que de parcourir les instructions que Levret & les autres Instrumentaires ont données pour faire usage du forceps en particulier; il trouvera tant d'obscurité & de témérité dans cette méthode d'opérer sur la chair d'autrui, qu'elles le feront trembler. Les précautions infinies qu'il faut prendre pour ne pincer aucune des parties de l'utérus, prouvent assez l'existence d'un danger réel, qu'il est bien rare d'éviter malgré tant de mesures. Après cela que penserez-vous d'un jeune ou d'un ignorant Praticien, qui introduit ces instrumens à l'aventure dans des endroits si redoutables? Cependant le Docteur Smellie, p. 288, vous dit expressément qu'il y a des cas où « il faut introduire le forceps à tout hasard », c'est-à-dire à tort & à travers. Y a-t-il précepte au monde qui puisse rendre plus intrepide le Praticien le moins habile & le moins circonspect? Telles que soient ses fautes, il est sûr que la pauvre femme en souffrira, & avec quelle cruauté!

contre cette regle générale, si salutaire, M. Levret veut qu'on admette une exception, & en faveur de qui pensez-vous ? Ce n'est certainement pas en celle de la pauvre femme qui est le sujet, ou pour mieux dire, la victime des épreuves de ces fortes d'instrumens, mais c'est uniquement en faveur de son admirable forceps courbe : c'est en vue de faire l'essai d'un pareil instrument, que la malade est exposée à cette délicate attitude, que nous avons décrite d'après lui dans notre premiere partie, pag. 200.

Pour convaincre les plus ardens fauteurs des instrumens, de la parfaite inutilité du forceps de M. Levret & de tout autre de même espece, je ne voudrois que leur recommander la lecture des raisons qu'allegue cet Auteur pour preuves de leur nécessité : s'ils vouloient seulement accorder à leur propre jugement la juste prérogative de suspendre leur précédens préjugés, ils verroient que les prétentions de M. Levret & de ses Confreres les plus modernes, excitent plutôt à la compassion qu'à l'indignation.

Ecoutons un instant M. Puzos, art. 2, p. 127 & 128 de son Traité.

« Lorsque l'enfant présente la tête le visage en-dessus (dit cet Auteur,) pour éviter des accidens très fâcheux qui peuvent

» arriver dans ce cas On les prévient
» par l'usage du forceps.

» On demandera peut-être (continue M.
» Puzos) comment est tourné le visage de
» l'enfant qui vient par la tête & qui paroît
» se bien présenter. Il est très-ordinaire d'y
» être trompé, & plus commun de n'y rien
» connoître, quelque expérience qu'on ait :
» la face en-dessus ou en-dessous n'a pas de
» signes sensibles pour qu'on puisse s'en ap-
» percevoir.... Au reste de cent enfans qui
» viennent au monde, à peine s'en trouve-
» t-il deux qui aient cette fausse situation
» de l'avoir en-dessus.... « Ce n'est donc que
» lorsqu'on a lieu de soupçonner la face en-
» dessus, qu'on doit se déterminer à faire
» usage du moyen dont je viens de parler »
(le forceps).

C'est - à - dire, suivant cet Auteur, qu'au
moindre soupçon, & dans la plus grande des
incertitudes, on doit à tout hazard faire usage
du forceps, puisque de son propre aveu, au
même endroit, il y a tout lieu de se déci-
der plus volontiers en faveur de la face en-
dessous.

D'ailleurs supposons le cas d'une tête qui
se présente au passage le visage en-dessus,
& que dans ce doute on n'ait pas eu la pré-
caution de recourir au forceps dans cette

belle occasion , qu'en peut-il arriver que ce qu'ajoute M. Puzos ? savoir , « Que souvent » on ne s'apperçoit de cette situation , que » lorsque l'enfant vient au monde ».

Que le Lecteur considere avec M. Levret les parties que le forceps doit aveuglément traverser , au hazard d'encourir une si grande multitude de dangers presqu'inévitables. Et pourquoi ? dans ces cas où l'on peut introduire les doigts , ou bien où l'on ne le peut pas : lorsqu'il est absolument impossible de les y insinuer , l'introduction des instrumens sera probablement sujette aux plus grandes méprises , puisque ni la main , ni les doigts ne pourront guider , ou empêcher les effets du fer & de l'acier ; par conséquent ils deviendront plutôt nuisibles que secourables : c'est pourquoi on ne doit pas en faire usage. Mais si au contraire on peut introduire la main ou les doigts , ces mêmes doigts bien dirigés feront l'ouvrage sans le secours des instrumens , qui en cette seconde supposition deviennent aussi inutiles.

C'est ici que Mrs. les Accoucheurs secondent M. Levret , en soutenant que l'usage du forceps propre à tirer un enfant par la tête , lorsque cette partie est enclavée au passage , est dans le cas de l'exception de l'admirable regle générale dont nous venons de parler ci-dessus : & ils le soutiennent , pour-

quoi? Purement à dessein d'éviter qu'on ne conclût contre leurs misérables instrumens, conclusion néanmoins que M. Levret nous fournit sans y avoir pensé, p. 161. « Si on s'arrêtoit au précepte général, le forceps seroit un instrument de pure speculation, & non de pratique ». Oui certainement, & j'ose assurer qu'on n'aura jamais besoin de recourir aux instrumens, que faute de capacité suffisante dans les fonctions manuelles, pour terminer ces sortes de travaux sans ces étranges moyens.

Je réponds encore à ces M^{rs}. qu'un instrument qui ne seroit pas plus dangereux que la sonde, quoique dans des parties si délicates il ne soit pas tout-à-fait exempt de méprise, pourroit être dans le cas d'exception : mais quant à ces instrumens, qui suivant toutes les apparences doivent blesser, déchirer, ou même quelquefois détruire le moule & ce qu'il contient, c'est-à-dire, la mere ou l'enfant, ou enfin tous les deux, il sont tous dans le cas d'exception, ou, pour mieux dire, d'exclusion.

C'est dans la parfaite connoissance de ce qu'il faut faire dans les cas difficiles, & dans la façon d'opérer en conséquence avec les mains, que gît principalement l'Art d'accoucher. Et si l'on convient d'une part, qu'il faut de l'esprit, pour avoir imaginé les inf-

trumens ; il faut avouer, d'un autre , qu'il n'y en a sûrement pas moins à savoir s'en passer. Car , si suivant la remarque judicieuse de M. Louis , dans l'éloge de M. Petit , « Le » talent de la dissection conduit naturelle- » ment un Chirurgien à la perfection dans l'Art » d'opérer , mais que la perfection de la Chi- » rurgie consiste à savoir s'abstenir des opéra- » tions » , je dirai à mon tour que le talent de la dissection conduit naturellement l'Accoucheur à l'imperfection dans l'Art d'opérer avec les mains seules : il entretient son impéritie & sa négligence , parce que la perfection dans l'Art d'accoucher , consiste à savoir s'abstenir des opérations qui se font au moyen des instrumens , qui peuvent & déchirer & disséquer.

Pour en revenir au cas qui fait le sujet de cette présente section , je veux dire d'une tête enclavée au passage , j'ose assurer qu'il n'est pas impossible de terminer cet accouchement avec le seul secours des mains. M. Puzos en convient , pag. 120 : « Une » tête monstrueusement grosse , dit-il , est la » cause assez ordinaire de cet arrêt de l'en- » fant au passage. Il est cependant rare » que l'enfant , quelque gros qu'il soit , ne » vienne à la fin naturellement ».

Je suis même toute prête à en démon- trer la possibilité , en présence de Juges ca-

pables de décider de la validité ou de l'invalidité de mes preuves. Je parle par expérience dont je puis citer des exemples non suspects. J'ai toujours exécuté cette opération par la seule manœuvre de mes doigts, avec la patience & l'assiduité convenables en ces cas. Je l'ai vû pratiquer cent & cent fois à l'Hôtel-Dieu de Paris & ailleurs. Dans tout le cours de ma pratique, je n'ai jamais vû de raisons suffisantes de tenter une extraction aussi hazardeuse, que celle qui se fait par le moyen du tire-tête. Pourquoi donc vouloir épouvanter & tourmenter par des instrumens inutiles, une femme en travail qui est déjà assez affligée? Il faut bien se donner de garde d'exposer les femmes en cet état de foiblesse où elles sont, à ces sortes d'horreurs dont l'idée seule, pour n'en pas dire davantage, est capable de les mettre dans un péril imminent de leur vie. Tous les forceps & autres attirails de Chirurgie, qui sont des instrumens composés, jettent de la terreur dans l'esprit des femmes en travail & chez les assistans. Leur intromission est choquante & douloureuse, parce qu'ils demandent trop d'écartement comme nous l'avons déjà démontré, ils mettent les femmes dans des situations capables de les faire mourir de peur, outre qu'ils les couvrent de confusion, en les écarquillant, & les exposant ainsi à découvert d'une façon si indécente,

si gênante & si effrayante ; leur modestie en est blessée , & leur ame en est émue par un mouvement involontaire , qui dans ces sortes de cas , part encore plutôt d'une espece d'instinct naturel , que de la vertu.

A combien d'égards la pratique d'une vraie Sage-Femme n'est - elle pas préférable ? Par son expérience & son adresse , elle auroit su éviter cette mauvaise situation , ou la redresser par une douce réduction.

Dans le cas dont il est ici question , j'ai éprouvé qu'on pouvoit petit-à-petit introduire un doigt , puis un autre , ensuite toute la main , non d'un Accoucheur qui l'auroit large comme une épaule de mouton , mais une main déliée telle que celle que l'ont pour l'ordinaire les Sage-Femmes.

De plus , quand les efforts de la nature languissent , & n'avancent pas le travail , comme on le desireroit ; le grand point est de savoir bien ménager les forces de la malade , de les rétablir même si elles sont affoiblies , en lui donnant de bons bouillons , des corroboratifs qui ne l'échauffent point , en la rafraîchissant doucement , si quelque imprudent lui en avoit administré de trop échauffans : en la faisant coucher & tranquilliser sans la harceler inutilement , ses forces reviendront , en n'irritant point les douleurs , par l'énergie bienfaisante de la nature , sa si-

tuation changera pour le mieux , & deviendra assez favorable , pour qu'une bonne Sage-Femme puisse l'assister & la délivrer par l'opération manuelle. Du moins , c'est avec le même succès que j'en ai délivrées plusieurs , qui , par l'impéritie de ceux qui les avoient assistées dans le commencement de leurs douleurs , avoient été réduites dans un état déplorable , depuis six jours qu'elles étoient en travail.

Enfin le cas d'une tête ainsi enclavée au passage , est extrêmement rare , & n'arrive guere qu'à des Praticiens mal-habiles , ou à des Sage-Femmes négligentes , qui n'apportent pas toute l'attention requise pour prévenir cet accident , qui donnent le temps à la tête de se trop engager dans une mauvaise position & de se fixer , au lieu de saisir le moment favorable de la nature , qui demande qu'on l'aide , qu'on écarte ce qui pourroit l'arrêter ou s'opposer à ce qu'elle finisse son ouvrage. Cela peut venir aussi de la part de ceux qui se précipitent trop , qui avancent le travail des femmes par des boissons irritantes , qui les échauffent , les brûlent , épuisent leurs forces , avancent les douleurs à contre-temps : d'autres les fatiguent à marcher & à rester debout trop long-temps.

Mais lorsqu'on ne perce pas trop-tôt les membranes , qu'on ne provoque point les

douleurs , quand on prend soin de procurer à la malade toute la tranquillité de corps & d'esprit possible , en la faisant changer de situation , la tenant tantôt couchée , tantôt debout , la faisant aider & soutenir lorsqu'elle marche , sans omettre les précautions que nous avons détaillées ci-dessus ; petit-à-petit la tête se frayera un passage par le propre poids de l'enfant avec un peu de secours , & toujours avec cette sage considération , que dans la pratique de ces cas difficiles , on doit beaucoup espérer de la nature , sans cependant s'attendre qu'elle fasse tout : car il y a des temps où elle ne peut pas permettre la moindre négligence ; mais il n'y en a jamais où elle puisse supporter une trop grande violence.

Dans toutes sortes de cas donc tels qu'on puisse les imaginer , aussi loin que mon expérience & mes observations ont pû atteindre , je suis autorisée à assurer , que la plus louable & la plus salutaire méthode d'assister les femmes en travail , c'est celle qui se fait avec la main : car outre qu'elle est plus conforme à la nature , elle est en même temps plus salutaire que la violence faite par l'opération instrumentale , qui nous fournit non-seulement l'idée , mais encore la réalité d'une vraie boucherie. Cependant une semblable conduite , voilée sous le spécieux pré-

texte de tendresse & de pieux égards pour la sûreté des pauvres femmes & des enfans , ne peut qu'exciter la plus grande indignation , de voir un vil intérêt badiner si imprudemment avec leur vie , en ajoutant aux cruels outrages qu'ils font à ces personnes innocentes , l'insulte la plus insigne qui puisse être faite à l'entendement humain , qu'on n'a jamais heurté d'une façon plus révoltante.

Quoi qu'il en soit , tandis qu'avec tous les égards imaginables pour la vérité , je suis toute occupée à recommander la préférence des mains aux instrumens , je ne prétends pas soutenir qu'il soit impossible de terminer certains accouchemens par leur moyen , & surtout par cette divine invention du forceps. Je ne me recrie contre cette pratique , qu'en considération de l'inutilité qu'il y a d'en faire l'essai sur des femmes , dont on augmente en vain les tourmens & le danger. Car si j'étois assez criminelle , pour badiner avec des choses aussi sacrées que la santé ou la vie des meres & des enfans qui me sont confiés ; il y a bien des cas où , sans doute , je pourrois me donner un air d'importance & d'habileté à les délivrer avec le forceps courbe. Mais j'ose protester en même temps , (quoiqu'au hazard d'être traitée d'ignorante pour la peine que je prend de faire connoître au juste le vrai secret & le fin de l'Art dans les hommes)

mes) j'ose protester, dis-je, que dans tous les cas où il seroit très-possible d'opérer avec le forceps, je serai toujours sûre de le faire bien plus adroitement & avec beaucoup moins de torture & de péril par le seul secours de mes mains; de sorte que, sans vouloir outrer la comparaison, le forceps peut quelquefois délivrer une femme, mais comment? vraisemblablement comme un homme peut, s'il le veut, entreprendre de faire le tour du Parc S. James, sur une paire de jambes artificielles qu'on nomme des échasses, qui par cette élévation empruntée le font marcher, en vacillant d'une façon si comique, qu'il n'est pas difficile de penser que ce même homme rempliroit bien plus aisément son but, s'il daignoit se servir de ses jambes naturelles.

C'est donc uniquement dans des cas de difficultés bien légères, que nos mâles Sage-Femmes ont coutume de mettre le forceps en œuvre, c'est-à-dire, dans les cas où ce seroit se moquer de nous de révoquer en doute, que les mains ne fussent préférables à cet instrument, puisqu'on peut affirmer en toute vérité, qu'elles le sont même dans les cas les plus épineux. M. Levret en convient lui-même sans le vouloir: car dans les faits qu'il apporte en preuves de l'utilité de son forceps, il nous dit dans l'un,

que son instrument lui a été d'un grand secours, pout tirer *la tête d'un enfant enclavée au passage*, « bien qu'à proprement parler, » ajoute-t-il, *elle ne fût pas enclavée* : car j'ai » dit, comme on a du le remarquer, que je » n'avois pas eu beaucoup de peine à introduire les branches de l'instrument ».

Dans le second exemple que nous cite cet Auteur, d'une tête enclavée au passage, & comme un cas épineux il nous dit expressément :

« J'introduisis d'abord un doigt, puis un » second, enfin toute la main, pour m'assurer de la vraie situation de la tête de l'enfant Je portai mes doigts le long de » l'occipital, jusqu'au cou de l'enfant, &c ».

Dans le troisieme exemple d'une tête enclavée dans le bassin :

« En ce cas épineux, dit Levret, je com- » mençai par faire mettre la malade sur ses genoux & sur ses coudes, & à l'aide de cette » situation, je parvins avec le bout des doigts » d'une main passée entre la tête de l'enfant » & l'orifice de la matrice du côté du pubis, à » repousser un peu l'épaule qui étoit appuyée » sur cette partie : j'en fis autant, quoiqu'avec » beaucoup de peine du côté de *l'os sacrum*. » Je fis ensuite remettre la malade sur le dos, » & la laissai reposer un peu : mais la tête de » l'enfant ne paroissant pas plus avancée qu'elle

» ne l'étoit , je résolus de proposer de me servir du *forceps* courbe pour accélérer l'accouchement ».

Les quatre observations que rapporte ensuite M. Levret , pour exemple de l'heureux succès de son *forceps* à déclaver la tête des enfans , ont plus de rapport à des accouchemens contre nature ou à l'obliquité de la matrice qu'à tout autre cas. A l'égard des trois premiers exemples , il ne sera pas difficile au Lecteur de s'appercevoir qu'on auroit pû , sans le secours du *forceps* , délivrer ces enfans dont la tête étoit enclavée (*sans l'être* ,) puisque Levret pouvoit y passer les doigts & la main , atteindre le cou & repousser les épaules. Voyez le traité de M. Levret , depuis la pag. 158^e , jusqu'à la 197^e de la seconde partie de son ouvrage.

Si quelqu'un insistoit encore sur l'utilité du *forceps* anglois ou françois , pour déclaver la tête d'un enfant arrêtée au passage , je me contenterai de la réponse que fait M. Levret à M. Rathlaw , Accoucheur Hollandois , sur ce même sujet.

Pag. 209 & suiv. « Si pour interpréter le » texte de M. Rathlaw , dit Levret , on suppose qu'il a voulu dire , que la tête de l'enfant est enclavée entre les os du bassin , & » conséquemment au couronnement , en ce » cas , comme cet embarras dépendra plu-

» tôt d'un défaut de conformation des os du
» bassin de la mere que de tout autre obstacle ,
» je répondrai qu'on ne dilate point les os du
» bassin, comme on pourroit dilater des par-
» ties molles & extensibles. Si l'Auteur en-
» tend au contraire que cet embarras se trouve
» alors dans le vagin , je me contenterai de
» dire, qu'il n'y a pas de bon Praticien qui ne
» sache, que lorsqu'en pareilles circonstances
» l'enfant & la mere sont l'un & l'autre bien si-
» tués & bien conformés, ainsi que les parties
» ambiantes , la nature se suffit à elle-même, &
» que par conséquent les instrumens devien-
» nent absolument inutiles ».

De sorte encore une fois, je le répète, pour qu'on ne l'oublie pas, que c'est seulement dans certains cas légers, & où il est incontestable qu'on n'a besoin d'instrument en aucune façon, que nos nouveaux Instrumentaires ont trouvé matière à triompher sur leurs Prédécesseurs dans la théorie aussi-bien que dans la pratique, quoique contre le sens commun, & en particulier contre l'humanité. Or c'est cette prodigieuse invention du forceps furnaturel, cette pierre philosophale cherchée par nos Anciens, & heureusement trouvée par nos Modernes, qui a enfin mis le comble de la perfection à l'Art des accouchemens.

Au reste après tout, il est évident que les

Accoucheurs ne s'en rapportent pas au simple forceps dans les cas difficiles. Ils sont donc obligés de revenir aux crochets de nos Anciens, ou à quelque autre méthode aussi mauvaise, quoiqu'à dessein de donner quelque couleur d'humanité à l'usage qu'ils en font, ils nous disent qu'ils n'ont recours à ces dangereux moyens qu'à la dernière extrémité, pour éviter un plus grand mal par un moindre.

Enfin tous les Instrumentaires conviennent de l'insuffisance de leur précieux forceps, ce qui les oblige en certaines occasions de recourir aux crochets qu'ils détestent si fort eux-mêmes. M. Levret nous l'avoue, p. 24 de la suite de ses Observations.

« Les crochets, dit-il, sont en général » des instrumens dont l'aspect est disgracieux » & effrayant : mais malgré la répugnance que » tous les bons Accoucheurs ont & doivent » avoir de s'en servir, il est des cas où on ne » peut s'en dispenser ».

Or ces cas ne sont pas ceux de monstre à deux têtes (a), M. Levret s'en explique clairement. Ainsi je dirai, avec sa permission, que s'il est des cas, où on ne peut se dispenser

(a) Dans ce cas de monstre à deux têtes, qui n'arrive presque jamais, ou si rarement qu'il doit être réputé pour rien, d'autant plus qu'alors ce n'est plus l'affaire d'une Sage-Femme, ni même celle d'un simple Accoucheur, ce n'est plus un accouchement, mais une opération purement chirurgique qui demande un habillissime Opérateur.

de l'usage des crochets , je présume qu'il m'accordera , que ce ne peut être que ceux qui rendent les accouchemens les plus laborieux , que nous avons réduits à certains points capitaux , d'après les Instrumentaires eux-mêmes. Je n'en connois point qui rendent le travail plus difficile , ni eux non plus. C'est pourquoi , si dans les plus grandes difficultés qu'occasionnent ces cas , on ne peut se dispenser de faire usage des crochets ; à quoi se réduira le merveilleux mérite du forceps , puisqu'il est si insuffisant dans les cas où on en auroit le plus de besoin , & si superflu dans d'autres où l'on peut parfaitement bien s'en passer ? c'est donc un badinage des plus cruels de vouloir s'en servir.

Peut-on trop insister à faire faire attention à ce genre de tendresse de cœur de nos Instrumentaires modernes , qui badinent si ouvertement , où il y va de la vie ou de la mort de deux personnes ? ils sont si transportés d'amour pour les pauvres femmes & pour leurs enfans , qu'ils ne savent que leur faire ; ils tombent dans des contradictions manifestes , ils voudroient même faire passer Hippocrate & les Anciens pour des Cannibales qui ne respiroient que le sang humain , en comparaison d'eux. Il paroît néanmoins qu'Hippocrate & les Anciens , selon leur meilleur avis , au sujet des accouchemens , ne prescrivoient l'usage des crochets , que dans le cas où on

étoit certain de la mort de l'enfant, ce qui est presque comme s'ils ne l'avoient point du tout ordonné, attendu qu'il est moralement impossible de s'assurer de cette mort.

Cette pratique des Anciens, recommandée à la dernière extrémité, « a donné de l'émulation à nos Modernes (a), pour chercher quelque moyen un peu plus doux de tirer la tête dehors », sans aucune nécessité d'y recourir ; c'est-à-dire à la moindre difficulté, car la vieille pratique des crochets est aujourd'hui réservée pour les grands cas. Voilà justement ce qui a produit ce brillant raffinement sur nos Anciens trop lourds, & ce qui a mis si fort en vogue ce prodigieux forceps, qui se perfectionne à l'infini sous l'ingénieuse imagination des Accoucheurs de nos jours. Mais si le génie moderne des Arts & des Sciences n'a rien de mieux à nous proposer, que cet esprit d'ostentation par lequel ces nouveaux Rafineurs triomphent aujourd'hui d'Hippocrate & des Anciens, qu'on laisse donc à l'instinct naturel de veiller à sa propre conservation, le soin d'empêcher que les meres & les enfans ne deviennent l'étendard des trophées de leurs victorieux exploits. Que les Sages-Femmes continuent dans l'heureuse ignorance de toutes ces curieuses inventions :

(a) Smellie, p. 248.

laissez-les conserver à jamais la trop juste aversion qu'on doit avoir pour les instrumens tels qu'ils puissent être. Lorsqu'on commet quelque travail à leurs soins, qu'aucune d'entr'elles ne donnent lieu de croire qu'elles puissent être assez criminelles pour manquer au dépôt sacré qui leur est confié : ainsi point de négligence, point de vues d'intérêt de dessein prémédité, qui ralentiroient les attentions qu'exige leur devoir ; qu'elles ne se reposent jamais sur la fausse sécurité où elles pourroient être, que les instrumens sont capables de réparer toutes leurs fautes, qui fournissent toujours un faux prétexte de recourir à ces misérables moyens, tandis que des mains habiles sont incomparablement plus propres à rétablir le tout & à y remédier.

Je ne puis donc montrer trop d'ardeur à souhaiter que les femmes ne soient pas assez ennemies de leur propre sexe, assez ennemies d'elles-mêmes & du fruit de leurs entrailles, qui doit naturellement leur être cher, pour souffrir que, sous le masque d'une plus grande sûreté, on leur tende des pièges qui les entraînent dans un peril imminent, dont souvent les suites sont encore plus à craindre de la part des Praticiens, à qui néanmoins il semble qu'elles n'ont forcément recours que dans la vue d'éviter ces dangers.

Cependant ce point est assez intéressant pour qu'elles examinent s'il n'y auroit pas d'autres moyens de se libérer de cet honteux assujettissement de corps & d'esprit, qui les soumet à l'indécente inquisition d'une troupe de mercenaires, qui s'intrusent auprès d'elles sous les favorables auspices de cette puissante fauve-garde, le scalpel, le perforatif, le bec de grue, le bec de corbin, le pied de biche, le pied de griffon, le *speculum matricis*, les lacs, les lacets, les filets, les crochets mouffes ou pointus, les couteaux, les ciseaux, les cisailles, les *terebra occulta*, les bistouris, les pinces, les pincettes, les tenailles, les tenettes, les cuillers, les cuillerons, mais par-dessus toutes choses, les tire-têtes ou forceps, Flamands, Hollandois, Irlandois, François, Anglois, nuds ou couverts, longs ou courts, droits ou courbes, plats, pleins, fenestrés ou non fenestrés.

Mais, me dira quelqu'un, il y a d'autres cas que ceux que vous avez cités, où il n'est pas possible de s'exempter de l'usage des instrumens, par exemple, celui d'une mauvaise conformation des os du bassin.

Je repondrai 1°. Que dans un Traité fait à dessein de démontrer simplement les abus qui se sont introduits dans l'Art d'accoucher, pour qu'on puisse les éviter, mon Lecteur ne doit pas s'attendre que j'expose ici tous

les différens cas qui peuvent survenir, & les diverses méthodes d'opérer en ces circonstances, ce qui demanderoit un traité à part & distingué de celui-ci. C'est pourquoi je me suis contentée de rapporter les principaux cas, dans lesquels nos Antagonistes supposent faussement la nécessité de recourir aux armes, leurs renforcements & leurs défenses.

2^o. Pour qu'on n'aille pas s'imaginer que je veuille éluder les difficultés qu'on auroit à m'opposer, je me servirai ici de la réponse d'un Instrumentaire des plus modernes (M. Puzos) qui, p. 4 de ses Observations, nous dit : « Le bassin peut être trop étroit pour » un très-gros enfant, & suffisamment large » pour un mediocre, s'il est assez retreci dans » quelques-unes de ses parties, pour que le tra- » jet de l'enfant soit gêné ou empêché, il le » tiendra long-temps arrêté, sur-tout si les » eaux se sont écoulées. Cependant les ef- » forts de la nature, le temps, des attitudes » favorables, feront à la fin précipiter l'en- » fant dans le bas du bassin.... J'ai accou- » ché, (poursuit cet Auteur) des femmes » dont l'épine étoit tournée par sa partie in- » férieure, qui avoient une hanche plus éle- » vée que l'autre, & en qui tout paroît- » soit devoir donner des peines insurmonta- » bles. Il est vrai que dans ces cas les enfans » se trouvoient d'une grosseur mediocre ».

On m'objectera peut-être encore avec mon critique anonyme toutes ces femmes nouées, & ce que rapporte M. Puzos p. 5. « Il y a » des bassins dont la cavité est trop étroite, » même pour un enfant d'une grosseur » moyenne.... Et ce n'est qu'avec des pei- » nes infinies que l'on vient à bout de lui » faire franchir ce détroit ; l'accouchement » même devient absolument impossible, s'il » y a en même temps vice de conformation » dans les os pubis..... Car il arrive quel- » quefois que la distance de la partie posté- » rieure du bassin à l'antérieure, n'est pas » plus d'un pouce & demi ».

Mes foibles lumieres dans les notions que j'ai de l'anatomie suffisante à mon metier, ne m'ont pas encore permis d'admettre une pareille supposition. Quoi qu'il en soit, je répondrai à ceci qu'entre un million de femmes tortues, bossues, boîteuses, & dont jusqu'à la physionomie même feroit de travers, à peine s'en trouvera-t-il une dans ce nombre, qui aura les os du bassin mal conformés. L'expérience même nous donne lieu de penser, qu'il semble que la nature les a dédommagées de ce côté-là, des irrégularités qu'elles ont à d'autres égards.

Je laisse aux Naturalistes à décider de la probabilité de cette supposition; mais quand j'accorderois qu'il pût y avoir des femmes

enceintes aussi mal conformées, qui est-ce qui les accouchera? Ce ne seront pas les Sage-Femmes, me dira un Instrumentaire? Non, sans doute : ce ne seront pas les hommes non-plus, puisque de leur propre aveu, l'accouchement est absolument impossible en ce cas. Le forceps n'y fera rien, & je ne crois pas qu'il y ait d'instrument capable de les délivrer saines & sauvées, pas mêmes les crochets tranchans qui tireroient le fœtus par morceaux, mais ne débarrasseroient pas ces pauvres infortunées sans les offenser. Au reste ce sont des phénomènes dont on leurre le public. Et ce ne peut être au pis aller que de ces cas, suivant le témoignage de M. Puzos lui-même, p. 5, « Qui heureusement sont » fort rares, & où l'on est obligé de recourir à l'opération césarienne, pour (dit-il) » sauver la mère & l'enfant ». C'est aussi le sentiment de M. Levret.

(Page 236) « Quoique le forceps soit un » instrument des plus utiles (à ce qu'il nous » dit) pour le salut des femmes & des enfans, dans les cas pour lesquels on l'a inventé, il suppose toujours que les os du » bassin de la mère ne sont pas si mal conformés, qu'il soit impossible que l'enfant » passe dans le peu de distance qu'ils laissent » entre eux : car dans ce dernier cas; il n'y » a que l'opération césarienne qui soit pra-

» ticable pour conserver la vie de l'enfant ,
 » & pour tenter de sauver celle de la mere ».

Enfin ces cas ont paru si prodigieux & si incroyables à des célèbres Médecins Anatomistes, qu'ils prétendent que les faits qu'on rapporte à ce sujet, sont des productions de l'ignorance, ou de l'imposture. Je ne sache pas que les Sage-Femmes aient jamais prétendu terminer des accouchemens absolument impossibles, elles laissent l'opération césarienne aux vrais Chirurgiens; mais comme cette opération est d'une si grande conséquence, je ne m'en rapporterois pas à la décision d'un simple Accoucheur, pour déterminer les femmes à la supporter, elle mérite plus de réflexion.

De l'opération Césarienne.

Paré, Mauriceau, Peu, &c. regardent cette opération comme nécessairement mortelle, les raisons qu'ils en donnent, ne sont pas à mépriser.

Lamotte, dans ses Observations sur l'opération césarienne, nous dit que « Depuis un
 » siecle on a tellement surmonté les difficul-
 » tés des accouchemens, qu'il ne s'en trouve
 » plus où cette opération soit nécessaire, si
 » ce n'est dans une seule occasion, qui peut
 » se trouver, mais qui peut-être aussi ne se

» trouvera jamais. Depuis plus de trente années que je fais une profession particulière des accouchemens , & que dans un nombre infini de toutes sortes de travaux laborieux & contre nature , je n'en ai trouvé aucun que je n'aie heureusement terminé , sans avoir , graces au ciel , jamais eu le moindre penchant à faire cette opération , à ceux mêmes qui sembloient ne pouvoir être terminés que par son seul moyen , tant les causes qui doivent y donner occasion étoient manifestes » : ce qu'il prouve ensuite par des exemples..... « Je n'ai dû parler de l'opération césarienne , ajoute-t-il , que pour faire entendre , que rien n'est plus rare que la nécessité d'y avoir recours , non-seulement par les accouchemens que j'ai faits ; mais encore par ceux de bien d'autres , où cette prétendue impossibilité du passage sembloit se rencontrer , puisqu'aux uns il n'y avoit qu'un obstacle qui sembloit être très-difficile à vaincre ; & qu'aux autres il n'y en avoit point du tout ». Enfin M. de Lamotte regarde cette opération comme très-cruelle & très-dangereuse , qui a toujours été faite sans aucune nécessité.

Quoique Deventer prouve la possibilité de cette opération , il nous avoue « qu'en effet , il est constant qu'elle est extrêmement dangereuse..... On m'objectera peut-être , dit-il ,

» que cette opération met la femme dans un
 » péril évident : j'en conviens ; mais il s'agit
 » seulement de-là , qu'on ne peut y réfléchir
 » trop mûrement avant que de la faire ».

M. Levret , p. 237 & suiv. nous dit son sentiment en ces termes :

« Dans le premier volume des Mémoires
 » de l'Académie de Chirurgie par M. Simon ,
 » on y voit une collection de soixante-quatre
 » opérations césariennes..... Mais on apper-
 » çoit aussi que l'opération a été faite à la
 » plus grande partie de ces femmes , sans au-
 » cune nécessité absolue... On peut donc
 » conclure que la plupart de ces opérations
 » ont été entreprises avec témérité ».

Pour moi j'avoue que je ne parle de l'opération césarienne , que pour mettre mon Lecteur en état de juger du cas qu'on doit faire de la Dissertation de M. Crantz , puisque c'est de là que part la 15^e objection que nous font MM. les Instrumentaires dans notre première partie , comme si une opération purement chirurgique & tout-à-fait étrangère aux vrais accouchemens , pouvoit exclure les femmes de l'Art d'accoucher.

Le célèbre M. Morisot , trop facile à ajouter foi aux principes de nos Instrumentaires modernes dont il étoit imbu , & tout préoccupé de l'ouvrage qu'il avoit entrepris , a cru ne pouvoir mieux faire que d'ajouter au

Traité de M. Puzos , dont il est Editeur , la fameuse Dissertation de M. Crantz , qui s'est proposé trois objets principaux.

1°. De faire connoître les causes , les signes & les symptomes , qui donnent lieu de craindre la rupture de la matrice.

2°. D'indiquer le moyen de prévenir ce terrible accident.

3°. Enfin de guérir la plaie compliquée de la matrice , produite par son déchirement.

L'Auteur n'a pas suffisamment rempli son troisieme objet ; M. Morand & d'autres célèbres Praticiens n'en sont point du tout satisfaits , non plus que M. Levret son maître & son ami.

« Il n'y a pas de Paragraphe où M. Crantz » n'ait fait usage de mes préceptes , excepté » dans le 39^e & le 40^e , dont il se déclare » être seul l'Auteur. Ces deux Paragraphes » renferment suivant lui , le point qui fait le » but principal de sa Dissertation » de guérir la plaie compliquée de la matrice produite par son déchirement. « Loin de disputer à » cet Auteur la propriété de ce point , je proteste que mon amour-propre & mon amitié pour M. Crantz souffriront , jusqu'à ce » que ce galant homme ait confessé publiquement , qu'il s'est trompé dans ce même » point ». Levret , sur l'Art des Accouchemens , p. 109 , 3^e édition.

A l'égard des deux premiers articles, M. Morisot prétend qu'ils sont traités supérieurement. En effet, M. Crantz, pour parvenir à la fin qu'il se propose dans ses deux premiers objets, nous donne un petit abrégé de presque toutes les difficultés qui peuvent se rencontrer dans les accouchemens ; il n'a pas même oublié les travaux, qui jusqu'ici avoient passé pour naturels & aisés : mais pour couper court tant aux diverses especes d'instrumens, qu'aux différentes méthodes d'opérer de nos Praticiens, il leur propose une méthode universelle, qu'ils peuvent & doivent suivre uniformément, savoir l'opération césarienne, qui réduit tous les instrumens au simple scalpel, & les Sage-Femmes au néant ; son principal but, pour leur substituer partout l'opération césarienne.

Pour démontrer plus clairement les conséquences qu'on peut tirer des principes de M. Crantz, qui sont ceux de M. Levret, de son propre aveu ci-dessus, il est nécessaire de parcourir sa Dissertation qu'il a divisée en 43 Paragraphes : & pour éviter les répétitions autant qu'il est possible, je joindrai mes observations à chaque Paragraphe.

Premier § « Ce n'est pas une chose aussi » rare qu'on le pense, de voir la matrice se » rompre dans les douleurs de l'enfante- » ment ».

Non , de nos jours sur-tout , depuis que les Accoucheurs & les instrumens sont en si grande vogue , cet accident des plus fatal , n'est pas si rare qu'on le pense & qu'il l'étoit autrefois. Nos Anciens n'en ont pas dit un mot , & nos Modernes se donneront bien de garde d'en découvrir les causes les plus ordinaires , le fréquent usage d'instrumens & leur mauvaise manœuvre : c'est pourquoi M. Crantz n'a pas tort de conclure ainsi son cinquieme § : « L'Art n'a donc pu jusqu'à présent » guérir un mal , qu'on ne connoissoit ni par » ses causes , ni par ses signes ».

8^e § « Il n'est point aisé d'assigner les vraies » causes de la rupture de la matrice : il s'en offre bien à l'esprit un grand nombre de possibles ; mais qui fait si ce sont-là les véritables ? Celles que je vais rapporter ont » toutes été observées..... De la part de la » mere , les causes qui sont ordinairement crever la matrice , sont un bassin trop étroit » que ne peut franchir l'enfant , secondé des » forces de la nature & de l'Art ; l'ouverture » trop petite de l'orifice de la matrice , la » difficulté trop grande du même orifice à » s'ouvrir , son occlusion par une excrescence » charnue , par un ulcere , par un schirre ; » la mauvaise conformation de la matrice , » son trop grand amincissement dans la grosse » fesse , sa dilatation inégale produite par l'at-

» tache du placenta dans un de ses côtés,
 » enfin les violentes contractions de la ma-
 » trice sur le fœtus.

» De la part du fœtus , la tête trop grosse ,
 » la tête enclavée , un enfant trop gros &
 » trop fort , ou mal situé , un enfant à qui il
 » survient des convulsions , quelle qu'en soit
 » la cause ».

Que ce soient là les causes internes & éloignées de la rupture de la matrice , cela pourroit peut-être arriver , ce qui prouve la délicatesse de ce viscere qu'on ne sauroit trop ménager , ainsi point de violence dans l'Art pour seconder les forces de la nature ; mais beaucoup de vigilance , d'assiduité & d'adresse dans la plupart de ces cas , sur-tout dans celui de quatre de ces causes , qui se réduisent à celle de l'obliquité de la matrice , qui ne passera jamais pour insurmontable.

« Les causes externes de la rupture de la
 » matrice , continue M. Crantz , sont un coup
 » violent donné dans le ventre de la mere ,
 » une chute ou une compression trop forte
 » aussi sur le ventre de la mere , des mauvaises
 » manœuvres employées par les Sage-Fem-
 » mes , ou enfin des médicamens propres à
 » forcer la sortie du fœtus , ont été cause du
 » même accident ».

Pour les médicamens à la bonne heure ; mais les coups & les chûtes n'ont jamais produit

la rupture de la matrice , à moins que préalablement ils ne percent l'abdomen , &c. & M. Crantz auroit dû ajouter ici les dures , grossières & violentes manœuvres des Accoucheurs , aussi bien que leurs médicamens ; il y auroit plus de vraisemblance que de la part des Sage-Femmes , à qui il avoit double intérêt de rendre les accouchemens inaccessibles , par un labyrinthe de difficultés plus imaginaires que réelles , comme on l'a observé dans les cas qu'il rapporte.

M. Levret en convient dans ses contradictions sur l'opération césarienne. « Je saisis » ici l'occasion de rendre publiquement mes » actions de grace à M. Crantz , mon Disciple & mon ami , au sujet de tout ce qu'il a » dit de moi , dans sa Dissertation sur la rupture de la matrice pendant la grossesse , & » de ce que je vois avec plaisir qu'il n'y a pas » de Paragraphe où il n'ait fait usage de mes » préceptes ». Levret , p. 108 & 109 , édit. 3^e de son Traité des accouchemens. Au même Traité il se contredit quelques pages après.

« C'est sans aucune raison suffisamment valable , que la plupart des Auteurs conseillent toujours l'opération césarienne , » dans le cas où une tumeur charnue s'oppose » à la sortie de la tête de l'enfant.

» C'est aussi mal-à-propos qu'ils prescri-

» vent encore de pratiquer cette opération,
 » lorsque le vagin se trouve rempli de brides,
 » ou même quand la vulve est fermée par une
 » forte cloison.

» Nous avons aujourd'hui un grand nombre
 » d'exemples, qui prouvent que la nature a
 » surmonté seule ces divers obstacles.

» Les Praticiens enfin qui proposent de
 » pratiquer cette opération, lorsque par ha-
 » zard l'attache du *placenta*, dans la partie la
 » plus basse du corps de la matrice, s'oppose
 » à la sortie de l'enfant.... ne sont pas mieux
 » fondés en raisons.

» Pour se déterminer prudemment à une
 » opération aussi grave que la césarienne, il
 » faudroit y être autorisé par des signes vrai-
 » ment décisifs, & malheureusement ces si-
 » gnes nous manquent jusqu'ici ».

Telle est la réponse que nous fournit Le-
 vret sans y penser, pages 121 & 122.

9^e § de M. Crantz. « Quoiqu'il n'y ait
 » aucune des causes dont nous venons de
 » faire l'énumération, qui ne soit capable de
 » produire la rupture de la matrice, il ne faut
 » cependant pas conclure que leur présence
 » soit toujours suivie de cet accident; on auroit
 » la preuve du contraire dans les accouche-
 » mens contre nature, où il existe toujours
 » quelqu'une de ces causes, sans que la ma-
 » trice se creve pour cela. C'est la raison de

» la sécurité dans laquelle on est à cet égard,
» toutes les fois qu'on devroit craindre cet
» accident, & c'est par une suite de cette
» même sécurité qu'on ne prend aucune pré-
» caution pour le prévenir. Cependant la rup-
» ture de matrice paroît presqu'inévitable,
» toutes les fois que plusieurs de ces causes
» concourent ensemble ».

Sans doute, il faut bien se donner de garde
de tirer une pareille conclusion, autrement
les femmes ne pourroient plus espérer d'ac-
coucher par les voies naturelles : mais pres-
que toujours par l'opération favorite de no-
tre Differtateur, qui à la suite du dénombre-
ment des signes & symptomes qui annoncent
la rupture de la matrice, nous fait ses ob-
servations dans les Paragraphes qui vont
suivre.

16^e § « Il faut cependant remarquer que
» cette suite de symptomes n'est pas toujours
» constante..... On a même vu des femmes
» périr tout d'un coup, sans que l'on eut ob-
» servé aucun des symptomes qui annoncent
» la rupture de la matrice.

18^e § « Il est bien important d'observer
» que le danger de rupture de matrice n'existe
» souvent que dans la crainte que fait naître
» la vue de symptomes qui ne sont point or-
» dinaires ; car il y a des cas où il y survient
» des symptomes assez ressemblans à ceux qui

» accompagnent la rupture de matrice.....
 » M. Levret a été témoin d'un de ces cas, qui
 » fournit une preuve que dans notre Art, le
 » vrai & le certain sont si voisins du faux &
 » du douteux, que l'habileté de l'Artiste con-
 » siste à les bien distinguer, sans les confon-
 » dre ».

Oui certes. Il est bien important à nos Pra-
 ticiens de faire ces observations, & de ne rien
 confondre. Malgré cela, ce qu'ajoute M.
 Crantz pour guider ses Sicaire, ne paroît
 pas suffisant pour rassurer le public contre
 l'équivoque que peut prendre l'Opérateur en
 certains cas : puisque *le danger n'existe souvent
 que dans la crainte. Puisqu'en outre dans notre
 Art, pratiqué, par les hommes bien entendu,
 le vrai & le certain, sont si voisins du faux &
 du douteux.*

Le timide, le trembleur, l'étourdi, le
 téméraire, l'ignorant, l'habile Artiste même,
 si vous voulez, ne sont-ils pas bien à craindre
 à tous égards pour les femmes en travail d'en-
 fant ? car comme tous ces gens-là ne sont as-
 surément pas infailibles, ne peuvent-ils pas
 se tromper de porte & donner dans le faux,
 en prenant des phantomes d'une imagination
 frappée, pour de vrais symptômes qui les dé-
 cideront à entreprendre l'opération césa-
 rienne sans la moindre nécessité, comme il
 est presque toujours arrivé ?

21^e § « Si les vices de conformation du bassin sont une raison suffisante , pour autoriser l'opération césarienne , il faut convenir , que quand ces causes donnent lieu de craindre la rupture de matrice , la même opération doit être regardée comme l'unique ressource , & on la diffère , ou qu'on s'abstienne de la pratiquer , l'événement ne peut qu'être fatal.

Qu'il est dangereux de donner de pareils avis & encore plus de les suivre ! car il arrive souvent quantité de symptomes dans un travail long & difficile , qui feroient paroître le bassin mal conformé ou le passage trop étroit , & qui autoriseroient le Chirurgien à faire cette opération diabolique , s'il se laissoit séduire aux apparences trompeuses des parties tuméfiées , qui seroient moins l'effet d'une mauvaise conformation , que la suite d'une dure manœuvre , dans un accouchement laborieux entrepris par un homme.

MM. Lamotte & Puzos pensoient bien différemment de M. Crantz. Le premier nous dit , pag. 526 , L. 4^e : « La crainte que j'aurois d'autoriser cette cruelle opération , & d'encourager les Chirurgiens à la faire , à l'exemple de M. Ruleau , fait que je proteste , que quand je me trouverois dans le cas où je la croirois d'une nécessité absolue , & avec la plus belle apparence d'y réussir , je ne la mettrois jamais en usage , d'autant

» qu'elle n'est pas plus à approuver, que de
 » tirer par le moyen du crochet, un en-
 » fant en vie, pour sauver celle de sa mere »
 en le tuant.

Le second, je veux dire M. Puzos, qui
 a donné plus que qui que ce soit dans le tra-
 vers, d'admettre communément de mauvai-
 ses conformations dans les os du bassin, rai-
 sonne comme il suit.

« Pag. 8^e & 9^e de son Traité: Il ne faut pas tou-
 » jours regarder cette mauvaise conformation
 » comme un obstacle insurmontable: Il y a
 » quelques années, ajoute-t-il, que je fus con-
 » sulté sur une jeune femme mal conformée. ...
 » Je me contentai de dire, qu'indépendamment
 » des moyens que je trouverois pour surmonter
 » les grands obstacles qu'on avoit à craindre,
 » il pourroit arriver que la nature feroit en-
 » core plus pour le succès. Effectivement le
 » bassin suffisamment dilaté, ne mit aucune op-
 » position au passage d'un enfant, qui par bon-
 » heur n'étoit pas bien gros, la femme ac-
 » coucha d'un enfant vivant & bien confor-
 » mé: elle en a même eu depuis sans aucun
 » accident ».

22^e § « J'ai dit, que la grosseur excessive
 » de la tête dans un enfant trop fort, étoit
 » une cause de la rupture de matrice. Que si
 » le bassin se trouve bien conformé, comme
 » cela arrive assez souvent, l'Accoucheur se

» flatte toujours d'une heureuse délivrance,
» sans songer que pendant qu'il l'attend dans
» la plus grande sécurité . . . il rend désespéré
» un cas dont l'Art auroit pû triompher, si
» le remede (l'opération césarienne) eût été
» appliqué à propos. Cependant il n'est point
» étonnant que les Accoucheurs dans ces cas,
» soient si fort portés à attendre, puisque l'ex-
» périence des siècles passés a appris, que des
» enfans dont la tête étoit trop grosse, ont
» cependant franchi avec le temps & la pa-
» tience le détroit du bassin ».

A entendre M. Crantz, ne diroit-on pas que ce seroit une espece de fatalité pour un Accoucheur, de trouver le bassin bien conformé, d'une femme prête d'accoucher d'un enfant dont la tête seroit fort grosse? Mais malgré la rhétorique de cet Auteur, je conseille à toutes les femmes de s'en tenir plutôt à l'expérience des siècles passés, que de permettre à qui que ce soit de faire sur elles l'essai de son remede. Que cet Ecrivain commence par nous démontrer que les femmes & les enfans de nos jours, sont d'une nature toute différente de ceux des siècles passés; pour lors nous lui fournirons des expériences journalieres toutes semblables à celles des premiers siècles. En attendant, je me contenterai de lui répéter ce que nous dit M. Puzos, à l'occasion d'une tête trop long-temps arrêtée au passage.

Pag. 120. « Une tête monstrueusement grosse ,
» est la cause assez ordinaire de cet arrêt de l'en-
» fant au passage ; il est cependant rare que l'en-
» fant , quelque gros qu'il soit , ne vienne à
» la fin naturellement , quand il n'y a aucun
» vice de conformation dans la mere ». Et
c'est ici le cas.

23^e § « Mais s'il est aisé de se tromper sur
» la nature des signes dans le cas dont nous
» venons de parler , si la cause qui le produit ,
» peut avoir des suites si différentes , il semble
» qu'il est permis de révoquer en doute la pos-
» sibilité de la cure prophylactique , quand la
» rupture de matrice dépend de cette cause.
» Cependant , comme il est essentiel à l'Ac-
» coucheur de ne rien confondre , & de ne
» point se tromper , je vais établir une règle
» qui le guidera sûrement dans le cas , où mal-
» gré la bonne conformation du bassin , la
» grosseur de la tête d'un enfant trop fort , for-
» me un obstacle à l'accouchement , si en
» même temps il y a des symptômes qui don-
» nent lieu de craindre la rupture de matrice ,
» on ne peut compter sur un accouchement
» naturel sans crime Mais , direz - vous ,
» par quel moyen voulez-vous qu'on prévien-
» ne la rupture de matrice ? ma réponse est
» facile : par l'opération césarienne. J'aurai
» encore ici la gloire d'avoir proposé le pre-
» mier l'usage d'un moyen , dont personne

» avant moi n'avoit eu l'idée pour le cas dont
» il s'agit. Trois raisons me déterminent à croire
» indispensable alors l'opération césarienne.
» ne.

1°. » Quand la tête d'un enfant trop gros &
» trop fort, donne lieu de craindre la rupture
» de matrice, ni la médecine, ni la chirurgie,
» ne fournissent d'autres secours que l'opération
» césarienne.

2°. » Le moyen que l'on propose de retourner
» l'enfant quand la tête est trop grosse, est
» mal imaginé.

3°. » En brisant la tête de l'enfant avec le
» perforatif, ou en le tirant avec les crochets,
» non - seulement on tue l'enfant de propos
» délibéré, mais encore on court plus de
» risque de crever la matrice, par les moyens
» mêmes que l'on prend pour éviter cet accident ».

Quand il n'est pas certain, qu'une cause produira infailliblement un effet très-fâcheux, si on n'a pas de meilleur préservatif à opposer à cet effet, que celui qui pour en garantir les femmes en couche, les mettroit dans un danger imminent de leur vie; je pense qu'en pareil cas, il n'y a pas de cure prophylactique plus sage & plus spécifique, que celle de s'abstenir absolument d'un aussi redoutable préservatif, que l'est l'opération césarienne, de l'aveu même de M. Crantz, qui dans son

3^e §, nous dit positivement : « je conviens » que l'on trouve consigné dans les fastes de » l'Art , un nombre assez considérable d'ob- » servations où l'opération césarienne n'a pas » réussi ».

Je n'ai pas de peine à croire ici M. Crantz sur sa parole , lorsqu'il se vante d'être le premier qui ait proposé l'opération césarienne , pour éviter un accident aussi rare qu'il est douteux , du moins dans le cas dont il est question ; mais je ne vois pas qu'il ait lieu de se glorifier de cette prétendue découverte , & Dieu veuille que personne après lui n'épouse une pareille idée ; car bien loin d'approuver son moyen , je me persuade au contraire , que tous ceux qui aiment l'humanité conviendront avec moi , qu'on ne pourroit en faire usage sans se rendre véritablement coupable d'homicide , il y auroit de l'extravagance à compter sur des symptômes , qui ne sont pas moins équivoques que leurs signes & leurs causes , plutôt que sur l'espérance d'un accouchement naturel , fondée sur l'expérience de tous les âges du monde , où nous ne voyons pas que la nature ait jamais pris plaisir de faire concourir ensemble tant de mauvaises causes dans un même sujet , en faveur des Accoucheurs. Ce sont de fausses suppositions , fondées sur des si & des cas.

Les raisons sur lesquelles M. Crantz voudroit appuyer ses conclusions , ne prouvent rien ; dans la supposition de la premiere , sa gloire s'en iroit en fumée & ne seroit que pure vanité : mais outre que les Instrumentaires ne sont d'accord ni avec lui , ni entr'eux sur leurs moyens , les vrais Médecins , les Chirurgiens integres & l'Art même d'accoucher , fourniront en ce cas les mains bien conduites d'une Sage-Femme.

Quant aux deux autres raisons qu'il allé-
gue , d'accord je les admettrai volontiers ,
& je condamne avec lui les moyens qu'il re-
fute , puisque ce ne sont pas là mes secours.
On peut recourir à ceux que nous avons don-
nés à l'occasion d'une tête enclavée au pas-
sage.

24^e § « Mais , dira-t-on , le remede
» que vous proposez , est pire que le mal mê-
» me. Ceux qui font cette objection , ne con-
» siderent pas , que quoique l'incision faite à
» la matrice avec un instrument tranchant , soit
» une grande opération ; cependant la rup-
» ture de ce viscere est bien plus dangereuse ,
» & lorsqu'elle est arrivée , on n'est pas pour
» cela exempt de faire une incision. Le moyen
» que je propose pour prévenir la rupture
» de matrice , c'est-à-dire , l'opération césa-
» rienne , n'est plus de saison , quand la tête
» est une fois dans le petit bassin ; sa grosseur

» qui n'a plus de proportion avec la petiteffe
 » de l'espace qu'il s'agit de franchir, l'oblige
 » de s'y arrêter, ce qui doit faire craindre la
 » rupture de la matrice: car dans ce cas il
 » n'y a que le forceps qui puisse prévenir ce
 » malheur ».

M. Crantz ne considère pas ce qu'il a dit au commencement de sa Dissertation, savoir, que la rupture de matrice n'est pas mortelle par elle-même, qu'on ne pouvoit la guérir ci-devant, parce qu'on ne la connoissoit pas, qu'on peut y apporter remede après qu'elle est arrivée: il ne considère pas non plus ce qu'il a à dire par la suite dans son 28^e § (je veux dire) *qu'on trouve dans les fastes de la médecine, l'exemple de rupture de matrice, suivie d'une parfaite guérison, sans le secours de l'opération césarienne.*

Dans son 34^e § il nous fait entendre, qu'il n'est pas nécessaire de recourir à l'opération césarienne, toutes les fois qu'il y a rupture de matrice. Pourquoi donc s'entêter à vouloir prévenir cet accident, par une opération aussi cruelle, puisqu'il n'exige pas toujours ce remede barbare, lors même qu'il est arrivé? A quelle fin exposer les pauvres femmes à une mort presque toujours certaine, pour les garantir d'un accident qui peut arriver, & qui peut-être n'arrivera pas, & qui au pis aller n'est pas sans remede? Seroit-ce donc pour

tuer les femmes de crainte qu'elles ne meurent, ou plutôt de crainte qu'elles ne meurent pas ?

M. Crantz ne considère pas enfin, que la violence du forceps peut, comme le perforatif & les crochets, occasionner les convulsions de l'enfant, qui se sentant trop pressé, doit se débattre & exposer la mère à la rupture qu'on veut éviter.

25^e § « Si la matrice est menacée de se crever dans le travail, à cause de sa mauvaise conformation, on prévient ce malheur, en pratiquant l'opération césarienne ; mais quand l'orifice de la matrice est ouvert, & que les eaux sont formées, on tourne l'enfant, pour l'amener par les pieds. La même pratique doit être observée toutes les fois que la matrice déplacée forme une espèce d'hernie.

Il n'y a pas ici la moindre nécessité de recourir à aucuns des moyens que prescrit M. Crantz. L'un de pratiquer l'opération césarienne est inoui, & l'autre de retourner l'enfant pour l'amener par les pieds, s'il se présentait à l'orifice par la tête, seroit mal imaginé comme l'a remarqué notre Differtateur dans son 23^e §, où il dit « avoir démontré que ce moyen est toujours mortel pour l'enfant, & très-dangereux pour la mère ». Outre qu'il seroit impraticable, avant que d'avoir redressé la

la matrice. Il fera donc plus naturel , plus doux & plus sûr de recourir à la méthode d'opérer , que nous avons proposée à l'article de l'obliquité de la matrice , puisque c'est ici le cas.

27^e § « La petitesse de l'orifice de la matrice , sa dilatation trop difficile , son occlusion par une excrescence charnue , par un ulcère ou un squirre , sont encore des causes de la rupture de matrice . . . La petitesse du passage vient-elle de l'union contre nature des fibres de l'orifice & du cou de la matrice , produite par des déchiremens survenus dans une couche précédente , ou de la callosité de ces mêmes parties , laquelle a pour cause un ulcère invétéré ou un squirre , l'incision devient alors un moyen suffisant , pour détruire ces obstacles. Enfin , si le passage est étranglé par quelque excrescence charnue , on vient aisément à bout de l'élargir , en emportant cette excrescence ».

Ce n'est souvent que vers la fin du travail , que l'orifice de la matrice se dilate dans les cas d'obliquité , où ce même orifice ne s'ouvre & ne devient plus mince qu'à force d'attentions , pour lui donner une bonne direction & à force de douleurs.

Tant-s'en-faut qu'on vienne aisément à bout d'emporter des excrescences charnues , ou de faire des incisions à l'orifice & au cou de

la matrice , on doit au contraire regarder ces opérations comme impraticables , parce qu'il est aisé de concevoir , que comme on n'opéreroit qu'à l'aveugle , on ne pourroit être assez sûr de son instrument , pour ne pas blesser aucune partie ; c'est pourquoi on doit présumer , que ces sortes d'opérations seroient vraisemblablement mortelles. Autant vaudroit-il en venir à l'opération césarienne que toute personne sensée doit abhorrer dans ces sortes de cas , que l'on fera beaucoup mieux d'éviter , en y remédiant , lorsqu'on en est menacé après des déchiremens causés par la rude manœuvre d'un Accoucheur , & qui proviennent d'une couche précédente : ou bien il faudra prévenir ces sortes de cas par des émolliens , des fondans & des remèdes internes que fournit l'Art de la médecine , capables de dissiper ces accidens avant le temps des couches , que l'on ne doit point attendre pour obvier à tous ces inconvéniens , quoique l'expérience nous ait appris , qu'ils ne forment pas toujours des obstacles insurmontables à la nature , & à l'Art de bien opérer avec les mains seules.

34 § « On doit tenir pour constant , que » l'opération césarienne est l'unique remède , » toutes les fois que l'enfant est tombé tout » entier dans la cavité de l'abdomen , & toutes les fois que les pieds étant encore dans

» la matrice , la tête seule a passé dans l'abdo-
 » men par l'ouverture qui s'est faite dans le
 » corps , où dans le cou de la matrice. Mais
 » si l'enfant est mal situé dans la matrice , si
 » on s'apperçoit qu'il fait seulement effort
 » avec les pieds pour percer la matrice , on
 » vient souvent à bout d'accoucher la femme
 » en retournant l'enfant , ou en le tirant avec
 » le forceps. Il ne faut pas conclure de - là ,
 » qu'on doive recourir à l'opération césa-
 » rienne toutes les fois qu'il y a rupture de
 » matrice , comme l'a pensé M. Simon , &
 » avant lui plusieurs Auteurs qui ont écrit
 » sur cette matiere , & que M. Simon a suivis
 » trop servilement.

A plus forte raison ne doit-on pas recou-
 rir à l'opération césarienne pour éviter la
 rupture de matrice : ce qui pourroit néan-
 moins arriver assez fréquemment de la part
 de nos Instrumentaires , qui ne sont déjà que
 trop portés à suivre servilement tous les Au-
 teurs , qui recommandent de nouveaux moyens
 de se passer des voies naturelles & ordinai-
 res , pour leur substituer celles de l'Art ,
 quelque étranges qu'elles puissent être.

41^e § « Quand il ne paroît pas nécessaire de
 » faire l'ouverture du ventre , parce qu'il est
 » possible de tirer le fœtus en le tournant , ou
 » par le moyen des instrumens , on ne peut
 » savoir alors que par conjecture , l'état de

» la plaie , & le degré de contusion ; il est
» donc plus difficile d'y remédier : aussi est-ce
» pour cette raison , que l'opération césa-
» rienne est préférable à l'extraction natu-
» relle.

Par la même raison , M. Simon n'a donc pas eu tort de conclure , qu'on devoit avoir recours à l'opération césarienne toutes les fois qu'il y a rupture de matrice , comme on le concluroit de l'inconsistance de ce § & de celui qui va suivre , en les comparant avec le § 34^e.

42^e. § « Dans le cas d'épanchement de
» sang dans le ventre , (ce qui paroît inévita-
» ble dans la rupture de matrice) . . . on ne peut
» se dispenser de faire une ouverture au ventre.
» C'est le parti le plus sage ».

Pour mettre le comble à cette intrépidité si funeste de nos Instrumentaires , il ne manquoit plus que cette belle dissertation de M. Crantz , cet ouvrage que M. Morisot trouve si bien fait & si méthodique , cet ouvrage (dis-je) qui fournit avec élégance des preuves imaginaires de la nécessité qu'il y a de recourir à l'Art de la Chirurgie la plus raffinée , pour délivrer les femmes dans toutes sortes de cas , de la façon du monde la plus dangereuse & la plus cruelle. Et comme si les Pudendistes n'étoient pas déjà trop entreprenans , sans avoir besoin d'émulation pour les encoura-

ger à enchérir tous les jours de plus en plus aux dépens du sang-humain. Par-tout on leur ordonne l'opération césarienne ; mais les conséquences en sont trop dangereuses , pour décider si hardiment ; & en effet , si cette apparente nécessité d'accoucher les femmes par cette opération , vient à être tolérée dans tous les cas que le propose M. Crantz , à quels dangers n'exposera-t-on pas les femmes & les enfans ? si on admet une fois ses principes , qui pourra mettre des bornes à la fureur de ces Charpentiers ? Les téméraires iront leurs trains , les plus circonspects se feront un scrupule d'accoucher les femmes par d'autres moyens , puisque c'est le grand remède , le grand préservatif dans les travaux les plus communs & les moins difficiles , si tant est qu'on ne puisse , de nos jours , « s'attendre à » un accouchement naturel *sans crime* ». Les Praticiens les plus timides ne feront pas moins à craindre que les plus étourdis. Car suivant la doctrine de M. Crantz , l'opération césarienne est indispensable , toutes les fois que quelques-unes des causes que nous avons citées d'après lui , donnent lieu de craindre la rupture de la matrice : or il n'y a pas de femmes , qui dans les douleurs de l'enfantement ne porte avec elle quelqu'une de ces causes , d'où l'on conclura toujours pour l'opération césarienne. En supposant même par extraor-

dinaire, ce que j'ai peine à croire, qu'il put y avoir des femmes en couche assez heureuses pour être tout-à-fait exemptes de ces prétendues causes, dont « il n'y en a pas une » qui ne soit capable de produire la rupture » de matrice » : en supposant encore avec M. Crantz 18 §, que le danger n'existe souvent que dans la crainte, & que d'ailleurs « lorsqu'il » y a lieu de craindre, l'Art ne fournit d'autres » secours que l'opération césarienne », l'Accoucheur le moins décidé s'y déterminera sans façon par une crainte fondée sur celle de M. Crantz, & qui augmentera par la seule pusillanimité de son esprit ; ainsi les femmes en couches auront à redouter non-seulement les suites de leurs propres craintes, mais encore plus, celles de leur Accoucheur.

A quelles extrémités enfin les Instrumentaires ne porteront-ils pas la tolérance de leurs furieux attentats, pour le peu qu'elle penche de leur côté ? Un célèbre Médecin de Londres, dans sa requête des enfans mort-nés, ne reproche-t-il pas à ces misérables ouvriers, la barbarie de pincer le cordon ombilical à la moindre difficulté qu'ils rencontrent, & d'étouffer ainsi ces pauvres innocens dès le sein de leur mere, pour avoir un prétexte d'attribuer leur mort à toute autre cause qu'à eux-mêmes, ou à des instrumens qui ne la leur auroient pas moins don-

née? Cependant malgré la cruelle expérience qu'on a de leur impéritie, ils ne laissent pas de s'autoriser sur une prétendue nécessité, pour se déterminer à tirer un enfant avec le crochet, qui est un mal assez égal à l'opération césarienne, n'y ayant de différence entre l'une & l'autre maniere d'opérer, sinon que l'une tue la mere, & l'autre l'enfant, quoique la spécieuse intention, en pratiquant l'opération césarienne, soit de sauver la mere & l'enfant, en donnant souvent la mort à tous les deux.

Si M. Crantz se fut contenté de nous exposer ses nouvelles decouvertes sur les causes & les signes de la rupture de la matrice, peut-être auroit-on pû en tirer quelque utilité par la suite. Mais le spécifique qu'il propose pour éviter cet accident, ne nous donne pas plus de confiance que ce qu'il nous dit dans son sixieme Paragraphe, que j'ai exprès reservé jusqu'ici, pour qu'on s'entienne à ce qu'on peut raisonnablement inférer de cette savante dissertation.

6^e. § « Je n'ignore pas (dit cet Auteur)
 » que l'on propose l'opération césarienne
 » comme un remede à cet accident (la rupture de matrice). Mais peut-on proposer une
 » telle opération pour un mal, dont quelque-
 » fois on ne soupçonne pas même l'existence?
 » ce? Quand on s'en douteroit, y a-t-il quel-

» qu'un qui ose, sur un simple soupçon; ou-
» vrir le ventre d'une femme qui est déjà à
» demi-morte, afin d'aller chercher dans la
» capacité de l'abdomen, l'enfant qui a crevé
» la matrice, tandis qu'il n'a point été à por-
» tée de s'instruire de cet accident, par les
» signes qui l'annoncent toujours avant qu'il
» arrive? Y a-t-il quelqu'un qui reponde sur
» sa vie, ou sur sa réputation, du succès de
» l'opération césarienne en cette extrémité?
» Et s'il se trouvoit un homme assez témé-
» raire pour l'entreprendre, ce qui jusqu'à
» présent n'a point d'exemple, la famille y
» consentiroit-elle? Car si dans le cas où
» le succès de l'opération césarienne est évi-
» dent, où l'Observateur connoît avec cer-
» titude que c'est l'unique parti qu'il doit
» prendre, où il est animé par le desir très-
» vif de secourir une femme dans cet état,
» & par l'espérance très-ferme d'en venir à
» bout, on a cependant tant de peine à y
» faire consentir la famille, qu'arrivera-t-il
» quand le cas sera douteux, & que l'Ac-
» coucheur ne montrera que de l'incertitu-
» de sur le parti auquel il doit se détermi-
» ner?

Après ce que nous avons observé jusqu'ici,
il me suffira de repondre à M. Crantz que
le cas qu'il suppose, où le succès de l'opé-
ration césarienne seroit évident, est un cas

encore à naître, qui, jusqu'à présent, n'a pas plus d'exemple, que d'Opérateurs qui aient répondu sur leur tête du succès de cette même opération. A l'égard des cas douteux, les Observateurs ne sont déjà que trop industrieux à en imaginer : dans ces cas il faut que la famille se donne bien de garde de consentir à ce que l'Accoucheur entreprenne une opération de cette importance, quand même il montreroit beaucoup d'assurance sur le parti auquel il est déterminé, & qu'il répondroit du succès sur son honneur, on ne devroit pas s'y fier ; mais le plus sûr parti qu'il y auroit alors à prendre, seroit d'attendre du bénéfice de la bonne nature, un accouchement aussi naturel que ceux que l'expérience des précédens siècles nous a produits. Car pour le peu que cette nature soit aidée à temps par des mains alertes & habiles, elle fait d'elle-même avec beaucoup moins de risques & de douleurs, ce que l'Art des Instrumentaires ne pourroit exécuter avec tout l'arsenal de la Chirurgie. Le plus beau, le meilleur, le premier & le plus ancien de tous les instrumens, c'est la main naturelle : or comme il n'y a pas d'invention humaine qui puisse l'égaliser, encore moins pourroit-il y en avoir pour la surpasser ; & c'est en cette partie où les femmes ont évidemment l'avantage par-dessus les hommes, sur-tout

dans un ouvrage tel que celui de manoeuvrer pour delivrer leurs semblables , où la dextérité devient incomparablement plus efficace que si on y alloit à force ouverte.

C'est pourquoi , en vérité , si on veut bien considerer les vraies qualités requises pour assister les femmes en mal d'enfant , il en résultera que dans les travaux communs & les plus ordinaires , où les hommes mêmes ne sont que simples spectateurs prêts à recevoir l'enfant , ou bien à operer un tant soit peu de la main seule , le meilleur d'entre eux n'équivaudra pas une Sage-Femme commune ; & dans d'autres cas , où ils prétendent l'usage des instrumens nécessaire , il seroit bien difficile qu'ils pussent faire mieux que la plus gauche d'entre elles. De sorte que c'est à juste titre qu'on peut dire que les hommes en cette fonction ne sont recevables , ni en qualité de substitués , ni même en celle de supplémens.

Enfin l'Art des accouchemens conduits par le ministère des femmes , emporte avec lui la recommandation du bon ordre , la modestie , la décence , l'aisance , le soulagement , la diminution des peines & du danger , qui sont autant de témoignages naturels des soins tout particuliers de la divine Providence.

Ces attentions des femmes les unes pour les autres , peuvent être comparées à une

poule qui couve, & qui en veillant assiduellement à remplir sa charge, forme ses petits & les fait éclore avec toute la tendresse imaginable. Il n'en est pas de même des fonctions de notre Art exercées par les hommes, où l'on apperçoit toujours quelque chose de sauvage & de défectueux. Ceci me rappelle vivement l'idée de ces fours à couvrir d'Egypte, entretenus par une espece de gens particuliers qui en font métier pour gagner leur pain. Il paroît même qu'ils font un certain monopole de ce curieux secret de couvrir des œufs, au moyen d'une chaleur artificielle & forcée : cette pratique aussi bien que d'autres raffinemens tels que ces couches de fumier que l'on dresse dans la même vue, ou bien celui de commettre la charge de conduire & d'élever des petits poulets à des coqs, (a) à des chapons, ou à quelques autres meres artificiellement empruntées, sont à la vérité des inventions fort ingénieuses; mais outre le grand nombre de ces productions qui deviennent la victime de ces expériences, on a remarqué que la plûpart de ces poulets, éclos par cette méthode, étoient estropiés; qu'il manquoit aux uns une cuisse,

(a) Voyez Reaumur sur l'art d'élever la volaille domestique.

aux autres une aîle, ou enfin qu'ils avoient toujours quelque défaut.

Cette comparaïson cloche, il est vrai, en ce qu'au moins il n'y a pas de danger pour les poules, qui n'en reçoivent aucun dommage, au lieu que souvent les meres ne sont pas si heureuses sous la conduite de ces jocrisses, qui font le metier de Sage-Femme; ou si elles l'échappent, ce n'est pas à ces sortes d'ouvriers hétéroclites à qui l'on doit en avoir obligation, mais à la force de la nature qui a prévalu sur leur dangereuse intervention, qui n'est propre qu'à s'opposer à ses effets, à les interrompre, ou à les déranger, & qui n'est bonne en tous sens qu'à frustrer les infortunées femmes de l'espoir qu'elles ont dans les ressources ordinaires de cette nature bienfaisante.

Tandis que d'accord si vous le voulez, de ce qui n'a pas été décidé, qu'il soit permis de tuer l'enfant pour sauver la mere, parce qu'humanement parlant, il paroît qu'on lui doit la préférence: supposons l'existence de cette cruelle alternative, où il faut sacrifier l'un pour sauver l'autre, ce que je ne peux pas croire, ce dont je doute très-fort, & pour des bonnes raisons alleguées dans tout cet ouvrage, ou tout au moins ce qui est impossible qu'il arrive aussi souvent qu'on nous le donne témérairement pour accor-

dé : dans ce cas le succès ne répond pas toujours à la résolution que l'on prend sur cela , puisqu'il s'en faut bien qu'on soit assez heureux pour toujours sauver la mere , quoique l'enfant soit perdu sans aucune espérance ; pendant que par de judicieuses précautions on n'auroit risqué la vie ni de l'un , ni de l'autre. Ainsi puisque je prends les intérêts des meres par préférence , je me flatte qu'elles ne me sauront pas mauvais gré de ce que je donne , à la vie de leur enfant , la seconde place dans mes tendres attentions à les sauver tous les deux.

Il est certain qu'il n'y a pas de moment dans la vie où les enfans reclament avec plus d'instance , l'intercession de l'humanité en leur faveur , que celui dont il est ici question. Les meres peuvent parler pour elles-mêmes : mais les pauvres enfans , pour l'ordinaire , sont forcément privés de la faculté de pousser des cris qui puissent émouvoir à compassion ; ils n'ont que le cri de la nature capable de prendre leur défense , cri qu'on a soin d'étouffer par la prévention de ces terreurs paniques frauduleusement inspirées à dessein de se mettre en credit , & par où la nature est séduite jusqu'au point d'agir contre elle-même , & de se livrer à la discrétion de ses plus grands ennemis.

Enfin , l'on s'imagineroit que toute la rage

de la barbarie auroit été déchaînée & lâchée contre ces tendres innocens nés ou à naître.

Parmi les pauvres n'y en a-t-il pas un nombre incroyable qui périssent faute de nourriture qui leur soit appropriée, sur-tout parmi ceux qui sont élevés par charité aux dépens du public, à qui on ne donne point de Nourrice, qu'on sevre prématurément, & qui languissent jusqu'à la mort faute d'être allaités?

Parmi les riches, ou parmi ceux qui sont assez à leur aise pour bien payer le favant assassin de leur lignée, combien y a-t-il eu de leurs enfans, qui, avant même qu'ils eussent mis au jour une vie qu'ils ne faisoient que de commencer, ont rencontré leur mort, ou des playes considérables, dans ce siècle, qu'à la lettre on peut appeler de fer par rapport à eux, dont les uns ont été tués par le crochet plongé dans leur cervelle, d'autres par la compression du forceps, qui leur a brisé les os de la tête, sans compter ceux que le nœud coulant des lacets a subtilement étranglés.

Néanmoins ces horreurs persistent & se multiplient, sans la moindre opposition, sans la moindre censure, & chez qui? chez les Anglois, parmi cette nation qui se picque d'être plus réfléchie & de penser plus solidement que les autres, du moins en ce qui regarde

le temporel : nation qui outre l'intérêt commun qu'elle a avec toutes les autres bien policées, de favoriser & de protéger la population, passe encore (il faut que je l'avoue avec cet esprit de justice aussi éloigné de payer d'un fade compliment, que le bon sens repugne à le recevoir) passe encore, dis-je, pour s'être éminemment distinguée, en donnant naissance à des sujets dont le nombre ne peut jamais excéder; puisque dans tout le monde connu ils sont des plus remarquables par leur bravoure, par l'élégance de leur taille, leur beauté personnelle, & par quantité d'autres qualités dont la nature les a libéralement favorisés, entre lesquelles cet esprit de liberté né avec eux, ne doit pas être regardé comme peu de chose; car il doit les rendre plus propres que qui que ce soit à faire l'honorable acquisition de bien d'autres avantages.

Peut-on donc trop exactement recommander aux femmes d'examiner au moins, si l'idée qu'elles se forgent, d'une plus grande sûreté à accoucher entre les mains d'un homme, est appuyée sur le solide fondement de la nature, ou purement sur la perfide faiblesse d'une opinion tout-à-fait illusoire? opinion qui ne doit son existence qu'à une frayeur mal-fondée, qu'on a grand soin de fomenter & qui tourne au profit de ceux

qui les jouent si cruellement. Si celles d'entre elles qui sont entraînées par la force des préjugés, ou par la coutume, ou enfin par ces deux motifs ensemble, vouloient prendre assez sur leur franc-arbitre pour avoir la fermeté de secouer de leur esprit un joug aussi dangereux, dans un point qui les touche de si près, il n'y a pas de doute qu'elles ne trouvaissent qu'il vaut mieux & qu'il est bien plus sûr, tant pour elles que pour leurs enfans, d'écouter l'instinct de la nature si fort autorisé par la raison, qui leur inspire cette répugnance qu'elles sentent à se soumettre à des hommes, comme il faut qu'elles le fassent lorsqu'elles se décident pour des Accoucheurs, qui sont assez impudens pour traiter cette repugnance de *fausse pudeur*.

Quoi qu'il en soit, je suis bien assurée qu'on ne pourra pas attribuer à simplicité les justes plaintes que je fais, de ce qu'on abuse de la foiblesse de notre sexe, pour cruellement sacrifier des pauvres innocentes, qui, après avoir trop légèrement ajouté foi à des frauduleuses promesses d'une assistance plus efficace, n'embrassent le plus souvent qu'une mort honteuse & cruelle, pour laquelle néanmoins, afin d'ajouter le ridicule à l'horreur, on doit s'attendre à payer ces exécuteurs bien plus largement que toutes autres personnes de notre sexe, qui les auroient délivrées
avec

avec plus de décence & de sûreté, & toujours avec beaucoup moins de tourmens.

Que le vrai Citoyen pour l'amour de la Patrie, que les maris pour celle de leur femme & de leurs enfans, que les femmes enfin pour l'amour d'elles-mêmes cessent donc d'être dupes, sûres comme elles le sont d'être en quelque façon les victimes de ce baragouin emphatique, destiné à fasciner leur entendement, pour mieux cacher tous les dangers qu'elles courent entre les mains de ces Opérateurs ! Puissent - elles voir après tout à travers ce nuage de termes barbares usités par ces pedants qui ont intérêt de leur en imposer, que ce n'est véritablement qu'un nuage qui sert plutôt de masque à une ignorance crasse, que d'indice de vraie science !

A l'égard des éloges prodigués aux Ecrits de nos Accoucheurs, par M. Morisot, p. 51 de sa Dissertation, j'ose assurer que quoiqu'on puisse y trouver çà & là quelques notions de théorie empruntées de quelques habiles Médecins, Chirurgiens, ou Naturalistes, rien n'est plus méprisable que leurs maximes pour la pratique : ce qu'il y a de tolérable de ce côté-là, provient vraisemblablement des Sage-Femmes, mais si défiguré par l'absurdité de leurs sophismes, que c'est du fond de mon cœur que je plains toutes les femmes soumises à passer par les mains

d'ouvriers, qui n'ont pas de plus sûrs garants de leur conduite que leurs ridicules documens.

On comptera toujours au nombre des plus détestables ouvrages qui aient paru jusqu'ici sur cette matiere, le Traité de la pratique des accouchemens adopté par M. Smellie, qui s'en est trop rapporté à la plume d'un certain Ecrivain, qui gagne ici sa vie à se donner pour protecteur de tous les mauvais Auteurs. M. Smellie a enfin reconnu les absurdités sans nombre que renferme ce Traité qui porte son nom. Il étoit prêt à mettre sous la presse sa retractation authentique, dans le temps qu'il a quitté Londres pour se retirer; mais de crainte que cette palinodie ne fit connoître à toute l'Angleterre que les Pudendistes ne sont pas plus nécessaires au public que leurs misérables instrumens, ses Confreres l'en ont empêché.

Si ce bon Docteur eut été assez lettré pour fournir des Mémoires exacts à son Ecrivain, il seroit le seul qui auroit eu la naïveté de nous avertir dans son Introduction :

1°. Que tous ceux qui ont écrit sur l'Art, y compris M. de Lamotte, ne sont pas sinceres, qu'ils ont fait mention des cas qui leur ont réussi, & caché ceux où ils ont manqué. Voyez p. 63.

2°. Qu'au commencement de sa pratique, en voulant suivre la méthode d'opérer du

célèbre Lamotte, il tuoit beaucoup d'enfans & même les meres, qu'ensuite il s'est corrigé en changeant de maxime, pour se déterminer à ouvrir la tête des enfans dans la vue de sauver les femmes. Voyez p. 64.

3°. Il traite tous ses Confreres d'Empiriques & de Charlatans. Voyez p. 71 de la même Introduction.

Au reste pour porter un jugement équitable du livre de M. Smellie, nous devons distinguer ce qui appartient à ce Docteur, de ce qui est l'ouvrage de son scribe, outre qu'en lisant l'imprimé, on sent que plusieurs traits d'une théorie lumineuse jettés de côté & d'autre, ne sont pas de la même main qui a donné tels qu'ils sont les chapitres de la pratique, parmi lesquels tout ce qui se ressent de la modération procede de M. Smellie : au lieu que tout ce qui ne respire que la violence & l'excès, vient de la véhémence & du tempérament emporté de l'Ecrivain, qui est véritablement l'Auteur de ce Traité. Cet homme accoutumé à mordre par-tout, n'a pas même épargné son bienfaiteur. Il semble au contraire qu'il ait pris à tâche de le rendre ridicule, & de le faire plutôt passer pour un hardi Professeur de meurtres que pour un Accoucheur passable.

La grande maxime de cet Auteur est de préférer l'usage du forceps aux moyens de

retourner un enfant pour le prendre par les pieds. Smellie , p. 194 , 252 & suivantes.

C'est de cet habile homme que nous tenons l'impertinente pratique qu'il prescrit à ses Disciples , de toucher les femmes en mettant les doigts dans l'anüs , soit pour distinguer si elles sont enceintes , soit pour faire descendre la tête du fœtus dans les douleurs de l'enfantement. Voyez p. 185 & 212.

Pour faciliter le métier aux hommes & abréger l'ouvrage , dans un accouchement naturel & aisé qui ne demande que le temps & la patience , de crainte que l'Accoucheur ne s'ennuie à perdre son temps , il conseille de se servir du forceps , ou du crochet , dans les termes suivans , p. 193. « J'appelle travail » naturel , celui où l'enfant présentant la tête , » la femme est délivrée par ses douleurs : mais » (ajoute-t-il) le cas peut être si ennuyeux & » si lent , que nous sommes obligés d'user de » force extraordinaire , en dilatant les parties » avec le forceps , ou bien de l'avoir avec » les crochets en lui ouvrant la tête » , & le tout avec la bonne intention « de sauver » la mere » , ne fut-ce que pour sauver les apparences de l'usage qu'ils font des instrumens sans la moindre nécessité.

Je ne finirois pas s'il me falloit rapporter en détail toutes les cruautés qu'ordonne gravement l'Auteur de ce traité. On trouve un

abregé des cas où, suivant son opinion, on doit se servir du crochet, s'il n'est pas aisé de mettre le forceps en besogne. Depuis la pag. 265 jusqu'à la p. 375, on compteroit des milliers de circonstances où, à l'entendre, il faudroit au moins le forceps, très-souvent les crochets, & enfin des ciseaux ou des bistouris pour couper bras & jambes, & séparer la tête des épaules. Je finirai par ce dernier exemple.

Smellie, p. 365. « Si un crochet ne suffit pas, introduisez-en un second. Si tous ces expédiens viennent à manquer, soit à cause du volume de la tête, ou de la mauvaise conformation du bassin, après avoir fait usage des crochets sans succès, l'Accoucheur séparera le corps de la tête avec un bistouri, ou une paire de ciseaux, & en poussant la tête dans la matrice, ... qu'il fasse approcher un assistant pour presser sur le ventre de la femme avec ses deux mains, afin de tenir fermes cette tête & la matrice dans cette position; qu'il ouvre ensuite le cerveau avec des ciseaux, & après en avoir ôté la cervelle, il fera l'extraction du reste avec les crochets ».

De crainte qu'on ne vint à oublier cette horrible façon d'opérer qui fait fremir, notre Ecrivain la répète, p. 369 de ce même ouvrage que l'Editeur de M. Puzos a mis au nombre des excellens.

Ces Auteurs , qui , comme une peste publique , infectent les plus belles Provinces de l'Europe , vont tête levée , en professant une doctrine tendante à la dépopulation des royaumes & à la destruction générale de l'espece , tandis qu'on ne veut pas seulement écouter les personnes qui se conduisent par des principes infiniment plus humains , plus conformes à la nature & au bon sens.

Quoi qu'il en soit , dans les circonstances où une femme a besoin de l'assistance de notre Art , pour le peu qu'elle soit sensible à sa propre conservation , & à celle de l'enfant qu'elle porte ; c'est alors qu'elle a lieu de regarder avec autant d'horreur que de mépris , les différens rôles que jouent ces fiers champions , ces mâles Sage-Femmes , dont l'un rustique & bourru , voulant néanmoins faire le bel esprit , ne fera que le sot plaisant , par d'impertinentes questions tout-à-fait à contretemps , & au plus fort même de sa pétulante opération , demandera d'une voix rauque à sa patiente , « Si elle veut en » être bientôt quitte ». L'autre au contraire se présentera comme un dameret , avec toute l'élégance d'un petit maître qui , d'un air galant & souriant , fera la petite bouche par la contraction de ses levres , pour d'un ton doux-ceroux assurer Madame que les instrumens ne lui porteront aucun préjudice , que l'enfant

même n'en fera pas marqué, ou du moins bien peu, & peut-être point du tout (a), quoique pendant tout ce temps-là il mente comme un arracheur de dents (b).

Ce second rôle pour être moins grossier, n'en est peut-être pas moins dangereux, puisqu'il est dans le fond c'est la même méthode d'opérer, qui par conséquent produira le même mal, les mêmes fautes. La gracieuse façon de s'insinuer de celui-ci, donne moins de défiance, & ne peut, comme l'autre, servir d'avertissement pour être sur ses gardes; il est vrai qu'elle dispose plus poliment à obtenir la permission de toucher avec une main, qui, pour s'être insinuée par un ingénieux artifice, n'en fera pas moins rude: mais qu'y a-t-il là de plus qu'un assassin poli? Le meurtre est-il moins meurtre pour être commis avec un air benin? Tout bien considéré, il n'en est que plus capable de provoquer l'indignation.

Si quelques-uns de mes Lecteurs venoient

(a) « On peut introduire le forceps avec beaucoup d'aisance & de sûreté comme une paire de mains artificielles, par lesquelles la tête de l'enfant sera bien peu marquée si elle l'est, & la femme bien rarement déchirée ». *Smellie*, p. 257.

(b) Nous avons remarqué la même chose dans *Puzos*, qui nous dit que le forceps ne fait guère de désordre dans les parties de la mère, que cependant le crochet intéresse moins ses parties. V. p. 205 & 206.

à s'imaginer que j'outre la matiere dans ce que j'objecte aux Accoucheurs, je les supplie de vouloir bien observer les citations suivantes tirées de ce fameux Praticien, M. Deventer, qui a fait tous ses efforts pour atteindre à la perfection de l'Art des accouchemens, autant que la nature peut le permettre au genre masculin, quoiqu'il n'y ait pas réussi. Voici ses propres paroles, p. 11 de l'édition françoise.

« Est-il rien de plus affligeant & pour la mere
» & pour les assistans, que de voir un homme
» plein de vin, à peine maître de lui-même,
» dépouillant toute compassion & tout sentiment d'humanité, la main armée d'un cro-
» chet, d'un couteau, d'une curette ou d'autres
» instrumens horribles, pour venir au secours
» d'une agonisante, commencer pour premier
» parjure, par blesser la mere, faire mourir l'en-
» fant, le tirer par morceaux après des douleurs
» inouies, & trouver qu'on ne peut assez payer
» ce bel ouvrage ? ils feroient mieux de se
» faire bouchers ou bourreaux, plutôt que
» de traiter ainsi l'image de Dieu ».

Le même Deventer compare les Accoucheurs, à qui ? voyez p. 56 de ses Observations : « semblables, dit-il, à des chevaux
» aveugles, qu'on attache à un moulin, vont
» toujours leur chemin, sans savoir où ils se
» trouvent ».

Ai-je dit quelque chose de plus fort & de plus dur que cela dans tout mon ouvrage ? au reste, Deventer n'a pas eu dessein d'insinuer que tous les Accoucheurs par leur conduite répondissent en tous points à la description qu'il nous en vient de faire ; non certes, ni moi non plus. Mais en retranchant la brutalité, si l'on considère attentivement leurs erreurs & cet esprit mercenaire qui les domine pour la plupart, peut-être ne trouvera-t-on pas une grande différence entre les originaux & le portrait qu'il en fait. Remarquez un peu, s'il vous plait, cette dernière citation, puisée de la doctrine & de la pratique de ce célèbre Accoucheur M. Peu. « Il se » détermine d'ailleurs, sans beaucoup de fa- » çon à casser un *bras* ou une *cuisse* à un en- » fant, quand il *s' imagine* que cette opération » lui donnera de la facilité pour achever l'ac- » couchement, & cela, sur le *fondement* qu'il » est *aisé* de réparer le mal dans les enfans *nou-* » *veaux nés* : une machoire luxée l'embarrasse » aussi fort peu, par la même raison ». (Pré- face du Traducteur de Deventer, p. 14).

Ces especes d'Opérateurs n'ont donc pas tout-à-fait tort de présumer, comme ils font, sur la foiblesse de l'esprit féminin, puisqu'ils trouvent tant de facilité à faire passer les cruautés qu'ils exercent sur elles inutilement, sous un prétexte aussi inconsistant que celui d'une

tendre compassion. Ainsi, outre l'insulte qu'ils leur font par toute la confusion à laquelle ils les exposent, ils y ajoutent encore celle de leur en imposer impudemment, pour voiler un tant soit peu un sordide intérêt qui est exactement le vrai motif qui les engage à s'arroger une fonction à laquelle ils n'ont jamais été appelés, ni par la nature, ni par aucune nécessité, à moins peut-être que ce ne soit par la leur.

On peut encore assurer, que c'est bien en vain, que dans la vue d'épargner aux femmes la frayeur d'une figure masculine en ces délicates circonstances, où il s'agit de manœuvrer, ils affectent de prendre des airs & des manières efféminées jusque dans leurs ajustemens, pour que cette fonction paroisse plus naturelle en eux. C'est en vain, dis-je, qu'ils s'attachent à l'écorce, parce que pour ce qui est de l'essentiel, ils ne pourront jamais cacher cet air emprunté qui dénote leur intrusion, dans un office qui est si manifestement du ressort des femmes : que quand bien même, pour s'y rendre propres, ils se réduiroient à la triste condition des Prêtres de la Déesse Cybelle (a), je doute qu'ils fussent suf-

(a) Ces Prêtres étoient Eunuques, on les appelloit en latin *Evirati*.

SUR LES ACCOUCHEMENS. 443
suffamment démasculés , pour justifier en eux
l'usurpation d'un tel office.

*Conclusion de la seconde & dernière
Partie.*

Si l'avou que je fais ici de la juste appréhen-
sion où je suis de n'avoir pas pleinement sa-
tisfait à ce que le titre de cet ouvrage semble
annoncer , donne lieu aux reproches qu'on
peut me faire de mon peu de capacité à rem-
plir mes promesses , j'espère qu'on n'y en ajou-
tera pas d'autres que je n'ai pas mérités , &
qu'on ne me taxera , ni de vanité dans la fin
que je me suis proposée par ce foible essai ,
ni d'injustice dans la conduite que j'y ai ob-
servée.

Car pour ce qui est de vanité , il n'y en a
pas de ma part , parce que je n'ai jamais pré-
sumé , que des remontrances aussi peu authen-
tiques que les miennes , pussent avoir la chan-
ce de détruire des abus , qui faute de crédit
assez puissant pour les abolir , n'en existeront
pas moins. Si j'avois été assez foible pour m'i-
maginer le contraire , la simple connoissance
que j'ai du monde auroit été suffisante , pour
me détourner d'une pensée aussi présomp-
tueuse que ridicule. Je ne suis que trop bien
informée de l'opiniâtreté avec laquelle la plu-
part des esprits s'attachent à de faux préju-

gés, qui quand on a tant fait que de les admettre & de s'en coëffer, ont toujours onze points de droit par prévention.

En m'opposant à des erreurs qui deviennent si palpablement pernicieuses au bien de la nation, je n'ai exactement eu en vue que l'acquiescement d'un devoir, dont chaque membre de la société civile est chargé. C'est par ce même motif que j'ai fortement appuyé sur les points d'excès, jusqu'où les Accoucheurs pouffent aujourd'hui l'irrégularité de leur conduite dans la pratique, & c'est dans cette bonne foi que j'ai hasardé de faire part au Public des principes d'où partent mes réflexions & mon sentiment, sans prétendre pour cela avoir aucune autorité sur ce que d'autres peuvent penser. Sur quoi je m'en rapporte de gayeté de cœur au jugement de la raison de quiconque en est capable; car je fais fort bien que ce seroit assurément peine perdue, que d'écrire pour d'autres.

Quant à l'injustice, j'en suis claire & nette, du moins du côté de la partialité pour mon sexe; j'avoue & je déplore autant que qui que ce soit l'ignorance de quantité de Sage-Femmes, dont le nombre d'une pareille espèce ne sauroit être trop petit; mais le parti de les exterminer & de leur interdire la pratique des accouchemens, seroit-il préférable à celui d'en avoir d'autres mieux instrui-

tes ; tandis sur-tout , qu'on n'a rien autre à mettre en leur place que des hommes & des instrumens , qui sont encore pires que toutes ces femmes ? Quelle nécessité y a-t-il de recourir à des extrémités si dangereuses ? car enfin , comme il est manifeste qu'on manque ici d'un nombre suffisant de bonnes Sage-Femmes , de même , les causes de ce défaut ne sont pas moins évidentes , savoir , de ce que non-seulement on ne prend pas assez de soin pour les instruire & les former dans la profession ; mais encore de ce qu'elles en sont détournées par un découragement universel , qui ne fait qu'augmenter tous les jours , à la vue de cette usurpation des Instrumentaires , dont le prétexte de les supplanter ne peut se fortifier de plus en plus par cette allarmante disette de Sage - Femmes capables : disette à l'accroissement de laquelle ils auront eux-mêmes si fort contribué. Ces causes capitales une fois bien connues , il ne sera ni obscur , ni difficile de voir comment on pourroit parvenir à y remédier.

Il est de la dernière importance de bien instruire les femmes que l'on destine à la pratique des accouchemens , pour accomplir en elles ce que la nature a déjà mis en si beau chemin , en les gratifiant à quantité d'égards d'une aptitude supérieure pour cette profession. Des Sage - Femmes capables feroient

d'un grand secours pour former de bonnes élèves ; & les Hôpitaux fondés pour les femmes en couches ne feroient pas moins nécessaires pour une fin si desirable. Ce ne seront pas les Accoucheurs qui se prêteront à une si bonne œuvre ; ces Messieurs ne sont ni inclinés , ni intéressés à dresser de vraies Sage-Femmes , ils ne les rendront pas meilleures , ils ne les rendront pas plus habiles. Ainsi pour ce qui concerne la partie de pure pratique , ou le manuel des accouchemens dans ces Hôpitaux , il ne faudroit sûrement pas la laisser sous la direction des hommes , qui peuvent avoir intérêt de former des Sage - Femmes d'une façon si imparfaite , qu'elles deviennent au moins aussi inutiles qu'ils le sont eux - mêmes ; ou d'en élever enfin qui soient plutôt propres à leur être utiles , qu'à servir le Public. L'occasion de succomber à cette furieuse tentation une fois retranchée , les apprenties Sage-Femmes ne pourront trop respectueusement recevoir des Chirurgiens , les leçons capables de les instruire des notions d'Anatomie relatives à la théorie nécessaire de l'Art qu'elles professent. Mais on ne sauroit trop constamment les porter à se perfectionner dans l'opération manuelle ; on ne sauroit les encourager trop efficacement à s'y rendre même si habiles , qu'elles soient en état de prouver & de confirmer la parfaite inutilité

de tous les instrumens généralement quelconques , pour cet office. Ce ne sera pas une tâche bien difficile pour les femmes , d'acquiescer une dextérité de main, qui surpassel'habileté la plus vantée de leurs substituts contre nature, & de leur ôter par - là jusqu'à l'ombre de prétexte qu'ils prennent de supplanter les Sage-Femmes, pour usurper un office purement féminin. Cette usurpation est si palpable, que son vrai motif, je le répète, n'est point du tout fondé sur les raisons qu'ils allèguent, mais uniquement sur la paie qu'ils couchent en joue.

Al'égard du découragement où se trouvent les femmes qui seroient propres à s'appliquer à cette profession, il ne peut cesser que par le concours des personnes, dont dans l'occasion dépend le choix d'un sexe préférablement à l'autre, pour remettre les choses dans leur ancien canal ; d'où il s'ensuivra, pour leur propre avantage, qu'elles cesseront d'être imposées par les fausses prétentions des Accoucheurs.

Au reste, c'est un article sur lequel je ne me donne tout au plus que comme une Avocate, & non pas comme Juge. Tout ce que j'ose dire, c'est que je laisse volontiers la décision de cette question à la lumière naturelle, que Dieu a imprimée dans le cœur de chacun de nous, & que l'on nomme la raison ;

cet oracle, qui dans une cause aussi intéressante à la nature humaine, ne peut jamais rendre une fausse réponse, quand il est consulté par ceux qui méritent de trouver la vérité en la cherchant de bonne foi, avec la ferme résolution de lui sacrifier sans regret, la pauvre vanité qu'il y a à défendre un préjugé.

Quoique dans la société civile il n'y ait assurément pas de point d'une importance plus capitale à décider que celui-ci; cependant la décision n'en fera pas aussi difficile qu'on se l'imagine, si l'on veut se donner la peine d'examiner de quel côté, dans la profession des accouchemens, on doit attendre les secours les plus efficaces & les moins à craindre, savoir si c'est de celui où il est évident qu'ils partent & tiennent tous de la nature suffisamment assistée d'un peu d'Art; ou bien si ce sera de l'autre où il n'est pas moins clair, que ces mêmes secours procédant tous de l'Art, dont on abuse cruellement, n'ont rien du tout de naturel.

F I N.

SUPPLÉMENT.

S U P P L É M E N T.

J'Ai lu avec toute l'attention possible l'Essai sur l'abus des regles générales, & contre les préjugés qui s'opposent au progrès de l'Art des accouchemens, composé par M. Levret, Accoucheur de Madame la Dauphine, & imprimé à Paris en 1768 : & comme l'Auteur, sur la fin de sa Préface, nous invite poliment à lui faire part de quelques remarques utiles & judicieuses, je pense qu'il est de mon devoir de dire ici mon sentiment, avec cette même liberté qui toujours anime mon zele pour le bien de l'humanité. Un objet aussi intéressant mérite l'attention publique, puisqu'il s'agit de combattre des erreurs très-accréditées, & réformer par-là les plus grands abus, ceux sur-tout qui s'opposent le plus essentiellement à la propagation de l'espece humaine, à l'heureux succès des accouchemens, & par conséquent aux progrès de cet Art.

M. Levret nous le promet, sans cependant se flatter d'avoir épuisé la matiere. Ce champ n'étant malheureusement que trop vaste pour un Essai, est rempli de préceptes & de conseils très-sages, & divisé en quatre Chapitres.

Dans le premier on y examine non-seulement les incommodités de la grossesse, mais encore comment on peut les dissiper; c'est pour parvenir à ce but qu'on y discute les causes qui peuvent produire ces incommodités, & les moyens salutaires d'y remédier. Il termine enfin ce Chapitre par des questions relatives à la grossesse, plus curieuses qu'utiles.

Le second Chapitre traite des cas où il est nécessaire de saigner les femmes en travail, & de ceux où il seroit dangereux de le faire, suivant les indications appréciées par de bons Physiciens; on y prouve que les boissons, les remedes & les lavemens agaçans sont d'un très-pernicieux usage en travail; que les bains de vapeur ne leur valent rien en cet état. On finit ce second Chapitre par l'usage des pessaires & quelques autres hors-d'œuvre.

Le troisieme Chapitre roule sur quelques maladies qui ne compliquent que trop souvent les suites des couches: & sur le traitement desquelles l'Auteur ne s'explique que d'après les meilleurs Médecins, qu'avec l'expérience la plus réfléchie.

Le quatrieme Chapitre, quoiqu'analogue aux accouchemens, est encore un hors-d'œuvre, qui traite scientifiquement du choix des Nourrices, de l'allaitement des enfans, de leurs maladies, de la germination la plus ordi-

naire de leurs dents, du sevrage, du préjugé où l'on est qu'il ne faut pas rogner les ongles des petits enfans, &c.

Malgré les obligations particulieres que nous avons à ce célèbre Auteur, de toutes les peines qu'il s'est données pour éclairer l'Art, dans tous ses Ouvrages qui sont écrits d'un style & d'une élégance peu commune; j'espère qu'il ne trouvera pas mauvais la liberté que je prends de prouver que ni lui ni ses Confreres ne sont pas infallibles.

C'est pourquoi je me crois obligée d'ajouter encore ici un abrégé de mes remarques sur certains sentimens établis par M. Levret, qui méritent d'être appréciés, afin d'éclaircir certaines maximes relatives à l'Art que je professe.

Je commencerai par l'article IX de son Art des accouchemens, démontré par des principes de physique, de mécanique, qui a pour titre: *Dissertation sur la cause la plus ordinaire & la moins connue des pertes de sang, qui arrivent inopinément à quelques femmes dans les derniers temps de leur grossesse, & sur le seul & unique moyen d'y remédier efficacement*, page 353, troisième Edition.

Dans cette Dissertation l'Auteur s'engage à prouver trois choses.

1°. « Que le placenta s'implante quelque-

» fois sur la circonférence de l'orifice de la
» matrice.

» 2°. Qu'en ce cas la perte de sang est iné-
» vitable, dans les derniers temps de la gros-
» sesse.

» 3°. Qu'il n'y a pas de voie plus sûre pour
» remédier à cet accident urgent, que de
» faire l'accouchement forcé ».

On convient que dans toutes les pertes de sang menaçantes, qu'il est même nécessaire de se déterminer à l'accouchement forcé, commencer par percer les membranes avec sagacité & faire extraction de l'enfant, surtout si la perte est sans relâche & considérable, ou si elle est occasionnée par le détachement total de l'arrière-faix, comme il paroît lorsque cette masse se présente la première à l'orifice.

Ainsi nous accorderions volontiers à M. Levret les deux conséquences qu'il tire de son antécédent, comme les suites & les effets de la supposition d'une cause des plus *extraordinaires*, & non la plus *ordinaire*, terme fort inepte dans cet endroit, & cependant mise à la tête de la Dissertation dont il est ici question.

Car supposé que le placenta pût prendre naissance sur l'orifice de la matrice; supposé que ce fût un fait qui ne pût aujourd'hui être

révoqué en doute, comme s'en explique notre Differtateur; supposé enfin que ce fût la cause des pertes de sang, cette attache fortuite, cette implantation, cette adhérence, étant contre nature, ne pourroit passer pour cause la plus *ordinaire* qu'improprement parlant; mais ce n'est pas aujourd'hui que notre Auteur est inconsistant avec lui-même. Qu'on en juge par ce qu'il nous dit, en vue d'établir ce même système dans un autre endroit.

« Il est décidé que le lieu naturel, & par conséquent le plus ordinaire de l'attache du placenta, se trouve au milieu de la voute de la matrice; cependant qu'il est très-probable que cela arrive *rarement* ». M. Levret, page 104 de la suite de ses Observations.

Je demande ici à mon Lecteur, si quand on argumente de cette façon-là, s'il ne lui semble pas qu'on ait dessein d'établir le pur pyrrhonisme, si ce qui est le plus naturel & le plus ordinaire arrive *rarement*. On ne peut plus tabler sur aucun principe, sur aucune règle générale, & sur celle-ci sur-tout; la nature qui est pour l'ordinaire uniforme dans ses opérations, sera fautive: ceci soit dit en passant. Venons aux preuves. Que le placenta s'attache sur l'orifice de la matrice, c'est un fait qui ne peut être révoqué en doute. M. Levret, pag. 354, qui nous donne pour

accordé , ce qui à tous égards est mis en question.

En effet, suivant M. Levret lui-même, pag. 355 de sa Dissertation , « si l'on consulte les » Ouvrages d'Amand , de Lamotte , de Peu , » de Viardel & de beaucoup d'autres Praticiens » qui parlent de différens accouchemens , où » le placenta se présentoit le premier à l'orifice ; on remarquera que leurs Observations sont décrites d'une manière si obscure , qu'il est très-difficile de décider en les lisant ». Si ces Auteurs ont effectivement reconnu que cette masse vasculaire avoit pris racine dans le lieu que nous avons désigné , ou s'ils ont seulement présumé qu'elle s'y étoit glissée pendant le travail : je trouve d'ailleurs un motif encore plus déterminant de chercher à éclaircir ce premier point , dans la négation absolue que fait Deventer , de la possibilité qu'il y a que le placenta puisse s'attacher ailleurs que dans le fond de l'utérus , & dans l'affertion formelle qu'il y joint ; que toutes les fois qu'il se rencontre sur l'orifice de la matrice , c'est qu'il s'y est porté & appliqué après s'être séparé du point de son insertion primitive.

Il établit même au Chapitre 31 , les signes de la prétendue chute du placenta sur l'orifice de la matrice , dans la vue sans doute d'éluder son implantation réelle au cou de ce

viscere, puisqu'il avance que le sang caillé colle quelquefois si étroitement le placenta à l'orifice de la matrice, qu'on le prendroit pour une excrescence de la partie même.

« Il convient donc, poursuit M. Levret, » pour écarter toute incertitude à cet égard, » de travailler à déterminer, si lorsque sur les » derniers temps de la grossesse, on trouve le » placenta à l'orifice de la matrice avant que » les membranes soient ouvertes, il y a toujours été attaché, ou s'il s'y est seulement » glissé depuis sa séparation du fond, ou même » des parois du corps de cet organe ».

Nous voyons que lorsqu'une femme enceinte est à terme, que les douleurs commencent & se suivent, alors les secondines ou les membranes tombent & s'introduisent dans l'orifice de la matrice, avec une quantité plus ou moins grande des eaux qu'elles contiennent, & qu'elles font bosse ensemble dans le vagin. Si donc l'amnios tombe ainsi par les douleurs ou durant leur intervalle, pourquoi le placenta ne pourroit-il pas quelquefois en faire autant, sur-tout étant tirailé par les mouvemens de l'enfant, &c ?

C'est le sentiment de Mauriceau, Aphorisme 45.

Le cordon de l'ombilic qui est naturellement quelquefois trop court, & qui par accident est embarrassé autour de quelques par-

ties de l'enfant au ventre de la mere, est souvent cause que l'enfant ne pouvant se remuer librement sans tirailler le cordon dont il est bridé, fait détacher prématurément l'arriere-faix d'avec la matrice, & cause en même-temps une grande perte de sang.

Cet Aphorisme est approuvé de M. Levret; page 408.

Quoiqu'il dise que ces causes ne soient pas à beaucoup près les seules qui décollent prématurément le placenta, il ne peut cependant se dispenser de les admettre, parce qu'en effet elles sont réelles.

Il résulte de-là que les membranes n'ont plus besoin d'être percées, pour que le placenta se détache, tombe & se glisse, le chorion ne sauroit y apporter d'obstacle, puisque ces deux parties ne font qu'un corps. Le placenta, à proprement parler, n'est qu'un point épaissi du chorion, Lev. pag. 56.

L'arriere-faix peut aussi-bien se mouvoir & se déplacer que l'enfant dans les douleurs, il peut se détacher par des épreintes, par des passions de l'ame sur la fin de la grossesse; la crainte, la peur à la vue d'un Accoucheur, ou de ses instrumens qu'on redoute, pourront occasionner ce détachement. Le poids du placenta, de l'enfant, de l'amnios dans les derniers temps qui pèse sur l'orifice de la matrice, y cause des douleurs & des

mouvemens expulsifs , ce qui produit des contractions ; le haut relâche le bas , & le relâchement causé après la contraction , peut donner lieu à l'arrière-faix de se glisser en bas , aussi-bien que l'enfant & les eaux ; ce placenta une fois descendu , ne peut pas remonter pour se recoller , mais avec un peu de repos , il peut se sceller en bas , comme s'il eût été implanté , ou du moins paroître ainsi , ce qui peut donner lieu à l'erreur de nos Observateurs , qui ont pris le change de même que M. Levret , qui poursuit en ces termes , pag. 361. « Je conclus qu'il ne » peut y avoir deux sentimens sur ce fait , » & que la chute du placenta de l'endroit » où il étoit attaché , sur l'orifice de la ma- » trice , lorsque les membranes ne sont » pas encore ouvertes , est une supposition » des plus mal fondées : conséquemment » enfin , toutes les fois qu'en pareil cas on » rencontre le placenta à l'orifice de la » matrice ; c'est par la seule raison qu'il y » a toujours été primitivement implanté ».

Les faits & les exemples que cite ensuite notre Auteur pour appuyer son opinion , ne me semblent point conclure en sa faveur. Je me contenterai de rapporter le troisième.

« Le premier Juillet 1751 , je fûs ap- » pellé par Madame Chevet , Sage-Femme ,

» pour secourir dans son dixieme accouchement, la nommée Catherine, Blanchisseuse, qui étoit enceinte de sept à huit mois, & depuis six jours dans une si grande perte de sang, qu'elle venoit de recevoir ses Sacremens. La Sage-Femme qui étoit présente, me dit, qu'elle ne connoissoit rien au travail, mais qu'elle soupçonnoit qu'une mole fongueuse précédoit l'enfant. Je vuiddai le vagin des caillots qui le remplissoient, & je ne fus pas long-temps à reconnoître que le placenta se présentoit le premier : lorsque je fus assuré que c'étoit le placenta, je cherchai à reconnoître s'il étoit décollé en quelques endroits de sa circonférence ; mais l'ayant trouvé attaché de toutes parts, je le détachai du côté gauche, parce que j'avois fait mes recherches avec la main droite. Je perçai les membranes sur le bord du placenta, de la maniere que j'ai détaillée plus haut, & sur le champ, la plus grande partie des eaux fortirent. Je retournai fort aisément l'enfant que j'ai tiré vivant ; la mere de son côté se tira aussi peu-à-peu d'affaire ».

C'est ici que M. Levret me paroît être en contradiction avec lui-même, cette pauvre femme avoit une si grande perte de sang depuis six jours, qu'elle en étoit à l'ex-

trémité. Cette perte étoit sûrement occasionnée par le détachement total du placenta, non de l'endroit où il l'a trouvé à l'orifice de la matrice, où il étoit attaché de toutes parts, sans être décollé en aucun endroit de sa circonférence : marque qu'il n'avoit pas pris là sa naissance, & que la perte de sang provenoit du fond de la matrice, où il s'étoit primordialement implanté & détaché pour venir se coller à l'orifice.

Si ces raisons ne sont pas suffisantes, j'en fournirai d'autres à mon Lecteur, tirées des principes de physique & de mécanique incontestables, & même de ma métaphysique naturelle, pour prouver qu'il est impossible que le placenta puisse prendre naissance au haut du cou de la matrice près son orifice ; parce qu'en ce cas le fœtus ne viendrait jamais à terme comme le suppose M. Levret, qui dit en avoir vû & trouvé : la raison en deviendra palpable ; & pour écarter toute incertitude, posons des principes admis de tous les gens de l'Art.

On prétend que le placenta s'implante beaucoup plus souvent dans le fond de la matrice que dans toute autre partie de ce viscere ; si le placenta au contraire s'implante ailleurs que dans le fond de cet organe ; si, par exemple, il a pris naissance ou racine à l'une des parois du corps de la

matrice; dans le dernier cas, le fond de la matrice se portera toujours du côté de l'attache du placenta, suivant les loix de la gravité des corps. Par la même raison, quand le placenta fait incliner la matrice directement en devant, & donne au ventre la figure d'une besace.

Tout ceci est tiré mot pour mot des Aphorismes de M. Levret, pag. 49 & 50 de l'Art, &c. Edit. 3^e.

Si l'on admet une fois en partant de ces principes, que le placenta ait pris naissance au cou de la matrice près l'orifice, il s'ensuivroit de toute nécessité un avortement, parce que dans le cas supposé, le placenta, les membranes, les eaux, le fœtus, le tout ensemble feroient un poids considérable, qui par les loix de la gravité des corps attireroit le fond de la matrice, l'affaîsseroit sur son cou & sur son orifice, relâcheroit tous ses ligamens, parce qu'ils prêtent & obéissent facilement dans la grossesse à toutes ses distensions; le cou & l'orifice de la matrice ne pourroient longtemps supporter de si lourds fardeaux, sans faire une violente compression à ces parties, qui ne pouvant s'étendre davantage de ce côté-là, feroient forcées à se décharger avant terme de tous ces fardeaux.

De plus, les ligamens étant tout-à-fait

relâchés, il s'ensuivroit nécessairement une descente & précipitation de matrice, toujours par la même raison des loix de la gravité des corps; une femme dans cet état ne pourroit, ni marcher, ni se tenir debout; elle souffriroit des douleurs inouïes, tant au rectum qu'à la vessie: tous les corps ci-dessus mentionnés peseroient sur le sphincter, & le comprimeroient jusqu'à l'empêcher de s'ouvrir: car si les femmes qui portent leurs enfans fort bas, & dont le ventre forme comme une espece de besace, sont plus sujettes à des rétentions d'urine, que celles qui les portent plus haut; à plus forte raison celles qui porteroient tant de corps rassemblés sur l'orifice de la matrice.

D'où il résulte, que le sentiment de M. Levret en ce point, est une opinion erronée, qui n'est pas moins contraire au bon sens, qu'aux loix de la gravité des corps.

Quant à la preuve négative dont se sert M. Levret, dans sa longue Dissertation, à dessein d'établir son erreur, j'aurois pu me contenter de la refuter par ce seul axiome de métaphysique.

Il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas; or il est authentique, s'il est certain moralement & physiquement qu'en tout temps pendant la grossesse, le placenta peut se détacher en partie ou en totalité de l'endroit

où il a coutume de prendre naissance , lors même que les membranes ne sont pas encore ouvertes ; l'expérience nous en fournit des exemples qui ne sont pas rares. Ce cas est parfaitement connu de ceux qui sont employés dans la pratique des accouchemens. M. Levret en convient lui-même en plus d'un endroit.

Je conclus donc de tout ce qui vient d'être dit, qu'il ne peut plus y avoir deux sentimens sur ce fait sans inconsistance ; que la chute du placenta de l'endroit où il étoit attaché, sur l'orifice de la matrice, est une supposition très-bien fondée, parce que le placenta ne peut jamais remonter, lorsqu'il est totalement détaché, il faut qu'il tombe de toute nécessité vers l'orifice.

Ce mouvement, cette chute n'entraîneroit-elle pas également le fœtus & le corps de la matrice en bas ? pour lors le fond confondu en quelque façon avec l'orifice, le placenta sembleroit y être attaché : donc notre supposition est très-possible & réelle.

Pag 359 , M. Levret s'explique plus clairement par une preuve négative, de la possibilité du sentiment contraire au sien.

« J'avance , dit M. Levret , que si le placenta s'est d'abord implanté dans le fond de la matrice , il est impossible qu'il puisse glisser à l'orifice de ce viscere : car il faut

» droit supposer une cause quelconque , qui
» le déterminât à ce déplacement.

» Du côté du placenta , qu'il ne s'en pré-
» sente aucune autre que son propre poids ,
» en admettant qu'on puisse lui attribuer
» quelque effet , comme le prétend le Com-
» mentateur de Deventer. Mais ce poids de
» l'arrière - faix sera - t - il capable de vaincre
» l'action de l'utérus , qui tend continuelle-
» ment à se contracter , & la réaction des eaux
» de l'enfant contenues dans les membranes ?
» c'est cependant ce qu'il auroit à surmonter.

» La matrice ne peut non plus être cette
» cause déterminante pendant le travail ,
» car elle produiroit cet effet , ou pendant
» la douleur , ou après sa cessation : elle
» ne le peut procurer , tant que la douleur
» dure , parce qu'alors la contraction uté-
» rine agit selon la loi des sphères qui se
» contractent , & la contraction faite , il
» n'y a pas de cause agente , la tête de l'en-
» fant , si c'est elle qui se présente la pre-
» mière , reprend sa place dans le cou de la
» matrice : elle empêcheroit par conséquent
» le mouvement progressif du placenta , si
» on vouloit lui supposer cette tendance vers
» l'orifice ».

» L'impossibilité absolue du déplacement
» du placenta , résulte donc de ce qui vient
» d'être dit ». Ainsi conclut M. Levret , qui

fait ici jouer son imagination , comme si la nature étoit assujettie à sa volonté , ou comme s'il lui eût arraché tous ses ressorts les plus secrets.

Il ne me fera pas difficile de répondre aux deux objections ci - dessus , & de faire concevoir , qu'un corps mou peut fort bien se glisser entre deux autres de même espece, flasques & molâsses qui se prêtent aisément.

D'ailleurs la matrice & le propre poids du placenta , ne sont pas les seules causes de son détachement , & M. Levret ne peut pas avoir oublié sitôt toutes celles qu'il nous fournit dans cette même Dissertation , pag. 358.

La cause la plus ordinaire & la mieux connue des pertes de sang , qui arrivent aux femmes dans tous les temps de leur grossesse , est sans contredit le détachement de quelques portions plus ou moins étendues du placenta , d'avec la partie de la surface intérieure de la matrice où il s'est implanté ; mais ce décollement du placenta a lui-même une cause , & cette cause peut être excitée & déterminée de différente maniere , soit par des coups , des chûtes , &c , ou même par des compressions considérables ou *subites*.

Au reste , je soumets mon sentiment sur cette question au jugement des connoisseurs
en

en l'Art ; c'est à eux à juger de la vérité ou de la fausseté de mes allégations.

« L'impossibilité absolue de l'enfantement » est un cas qui n'est malheureusement pas fort » rare ; c'est aussi un de ceux qui est le plus » décisif pour l'opération césarienne pratique » ble sur la femme vivante ». Levret, pag. 120 de l'Art des accouchemens.

En se rappelant ce que nous avons prouvé dans notre réponse à la 12^e objection, première partie, que la plupart des accouchemens sont aisés & faciles, ou par conséquent il ne faut pas d'instrumens, & dans les plus pénibles & les plus laborieux, il est prouvé, de l'aveu de M. Levret, que dans le plus grand nombre, la main seule est suffisante, & de ceux-ci la plupart encore peuvent être faciles par des situations convenables : il est donc bien rare, que les accouchemens difficiles exigent indispensablement l'application des instrumens, & lorsque nos Opérateurs se persuadent ce dernier cas, c'est alors qu'ils éprouvent l'insuffisance de leurs instrumens, le forceps.

Ces Messieurs fondent la nécessité de leurs instrumens sur des phénomènes ou inouis, ou tout-à-fait improbables, comme si la bonne nature étoit industrieuse à produire ces sortes de phénomènes uniquement en leur faveur.

Parmi les especes de grossesses qui leur

semblent indiquer la nécessité de l'opération césarienne , on nous objecte celles de M. Levret pag 121 , qui sont contre le sens commun : ensuite des cas imaginaires , où l'enfant n'a pas pris naissance & accroissement dans la matrice , mais dans l'ovaire ou dans les trompes de Fallope , & enfin quand le placenta s'est trouvé attaché à quelques-unes des parties de l'abdomen. Ces especes de grossesses sont toutes de fausses suppositions & des chimères , qui bien-loin d'être démontrées par des principes de physique & de mécanique , sont tout - à - fait contraires. Pour preuve de ce que j'avance , je m'en rapporte aux Naturalistes pour décider de la probabilité de ces suppositions ; & en attendant leur décision , le sens commun me dicte , qu'il n'est pas plus vraisemblable que l'enfant prenne naissance & accroissement dans d'autres parties que la matrice uniquement destinée à ce mystere , que de me dire qu'il peut prendre naissance & accroissement dans les narines , ou dans les oreilles. Eh ! pour preuve que M. Levret ne démontre nulle part , ni physiquement , ni mécaniquement , ni même moralement ce qu'il avance , c'est qu'il ajoute tout de suite à ces fausses suppositions , la réflexion suivante au même endroit :

« Mais pour se déterminer prudemment en

» pareilles circonstances , à une opération
 » aussi grave , il faudroit y être autorisé par
 » des signes vraiment décisifs , & malheureu-
 » sement ces signes nous manquent jusqu'ici ».

Je demande à tout homme de bon sens ,
 si c'est-là prouver qu'il y ait des especes de
 grossesses , où l'enfant n'a pas pris naissance
 & accroissement dans la matrice ? Ne pour-
 roit-on pas , ne devrait-on pas plutôt s'af-
 franchir d'une loi si dure & si opposée à
 la raison , de n'admettre pour vrai & pour
 bon , que ce qui se trouve dans les écrits de
 ces gens qui prétendent avoir si bien déve-
 loppé & expliqué tous les secrets de la nature ?

M. Haller dit , que la nature ne peut
 être en contradiction avec elle-même. La
 matrice est destinée pour la génération &
 l'accroissement du fœtus : il ne peut pren-
 dre naissance ailleurs , vérité qu'il recon-
 noît plus d'une fois , & qui ne sauroit sub-
 sister avec les faits qu'il rapporte ici. Haller ,
 « cette maniere de raisonner est bien dan-
 » gereuse, *Haller* ». Le cou de la matrice
 se contracte dans l'accouchement : donc
 les expériences de M. Levret sur le pla-
 centa , sont erronées par leur fondement.
 Ces Messieurs en font accroire , & trouvent
 mauvais qu'on s'en apperçoive. Cette expé-
 rience de M. Levret , d'un fœtus engendré
 & nourri dans les ovaires , dans les trom-

pes, dans le ventre ou l'abdomen, me paroît presque impossible & fabuleuse.

M. Haller nous dit que dans la poitrine, dans le ventre & dans toutes les grandes & petites cavités du corps animal, tout est toujours parfaitement rempli.

M. Levret n'a sûrement pas consulté la nature, quand il a cru voir ces phénomènes, il n'y a pas assez d'espaces, ni dans l'ovaire, ni dans les trompes, pour contenir un enfant jusqu'à maturité.

Plusieurs Chirurgiens avant lui ont rempli leurs ouvrages de pareilles rêveries; comme la femme de Toulouse rapportée par *Dionis*, qui porta son enfant l'espace de 25 ans & quelques mois, & qui mourut d'une fièvre continue; cet enfant à l'entendre, avoit pris naissance dans la cavité du bas-ventre: il étoit renfermé dans l'épiploon qui le couvroit, & ressembloit à une grosse masse informe dans laquelle on découvrit des os, &c. enfin un enfant endurci & pétrifié. Celle de Colombe Caritat, de la ville de Sens, laquelle porta son enfant dans son corps pendant 28 ans, & à qui après sa mort on trouva le corps de l'enfant dur comme une pierre hors la matrice.

En l'année 1678, la Cour faisant un voyage en Lorraine, la Reine entra au College des Jésuites de Pont-à-Mousson; on lui

fit voir l'Apothicaiererie qui étoit très-belle & bien fournie ; celui qui en avoit soin pour lors s'appelloit le Frere Babilart , il étoit en réputation par toute la province : voulant montrer à la Reine ce qu'il avoit de plus curieux, il lui apporta une grosse bouteille pleine d'esprit-de-vin, dans laquelle il y avoit un enfant qu'il gardoit depuis quelques années ; il le tira de la bouteille , & le montrant à la Reine , il lui en fit l'histoire qui se termina à vouloir persuader que cet enfant avoit été 23 ans dans le ventre de sa mere , au bout duquel temps elle mourut de maladie ; il ajouta que pour lui il ne doutoit point que cet enfant ne fut jumeau avec celle qu'on croyoit sa mere , qu'il y en avoit un qui avoit été formé dans le ventre de l'autre par extraordinaire , & que cet enfant étoit aussi vieux que la femme qui l'avoit contenue.

M. de Jouy, Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris , nous rapporte d'autres histoires semblables , où il cite à faux, pour témoin de ses prétendus phénomènes , M. Mauriceau, fameux Accoucheur , lui qui, selon le témoignage authentique de M. Levret , nie absolument la possibilité de ces faits en ces termes formels ; « Il est impossible que les enfans » prennent naissance hors la matrice » ; cependant M. Dionis finit ces histoires en disant qu'il ne croit pas qu'on puisse en con-

tester la certitude , comme on pourroit faire celle des siècles passés.

Le même Auteur , Dionis , rapporte trois faits différens , aussi extravagans que ridicules ; le premier est d'une fille devenue grosse sans avoir aucun commerce avec un homme ; le second d'un fœtus formé dans une phiole ; le troisieme d'un fœtus formé dans le scrotum d'un homme.

Je regarde comme apochryphe toutes ces histoires , données apparemment pour exercer les raisonnemens des sçavans & des curieux , mais bien éloignées de former une bonne Sage-Femme.

Le 18 du mois d'Octobre dernier je fus appelée chez une Bourgeoise du voisinage , qui étoit incommodée depuis un an ; pendant ce temps-là elle a eu différentes consultations des plus célèbres Accoucheurs de Londres , qui ont traité son incommodité d'obstructions , conséquemment suppression de ses regles ; ils ont en conséquence ordonné des saignées souvent réitérées tant du bras que du pied , & des fondans à prendre intérieurement pendant tout le temps de sa maladie. La veille d'accoucher , ils ont assuré qu'elle étoit autant grosse qu'aucun d'eux-mêmes ; il est vrai que durant toute sa grossesse elle n'a pas senti son enfant remuer une seule fois ; cependant au bout de quatre heures de visite

je l'ai délivrée d'une belle grosse fille bien conditionnée, & la mère & l'enfant se portèrent très-bien. Que conclure de la méprise de ces Messieurs, sinon, que s'ils avoient à écrire, ils l'auroient placée peut-être, comme dit M. Levret, dans les ovaires, dans les trompes de Fallope ou dans le bas-ventre, puisqu'ils n'ont pas trouvé de poids sur l'orifice de la matrice ? Si cette Dame avoit eu des consultations de Sage-Femmes aussi souvent que celles de ces Messieurs, ils auroient sans doute attribué leur bévue à leur ignorance.

La sortie du cordon ombilical à la suite des eaux avant l'enfant, est accompagnée souvent d'accidens bien graves, si l'on n'y remédie sur le champ. La plupart des Praticiens conseillent de le faire rentrer dans la matrice, de l'y tenir avec les doigts ou une serviette chaude, ce qui est fort embarrassant & souvent inefficace dans les efforts expulsifs. Tout ce que je fais dans ce cas c'est de prendre le cordon, de lui donner un tour ou deux l'un sur l'autre en faisant un loup, & de le repousser derrière la tête au défaut de cou, & jamais il ne sort davantage, tel long que puisse être le travail.

La tête des enfans se présente souvent de différentes manieres & contre nature; celui dont le visage se présente transversalement,

de sorte que le front soit trouvé vers l'un des os des iles & le menton vers l'autre : il faut alors introduire la main dans le vagin , repousser la tête , & le prendre par les pieds. Si au contraire l'enfant se présente la tête en ligne directe , le visage tourné du côté de l'ilium , & l'occiput vers l'autre , alors une des épaules se trouve arrêtée par l'os pubis & l'autre par le coccis , la tête se présente sans pouvoir avancer pour donner prise : ce que ces Messieurs appellent une tête enclavée. J'introduis dans ce cas ma main droite dans le vagin , pour débarrasser avec le tranchant de la même main l'épaule & tout le côté qui se trouve engagé vers le coccis , sans m'embarasser de quel côté le visage se trouve ; ensuite j'introduis mes doigts sous l'aisselle pour assujettir l'épaule que j'ai dégagée , jusqu'à ce que j'aie débarrassé l'autre arrêtée par les os pubis ; alors je tire l'enfant dehors avec facilité. Il en est de même de toutes les différentes postures où la tête se présente. Je n'ai jamais trouvé d'enfant si enclavé que je n'en sois venue à bout avec honneur ; d'où je conclus que les Accoucheurs pourroient en faire autant indépendamment de leurs instrumens. Mais la mal-adroite assistance d'un homme , la mode des erreurs accréditées par filiation , l'usurpation des hommes dans l'office d'une bonne Sage-Femme , dont Dieu
a béni

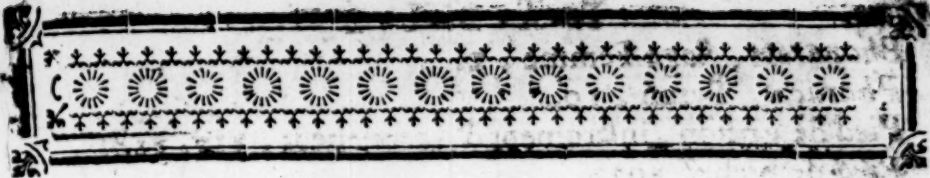
a béni l'ouvrage depuis la création du monde, le découragement universel, s'opposent au progrès de l'Art; abus de la confusion des états de Médecin d'avec le Chirurgien, d'Accoucheur, d'Apothicaire, d'Empirique, de Charlatan, de Dentiste, &c. Tous ces états renfermés sous la dénomination d'Officiers de santé, nouveau terme favori de M. Levret, qui s'en sert indistinctement dans son Essai, terme trop générique & dont on n'abuse que trop; leurs inventions tant vantées & fondées sur de faux principes, le sacrifice qu'ils font du bien public à leur intérêt particulier sous le prétexte de l'avancer, le mépris qu'ils font des Sage-Femmes, dans le même point de vue, aussi bien que les préjugés qu'ils ont semés dans le public contre elles; l'inutilité, l'insuffisance, le danger de leurs instrumens destructifs, une plus grande sécurité dans les hommes, & sans autre fondement que leurs faux principes fondés sur la prétendue nécessité de leurs instrumens; voilà les abus des regles générales qui s'opposent au progrès de l'Art.

F I N.

2012-2013

1. The first part of the report deals with the general situation of the country. It is a very interesting and informative document. The second part of the report deals with the specific situation of the country. It is a very interesting and informative document. The third part of the report deals with the specific situation of the country. It is a very interesting and informative document. The fourth part of the report deals with the specific situation of the country. It is a very interesting and informative document. The fifth part of the report deals with the specific situation of the country. It is a very interesting and informative document. The sixth part of the report deals with the specific situation of the country. It is a very interesting and informative document. The seventh part of the report deals with the specific situation of the country. It is a very interesting and informative document. The eighth part of the report deals with the specific situation of the country. It is a very interesting and informative document. The ninth part of the report deals with the specific situation of the country. It is a very interesting and informative document. The tenth part of the report deals with the specific situation of the country. It is a very interesting and informative document.

11



T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce volume.

A

Accouchemens dans leur plus haute perfection, pag. 1. 3. Voyez *Administrateurs de &c. Accoucheurs. Art d'accouchemens. Manuel des accouchemens.* Les accidens & les dangers n'y ont jamais été plus fréquens que depuis que les hommes s'en sont mêlés, 25. d'un monstre, 35. Si ceux faits par un homme sont plus sûrs, 44-52. Ce qu'en exige la pratique, 60-64. 76. 77. Voyez *Anatomie.* Dans deux mille terminés à l'Hôtel-Dieu, sans accidens fâcheux pour les meres & pour les enfans, il n'est péri que quatre femmes à la suite de leurs couches, 148. 149. Combien dans un pareil nombre terminé par les *Accoucheurs*, 149. 150. Toute la science qu'ils exigent, 192. 198. Ce qu'est ; le naturel ; le contre nature ; le facile ; le laborieux, 218. 220. Avis là-dessus, 220. Quand l'enfant présente le bras, &c. 234. Cas qui rendent les accouchemens difficiles & laborieux, 237. 239. 240. 270. Si l'accouchement peut devenir difficile quoique l'enfant soit dans la situation naturelle, 237. 238. Accouchemens difficiles & laborieux, entrepris par des *Accoucheurs*, & terminés par des *Sage-Femmes*, 243. 261. Exemples de plusieurs mal opérés par des *Chirurgiens Accoucheurs*, 249-256. 260-263. pourquoi cités, 258. 259. Ce qui est requis pour amener à bien les accouchemens dans le cas d'*obliquité* de matrice, 308. Voyez *Tête séparée du corps*, &c. *Tête de l'enfant* arrêtée au passage, &c. *Tête de l'enfant* présentée la premiere & restée enclavée au passage. Quels qu'ils soient ils se terminent beaucoup mieux & plus sûrement par les mains des femmes que par celles des hommes même munis de leurs instrumens, 345. 346. Accouchemens contre nature, 387. Dans les cas douteux d'accouchemens laborieux, le parti le plus sûr est d'attendre le bénéfice de la nature, aidée d'une main habile & alerte, qui fera

Hh

d'elle-même avec moins de risques & de douleurs que l'Art des Accoucheurs instrumentaires, &c. avec leur arsenal de chirurgie, 425. Parti qu'on doit prendre dans les accouchemens où il y a danger de mort pour la mere ou l'enfant, 428. 429. Cas où il faut se déterminer à un accouchement forcé, 432. Dans le plus grand nombre des accouchemens les plus pénibles & les plus laborieux, la main seule est suffisante; les difficiles accouchemens exigent rarement l'application des instrumens., 465.

Accoucheurs, ce qui leur a donné leur premiere entrée dans l'Art d'accouchement, 3. Aucun homme n'est capable de former un bon *Accoucheur*, ou une bonne *Sage-Femme*, 5. Voyez *Administrateurs*. Profession au-dessus & au-dessous de la dignité de l'homme, 17. point en Egypte, 19. 20. Leur antiquité, 20. (1). Méthode des anciens, 21. non suffisamment prouvée, 20-22. Prétendu fondement sur lequel ils statuent la nécessité de leur préférence sur les *Sage-Femmes*, 26. 27. Ce qui les a portés à cette prétention, 29. 30. 50. Essain d'Accoucheurs, 37. 38. Coutumes de quelques-uns, 38. Voyez *Sage-Femmes*. Ils ont fait mourir plus d'enfans qu'ils n'en ont conservé, 40. Voyez *Femmes*. Motif de leur sordide acharnement contre les *Sage-Femmes*. 47. 48. Qu'est-ce qu'un *Accoucheur*, 49. 50. Si par principe d'économie ils doivent être préférés aux *Sage-Femmes*, 50. 51. Accoucheurs ordinaires, 51. 52. Cas où ils sont à préférer aux *Sage-Femmes*, 53-57. Ils se décrient & se supplantent les uns les autres, 54. 55. Temps de leur cruelle ignorance, 55. S'ils doivent être préférés au cas qu'on en pût citer un ou deux qui ne fussent jamais en fautes, 55. Toute leur prétendue supériorité de science n'a servi qu'à les induire dans des erreurs, 56. Voyez *Enfans*. Scene qui n'arrive que trop souvent sous la conduite des *Accoucheurs* par le défaut de patience, 73-75. S'ils peuvent avoir plusieurs ou même toutes les qualités attribuées aux *Sage-Femmes* pour pratiquer, 79. & égaler l'expérience pratique d'une vraie *Sage-Femme*, 80. Leur science est superflue, plus souvent dangereuse, quant aux accouchemens, 83. Pays où ils ne sont pas connus, pas même de nom, 83. 84. S'ils doivent être préférés aux *Sages-Femmes*, 86-90-100-122. Leur représentation en faction, 89-91. & accoutrement, 90. (a) Partie du corps humain dont ils empruntent leur titre, 91. Les Auteurs sur l'Art d'accoucher ne parlent point d'eux, 92. 93. *Maladies* auxquelles ils n'ont jamais poussé leur étude, 94. 95. Combien leurs méprises sont à redouter, 97. 98. Que tous ne

composent qu'un corps d'empyriques, 98. 99. Ils s'érigent à donner des remèdes aux femmes en couches, 99. 100. La plupart se donnent pour Médecins, 100. 101. 107. Leur défaut, 101. 102. Leur réponse ordinaire quand il leur arrive des accidens, 103. Ce qu'on doit chercher dans la préférence qu'on leur donne, 106. 107. Censure qu'ils encourent, quand ils se donnent pour Chirurgiens, 107. 109. Leur origine, 109. 110. leur apprentissage, 110. 111. Leur méthode, 112. Exemples, 113-116. peu capables de discerner si l'enfant est mort ou non avant de venir au monde, 113. 114. Pourquoi ils insistent sur la nécessité absolue d'avoir recours aux instrumens, 116. 117. Les principes sur lesquels ils appuient leur usurpation sont radicalement faux à tous égards, 117. Jugement sur les écrits des plus célèbres, 119-122, & de celui qui embrasseroit les trois Arts, la Médecine, la Chirurgie, les Accouchemens, 122. 123. S'il est probable qu'ils fussent jamais parvenus à la vogue où ils sont, si quantité d'exemples d'*accouchemens* qu'ils ont terminés avec un tel succès qu'ils ont mérité la préférence sur les *Sage-Femmes*, 123-150. Mal adroits, 124-131. Voyez *Femmes*. Combien par leur mauvaise pratique ils causent de *contusions*, de *plaies*, soit à la mère, soit à l'enfant, même des *descentes*, 131 & (a) 132. S'il y a cas d'extrémité, 132 & (a) 133. Considérations à faire alors, 134. naturellement incapables par les voies ordinaires, 135-138. 187. Fait dont ceux du commun sont coutumiers, 135. 136. & (a). Leurs motifs ordinaires, 136. 137. Causes que peut avoir leur prétexte d'extrémité, 137-147. Motifs qui les déterminent à faire usage des *instrumens*, 141-146. Fondement de la supériorité imaginaire qu'ils s'arrogent sur les *Sage-Femmes*, 143. 144. Leur prétendu mérite, leur conduite examinée, dégénère en discrédit, 144-146. On n'en souffre aucun dans la sale des accouchées de l'Hôtel-Dieu, pourquoi, 147-150. Voyez *Accouchemens*. Si la mode ou leur vogue leur donne la supériorité sur les *Sage-Femmes*, 150-183. Leurs efforts & moyens pour se l'attribuer, 174-182. Voyez *Modestie*. C'est faire violence à la nature, de les substituer aux *Sage-Femmes*, 165. 166. 172. 173. contre l'expérience, 172. 174. (a) Voyez *Femmes*. Cas où on n'en a jamais besoin, 169. Un d'eux accusé & condamné, pourquoi, 189. Peu experts dans l'art de toucher les femmes grosses, 194-196. d'ailleurs les suites à considérer, 197. 198. 277. 278. Points essentiels à considérer, quant à leur fonction à cet égard dans le temps critique des douleurs, 199-206. Qu'ils ne contribuent qu'en idée aux heureux *Accouche-*

mens, 202 (a) 204. Ce n'est & ne peut être leur fait de manœuvrer eux-mêmes, 213. Pourquoi plusieurs ont le désagrément de voir périr plusieurs femmes entre leurs mains, 226. Plusieurs sont si ineptes dans l'Art d'accoucher par l'opération de la main, qu'ils ont mis leur esprit à la torture pour découvrir des remèdes & des drogues inefficaces en usage même aujourd'hui, qui les exemptent de l'ennui qu'ils ressentent de la longueur de la nature à opérer son ouvrage, 223. 428. plus à craindre que les Sage-Femmes même ignorantes, 242. sur-tout pour les femmes qui ont un travail pénible, 220. 233. 244. 245. Mauvaise méthode des Accoucheurs *instrumentaires*, 245. 246-251. 283. Leurs bevues, 250-256. 281. 283. Leur insuffisance pour étudier & exercer l'Art d'accoucher, 255. 269. 270. Pourquoi les maux qu'ils ne font pas, sont presque aussi grands que ceux qu'ils pourront faire, 257. 258. Mauvaise pratique de quelques-uns de différer à délivrer les femmes qu'ils accouchent, 262. (a) Ils sont insuffisants par nécessité & par nature; si les capables doivent être distingués des ignorans, 265. 270. Leur incapacité dans l'Art d'accoucher, 266-270. 283. Ce qui les rend excellents, 272. plus sujets à précipiter la rupture des membranes que les *Sage-Femmes*, 279. 280. ne peuvent toucher les femmes en travail sans leur faire beaucoup de douleur, 283. Leur défaut ordinaire dans leurs opérations manuelles, sur-tout dans le point de l'*obliquité* de la matrice, 291. Inutilité des médecines & remèdes qu'ils donnent dans le cas d'*obliquité*; pourquoi déconcertés dans ces cas, 305-306. alors ils ont recours à leurs instrumens qui terminent l'accouchement par la mort de la mere & de l'enfant, 307. 308. Naturellement incapables d'exercer dans les cas d'*obliquité*, 308. 309. Tout concourt à ne les pas employer, sur-tout dans ces cas, 309-311. 326. n. 345. 402. Ils ne connoissent d'autre secours que les instrumens, 342. 343. Pourquoi ils secondent M. Levret sur son instrument, 377. 378. Que c'est dans des cas de difficultés bien légères qu'ils mettent le *Forceps* en œuvre, pendant que les mains y sont préférables, même dans les cas les plus épineux, 385-387. 388. Ce qui a produit leur brillant raffinement sur les anciens, 391. 392. Cas où ils sont très à craindre pour les femmes en travail d'enfans, 407. Quant aux éloges qu'on prodigue à leurs écrits, rien de plus méprisable; ce qu'il y a de tolérable provient des Sage-Femmes, 433. 434. Motif qui les engage à s'arroger une fonction à laquelle ils n'ont jamais été appelés, ni par la nature, ni par la nécessité, 442.) 264. 265. 431. 432. 438. 439. 441. 446. 447.

DES MATIÈRES.

479

- Accoucheurs* anciens ; leur pratique , 389. 390. 391. 402.
Accoucheurs instrumentaires , 388. 389. 390. 399. 419. 420.
 421. 423. 425. Les peines & les douleurs augmentent entre les
 mains des *instrumentaires* , 119. 120. 129. 243.
Accoucheurs de Londres ; leur méprise à l'égard d'une
 bourgeoise de Londres , 470-471. Voyez *Tête* des enfans qui
 se présente , &c.
Accoucheuses , pauvres payfanes , 241. 242. incapables
 pour la plupart, préférables cependant aux *Accoucheurs* instru-
 mentaires , 242. 263. 264.
Adam , s'il a été obligé d'aider sa femme dans ses couches ,
 13. 14.
Administrateurs de l'Hôtel-Dieu de Paris & le *Parlement*
 se sont opposés aux prétentions des *Chirurgiens* , quant aux
Accouchemens , 6. 7. même le *Gouvernement* d'Hollande , 8.
Aëtius , 28.
Agnodice , fille Athénienne , déguisée sous l'habit d'homme ,
 84. (a). 197.
Alechamp , 317.
Amand , (M.) 319. 320. 454.
Anglois , (les) 430. 431.
Anatomie , si elle est nécessaire aux Sage-Femmes , 26. 28 ;
 80-83. Si elle est d'un grand service dans les *Accouchemens* ,
 107-109. Voyez *Art d'Accouchement*.
Anatomistes , (grands) 81. 82.
Apprentifs des *Accoucheurs* ; pourquoi ils s'adressent aux
 maîtresses Sage-Femmes , 117. 118.
Arriere-faix , causes de son détachement , 456. 457.
Art d'accouchement plus nécessaire à l'homme que les au-
 tres , 1. 2. *Peuples* chez lesquels il a paru dans tout son lustre ;
 son exercice confié uniquement aux femmes , 2. Quand cet
 Art a dépéri ; pourquoi , 2. 3. rétabli dans son premier lustre ,
 5. Que naturellement parlant , il n'est point de la compétence
 des *Chirurgiens* , 5. 8. 9. (1) Si cet Art doit avoir été origi-
 nairement dans la main des hommes , 12-14. Noble & utile ,
 15. regardé au-dessous de la dignité des hommes , indécent &
 efféminé , 16. (1) même impraticable par eux , 16. (2). Si c'est
 l'avilir d'en permettre l'exercice aux *Femmes* , 23. 26. Si on
 peut y être propre sans savoir l'Anatomie , 26-28. 80. 81. (a)
 même peu propres , 40. Education qu'il demande , 163. seule
 connoissance qu'il exige , 82. La meilleure école , 242. prétendus
 progrès & améliorations faits dans cet Art , 256. L'Art doit
 tendre à imiter la nature ; comment le fait-elle ? 356. 357. En

quoi gît principalement cet Art, 378. Sa perfection, 379. ce qu'il emporte avec lui, conduit par les femmes, 426. Les abus des règles générales qui s'opposent au progrès de cet Art, 473.) 244. 245. 273.

Art de la Chirurgie, effet de son incorporation avec celui des accouchemens, 117.

Art de Toucher (l'), son usage ; son effet, 193-197. 227. Nécessité de le bien posséder, 269. 270. Pourquoi, 273. 274. Ce qui est requis pour en avoir une idée juste, 270. 271. Voyez *Toucher* (le). A quoi seul il peut remédier, &c. 274.

Artemise, Reine de Carie, 28.

Arts & Sciences, s'il est vrai, qu'acquis par l'expérience, &c. ils eussent uniquement été inventés par les hommes, 13. Comment ils se perfectionnent, 39.

Aspasie, 28.

Augen, Professeur en Médecine, 93.

Avicenne, Médecin Arabe, 84.

Auteurs, même Accoucheurs. Si on doit recevoir aveuglément tout ce qu'ils peuvent avoir hasardé, 41. 42. Jugement sur leurs écrits, quant à l'Art d'accouchement, 213-215. Ils ont souvent fait paroître des difficultés où il n'y en a point, 234. 235.

Automate représentant une femme grosse, 37. 38. 67.

B

B *Abilart*, frere Jésuite, histoire supposée, 469.

Bande de linge molet, son usage, 319. 338.

Bec de corbin, *Bec de grue*, instrumens d'Accoucheurs, 393.

Bingius, Chirurgien, 353-354.

Bistouri d'Accoucheur, 32. 317. 337. 340. 393.

Boëhmer (M.), Professeur en Médecine, 341. 344. 353. 354. 366. 368.

Boërhave, 93. Son Commentateur, 247 (a).

Bohn, Médecin Allemand, 93.

Boudou (M.), Chirurgien-Major de l'Hôtel-Dieu de Paris, 340.

Butter, (a) 346.

C

C *Anal torachique* (le), 81.

Canif d'Accoucheur, 32.

Caritat (Colombe), 468.

Cas de monstre à deux têtes, très-rares ; opération purement chirurgique, & non d'Accoucheur ; 389 (a) 390.

- Cas difficile & laborieux. Voyez Accouchement.*
- Cataracte (la)* 87.
- Celse*, 80. réfuté, 319.
- Chamberlain*, Docteurs, 344. freres, 351. 352.
- Chap-Man*, Médecin, 344. 353. 358.
- Charlatans (les)* 433. 435.
- Chevet (M^{de})*, Sage-Femme, 457. 458.
- Chirurgie*, sa perfection, 379.
- Chirurgiens*, seule raison qui ne les a point empêché de rougir des leçons assidues qu'ils ont reçues des Sage-Femmes, 5. Voyez *Administrateurs*. Leurs efforts pour supplanter les *Sage-Femmes*, 6. 7. même en Angleterre, 10. 11. leurs motifs à cet égard, 16. Voyez *Art d'accouchement*. Leur pratique dans les accouchemens, suites mauvaises, 249. 256. Un de Rouen, 318. Rêveries dont les ouvrages de quelques-uns sont remplis, 468.) 26. 34. 36. 37. 76. 86-88. 107. 108. 113. 120. 213. 249-262. 284. 373. 379. 397. 433.
- Chirurgiens Accoucheurs*, 352. 373. 379.
- Circassienne (la belle)*, 40.
- Cisailles*, instrument d'Accoucheurs, 338. 393.
- Ciseaux*, instrument d'Accoucheurs, 338. 393.
- Clavé (M^{de})*, maîtresse Sage-Femme, 118.
- Cléopâtre*, Reine d'Egypte, 27. 28.
- Coëffe*, son usage, 319. corrigé, 320.
- Contusions*, voyez *Accoucheurs*.
- Cordon de l'ombilic*, cas où il prolonge l'accouchement, ou danger qu'il y a, 236. 399. 422. Cas où il cause une grande perte de sang, 456. Sa sortie à la suite des eaux avant l'enfant, accompagnée souvent d'accidens bien graves, si l'on n'y remédie sur le champ, ce que fait la Sage-Femme avec succès, contre le conseil des Praticiens, 471.
- Couteau courbe*, 316.
- Couteau ordinaire*, 338. 393.
- Crantz [M.]*, 291. 297. 342. critiqué sur les objets principaux qu'il propose sur l'opération césarienne, 400-420-425. Il résulte de tout l'exposé de ce Docteur, que dans tous les cas douteux, on ne doit pas permettre que l'Accoucheur entreprenne l'opération césarienne, 424. 430.
- Crochet composé de deux instrumens d'Accoucheur*, 318. 319.
- Crochets mousses ou pointus*, les courbes, 284-292. 408.
- Crochets d'accouchemens*, nuisibles, 31. 32. 40. 91. 109. 113. 135 [a] 229. 230. Leurs effets, 249-253. 310. 315. 339. 341. 347. 351. 352. 389. 390. 391. 416. 436. 437. H h iv

Crochets tranchans, 316.

Cuillerons, *Cuillers* pour Accoucheurs, 353. 393.

D

D *Escantes*, voyez *Accoucheurs*. Leur cause, 460. 461.
Dentistes [les], 85. 86. 89. 91. 92. 123.

Deventer, Médecin, 31. 119. 194. 291. réfuté sur la méthode de rectifier l'*obliquité* causée par une matrice tombée en avant, 292-298. sur celle de tirer les enfans qui se présentent par la tête, dans quelque *obliquité* de matrice que ce soit, 296-298. Sur le cas d'une *obliquité* causée par une matrice trop renversée contre les vertèbres, 298-300. Il prouve la possibilité de l'*opération* césarienne, 398. 399. A qui il compare les *Accoucheurs*, 439-441.) 308. 326. n. 337. 338. 440.

Digestion [la], 81.

Dionis, Médecin, 315. 316. 317. 338. 468. 469.

Duglas [M.] 351. 352.

Duffé [M.], Chirurgien de Paris, 344. critiqué, 348.

E

E *Gyptiens* [les], 17, les plus éclairés, & les plus habiles des autres peuples, 18. 19.

Empyriques, 88. 232. 233.

Enfans détruits en naissant par la plupart des *Accoucheurs*; pourquoi, 57. 58. Sur quoi doit être rejetée la faute, 56. Leur réponse, 58. Ce qui arrive rarement aux *Sage-Femmes*, 53. 58. 59. Si l'attention qu'on doit apporter pour les nourrir & les élever, est du ressort des *Sage-Femmes*, 153. 154. Conséquences de leur refuser la mamelle, 155. & de les nourrir à la cuiller, 156. 160. prouvées, 161-165. Situation naturelle de l'enfant qui vient au monde, 237. Voyez *Accouchemens*. Moment dans la vie où ils réclament avec le plus d'instance l'intercession de l'humanité en leur faveur, 429. Pourquoi il en périt un nombre incroyable parmi les pauvres, parmi les riches, ou ceux qui sont à leur aise, 430.) 227.

Enfans trouvés, comment gouvernés, 156-164.

Enfant qui est six jours au passage, 113. qui y reste deux jours, 329.

Enfantemens, leurs causes sont efficaces & naturelles, 123. 124.

Etude de l'Art de *Toucher*, ni décent ni convenable aux jeunes garçons, 271. 272.

Eve, qui l'a délivrée de ses premiers enfans, 13. 14.

F

F *Emmes*, voyez *Art d'Accouchement*. Ce qui a empêché quelques Françaises de s'appliquer à cet Art, 3. Voyez *Sage-Femmes*. Don né avec elles quant à l'Art d'accouchement, 23. 215. Celles ou non qui sont propres à ce métier, 23. Voyez *Sage-Femmes*. Pourquoi la plupart veulent un Accoucheur, 44. Leur folle invention & entêtement, 44-46. Leur erreur grossière à cet égard, 94. Qu'est-ce que c'est qu'une femme, 48. Réponse à ce dire, 49.

Femme d'environ vingt-cinq ans, parfaitement saine & robuste, en travail d'enfant, son histoire, 72. 75.

Femme en travail d'enfant, ce qu'elle a besoin uniquement, 82. Raisons qu'elles ont de distinguer le Médecin de l'Accoucheur, 96. 97. Combien elles sont dupes quand elles demandent un Accoucheur, 103. 104. 140. Cause de leurs morts subites après l'accouchement, 103-116. [a] Exemples de ces morts subites, 221. 223. Raisons plus plausibles de leur cause, que celles des célèbres Auteurs, 213. 229. Comment on pourroit y remédier, 224-228. Voyez *Pertes de sang*. *Hémorrhagies*. Tort qu'elles se font de se servir d'Accoucheur, préférablement à une *Sage-Femme*, dans le cas même d'un travail favorable, 124-128. Leurs préjugés en faveur de leur *Accoucheur* qui les a maltraitées, pourquoi, 128. 131. Considérations à faire à cet égard, 134. 135. Formées pour en accoucher une autre, & allaiter les enfans, 154. Mal qui résulte des préjugés de la mode, qui les exclut implicitement de l'Art d'accouchement, 154. 155. Elles préfèrent les *Accoucheurs* par la mode, par leur vogue, 166. 167. par vanité par ostentation, 167. 168. par une complaisance ridicule pour la mode, 168. 169. Voyez *Modestie*. Ce qui pourroit les déterminer à cette préférence, & à tort, 190. 192. Considérations à faire, ou circonstances à examiner à cet égard, 193-206. Cas où dans le fort de leur travail d'enfans elles sont dans une terrible perplexité, 199-203. Que ce n'est qu'une simple impression en faveur de leur *Accoucheur* de le regarder comme leur libérateur qui n'a contribué qu'en idée à leur heureux accouchement, 202 [a] 203. Ce qu'elles ressentent à l'instant qu'elles sont délivrées, 203. 204. Chose bien essentielle à regarder à l'égard de celles qui sont *enceintes*, 227.

Femmes en travail, 235. 236. 282. 283. Qu'il est surprenant qu'elles fassent l'éloge de la complaisance des *Accou-*

cheurs, 265. que sous le masque d'une plus grande sûreté, ils s'adressent aux Accoucheurs qui les entraînent très-souvent dans un péril imminent, 392. 393.

Femmes enceintes mal conformées, comme bossues, même nouées, &c. s'il s'en trouve qui auront les os du bassin mal conformés, 395. 396. Cas où elles ne pourroient plus espérer d'accoucher par les voies naturelles, 406. Elles doivent s'en tenir plutôt à l'expérience des siècles passés que de permettre à qui que ce soit de faire sur elles l'essai de l'opération césarienne, 410. 411. Qu'à considérer les vraies qualités requises pour les assister, il en résultera que dans tous les travaux communs ou ordinaires, même difficiles & laborieux, la Sage-Femme commune & la plus gauche équivaldra l'Accoucheur même instrumentaire, 426. Si elles échappent souvent des mains des Accoucheurs instrumentaires, c'est à la seule force de la nature qu'elles en ont obligation, 428. La plus solide & la plus salutaire méthode d'assister les femmes en travail dans toutes sortes de cas tels qu'on puisse les imaginer, 383. 384. Examen qu'elles doivent faire du fondement de l'idée qu'elles se forment d'une plus grande sûreté à accoucher entre les mains d'un homme, 431. 432. Elles sont abusées, 432. & dupées, 433. Combien il est important de bien instruire les femmes que l'on destine à la pratique des accouchemens, 445. 446. 447.) 289.

Fer de picque tranchant des deux côtés, 340.

Forceps, instrument d'Accoucheur, 31. 33. 200. 201. 257. 267. 269. 284. 325. 326. 343. 344. 346. 348. 349. 353. 354. 356. 357. 358. 360. 365. 368. 380. 385. 387. 389. 393. Cas où ils ne font rien, 393. 394. Sa prétendue utilité, 396. nuisible, 416. 435. Conseil essentiel pour deux raisons, sur son application, 354. 355. 358.

Forceps courbe, 28. 368. 371. 373. 376. 377. 387. le petit, 28. 368.

Fours à couvrir d'Egypte, entretenus par des gens pour gagner leur pain, espèce de monopole, 427. 428.

Freke [M.], Accoucheur, 357. 358.

Fried [M.], 340.

G

G *Alien*, Médecin, 22. 28. 80. 87. 88.

Gardes de femmes en couches, 45. 46.

Giffard, Accoucheur, 357.

Godalmine la fameuse, 189. [a]

Goths [les], 39.

DES MATIERES.

485

Gouvernement d'Hollande, voyez *Administrateurs* de, &c.
Grégoire [M.], Chirurgien & Accoucheur, 320. 344.
pere, 353.

Grossesses, celles qui semblent aux Accoucheurs indutrieux indiquer la nécessité de l'opération césarienne sont toutes de fausses suppositions, 466. 467.

Guillemeau [Jacques], Médecin, 21. 316.

H

H *Aller* [le célèbre] 93. 467. 468.

Hébreuses (les) 20.

Hébreux [les], 17. 19.

Hémorrhagie, 88. Remede pour remédier à celles qui suivent l'accouchement, 227.

Hervey [le grand], 92.

Higin, Historien, 184.

Hippocrate, premier des Accoucheurs, 20. 390. 391. Peu habile Accoucheur, 21. 22. 80. 309.

Hommes [les], leur impropriété pour le métier d'Accoucheur, 77. 80. 89. Dire sur ceux qui ont les doigts longs & menus, 90. [b]

Hôpital destiné à recevoir les femmes en couches; conduite qu'on y tient, 61. 62. pour parvenir au but qu'on s'y propose en y admettant de jeunes gens. Inconvéniens qui en résulteront, 62. 63. Combien il y a d'incongruité & d'incompatibilité à les y admettre, 64. 67.

Hôtel-Dieu de Paris, sa conduite quant aux femmes grosses, 36. On ne souffre dans la salle des accouchées aucun Accoucheur; le Chirurgien-major n'y va que lorsqu'il y est mandé, ce qui arrive très-rarement, 147. 150. 242. 243. La meilleure école de l'Europe, 242. 244.

Humeur scorbutique, 88.

Huxham, Docteur, 88.

Hydrocephales, 234. 235. 243. 247.

Hystériques, prétendus remèdes dans les accouchemens, prouvés inefficaces, 228. 234.

I

I *Njustice*, ses effets quant aux Arts, 1. quant à l'Art d'accouchement, 3.

Innovations préjudiciables à la nature, danger qu'il y a de les adopter, 153. 156.

Inoculation, à qui nous la devons, 40. Sa prétendue utilité, 172.

Instrumens, si ceux inventés pour perfectionner l'Art d'accouchement, pour aider & suppléer au défaut de la nature, excluent les Sage-Femmes de l'exercice de cet Art, 28. 30. Ceux qui peuvent uniquement se récrier contre leur usage, 30-38. frondés, 31. Ceux funestes & mortels, 32. Combien inutiles, 40. 43. Leur usage plus fréquent en Angleterre qu'en France, 144. cependant reconnus pour inutiles par les Praticiens Anglois, 144. 145. Inutiles dans les accouchemens, 207. multiplient les meurtres, 284. Pourquoi inventés, 208. 209. 284. Cas où leur inutilité est prouvée, 312. 320. 322. 334. 335. Ceux pour expulser la tête de la matrice, dangereux pour la mere, 313. & même nuisibles pour l'enfant & la mere, 342. 343. Les modernes substitués aux généraux ordinaires pour tous les cas prouvés plus cruels & meurtriers, 346. Cas où ils deviennent superflus, 354. Pourquoi les moins imparfaits très-préjudiciables, très-dangereux & parfaitement inutiles, 355. 356. 377. Inventés avec esprit, y en a-t-il moins à savoir s'en passer, 378. 379. Effets sur l'esprit des femmes en travail, 380. 381. absolument inutiles, 388. S'il y a des cas où il est impossible de s'exemter de leur usage, 393. 395. Voyez *Puzos*. Le premier & le meilleur de tous, 425. 426. Sur quoi est fondée leur nécessité, 45. 56. 59. 85. 90 [a] [b] 113. 116 [a] 117. 121. 132. 133. 141. 143. 149. 244. 247. 258. 259. 267. 290. 291. 315. 317. 331. 332. 334. 337. 343. 349. 365. 465.

Instrument d'Accoucheur pointu & tranchant, 341.

Instrumentaires, Accoucheurs Anglois, leur origine, 108. 109. Voyez *Accoucheurs*.

Inventions rares & précieuses à qui nous les devons, 39. 40.

J

Jacob, famille, 25.

Janckius, Praticien Accoucheur, 353. Sa mauvaise habitude, 354. 370.

Jocrisse, vénérable, 89. 90.

Jouy (M.), Chirurgien de l'Hôtel-Dieu, 469.

Justine, Sage-femme, 28. 238. 239.

L

Lacets, Lacs, instrumens d'Accoucheurs, 393.

DES MATIERES.

489

- Lamotte*, Médecin, 21. 31. 54. 56. 103. 119. 147. 200. 222. 223. 229. 234. 240. 242. 244. 248. 250. 256. 258. 336. 337. 339. 434. Réfuté sur son reproche à Mauriceau, 325 [a] 326. 327. Ses lourdes fautes dans le cas où l'enfant présente les pieds, & la tête restée au passage, 328. 334. Son sentiment sur l'opération césarienne, 398. 408. 409. 454.
- Ledoux* (Gilles), Chirurgien d'Ypres, 343. 344. 348.
- Levi*, tribu, 25.
- Levret* [M.] Docteur en Médecine, 17. 31. 33. 56. 103. 105. 112. 113. 115. 119. 129. 200. 201. 222, réfuté, 325. 326. 327. 328. 331. 332. 333. 354. 396. 400. 401. 404. 405. 449. 463. Son examen du forceps du Docteur Smellie, 359. 360. Son instrument, 360. 364. Examen de ce que des Juges compétens ont pensé de son instrument, 364. 392. critiqué, 366. 369. 371. réfuté sur son forceps courbe, 372. 373. Contredit sur cet axiome ou regle générale que le Chirurgien ne doit jamais porter d'instrumens dans des lieux profonds, sans les conduire avec la main, ou l'extrémité des doigts, 313. 315. Qu'il est impossible qu'ils puissent être bien conduits par la main, 374. [a] Parfaite inutilité de son instrument, 375. 376. Lorsque l'enfant présente la tête en-dessus, 375. 379. Préendus progrès de son forceps où il étoit inutile, 386. 390. Sa réponse à M. Rathlaw, 387. 388. 396. Son sentiment sur l'opération césarienne, 399. Analyse de son ouvrage, 450. 451. critiqué, 453. 455. 457. 459. 460. Il se contredit, 458. 459. Son sentiment sur l'implantation du placenta, erroné, 460. 461. 462. 466. 467. 468. 469.
- Ligamens* de la matrice, 270. 271.
- Lithotomistes* [les], 86.
- Livie*, 28.
- Lock*, fameux Philosophe, 80.
- Louis* (M.), Chirurgien, 379.

M

- M**agiciens d'Egypte n'étoient pas simples, 18.
- Mahométans* [les], 48.
- Mamelle* (la) assignée par la nature aux enfans pour principale nourriture, conséquence salutaire qui en résulte, 159. [a] 160.
- Maningham* [Richard] Médecin, 341.
- Manuel* des accouchemens, 23. 26. 49. 100. 183. 186. 257.
- Marche* (M^{de} de la), Sage-femme, 37. 240.

Matrice [la] où située, 270. Son obliquité, 286. 287. Ses causes, 287. 288. Comment elle se connoît, 288. 289. Cas où la pointe de la matrice est tombée dans le bassin, son orifice & la tête de l'enfant sont tombés dans la courbure inférieure de l'*os sacrum*, comment il faut opérer, 296. Comment se connoissent toutes les deviations de matrice, telles qu'elles puissent être, 300. Voyez *Orifice* de l'*uterus*. *Tête* séparée du corps, &c. Quand elle se contracte en tout sens sur le corps qu'elle contient, 328. Sa rupture, si elle est rare, 401. 402. Ses causes internes & éloignées, 402. 403. externes; causes de celle-ci, 403. 404. Cas où elle est presque inévitable, 405. 406. Que le danger de sa rupture n'existe souvent que dans la crainte, 406. 407. Si cette rupture est mortelle, 415. Si l'opération césarienne peut en être le préservatif, 416. 419. S'il y a épanchement de sang dans le ventre, 420. 422. Cause de précipitation de la matrice, 461. Elle est destinée pour la génération & l'accroissement du fœtus, 290. 342. 467.

Matrones, ou Sage-Femmes, 14. 52. 99. Voyez *Sage-Femmes*.

Médecin célèbre de Londres, ses reproches aux Accoucheurs instrumentaires, 422.

Médecins, 26. 36. 42. 44. 76. 86. 87. 88. 95. 102. 120. 213. 266. 326 n. 397. 433.

Médecins Arabes, 83. 84.

Mercur des Egyptiens, 18. 19.

Modestie, si une modestie mal entendue dans les Femmes est la seule qui puisse s'opposer à la préférence qu'on donne aux *Accoucheurs*, 183. 189. 206. S'il en est question dans les *accouchemens*, 206. 207. Voyez *Femmes*. Cas où l'immodestie ne sauroit avoir lieu, 204. 206.

Morand [M.], 266. 267. 305. 313. 315. 316. 317. 319. 322. 400.

Moriceau [M.], 36. 54. 55. 56. 103. 221. 223. 240. 266. 332. 339. 340. 341. 397. 455. 469. Réfuté, 323. 324. sur les remèdes hystériques qu'il ordonne en vue d'accélérer la délivrance des femmes en travail, 326. n.

Morisset (M.), 76. ce qu'il dit sur l'opération césarienne, 399. 409. 420. 433.

Morts subites après l'accouchement, voyez *Femmes*.
Moyse, 18.

O

O *Blivité* de matrice, voyez *Matrice*. Où fréquente, 287.

288. 290. rare, pourquoi, 288. Pourquoi les Ecrivains ont omis ce cas de travail difficile, 290. 291. Il est une des plus importantes difficultés de l'Art, 291. Idée qu'elles ont suggérée à *Deventer*, 290. 291. Voyez *Deventer. Sage-Femmes*.

Obliquité de l'uterus, 289. Observations à faire dans certains cas d'obliquité, 305. 318. 387. 403. 417.

Oculistes [les] 85. 86. 87. 91. 92. 123.

Oëtitès, ou *Pierre d'Aigle*, 202. (a).

Olimpias, 28.

Opération césarienne, cas où elle est conseillée, 291. 307. 396. regardée nécessairement mortelle, 397. Sentimens des Auteurs sur cette opération, 397. 400. faite toujours sans nécessité, 398. avec témérité, est purement chirurgique, 399. faute d'attention, 407. Raisons qui pourroient déterminer à la croire indispensable; nulles, 412. 413. n'étant fondées que sur des si & des cas, 413. 414. Mal-à-propos & dangereux d'en suivre l'avis, 408. Si en cas de rupture de matrice, cette opération peut en être le préservatif, 414. 416. Cas où il n'y a pas la moindre nécessité de recourir à cette opération, 416. 417. 418. Si on peut la faire, dans la crainte de rupture de matrice, 421. 422.

Orifice de la matrice, 303. 452. 455. 459. 462.

Orifice de l'uterus, savoir sa place & celle du fond de la matrice, c'est connoître comment le reste est disposé, 300. 301-303.

P

P *Alfin*, Chirurgien à Gand, 343. 348. 353. 360.

Paré (Ambroise), Médecin, 21. 316. 317. 397.

Pariétaux, 235.

Parlement (le), voyez *Administrateurs* de, &c.

Pecquet (le Docteur), 81.

Perforatif, instrument d'Accoucheur, 341. 352. 393. nuisible, 416. 417.

Pertes de sang après accouchement, *femmes* à qui elles sont assez fréquentes; comment on peut y remédier, 226. Cas où elles sont inévitables, 452. Leurs causes, 453. 458. 459. Cause la plus ordinaire & la plus connue de celles qui arrivent aux femmes pendant tout le temps de leur grossesse, 464.

Petit (M.), Chirurgien, 344.

Peu (M.), 36. 54. 55. 119. 240. 312. 313. 397. 454.

Peuple (le), facile à séduire, & difficile à éclairer, 48. Voyez *Art d'Accouchement*.

T A B L E

- Phanarete*, Sage-Femme, 2.
Pharaon, Tyran, 19.
Pied de griffon, instrument d'Accoucheur, 317. 318.
Pied de biche, 393.
Pince droite & en bec de canne, 341.
Pince fruit, instrument, voyez *Zigzag*.
Pincés, pincettes, instrument d'Accoucheurs, 393.
Placenta (le), 315. où il s'implante quelquefois, 451. 452. 455. le plus souvent, 459. 460. Signes de sa prétendue chute sur l'orifice de la matrice, 454. 455. 456. 457. Que sa chute de l'endroit où il étoit attaché, sur l'orifice de la matrice, est une supposition très-bien fondée, 462.
Plaies, voyez *Accoucheurs*.
Pline, 23.
Poëtes (les), comment ils ont trouvé croyance, 48.
Poor (M^{elle}), Sage-Femme, 35. (a).
Praticiens, jugement sur leurs écrits quant aux Accouchemens, 119. 121.
Prêtresse de Lucine, 91.
Prince François (grand), 144.
Puzos (M.), Médecin, 76 (a) 119. 194. 266. 268. 269. 283. 343. 356. 368. 369. 371. 375. 376. 377. 409. 410. 437. 487. (b) Comment il connoissoit l'obliquité d'une matrice, 304. 305. 326. n. Sa réponse sur cette question : S'il y a des cas où les instrumens soient absolument nécessaires, 394. 395. 400.

R

- R** *Achel*, 14.
Rathlaw (M.), Chirurgien Accoucheur en Hollande, 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 371. 387.
Reaumur (M.), 427. (a)
Rhazes, Médecin Arabe, 84.
Roonhuysen (Roger), Chirurgien, 346. son instrument, 350. 351. & (a).

S

- S** *Acrificateur* des Divinités païennes, 91.
Sage-Femmes, effet de la méfiance d'elles qu'on a mise dans l'esprit des Femmes grosses, 3. Voyez *Accoucheurs*. Leur ancienneté, 14. 15. 20. 22. Devenues suspectes & méprisables, quand, 15. 16. excellentes en Egypte, 19. leur excuse à Pharaon, 20. approuvées & même récompensées de Dieu, 24.
Si

Si une teinture d'*Anatomie* leur suffit , 26-28. Si dans les cas difficiles elles ont souvent recours aux hommes , 35. Si elles sont intéressées , 37. Si ce seroit une présomption de leur part de prétendre entrer en lice avec les *Accoucheurs* , 38. 39-43. Leurs décisions très-souvent plus justes & plus exactes que celles des hommes , 46. Cause du peu de confiance qu'on a en elles , 53. 84. Voyez *Enfans*. A combien d'égards leur prétendue ignorance est préférable à l'érudition des Praticiens , 60. 61. 67-72. Il leur a été départi préférablement aux hommes , toutes les qualités nécessaires pour l'exploitation de leur profession , 68-72. 76-85. en Espagne , 93. Cas où leur ignorance ne peut être plus grande & d'une conséquence moins dangereuse que celle des *Accoucheurs* , 95. Le plus essentiel de leur profession , 101. Ce qu'elles doivent faire dans les cas compliqués , 101. 104. où elles se trouvent embarrassées , 114. lorsqu'il arrive des accidens , 104. 105. Toutes ne sont pas au fait de leur métier , 114. (a) Elles ne se piquent point d'entendre l'art de manier les instrumens , 117. Plusieurs enseignent même aux étrangers la pratique des accouchemens , 118. Tort qu'elles se font , 118. 119. Voyez *Accoucheurs*. *Enfans*. Plus en état de prévenir les cas extrêmes & d'y remédier que les *Accoucheurs* , 134-137. Qu'elles ont reconnu l'insuffisance des instrumens , 137. (a) Proscrites par le Sénat d'Athènes , 183. 184. Beuves des plus considérables que les *Accoucheurs* leur attribuent , moins atroces que les leurs , 244. 245. Si leur manœuvre peut être prouvée mauvaise , quoiqu'il s'en trouve d'incapables , 263-270. Leurs fautes ni si vraisemblablement communes , ni d'une nature aussi horrible & aussi atroce que celles des *Accoucheurs* instrumentaires , 265. Science requise pour être bonne Sage-Femme , 271. Avantages qu'elles retirent , lorsque par l'Art du *Toucher* & par la nature , elles ont acquis l'adresse & la délicatesse requises pour le *Toucher* , 273. 275. Voyez *Toucher*.

Sage-Femmes , heureuses de ce qu'elles ne peuvent pas faire le mal que les *Accoucheurs* font , 285. Seul remède qu'elles peuvent apporter dans une grande obliquité de matrice , 290. 291. Suites de la pression violente que la main de la Sage-Femme fait sur le bas-ventre , 295. Comment elles doivent opérer , lorsqu'elles s'aperçoivent que la femme a la matrice oblique , 301. 304. Fondement du plus fort argument qu'on leur ait jamais fait , 334. 391. 392. 401. Si elles ont prétendu terminer des accouchemens absolument im-

- possibles ; même quant à l'opération césarienne , 397. 399.
 En quoi elles ont l'avantage sur les hommes , 425. 426.
 Comparaison de leurs attentions les unes pour les autres , 426.
 427. En quoi cette comparaison cloche , 428. Causes du
 manque du nombre suffisant de bonnes Sage-Femmes , 445.)
 244. 252. 253. 255. 258. 278. 290. 292. 294. 295. 301.
 322. 446. 447.
Sage-Femmes de l'Hôtel-Dieu , 242. qui y ont fait leur
 apprentissage , 243-245. Si elles peuvent se donner pour une
 bonne Sage-Femme , 248. 249.
Salpé , 28.
Sarafins (les) , 83. 84.
Scalpel , instrument d'Accoucheur , 91. 393. 401.
Sciences. Voyez *Arts*.
Smellie (le Docteur) , réfuté , 17. 18. 19. 22. 27. 28. 30.
 31. 33. 37. 38. 52. 79. (a) 90. 98. 115. 116. (a) 119. 132.
 (a) 133. (a) 135. (a) 136. & (a) 141-144. 178. (a) 183. 184.
 (a) 187. 188. 200. 204. 206. 255. 261. 262. (a) 284. 286.
 289. 318. (a) 344. Son nouveau Forceps , examiné , 358.
 359. 360. (a) 370. réfuté sur ce qu'il dit qu'il y a des cas où
 il faut introduire le forceps à tout hasard , 371. Son ouvrage
 prouvé des plus détestables , 434-440. Sa grande maxime , 435.
 436. Son impertinente pratique donnée à ses disciples , 436.
Sexe , s'il lui est plus avantageux de se servir d'Accou-
 cheurs que de Sage-Femmes , 1.
Simon (M.) , 399. 419. 420.
Socrate , son estime pour l'Art d'accouchement , 2.
Sotira , surnommée *Salvatrix* , 28.
Soumain [M.] , 340. 344.
Spatule pointue , 338.
Speculum matricis , instrument d'Accoucheurs , 40. Cruel
 & inutile , 317. 318. & (a) 393.
Sriptipes (les) , 88.
Sydenham , l'Esculape Anglois , 80. 92.

T

- T** *Enailles* , *Tenelles* , *Terebra occulta* , instrumens d'Ac-
 coucheurs , 353. 393.
Tête séparée du corps & restée dans la matrice , causes de
 cet accident , 311. 312. Accident rare , cas où il n'arrive
 jamais , 312. 320. 321. Comment on peut y remédier pour
 la mere , 312. 321. Si la nature peut l'expulser , 313-315.

La meilleure méthode pour l'expulser , 314. 315. S'il est possible de l'extraire par les instrumens , 314. 315. Moyens proposés moins dangereux , 319. 320. Ceux pour prévenir ce cas & pour l'éviter & y remédier , 322-325. & terminer ce travail , 330. 332. 333.

Tête de l'enfant arrêtée au passage , son corps étant tout-à-fait sorti de l'utérus , ses causes , 321. Moyens pour prévenir ce cas , pour l'éviter ou y remédier , 322-335. S'il suffit d'avoir les pieds de l'enfant pour le retourner , 323. S'il faut donner à quelqu'un de les tirer , 323. 324. S'il a la tête grosse , 325. 326. Exemple de ces cas , 327-333. Comment il faut opérer dans ces cas , 331-334. Moyens pour terminer ces travaux , 339.

Tête de l'enfant présentée la première , & restée enclavée au passage , causes de ce cas , 335. 336. 337. Description de l'état de l'enfant en ce cas , par M. de Lamotte , 336. 337. sa pratique alors , 337. par M. Deventer , 337. 338. Sa pratique en ce cas , quoique cruelle , est impraticable , 338. 339. Celle de M. Mauriceau , 339. 340. Qu'il n'est pas impossible de terminer cet accouchement avec le seul secours des mains , 379-381. Ce qu'il faut faire dans ce cas , 381. 382. Cas rare & à qui seulement il arrive , ses causes , 382. 383.

Tête des enfans qui se présente de différentes manieres & contre nature , que les Accoucheurs instrumentaires appellent *Tête enclavée*. Méthode d'une Sage-Femme contraire à celle des Accoucheurs ; elle réussit , 471. 472. Ce que peuvent faire de même les Accoucheurs , sans instrument , 472.

Thamar en travail d'enfant , 14.

Thuillier (M. le) , Médecin , 93.

Tire-tête , instrument d'Accoucheur , 32. 56. 91. 115. 116. 132. [a] 135. [a] 142. 257. 326. 340. 341. 343. 344. 347. 352. 353. 358. 360. 373. 380. 393.

Tire-tête Anglois , 344.

Toucher [le] , ce que c'est , 271. partie la plus essentielle de l'Art , 271. 272. Voyez *Etude de l'Art du toucher*. Son importance capitale , 274. 275. Furieuse brèche que la pratique de cette branche du toucher , exercée par un homme , fait à la pudeur , 275. 276. Inconvéniens qui en résultent alors , 277. 278. Avantages du toucher , 278-290. dans les déviations de matrice , 300. 301.

Travail facile dans une femme ne prouve pas qu'elle n'en aura pas de difficiles , 290.

Travail pénible & laborieux , pourquoi on n'a pas en-

TABLE DES MATIERES:

core des raisons solides & satisfaisantes de tout ce qui peut
le causer, 212. 213. leurs causes, 289. 303. 311. 312.
311. 322. 335-337.

U

Uterus, son influence universelle, 78. 79. [a] 821
Causes de sa sujettion par rapport à l'obliquité, 289. 290.
Voyez *Orifice* de l'Uterus. Ce que ses mauvaises situations
causent, 303. Ses mauvaises directions assez fréquentes en
Angleterre, 308. 321.

V

Vandales [les], 39.
Vander-Suem, Médecin, 349. 350.
Velsen [M.], Médecin, 349.
Ventres pendans en pointes, [gros] qu'ils occasionnent un
travail pénible & laborieux, 239. 240.
Viardel, Médecin, 31. 313.
Vices de conformation dans les os des joues & ceux du
bassin, suite nécessaire de ce cas, 289.
Voigt [M. Jean], 240.

W

WAlgrave, Professeur à Coppenhague, 320.

Z

Zig-zag, ou *Pince-fruit*, instrument d'Accoucheur, 349.

Fin de la Table des Matieres.